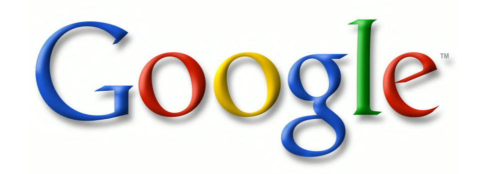
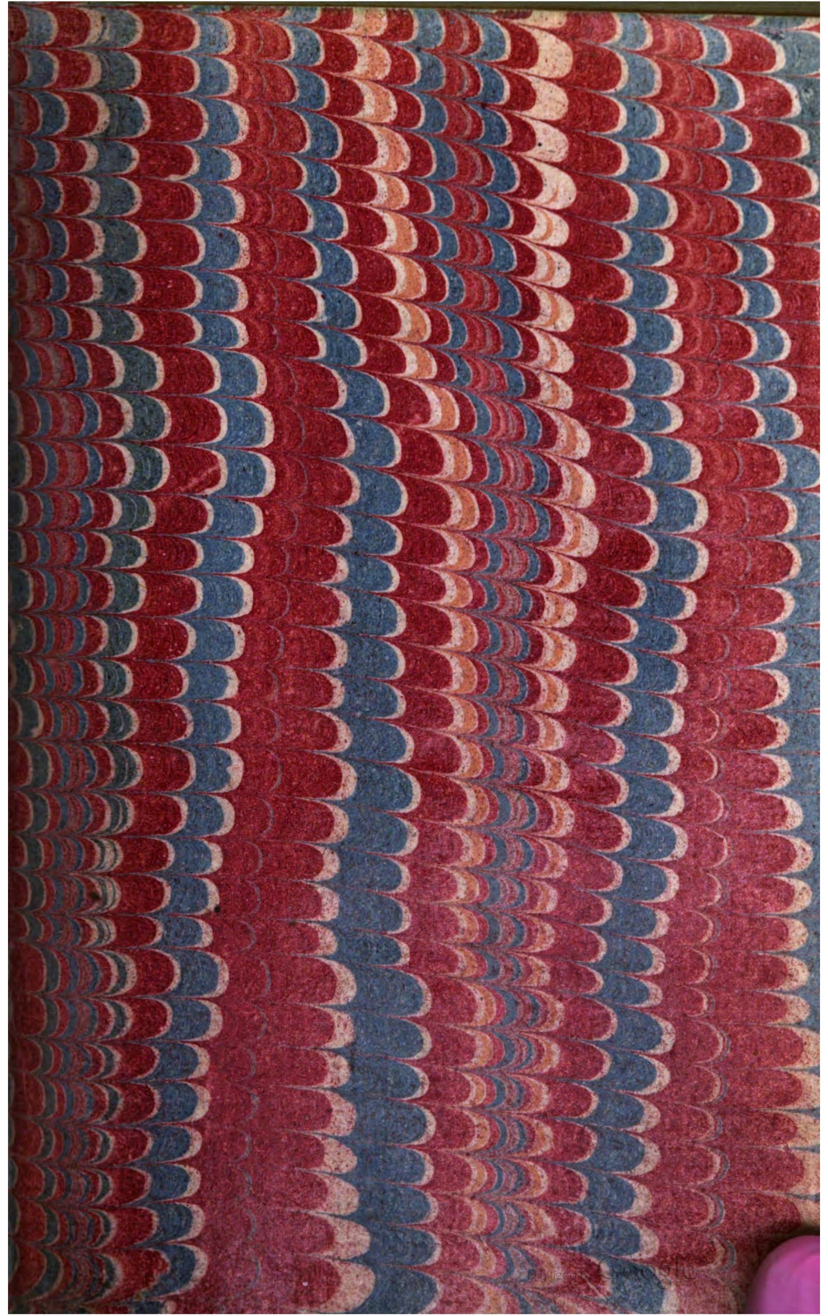



Camp des Turcs
Chemin de Gurgili a Yassi
Camp du Czar
Riviere de Pruth, remontant vers Yassi,
Camp des Tartares
Collection complette des œuvres de Mr. de Voltaire: Histoire de l'empire de ...
Voltaire



COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
M^R^. DE VOLTAIRE.

TOME DOUZIEME.

HISTOIRE
DE
L'EMPIRE DE RUSSIE
SOUS
PIERRE LE GRAND,
DIVISÉE EN DEUX PARTIES.

Suivie des piéces qui lui ſont rélatives, & accompagnée d'une Table de matiéres.

TOME SIXIEME.





M. DCC. LXXI.

TABLE

des Pièces contenues dans les deux Parties de ce volume.

HIstoire de l'empire de Russie sous PIERRE LE GRAND.

PREMIERE PARTIE.

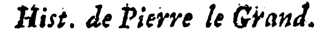
SECONDE PARTIE.

Fin de la Table.

HISTOIRE
DE L'EMPIRE
DE RUSSIE
SOUS
PIERRE LE GRAND.



PREMIERE PARTIE.



PRÉFACE

HISTORIQUE ET CRITIQUE.

§. I.

Qui aurait dit en 1700, qu'une cour magnifique & polie serait établie au fond du golfe de Finlande, que les habitans du Solikam, de Casan & des bords du Volga & du Saïk, seraient au rang des troupes les mieux disciplinées, qu'ils remporteraient des victoires en Allemagne après avoir vaincu les Suédois & les Ottomans; qu'un empire de deux mille lieuës, presque inconnu de nous jusqu'alors, serait policé en cinquante années; que son influence s'étendrait sur toutes nos cours, & qu'en 1759 le plus zélé protecteur des lettres en Europe serait un Russe? Qui l'aurait dit, eût passé pour le plus chimérique de tous les hommes. Pierre le Grand *aiant fait & préparé seul toute cette révolution, que personne n'avait pu prévoir, est peut-être de tous les princes celui dont les faits méritent le plus d'être transmis à la postérité.*

La cour de Petersbourg a fait parvenir à l'historien chargé de cet ouvrage tous les documens autentiques. Il n'a écrit que sur des preuves incontestables.

Le public a quelques prétendues histoires de Pierre le Grand. *La plûpart ont été composées*

ſur des gazettes. Celle qu'on a donnée à Amſterdam en quatre volumes ſous le nom du Boyard Neſteſuranoy, *eſt une de ces fraudes typographiques trop communes. Tels ſont les memoires d'Eſpagne ſous le nom de* Don Juan de Colmenar, *& l'hiſtoire de* Louïs XIV *compoſée par le jéſuite* La Motte *ſur de prétendus mémoires d'un miniſtre d'état, & attribuée à* La Martinière; *telles ſont l'hiſtoire de l'empereur* Charles VI, *& celle du prince* Eugène, *& tant d'autres.*

C'eſt ainſi qu'on a fait ſervir le bel art de l'imprimerie au plus mépriſable des commerces. Un libraire de Hollande commande un livre comme un manufacturier fait fabriquer des étoffes; & il ſe trouve malheureuſement des écrivains que la néceſſité force de vendre leur peine à ces marchands, comme des ouvriers à leurs gages; de là tous ces inſipides panégyriques & ces libelles diffamatoires dont le public eſt ſurchargé: c'eſt un des vices les plus honteux de notre ſiécle.

Jamais l'hiſtoire n'eut plus beſoin de preuves autentiques que dans nos jours, où l'on trafique ſi inſolemment du menſonge. L'auteur qui donne au public l'hiſtoire de l'empire de Ruſſie ſous le règne de Pierre le Grand, *eſt le même qui écrivit il y a trente ans l'hiſtoire de* Charles XII, *ſur les mémoires de pluſieurs perſonnes publiques qui avaient long-temps vécu auprès de ce monarque. La préſente hiſtoire eſt une confirmation & un ſupplément de la première.*

On ſe croit obligé ici, par reſpect pour le

public & pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécusable, qui apprendra quelle foi on doit ajoûter à l'histoire de Charles XII.

Il n'y a pas longtemps que le roi de Pologne duc de Lorraine se faisait relire cet ouvrage à Commercy; il fut si frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, & si indigné de la hardiesse avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles, & dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier par le sceau de son témoignage la créance que mérite l'historien; & que ne pouvant écrire lui-même il ordonna à un de ses grands officiers d'en dresser un acte autentique. *

Cet acte envoyé à l'auteur, lui causa une surprise d'autant plus agréable, qu'il venait d'un roi aussi instruit de tous ces événemens que Charles XII *lui-même, & qui d'ailleurs est connu dans l'Europe par son amour pour le vrai autant que par sa bienfaisance.*

On a une foule de témoignages aussi incontestables sur l'histoire du siécle de Louïs XIV, *ouvrage non moins vrai & non moins important, qui respire l'amour de la patrie, mais dans lequel cet esprit de patriotisme n'a rien dérobé à la vérité, & n'a jamais ni outré le bien, ni déguisé le mal; ouvrage composé sans intérêt, sans crainte & sans espérance, par un homme que sa situation met en état de ne flatter personne.*

* Il est imprimé au commencement du précédent volume pag. 73. & 74.

Il y a peu de citations dans le siécle de Louis XIV, *parce que les événemens des premières années connus de tout le monde, n'avaient besoin que d'être mis dans leur jour, & que l'auteur a été témoin des derniers. Au contraire, on cite toûjours ses garants dans l'histoire de l'empire de Russie, & le premier de ces témoins c'est* Pierre le Grand *lui-même.*

§. II.

On ne s'est point fatigué dans cette histoire de Pierre le Grand *à rechercher vainement l'origine de la plûpart des peuples qui composent l'empire immense de Russie, depuis le Kamshatka jusqu'à la mer Baltique. C'est une étrange entreprise de vouloir prouver par des piéces autentiques que les Huns vinrent autrefois du nord de la Chine en Sibérie, & que les Chinois eux-mêmes sont une colonie d'Egyptiens. Je sais que des philosophes d'un grand mérite ont cru voir quelques conformités entre ces peuples : mais on a trop abusé de leurs doutes ; on a voulu convertir en certitude leurs conjectures.*

Voici, par exemple, comme on s'y prend aujourd'hui pour prouver que les Egyptiens sont les pères des Chinois. Un ancien a conté que l'Egyptien Sésostris *alla jusqu'au Gange ; or s'il alla vers le Gange, il put aller à la Chine, qui est très loin du Gange ; donc il y alla, donc alors la Chine n'était point peuplée ; il est donc clair que* Sésostris *la peupla. Les Egyptiens dans leurs fêtes allumaient des chandel-*

les ; les Chinois ont des lanternes ; donc on ne peut douter que les Chinois ne ſoient une colonie d'Egypte. De plus, les Egyptiens ont un grand fleuve, les Chinois en ont un. Enfin il eſt évident que les premiers rois de la Chine ont porté les noms des anciens rois d'Egypte : car dans le nom de la famille Yu, *on peut trouver les caractères qui arrangés d'une autre façon forment le mot* Menès. *Il eſt donc inconteſtable que l'empereur* Yu *prit ſon nom de* Menès *roi d'Egypte, & l'empereur* Ki *eſt évidemment le roi* Atoës, *en changeant* k *en* a *&* i *en* toës.

Mais ſi un ſavant de Tobol ou de Pékin avait lû quelques-uns de nos livres, il pourrait prouver bien plus démonſtrativement que nous venons des Troyens. Voici comme il pourrait s'y prendre, & comme il étonnerait ſon pays par ſes profondes recherches. Les livres les plus anciens, dirait-il, & les plus reſpectés dans le petit pays d'occident nommé France, ſont les romans : ils étaient écrits dans une langue pure, dérivée des anciens Romains, qui n'ont jamais menti. Or plus de vingt de ces livres autentiques dépoſent que Francus, *fondateur de la monarchie des Francs, était fils d'*Hector ; *le nom d'*Hector *s'eſt toûjours conſervé depuis dans la nation ; & même dans ce ſiècle, un de ſes plus grands généraux s'appellait* Hector de Villars.

*Les nations voiſines ont reconnu ſi unanimement cette vérité, que l'*Arioſte, *un des plus ſavants Italiens, avoüe dans ſon* Roland, *que les chevaliers de* Charlemagne *combat-*

*taient pour avoir le casque d'*Hector. *Enfin, une preuve sans replique, c'est que les anciens Francs, pour perpétuer la mémoire des Troyens leurs pères, bâtirent une nouvelle ville de Troye en Champagne ; & ces nouveaux Troyens ont toujours conservé une si grande aversion pour les Grecs leurs ennemis, qu'il n'y a pas aujourd'hui quatre de ces Champenois qui veuillent apprendre le grec. Ils n'ont même jamais voulu recevoir de jésuites chez eux ; & c'est probablement parce qu'ils avaient entendu dire que quelques jésuites expliquaient autrefois* Homère *aux jeunes lettrés.*

Il est certain que de tels raisonnemens feraient un grand effet à Pékin & à Tobol : mais aussi un autre savant renverserait cet édifice, en prouvant que les Parisiens descendent des Grecs. Car, dirait-il, le premier président d'un tribunal de Paris s'appellait Achille de Harlai. Achille *vient certainement de l'*Achille *Grec*, & Harlai *vient d'*Aristos, *en changeant* istos *en* lai. *Les champs Elisées qui sont encor à la porte de la ville, & le mont Olimpe qu'on voit près de Mezière, sont des monumens contre lesquels l'incrédulité la plus déterminée ne peut tenir. D'ailleurs toutes les coutumes d'Athènes sont conservées dans Paris ; on y juge les tragédies & les comédies avec autant de légéreté qu'elles l'étaient par les Athéniens ; on y couronne les généraux des armées sur les théatres comme dans Athènes ; & en dernier lieu le maréchal* de Saxe *reçut publiquement des mains d'une actrice une couronne qu'on ne lui aurait pas donnée*

dans la cathédrale. Les Parisiens ont des académies qui viennent de celles d'Athènes, une église, une liturgie, des paroisses, des diocèses, toutes inventions grecques, tous mots tirés au grec; les maladies des Parisiens sont grecques, apoplexie, phtisie, péripneumonie, cachexie, dissenterie, jalousie *&c.*

*Il faut avoüer que ce sentiment balancerait beaucoup l'autorité du savant personnage qui a démontré tout-à-l'heure que nous sommes une colonie troyenne. Ces deux opinions seraient encor combattuës par d'autres profonds antiquaires; les uns feraient voir que nous sommes Egyptiens, attendu que le culte d'*Isis *fut établi au village d'Issy sur le chemin de Paris à Versailles. D'autres prouveraient que nous sommes des Arabes, comme le témoigne le mot d'*almanac, *d'*alembic, *d'*algèbre, *d'*amiral. *Les savants Chinois & Sibériens seraient très embarrassés à décider; & nous laisseraient enfin pour ce que nous sommes.*

*Il paraît qu'il faut s'en tenir à cette incertitude sur l'origine de toutes les nations. Il en est des peuples comme des familles; plusieurs barons allemans se font descendre en droite ligne d'*Arminius: *on composa pour* Mahomet *une généalogie par laquelle il venait d'*Abraham *& d'*Agar.

Ainsi la maison des anciens czars de Russie venait du roi de Hongrie Bela, *ce* Bela *d'*Attila, Attila *de* Turck *père des Huns, &* Turck *était fils de* Japhet. *Son frère* Russ *avait fondé le trône de Russie; un autre frère*

nommé Camari *établit ſa puiſſance vers le Volga.*

Tous ces fils de Japhet *étaient, comme chacun ſait, les petits-fils de* Noé, *de qui les trois enfans allèrent vite s'établir à mille lieües les uns des autres, de peur de ſe donner des ſecours, & firent probablement avec leurs ſœurs des millions d'habitans en très peu d'années.*

Quantité de graves perſonnages ont ſuivi exactement ces filiations, avec la même ſagacité qu'ils ont découvert comment les Japonois avaient peuplé le Pérou. L'hiſtoire a été longtems écrite dans ce goût, qui n'eſt pas celui du préſident de Thou, *& de* Rapin-Toyras.

§. III.

S'il faut être un peu en garde contre les hiſtoriens qui remontent à la tour de Babel & au déluge, il ne faut pas moins ſe défier de ceux qui particulariſent toute l'hiſtoire moderne, qui entrent dans tous les ſecrets des miniſtres, & qui vous donnent malheureuſement la relation exacte de toutes les batailles dont les généraux auraient eu bien de la peine à rendre compte.

Il s'eſt donné depuis le commencement du dernier ſiècle près de deux cents grands combats en Europe, la plupart plus meurtriers que les batailles d'Arbelle & de Pharſale: mais très peu de ces actions aiant eu de grandes ſuites, elles ſont perdües pour la poſtérité.

S'il n'y avait qu'un livre dans le monde, les enfans en sauraient par cœur toutes les lignes, on en compterait toutes les syllabes; s'il n'y avait eu qu'une bataille, le nom de chaque soldat serait connu, & sa généalogie passerait à la dernière postérité: mais dans cette longue suite à peine interrompue de guerres sanglantes que se font les princes chrêtiens, les anciens intérêts qui tous ont changé, sont effacés par les nouveaux; les batailles données il y a vingt ans sont oubliées pour celles qu'on donne de nos jours; comme dans Paris les nouvelles d'hier sont étouffées par celles d'aujourd'hui, qui vont l'être à leur tour par celles de demain; & presque tous les événemens sont précipités les uns par les autres dans un éternel oubli. C'est une réflexion qu'on ne saurait trop faire; elle sert à consoler des malheurs qu'on essuye; elle montre le néant des choses humaines. Il ne reste pour fixer l'attention des hommes que les révolutions frappantes qui ont changé les mœurs & les loix des grands états; & c'est à ce titre que l'histoire de Pierre le Grand *mérite d'être connue.*

Si on s'est trop appesanti sur quelques détails de combats & de prises de villes qui ressemblent à d'autres combats & à d'autres siéges, on en demande pardon au lecteur philosophe; & on n'a d'autre excuse sinon que ces petits faits étant liés aux grands, marchent nécessairement à leur suite.

On a réfuté Norberg *dans les endroits qui ont paru les plus importans, & on l'a laissé se tromper impunément sur les petites choses.*

§. IV.

On a fait l'histoire de Pierre le Grand *la plus courte & la plus pleine qu'on a pû. Il y a des histoires de petites provinces, de petites villes, d'abbayes même de moines en plusieurs volumes in folio; les mémoires d'un abbé retiré quelques années en Espagne, où il n'a presque rien fait, contiennent huit tomes: un seul a suffi pour la vie d'*Alexandre.

Il se peut qu'il y ait encor des hommes enfans qui aiment mieux les fables des Osiris, *des* Bacchus, *des* Hercules, *des* Théfées, *consacrées par l'antiquité, que l'histoire véritable d'un prince moderne, soit parce que ces noms antiques d'*Osiris *& d'*Hercule *flattent plus l'oreille que celui de* Pierre, *soit parce que des géants & des lions terrassés plaisent plus à une imagination faible que dès loix & des entreprises utiles. Cependant il faut avouër que la défaite du géant d'Epidaure, & du voleur* Sinnis, *& le combat contre la truye de* Crommion, *ne valent pas les exploits du vainqueur de* Charles douze, *du fondateur de Petersbourg, & du Législateur d'un empire redoutable.*

Les anciens nous ont appris à penser, il est vrai: mais il serait bien étrange de préférer le Scythe Anacarsis *parce qu'il était ancien, au Scythe moderne qui a policé tant de peuples. On ne voit pas que le législateur de la Russie doive céder à* Lucurgue *& à* Solon. *Les loix de l'un, qui recommandent l'amour des gar-*

çons aux bourgeois d'Athènes, & qui le défendent aux esclaves; les loix de l'autre, qui ordonnent aux filles de combattre toutes nües à coups de poing dans la place publique, sont-elles préférables aux loix de celui qui a formé les hommes & les femmes à la société, qui a créé la discipline militaire sur terre & sur mer; & qui a ouvert à son pays la carrière de tous les arts?

Cette histoire contient sa vie publique, laquelle a été utile, non sa vie privée, sur laquelle on n'a que quelques anecdotes, d'ailleurs assez connuës. Les secrets de son cabinet, de son lit, & de sa table, ne peuvent être bien dévoilés par un étranger, & ne doivent point l'être. Si quelqu'un eût pû donner de tels mémoires, c'eût été un prince Menzikoff, *un général* Sheremeto, *qui l'ont vû si longtemps dans son intérieur; ils ne l'ont pas fait; & tout ce qui aujourd'hui ne serait appuyé que sur des bruits publics, ne mériterait point de créance. Les esprits sages aiment mieux voir un grand homme travailler vingt-cinq ans au bonheur d'un vaste empire, que d'apprendre d'une manière très incertaine ce que ce grand homme pouvait avoir de commun avec le vulgaire de son pays.* Suétone *rapporte ce que les premiers empereurs de Rome avaient fait de plus secret; mais avait-il vécu familiérement avec douze* Césars?

§. V.

Quand il ne s'agit que de stile, que de cri-

tique, que de petits intérêts d'auteur, il faut laisser aboyer les petits faiseurs de brochures; on se rendrait presque aussi ridicule qu'eux, si on perdait son tems à leur répondre, ou même à les lire: mais quand il s'agit de faits importans, il faut quelquefois que la vérité s'abaisse à confondre même les mensonges des hommes méprisables; leur opprobre ne doit pas plus empêcher la vérité de s'expliquer, que la bassesse d'un criminel de la lie du peuple n'empêche la justice d'agir contre lui: c'est par cette double raison qu'on a été obligé d'imposer silence au coupable ignorant qui avait corrompu l'histoire du siècle de Louis XIV *par des notes aussi absurdes que calomnieuses, dans lesquelles il outrageait brutalement une branche de la maison de France, & toute la maison d'Autriche, & cent familles illustres de l'Europe dont les antichambres lui étaient aussi inconnües que les faits qu'il osait falsifier.*

C'est un grand inconvénient attaché au bel art de l'imprimerie, que cette facilité malheureuse de publier les impostures & les calomnies.

Le prêtre de l'oratoire le Vassor, *& le jésuite* la Motte, *l'un mendiant en Angleterre, l'autre mendiant en Hollande, écrivirent tous deux l'histoire pour gagner du pain: l'un choisit le roi de France* Louis XIII *pour l'objet de sa satyre; l'autre prit pour but* Louis XIV. *Leur qualité d'apostat ne devait pas leur concilier la créance publique; cependant c'est un plaisir de voir avec quelle confiance ils annoncent tous deux qu'ils sont chargés du dépôt de*

la vérité : ils rebattent ſans ceſſe cette maxime, qu'il faut oſer dire tout ce qui eſt vrai : ils devaient ajouter qu'il faut commencer par en être inſtruit.

Leur maxime dans leur bouche eſt leur propre condamnation : mais cette maxime en elle-même mérite bien d'être examinée, puiſqu'elle eſt devenue l'excuſe de toutes les ſatires.

Toute vérité publique, importante, utile, doit être dite ſans doute : mais s'il y a quelque anecdote odieuſe ſur un prince, ſi dans l'intérieur de ſon domeſtique il s'eſt livré comme tant de particuliers à des faibleſſes de l'humanité connües peut-être d'un ou deux confidens, qui vous a chargé de révéler au public ce que ces deux confidens ne devaient révéler à perſonne? Je veux que vous ayez pénétré dans ce myſtère, pourquoi déchirez-vous le voile dont tout homme a droit de ſe couvrir dans le ſecret de ſa maiſon? & par quelle raiſon publiez-vous ce ſcandale? Pour flatter la curioſité des hommes, répondez-vous, pour plaire à leur malignité, pour débiter mon livre, qui ſans cela ne ſerait pas lû. Vous n'êtes donc qu'un ſatirique, qu'un faiſeur de libelles, qui vendez des médiſances, & non pas un hiſtorien.

Si cette faibleſſe d'un homme public, ſi ce vice ſecret que vous cherchez à faire connaître, a influé ſur les affaires publiques, s'il a fait perdre une bataille, dérangé les finances de l'état, rendu les citoyens malheureux, vous devez en parler : votre devoir eſt de démêler ce petit reſſort caché qui a produit de grands évé-

nemens ; hors de là vous devez vous taire.

Que nulle vérité ne ſoit cachée : *c'eſt une maxime qui peut ſouffrir quelques exceptions. Mais en voici une qui n'en admet point :* Ne dites à la poſtérité que ce qui eſt digne de la poſtérité.

§. VI.

Outre le menſonge dans les faits, il y a encor le menſonge dans les portraits. Cette fureur de charger une hiſtoire de portraits a commencé en France par les romans. C'eſt Clélie *qui mit cette manie à la mode.* Sarrazin *dans l'aurore du bon goût fit l'hiſtoire de la conſpiration de* Valſtein, *qui n'avait jamais conſpiré ; il ne manque pas, en faiſant le portrait de* Valſtein *qu'il n'avait jamais vû, de traduire preſque tout ce que* Saluſte *dit de* Catilina *que* Saluſte *avait beaucoup vû. C'eſt écrire l'hiſtoire en bel eſprit ; & qui veut trop faire parade de ſon eſprit ne réuſſit qu'à le montrer, ce qui eſt bien peu de choſe.*

Il convenait au cardinal de Retz *de peindre les principaux perſonnages de ſon tems qu'il avait tous pratiqués, & qui avaient été ou ſes amis ou ſes ennemis ; il ne les a pas peints ſans doute de ces couleurs fades dont* Maimbourg *enlumine dans ſes hiſtoires romaneſques les princes des tems paſſés. Mais était-il un peintre fidèle ? La paſſion, le goût de la ſingularité n'égaraient-ils pas ſon pinceau ? Devait-il, par exemple, s'exprimer ainſi ſur la reine mère de* Louis XIV : Elle avait de

cette

cette forte d'eſprit qui lui était néceſſaire pour ne pas paraître ſotte aux yeux de ceux qui ne la connaiſſaient pas ; plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fonds, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de deſintéreiſement, plus d'attachement que de paſſion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniatreté que de fermeté, & plus d'incapacité que tout ce que deſſus ?

Il faut avoüer que les obſcurités de ces expreſſions, cette foule d'antithèſes & de comparatifs, & le burleſque de cette peinture ſi indigne de l'hiſtoire, ne doivent pas plaire aux eſprits bien faits. Ceux qui aiment la vérité doutent de celle du portrait, en lui comparant la conduite de la reine ; & les cœurs vertueux ſont auſſi révoltés de l'aigreur & du mépris que l'hiſtorien déploye en parlant d'une princeſſe qui le combla de bienfaits, qu'ils ſont indignés de voir un archevêque faire la guerre civile, comme il l'avoue, uniquement pour le plaiſir de la faire.

S'il faut ſe défier de ces portraits tracés par ceux qui étaient ſi à portée de bien peindre, comment pourrait-on croire ſur ſa parole un hiſtorien, s'il affectait de vouloir pénétrer un prince qui aurait vécu à ſix cents lieuës de lui ? Il faut en ce cas le peindre par ſes actions, & laiſſer à ceux qui ont approché longtems de ſa perſonne le ſoin de dire le reſte.

Les harangues sont une autre espèce de mensonge oratoire que les historiens se sont permis autrefois. On faisait dire à ses heros ce qu'ils auraient pû dire. Cette liberté surtout pouvait se prendre avec un personnage d'un tems éloigné : mais aujourd'hui ces fictions ne sont plus tolérées : on exige bien plus ; car si on mettait dans la bouche d'un prince une harangue qu'il n'eût pas prononcée, on ne regarderait l'historien que comme un rhéteur.

Une troisiéme espèce de mensonge, & la plus grossière de toutes, mais qui fut longtems la plus séduisante, c'est le merveilleux : il domine dans toutes les histoires anciennes, sans en excepter une seule.

On trouve même encor quelques prédictions dans l'histoire de Charles douze *par* Norberg : *mais on n'en voit dans aucun de nos historiens sensés qui ont écrit dans ce siècle ; les signes, les prodiges, les apparitions sont renvoyées à la fable. L'histoire avait besoin d'être éclairée par la philosophie.*

§. VII.

Il y a un article important qui peut intéresser la dignité des couronnes. Oléarius *qui accompagnait en* 1634 *des envoyés de Holstein en Russie & en Perse, rapporte au livre troisiéme de son histoire, que le czar* Ivan Basilovitz *avait relégué en Sibérie un ambassadeur de l'empereur : c'est un fait dont aucun autre historien, que je sache, n'a jamais parlé : Il n'est pas vraisemblable que l'empereur eût souf-*

fert une violation du droit des gens si extraordinaire & si outrageante.

Le même Oléarius *dit dans un autre endroit :* „ *Nous partimes le* 13 *Février* 1634
„ *de compagnie avec un certain ambassadeur*
„ *de France, qui s'appellait* Charles de Tal-
„ lerand, *prince de Chalais, &c.* Louis *l'a-*
„ *vait envoyé avec* Jaques Roussel *en ambas-*
„ *sade en Turquie & en Moscovie; mais son*
„ *collègue lui rendit de si mauvais offices au-*
„ *près du patriarche, que le grand duc le*
„ *rélégua en Sibérie.*

Au livre troisième, il dit que cet ambassadeur, prince de Chalais, & le nommé Roussel *son collégue qui était marchand, étaient envoyés de* Henri IV. *Il est assez probable que* Henri IV. *mort en* 1610. *n'envoya point d'ambassade en Moscovie en* 1634. *Si* Louis XIII. *avait fait partir pour ambassadeur un homme d'une maison aussi illustre que celle de* Tallerand, *il ne lui eût point donné un marchand pour collègue; l'Europe aurait été informée de cette ambassade, & l'outrage singulier fait au roi de France eût fait encor plus de bruit.*

*Aiant contesté ce fait incroyable, & voyant que la fable d'*Oléarius *avait pris quelque crédit, je me suis crû obligé de demander des éclaircissemens au dépôt des affaires étrangères en France. Voici ce qui a donné lieu à la méprise d'*Oléarius.

Il y eut en effet un homme de la maison de Tallerand, *qui aiant la passion des voyages, alla jusqu'en Turquie, sans en parler à sa fa-*

mille, & sans demander de lettres de recommandation. Il rencontra un marchand hollandais nommé Roussel, *député d'une compagnie de négoce, & qui n'était pas sans liaisons avec le ministère de France. Le marquis de* Tallerand *se joignit avec lui pour aller voir la Perse; & s'étant brouillé en chemin avec son compagnon de voyage,* Roussel *le calomnia auprès du patriarche de Moscou; on l'envoya en effet en Sibérie; il trouva le moyen d'avertir sa famille, & au bout de trois ans, le secrétaire d'état, Mr.* Des-Noyers, *obtint sa liberté de la cour de Moscou.*

Voila le fait mis au jour: il n'est digne d'entrer dans l'histoire, qu'autant qu'il met en garde contre la prodigieuse quantité d'anecdotes de cette espèce, rapportées par les voyageurs.

Il y a des erreurs historiques: il y a des mensonges historiques. Ce que rapporte Oléarius *n'est qu'une erreur; mais quand on dit qu'un czar fit clouer le chapeau d'un ambassadeur sur sa tête, c'est un mensonge. Qu'on se trompe sur le nombre & la force des vaisseaux d'une armée navale, qu'on donne à une contrée plus ou moins d'étendue, ce n'est qu'une erreur & une erreur très pardonnable. Ceux qui répètent les anciennes fables dans lesquelles l'origine de toutes les nations est envelopée, peuvent être accusés d'une faiblesse commune à tous les auteurs de l'antiquité; ce n'est pas là mentir, ce n'est proprement que transcrire des contes.*

L'inadvertence nous rend encor sujets à bien des fautes, qu'on ne peut appeller men-

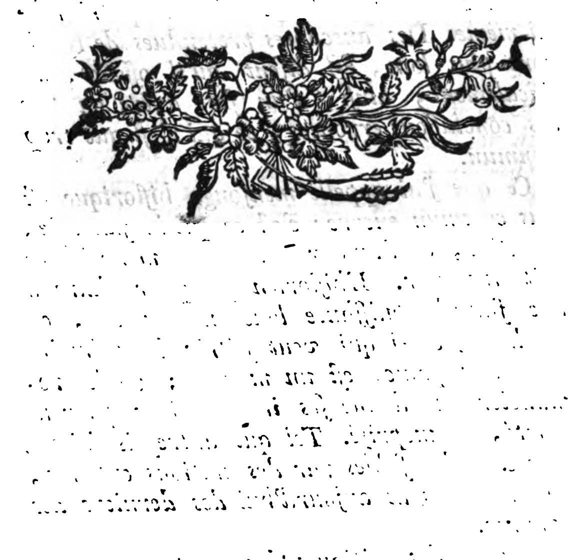
*songes. Si dans la nouvelle géographie d'*Hubner *on trouve que les bornes de l'Europe sont à l'endroit où le fleuve Oby se jette dans la mer noire, & que l'Europe a trente millions d'habitans, voilà des inattentions que tout lecteur instruit rectifie. Cette géographie vous présente souvent des villes grandes, fortifiées, peuplées, qui ne sont plus que des bourgs presque déserts ; il est aisé alors de s'apercevoir que le tems a tout changé; l'auteur a consulté des anciens, & ce qui était vrai de leur tems, ne l'est plus aujourd'hui.*

On se trompe encor en tirant des inductions. Pierre le Grand *abolit le patriarchat.* Hubner *ajoute qu'il se déclara patriarche lui-même. Des anecdotes prétendues de Russie vont plus loin, & disent qu'il officia pontificalement ; ainsi, d'un fait avéré on tire des conclusions erronées, ce qui n'est que trop commun.*

Ce que j'ai appellé mensonge historique est plus commun encore; c'est ce que la flatterie, la satire, ou l'amour insensé du merveilleux fait inventer. L'historien qui pour plaire à une famille puissante loue un tyran, est un lâche; celui qui veut flétrir la mémoire d'un bon prince est un monstre ; & le romancier qui donne ses imaginations pour la vérité, est méprisé. Tel qui autrefois faisait respecter des fables par des nations entières, ne serait pas lû aujourd'hui des derniers des hommes.

Il y a des critiques plus menteurs encore,

qui altèrent des passages, ou qui ne les entendent pas, qui inspirés par l'envie, écrivent avec ignorance contre des ouvrages utiles : ce sont les serpens qui rongent la lime, il faut les laisser faire.



HISTOIRE DE L'EMPIRE DE RUSSIE SOUS PIERRE LE GRAND.

AVANT-PROPOS.

DAns les premières années du siècle où nous sommes, le vulgaire ne connaissait dans le nord de héros que *Charles XII*. Sa valeur personnelle qui tenait beaucoup plus d'un soldat que d'un roi, l'éclat de ses victoires & même de ses malheurs, frappaient tous les yeux qui voyent aisément ces grands événemens, & qui ne voyent pas les travaux longs & utiles. Les étrangers doutaient même alors que les entreprises du czar *Pierre premier* pussent se soutenir; elles ont subsisté, & se sont perfectionnées, sur-tout sous l'impératrice *Elizabeth* sa fille, & encor plus sous *Catherine seconde*. Cet empire est aujourd'hui compté parmi les plus florissans états, & *Pierre* est dans le rang des plus grands législateurs. Quoique ses entreprises n'eussent pas be-

soin de succès aux yeux des sages, ces succès ont affermi pour jamais sa gloire. On juge aujourd'hui que *Charles XII* méritait d'être le premier soldat de *Pierre le grand*. L'un n'a laissé que des ruines, l'autre est un fondateur en tout genre. J'osai porter à peu près ce jugement il y a trente années, lorsque j'écrivis l'histoire de *Charles*. Les mémoires qu'on me fournit aujourd'hui sur la Russie, me mettent en état de faire connaître cet empire, dont les peuples sont si anciens, & chez qui les loix, les mœurs & les arts sont d'une création nouvelle.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION DE LA RUSSIE.

L'Empire de Russie est le plus vaste de notre hémisphère; il s'étend d'occident en orient, l'espace de plus de deux mille lieues communes de France, & il a plus de huit cents lieues du sud au nord dans sa plus grande largeur. Il confine à la Pologne & à la mer glaciale; il touche à la Suède & à la Chine. Sa longueur, de l'isle de Dago à l'occident de la Livonie, jusqu'à ses bornes les plus orientales, comprend près de cent-soixante & dix degrés; de sorte que, quand on a midi à l'occident, on a près de minuit à l'orient de l'empire. Sa largeur est de trois mille six cents verstes,

du sud au nord, ce qui fait huit cents cinquante de nos lieuës communes.

Nous connaissions si peu les limites de ce pays dans le siécle passé, que lorsqu'en 1689 nous apprimes que les Chinois & les Russes étaient en guerre, & que l'empereur *Cambi* d'un côté, & de l'autre les czars *Ivan* & *Pierre*, envoyaient, pour terminer leurs différends, une ambassade à trois cents lieuës de Pékin, sur les limites des deux empires, nous traitames d'abord cet événement de fable.

Ce qui est compris aujourd'hui sous le nom de Russie, ou des Russies, est plus vaste que tout le reste de l'Europe & que ne le fut jamais l'empire romain, ni celui de *Darius* conquis par *Alexandre*: car il contient plus de onze cents mille de nos lieuës quarrées. L'empire romain & celui d'*Alexandre* n'en contenaient chacun qu'environ cinq cents cinquante mille, & il n'y a pas un royaume en Europe qui soit la douziéme partie de l'empire romain. Pour rendre la Russie aussi peuplée, aussi abondante, aussi couverte de villes que nos pays méridionaux, il faudra encor des siècles & des czars tels que *Pierre le grand*.

Un ambassadeur anglais qui résidait en 1733 à Petersbourg, & qui avait été à Madrid, dit dans sa rélation manuscrite, que dans l'Espagne, qui est le royaume de l'Europe le moins peuplé, on peut compter quarante personnes par chaque mille quarré, & que dans la Russie on n'en peut

compter que cinq : nous verrons au chapitre second si ce ministre ne s'est pas abusé. Le plus grand des ingénieurs & le meilleur des citoyens, le maréchal de *Vauban*, suppute qu'en France chaque mille quarré contient à peu près deux cents habitants l'un portant l'autre. Ces évaluations ne sont jamais bien exactes, mais elles servent à montrer l'énorme différence de la population d'un pays à celle d'un autre.

Je remarquerai ici que de Petersbourg à Pékin on trouverait à peine une grande montagne dans la route que les caravanes pourraient prendre par la Tartarie indépendante, par les plaines des Calmoucs & par le grand désert de Kobi ; & il est à remarquer que d'Arcangel à Petersbourg, & de Petersbourg aux extrémités de la France septentrionale, en passant par Dantzick, Hambourg, Amsterdam, on ne voit pas seulement une colline un peu haute. Cette observation peut faire douter de la vérité du système dans lequel on veut que les montagnes n'aient été formées que par le roulement des flots de la mer ; on suppose que tout ce qui est terre aujourd'hui a été mer très longtems. Mais comment les flots qui dans cette supposition ont formé les Alpes, les Pirénées & le Taurus, n'auraient-ils pas formé aussi quelque côteau élevé de la Normandie à la Chine dans un espace tortueux de trois mille lieues ? La géographie ainsi considérée pourrait prêter des

lumières à la physique, ou du moins donner des doutes.

Nous appellions autrefois la Russie du nom de Moscovie, parce que la ville de Moscou, capitale de cet empire, était la résidence des grands ducs de Russie : aujourd'hui l'ancien nom de Russie a prévalu.

Je ne dois point rechercher ici pourquoi on a nommé les contrées depuis Smolensko jusqu'au-delà de Moscou, la Russie blanche, & pourquoi *Hübner* la nomme noire, ni pour quelle raison la Kiovie doit être la Russie rouge.

Il se peut encor que *Madiès* le Scythe, qui fit une irruption en Asie près de sept siècles avant nôtre ère, ait porté ses armes dans ces régions, comme ont fait depuis *Gengis* & *Tamerlan*, & comme probablement on avait fait longtems avant *Madiès*. Toute antiquité ne merite pas nos recherches; celles des Chinois, des Indiens, des Perses, des Egyptiens, sont constatées par des monumens illustres & intéressans. Ces monumens en supposent encor d'autres très-antérieurs, puisqu'il faut un grand nombre de siècles avant qu'on puisse seulement établir l'art de transmettre ses pensées par des signes durables, & qu'il faut encor une multitude de siécles précédens pour former un langage régulier. Mais nous n'avons point de tels monumens dans nôtre Europe aujourd'hui si policée; l'art de l'écriture fut longtems inconnu dans tout

le nord : le patriarche *Constantin*, qui a écrit en Russe l'histoire de Kiovie, avoue que dans ces pays on n'avait point l'usage de l'écriture au cinquiéme siécle.

Que d'autres examinent si des Huns, des Slaves & des Tatars ont conduit autrefois des familles errantes & affamées vers la source du Boristhéne. Mon dessein est de faire voir ce que le czar *Pierre* a créé, plutôt que de débrouiller inutilement l'ancien cahos. Il faut toûjours se souvenir qu'aucune famille sur la terre ne connait son premier auteur, & que par conséquent aucun peuple ne peut savoir sa première origine.

Je me sers du nom de *Russes* pour désigner les habitans de ce grand empire. Celui de *Roxelans* qu'on leur donnait autrefois serait plus sonore, mais il faut se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit. Les gazettes & d'autres mémoires depuis quelque tems employent le mot de *Russiens*; mais comme ce mot approche trop de *Prussiens*, je m'en tiens à celui de *Russes* que presque tous nos auteurs leur ont donné; & il m'a paru que le peuple le plus étendu de la terre doit être connu par un terme qui le distingue absolument des autres nations.

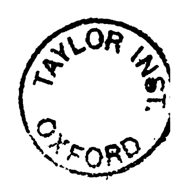
Il faut d'abord que le lecteur se fasse, la carte à la main, une idée nette de cet empire, partagé aujourd'hui en seize grands gouvernemens, qui seront un jour subdi-

visés, quand les contrées du septentrion & de l'orient auront plus d'habitans.

Voici quels sont ces seize gouvernemens, dont plusieurs renferment des provinces immenses.

DE LA LIVONIE.

La province la plus voisine de nos climats est celle de la Livonie. C'est une des plus fertiles du nord. Elle était payenne au douziéme siécle. Des négocians de Brême & de Lubeck y commercèrent, & des religieux croisés, nommés *Porte-glaives*, unis ensuite à l'ordre teutonique, s'en emparèrent au treiziéme siécle, dans le tems que la fureur des croisades armait les chrètiens contre tout ce qui n'était pas de leur religion. *Albert* Markgrave de Brandebourg, grand-maître de ces religieux conquérans, se fit souverain de la Livonie & de la Prusse brandebourgeoise, vers l'an 1514. Les Russes & les Polonais se disputèrent dès-lors cette province. Bientôt les Suédois y entrèrent: elle fut longtems ravagée par toutes ces puissances. Le roi de Suède *Gustave Adolphe* la conquit. Elle fut cédée à la Suède en 1660 par la célèbre paix d'Oliva; & enfin le czar *Pierre* l'a conquise sur les Suédois, comme on le verra dans le cours de cette histoire.



La Courlande qui tient à la Livonie, est toûjours vassale de la Pologne, mais dépend beaucoup de la Russie. Ce sont là les limi-

tes occidentales de cet empire dans l'Europe chrétienne.

DES GOUVERNEMENS DE REVEL, DE PETERSBOURG ET DE VIBOURG.

Plus au nord, ſe trouve le gouvernement de Rével, & de l'Eſtonie. Rével fut bâtie par les Danois au treiziéme ſiécle. Les Suédois ont poſſédé l'Eſtonie depuis que le pays ſe fut mis ſous la protection de la Suéde en 1561; & c'eſt encor une des conquêtes de *Pierre*.

Au bord de l'Eſtonie eſt le golphe de Finlande. C'eſt à l'orient de cette mer, & à la jonction de la Neva, & du lac de Ladoga, qu'eſt la ville de Petersbourg, la plus nouvelle & la plus belle ville de l'empire, bâtie par le czar *Pierre*, malgré tous les obſtacles réunis qui s'oppoſaient à ſa fondation.

Elle s'éléve ſur le golphe de Cronſtadt, au milieu de neuf bras de rivières, qui diviſent ſes quartiers; un château occupe le centre de la ville, dans une iſle formée par le grand cours de la Neva: ſept canaux tirés des rivières baignent les murs d'un palais, ceux de l'amirauté, du chantier des galères, & pluſieurs manufactures. Trente cinq grandes égliſes ſont autant d'ornemens à la ville: & parmi ces égliſes il y en a cinq pour les étrangers, ſoit catholiques-romains, ſoit reformés, ſoit luthériens: ce ſont cinq temples élevés à la tolé-

rance, & autant d'exemples donnés aux autres nations. Il y a cinq palais; l'ancien qu'on nomme celui d'été, situé sur la rivière de Neva, est bordé d'une balustrade immense de belles pierres, tout le long du rivage. Le nouveau palais d'été près de la porte triomphale, est un des plus beaux morceaux d'architecture qui soient en Europe; les bâtimens élevés pour l'amirauté, pour le corps des cadets, pour les colléges impériaux, pour l'académie des sciences, la bourse, le magasin des marchandises, celui des galères, sont autant de monumens magnifiques. La maison de la police, celle de la pharmacie publique, où tous les vases sont de porcelaine; le magasin pour la cour, la fonderie, l'arsenal, les ponts, les marchés, les places, les casernes pour la garde à cheval, & pour les gardes à pied, contribuent à l'embellissement de la ville, autant qu'à sa sureté. On y compte actuellement quatre cents mille ames. Aux environs de la ville sont des maisons de plaisance, dont la magnificence étonne les voyageurs: il y en a une dont les jets d'eau sont très supérieurs à ceux de Versailles. Il n'y avait rien en 1702, c'était un marais impraticable. Petersbourg est regardé comme la capitale de l'Ingrie, petite province conquise par *Pierre premier*. Vibourg conquis par lui, & la partie de la Finlande, perdue & cédée par la Suéde en 1742, sont un autre gouvernement.

ARCANGEL.

Plus haut en montant au nord, eſt la province d'Arcangel, pays entiérement nouveau pour les nations méridionales de l'Europe. Il prit ſon nom de *St. Michel l'Arcange*, ſous la protection duquel il fut mis, longtems après que les Ruſſes eurent reçu le chriſtianiſme, qu'ils n'ont embraſſé qu'au commencement du onziéme ſiécle. Ce ne fut qu'au milieu du ſeiziéme que ce pays fut connu des autres nations. Les Anglais en 1533 cherchèrent un paſſage par les mers du nord & de l'eſt, pour aller aux Indes orientales. *Chancelor*, capitaine d'un des vaiſſeaux équipés pour cette expédition, découvrit le port d'Arcangel dans la mer blanche. Il n'y avait dans ce déſert qu'un couvent avec la petite égliſe de *St. Michel l'Arcange*.

De ce port aiant remonté la rivière de la Duina, les Anglais arrivèrent au milieu des terres, & enfin à la ville de Moſcou. Ils ſe rendirent aiſément les maîtres du commerce de la Ruſſie, qui de la ville de Novogorod, où il ſe faiſait par terre, fut tranſporté à ce port de mer. Il eſt à la vérité inabordable ſept mois de l'année : cependant il fut beaucoup plus utile que les foires de la grande Novogorod, tombées en décadence par les guerres contre la Suède. Les Anglais obtinrent le privilège d'y commercer ſans payer aucun droit, & c'eſt ainſi que toutes les nations devraient peut-être négocier enſemble.

ble. Les Hollandais partagèrent bien-tôt le commerce d'Arcangel, qui ne fut pas connu des autres peuples.

Longtems auparavant, les Génois & les Vénitiens avaient établi un commerce avec les Russes par l'embouchure du Tanaïs, où ils avaient bâti une ville appellée Tana : mais depuis les ravages de *Tamerlan* dans cette partie du monde, cette branche du commerce des Italiens avait été détruite; celui d'Arcangel a subsisté avec de grands avantages pour les Anglais & les Hollandais, jusqu'au tems où *Pierre le Grand* a ouvert la mer baltique à ses états.

LAPONIE RUSSE.

Du gouvernement d'Arcangel.

A l'occident d'Arcangel, & dans son gouvernement, est la Laponie russe, troisiéme partie de cette contrée; les deux autres appartiennent à la Suède & au Danemark. C'est un très-grand pays, qui occupe environ huit degrés de longitude, & qui s'étend en latitude du cercle polaire au cap nord. Les peuples qui l'habitent étaient confusément connus de l'antiquité, sous le nom de Troglodites & de Pygmées septentrionaux; ces noms convenaient en effet à des hommes hauts pour la plûpart de trois coudées, qui habitent des cavernes : ils sont tels qu'ils étaient alors, d'une couleur tannée, quoique les autres peuples septentrionaux soient

blancs; presque tous petits, tandis que leurs voisins & les peuples d'Islande sous le cercle polaire, sont d'une haute stature; ils semblent faits pour leur pays montueux, agiles, ramassés, robustes; la peau dure, pour mieux résister au froid; les cuisses, les jambes déliées; les pieds menus, pour courir plus légérement au milieu des rochers dont leur terre est toute couverte; aimant passionnément leur patrie, qu'eux seuls peuvent aimer, & ne pouvant même vivre ailleurs. On a prétendu, sur la foi d'*Olaus*, que ces peuples étaient originaires de Finlande, & qu'ils se sont retirés dans la Laponie, où leur taille a dégénéré. Mais pourquoi n'auraient-ils pas choisi des terres moins au nord, où la vie eût été plus commode? Pourquoi leur visage, leur figure, leur couleur, tout, diffère-t-il entiérement de leurs prétendus ancêtres? Il serait peut-être aussi convenable de dire que l'herbe qui croît en Laponie, vient de l'herbe du Danemark, & que les poissons particuliers à leurs lacs viennent des poissons de Suède. Il y a grande apparence que les Lapons sont indigènes, comme leurs animaux sont une production de leur pays, que la nature les a faits les uns pour les autres.

Ceux qui habitent vers la Finlande ont adopté quelques expressions de leurs voisins, ce qui arrive à tous les peuples. Mais quand deux nations donnent aux choses d'usage, aux objets qu'elles voyent sans cesse, des noms absolument différens, c'est une grande

présomption qu'un de ces peuples n'est pas une colonie de l'autre. Les Finlandais appellent un ours *karu*, & les Lapons *muriet*: le soleil en finlandais se nomme *auringa*; en langue laponne *beve*. Il n'y a là aucune analogie. Les habitans de Finlande & de la Laponie suédoise ont adoré autrefois une idole qu'ils nommaient *Iumalac*; & depuis le tems de *Gustave Adolphe*, auquel ils doivent le nom de luthériens, ils appellent JÉSUS-CHRIST le fils d'*Iumalac*. Les Lapons moscovites sont aujourd'hui censés de l'église grecque; mais ceux qui errent vers les montagnes septentrionales du cap nord, se contentent d'adorer un DIEU sous quelques formes grossieres, ancien usage de tous les peuples nomades.

Cette espèce d'hommes peu nombreuse a très-peu d'idées, & ils sont heureux de n'en avoir pas davantage; car alors ils auraient de nouveaux besoins qu'ils ne pourraient satisfaire; ils vivent contens & sans maladies, en ne buvant guères que de l'eau dans le climat le plus froid, & arrivent à une longue vieillesse. La coutume qu'on leur imputait de prier les étrangers de faire à leurs femmes & à leurs filles l'honneur de s'approcher d'elles, vient probablement du sentiment de la supériorité qu'ils reconnaissaient dans ces étrangers, en voulant qu'ils pussent servir à corriger les défauts de leur race. C'était un usage établi chez les peuples vertueux de Lacédémone. Un époux priait un jeune homme bien fait de lui don-

ner de beaux enfans qu'il pût adopter. La jalousie & les loix empêchent les autres hommes de donner leurs femmes : mais les Lapons étaient presque sans loix, & probablement n'étaient point jaloux.

MOSCOU.

Quand on a remonté la Duina du nord au sud, on arrive au milieu des terres à Moscou la capitale de l'empire. Cette ville fut longtems le centre des états russes, avant qu'on se fût étendu du côté de la Chine & de la Perse.

Moscou située par le 55. degré & demi de latitude, dans un terrain moins froid & plus fertile que Petersbourg, est au milieu d'une vaste & belle plaine, sur la rivière de Moska, (*) & de deux autres petites qui se perdent avec elle dans l'Occa, & vont ensuite grossir le fleuve du Volga. Cette ville n'était au treiziéme siécle qu'une assemblage de cabanes, peuplées de malheureux opprimés par la race de *Gengis-Kan*.

Le Cremelin (†) qui fut le séjour des grands ducs, n'a été bâti qu'au quatorziéme siécle, tant les villes ont peu d'antiquité dans cette partie du monde. Ce Cremelin fut construit par des architectes italiens, ainsi que plusieurs églises dans ce goût gothique, qui était alors celui de toute l'Europe ; il y en a deux du célèbre *Aristote* de

(*) En Russe *Moskwa*. (†) En Russe *Kremlin*.

Bologne, qui florissait au quinziéme siécle; mais les maisons des particuliers n'étaient que des huttes de bois.

Le premier écrivain qui nous fit connaître Moscou, est *Olearius*, qui en 1633 accompagna une ambassade d'un duc de Holstein, ambassade aussi vaine dans sa pompe qu'inutile dans son objet. Un Holstenois devait être frappé de l'immensité de Moscou, de ses cinq enceintes, du vaste quartier des czars, & d'une splendeur asiatique qui regnait alors à cette cour. Il n'y avait rien de pareil en Allemagne, nulle ville à beaucoup près aussi vaste, aussi peuplée.

Le comte de *Carliste*, au contraire, ambassadeur de *Charles II* en 1663 auprès du czar *Alexis*, se plaint dans sa rélation, de n'avoir trouvé ni aucune commodité de la vie dans Moscou, ni hôtellerie dans la route, ni secours d'aucune espèce. L'un jugeait comme un Allemand du nord, l'autre comme un Anglais; & tous deux par comparaison. L'Anglais fut révolté de voir que la plûpart des boyards avaient pour lit des planches, ou des bancs, sur lesquels on étendait une peau ou une couverture; c'est l'usage antique de tous les peuples. Les maisons presque toutes de bois étaient sans meubles, presque toutes les tables à manger sans linge, point de pavé dans les rues, rien d'agréable & de commode, très-peu d'artisans, encor étaient-ils grossiers, & ne travaillaient qu'aux ouvrages indispensables.

Ces peuples auraient paru des Spartiates, s'ils avaient été sobres.

Mais la cour dans les jours de cérémonie paraissait celle d'un roi de Perse. Le comte de *Carlisle* dit, qu'il ne vit qu'or & pierreries sur les robes du czar & de ses courtisans : ces habits n'étaient pas fabriqués dans le pays : cependant il était évident qu'on pouvait rendre les peuples industrieux, puisqu'on avait fondu à Moscou longtems auparavant, sous le règne du czar *Boris Godono*, la plus grosse cloche qui soit en Europe, & qu'on voyait dans l'église patriarchale des ornemens d'argent qui avaient exigé beaucoup de soins. Ces ouvrages dirigés par des Allemands & des Italiens étaient des efforts passagers ; c'est l'industrie de tous les jours, & la multitude des arts continuellement exercés, qui fait une nation florissante. La Pologne alors, & tous les pays voisins des Russes, ne leur étaient pas supérieurs. Les arts de la main n'étaient pas plus perfectionnés dans le nord de l'Allemagne, & les beaux arts n'y étaient guères plus connus au milieu du dix-septiéme siécle.

Quoique Moscou n'eût rien alors de la magnificence & des arts de nos grandes villes d'Europe, cependant son circuit de vingt mille pas, la partie appellée la ville chinoise, où les raretés de la Chine s'étalaient ; le vaste quartier du Cremelin, où est le palais des czars, quelques dômes dorés, des tours élevées & singulières, & en-

fin le nombre de ses habitans qui monte à près de cinq cents mille; tout cela faisant de Moscou une des plus considérables villes de l'univers.

Théodore, ou *Fœdor*, frère aîné de *Pierre le Grand*, commença à policer Moscou. Il fit construire plusieurs grandes maisons de pierre, quoique sans aucune architecture régulière. Il encourageait les principaux de sa cour à bâtir, leur avançant de l'argent, & leur fournissant des matériaux. C'est à lui qu'on doit les premiers haras de beaux chevaux, & quelques embellissemens utiles. *Pierre* qui a tout fait, a eu soin de Moscou, en construisant Petersbourg; il l'a fait paver; il l'a orné & enrichi par des édifices, par des manufactures: enfin un chambellan (*) de l'impératrice *Elizabeth* fille de *Pierre* y a été l'instituteur d'une université depuis quelques années. C'est le même qui m'a fourni tous les mémoires sur lesquels j'écris. Il était bien plus capable que moi de composer cette histoire, même dans ma langue; tout ce qu'il m'a écrit, fait foi que ce n'est que par modestie qu'il m'a laissé le soin de cet ouvrage.

SMOLENSKO.

A l'occident du duché de Moscou, est celui de Smolensko, partie de l'ancienne Sarmatie Européane. Les duchés de Mos-

(*) Mr. *De Showalow*.

covie & de Smolensko, composaient la Russie blanche proprement dite. Smolensko qui appartenait d'abord aux grands ducs de Russie, fut conquise par le grand duc de Lithuanie au commencement du quinziéme siécle, reprise cent ans après par ses anciens maîtres. Le roi de Pologne *Sigismond III* s'en empara en 1611. Le czar *Alexis*, père de *Pierre*, la recouvra en 1654 & depuis ce tems elle a fait toûjours partie de l'empire de Russie. Il est dit dans l'éloge du czar *Pierre* prononcé à Paris dans l'académie des sciences, que les Russes avant lui n'avaient rien conquis à l'occident & au midi : il est évident qu'on s'est trompé.

DES GOUVERNEMENS DE NOVOGOROD, ET DE KIOVIE OU UKRAINE.

Entre Petersbourg & Smolensko est la province de Novogorod. On dit que c'est dans ce pays que les anciens Slaves, ou Slavons, firent leur premier établissement. Mais d'où venaient ces Slaves, dont la langue s'est étendue dans le nord-est de l'Europe? *Sla* signifie un chef, & *esclave* appartenant au chef. Tout ce qu'on sait de ces anciens Slaves, c'est qu'ils étaient des conquérans. Ils bâtirent la ville de Novogorod la grande, située sur une rivière navigable dès sa source, laquelle jouit longtems d'un florissant commerce, & fut une puissante alliée des villes anséatiques. Le

czar *Ivan Basilovis* (*) la conquit en 1467 & en emporta toutes les richesses, qui contribuèrent à la magnificence de la cour de Moscou, presqu'inconnue jusqu'alors.

Au midi de la province de Smolensko, vous trouvez la province de Kiovie, qui est la petite Russie, la Russie rouge ou l'Ukraine, traversée par le Dnieper, que les Grecs ont appellé Boristhène. La différence de ces deux noms, l'un dur à prononcer, l'autre mélodieux, sert à faire voir, avec cent autres preuves, la rudesse de tous les anciens peuples du nord & les graces de la langue grecque. La capitale Kiou, autrefois Kisovie, fut bâtie par les empereurs de Constantinople, qui en firent une colonie : on y voit encor des inscriptions grecques de douze cents années : c'est la seule ville qui ait quelque antiquité dans ces pays où les hommes ont vécu tant de siécles sans bâtir des murailles. Ce fut là que les grands ducs de Russie firent leur résidence dans l'onziéme siécle, avant que les Tartares asservissent la Russie.

Les Ukraniens, qu'on nomme Cosaques, sont un ramas d'anciens Roxelans, de Sarmates, de Tartares réunis. Cette contrée faisait partie de l'ancienne Scithie. Il s'en faut beaucoup que Rome & Constantinople, qui ont dominé sur tant de nations, soient des pays comparables pour la fertilité à celui de l'Ukraine. La nature s'efforce

(*) En Russe *Ivan Wassiliewitsch*.

d'y faire du bien aux hommes; mais les hommes n'y ont pas fécondé la nature, vivant des fruits que produit une terre aussi inculte que féconde, & vivant encor plus de rapine; amoureux à l'excès d'un bien préférable à tout, la liberté; & cependant aiant servi tour à tour la Pologne & la Turquie. Enfin ils se donnèrent à la Russie en 1654 sans trop se soumettre, & *Pierre* les a soumis.

Les autres nations sont distinguées par leurs villes & leurs bourgades. Celle-ci est partagée en dix régimens. A la tête de ces dix régimens était un chef élu à la pluralité des voix, nommé *Hetman* ou *Itman*. Ce capitaine de la nation n'avait pas le pouvoir suprême. C'est aujourd'hui un seigneur de la cour que les souverains de Russie leur donnent pour *Hetman*; c'est un véritable gouverneur de province semblable à nos gouverneurs de ces pays d'états qui ont encor quelques privilèges.

Il n'y avait d'abord dans ce pays que des payens & des mahométans; ils ont été batisés chrétiens de la communion romaine, quand ils ont servi la Pologne; & ils sont aujourd'hui batisés chrétiens de l'église grecque, depuis qu'ils sont à la Russie.

Parmi eux sont compris ces Cosaques Zaporaviens, qui sont à peu près ce qu'étaient nos Flibustiers, des brigands courageux. Ce qui les distingue de tous les autres peuples, c'est qu'ils ne souffrent jamais de femmes dans leurs peuplades, comme

on prétend que les Amazones ne souffraient point d'hommes chez elles. Les femmes qui leur servent à peupler, demeurent dans d'autres isles du fleuve : point de mariage, point de famille : ils enrôlent les enfans mâles dans leur milice ; & laissent les filles à leurs mères. Souvent le frère a des enfans de sa sœur & le père de sa fille. Point d'autres loix chez eux que les usages établis par les besoins : cependant ils ont quelques prêtres du rit grec. On a construit depuis quelque tems le fort Ste. Elizabeth sur le Boristhène pour les contenir. Ils servent dans les armées comme troupes irrégulières, & malheur à qui tombe dans leurs mains.

DES GOUVERNEMENS DE BELGOROD, DE VERONISE ET DE NISCHGOROD.

Si vous remontez au nord-est de la province de Kiovie entre le Boristhène & le Tanaïs, c'est le gouvernement de Belgorod qui se présente : il est aussi grand que celui de Kiovie. C'est une des plus fertiles provinces de la Russie ; c'est elle qui fournit à la Pologne une quantité prodigieuse de ce gros bétail, qu'on connait sous le nom de bœufs de l'Ukraine. Ces deux provinces sont à l'abri des incursions des petits Tartares, par des lignes qui s'étendent du Boristhène au Tanaïs, garnies de forts & de redoutes.

Remontez encor au nord, passez le Ta-

naïs, vous entrez dans le gouvernement de Véronise, qui s'étend jusqu'aux bords des Palus-Méotides. Auprès de la capitale que nous nommons Véronise, (*) à l'embouchure de la rivière de ce nom qui se jette dans le Tanaïs, *Pierre le Grand* a fait construire sa première flotte; entreprise dont on n'avait point encor d'idée dans tous ces vastes états. Vous trouvez ensuite le gouvernement de Nischgorod, fertile en grains, traversé par le Volga.

ASTRACAN.

De cette province vous entrez au midi dans le royaume d'Astracan. Ce pays commence au 43 degré & demi de latitude, sous le plus beau des climats, & finit vers le cinquantiéme, comprenant environ autant de degrés de longitude que de latitude; borné d'un côté par la mer caspienne, de l'autre par les montagnes de la Circassie, & s'avançant encor au-delà de la mer caspienne, le long du mont Caucase; arrosé du grand fleuve Volga, du Jaïk & de plusieurs autres rivières, entre lesquelles on peut, à ce que prétend l'ingénieur anglais *Perri*, tirer des canaux, qui en servant de lit aux inondations, feraient le même effet que les canaux du Nil, & augmenteraient la fertilité de la terre : mais à la droite & à la gauche du Volga & du Jaïk, ce beau

(*) En Russie on écrit & on prononce *Voronesteh*.

pays était infesté, plutôt qu'habité, par des Tartares, qui n'ont jamais rien cultivé, & qui ont toûjours vécu comme étrangers sur la terre.

L'ingénieur *Perri* employé par *Pierre le Grand* dans ces quartiers, y trouva de vastes déserts couverts de pâturages, de légumes, de cérisiers, d'amandiers. Des moutons sauvages d'une nourriture excellente paissaient dans ces solitudes. Il falait commencer par dompter & par civiliser les hommes de ces climats, pour y seconder la nature, qui a été forcée dans le climat de Petersbourg.

Ce royaume d'Astracan est une partie de l'ancien Capshak conquis par *Gengis-Kan*, & ensuite par *Tamerlan*; ces Tartares dominèrent jusqu'à Moscou. Le czar *Jean Basilides*, petit-fils d'*Ivan Basilovis*, & le plus grand conquérant d'entre les Russes, délivra son pays du joug tartare au seiziéme siècle, & ajouta le royaume d'Astracan à ses autres conquêtes en 1554.

Astracan est la borne de l'Asie & de l'Europe, & peut faire le commerce de l'une & de l'autre, en transportant par le Volga les marchandises apportées par la mer caspienne. C'était encor un des grands projets de *Pierre le Grand*: il a été exécuté en partie. Tout un fauxbourg d'Astracan est habité par des Indiens.

OREMBOURG.

Au sud-est du royaume d'Astracan est un petit pays nouvellement formé, qu'on appelle Orembourg ; la ville de ce nom a été bâtie en 1734 sur le bord du fleuve Jaïk. Ce pays est hérissé des branches du mont Caucase. Des forteresses élevées de distance en distance, défendent les passages des montagnes & des rivières qui en descendent. C'est dans cette région auparavant inhabitée, qu'aujourd'hui les Persans viennent déposer & cacher à la rapacité des brigands leurs effets échappés aux guerres civiles. La ville d'Orembourg est devenue le refuge des Persans & de leurs fortunes, & s'est accruë de leurs calamités ; les Indiens, les peuples de la grande Bukarie y viennent trafiquer ; elle devient l'entrepôt de l'Asie.

DES GOUVERNEMENS DE CASAN ET DE LA GRANDE PERMIE.

Au delà du Volga & du Jaïk, vers le septentrion, est le royaume de Casan, qui comme Astracan tomba dans le partage d'un fils de *Gengis-Kan*, & ensuite d'un fils de *Tamerlan*, conquis de même par *Jean Basilide*. Il est encor peuplé de beaucoup de Tartares mahométans. Cette grande contrée s'étend jusqu'à la Sibérie ; il est constant qu'elle a été florissante & riche autrefois ; elle a conservé encor quelque opulen-

ce. Une province de ce royaume appellée la grande Permie, & ensuite le Solikam, était l'entrepôt des marchandises de la Perse, & des fourures de Tartarie. On a trouvé dans cette Permie une grande quantité de monnoye au coin des premiers califes, & quelques idoles d'or des Tartares; (*) mais ces monumens d'anciennes richesses ont été trouvés au milieu de la pauvreté, & dans des déserts; il n'y avait plus aucune trace de commerce; ces révolutions n'arrivent que trop vite & trop aisément dans un pays ingrat, puisqu'elles sont arrivées dans les plus fertiles.

Ce célèbre prisonnier suédois *Stralemberg*, qui mit si bien à profit son malheur, & qui examina tous ces vastes pays avec tant d'attention, est le premier qui a rendu vraisemblable un fait qu'on n'avait jamais pû croire, concernant l'ancien commerce de ces régions. *Pline* & *Pomponius-Mela* rapportent que du tems d'*Auguste*, un roi des Suèves fit présent à *Métellus Celer* de quelques Indiens jettés par la tempête sur les côtes voisines de l'Elbe. Comment des habitans de l'Inde auraient-ils navigé sur les mers germaniques? Cette avanture a paru fabuleuse à tous nos modernes, surtout depuis que le commerce de notre hémisphère a changé par la découverte du cap de Bonne-Esperance. Mais autrefois il

(*) Mémoires de *Stralemberg*, confirmés par mes mémoires russes.

n'était pas plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays ſeptentrionaux de l'occident, que de voir un Romain paſſer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens allaient en Perſe, s'embarquaient ſur la mer d'Hyrcanie, remontaient le Rha qui eſt le Volga, allaient juſqu'à la grande Permie par la Kama, & de là pouvaient aller s'embarquer ſur la mer du nord ou ſur la baltique. Il y a eu de tout tems des hommes entreprenans. Les Tyriens firent de plus ſurprenans voyages.

Si après avoir parcouru de l'œil toutes ces vaſtes provinces, vous jettez la vue ſur l'orient, c'eſt là que les limites de l'Europe & de l'Aſie ſe confondent encore. Il aurait falu un nouveau nom pour cette grande partie du monde. Les anciens diviſèrent en Europe, Aſie & Afrique leur univers connu; ils n'en avaient pas vû la dixième partie; c'eſt ce qui fait que quand on a paſſé les Palus-Méotides, on ne ſait plus où l'Europe finit, & où l'Aſie commence; tout ce qui eſt au delà du mont Taurus, était déſigné par le mot vague de Scythie, & le fut enſuite par celui de Tartarie ou Tatarie. Il ſerait convenable, peut-être, d'appeller terres arctiques, ou terres du nord, tout le pays qui s'étend depuis la mer baltique juſqu'aux confins de la Chine, comme on donne le nom de terres auſtrales à la partie du monde non moins vaſte, ſituée ſous le pole antarctique, & qui fait le contrepoids du globe.

DU GOUVERNEMENT DE LA SIBERIE, DES SAMOYEDES, DES OSTIAKS.

Des frontières des provinces d'Arcangel, de Resan, d'Astracan, s'étend à l'orient la Sibérie, avec les terres ultérieures jusqu'à la mer du Japon; elle touche au midi de la Russie par le mont Caucase; de là au pays de Kamshatka, on compte environ douze cents lieues de France; & de la Tartarie méridionale, qui lui sert de limite, jusqu'à la mer glaciale, on en compte environ quatre cents; ce qui est la moindre largeur de l'empire. Cette contrée produit les plus riches fourures; & c'est ce qui servit à en faire la découverte en 1563. Ce ne fut pas sous le czar *Fédor Ivanovits*, mais sous *Ivan Basilides* au seiziéme siécle, qu'un particulier des environs d'Arcangel, nommé *Anika*, homme riche pour son état & pour son pays, s'aperçut que des hommes d'une figure extraordinaire, vétus d'une manière jusqu'alors inconnue dans ce canton, & parlant une langue que personne n'entendait, descendaient tous les ans une rivière qui tombe dans la Duina, (*) & venaient apporter au marché des martres & des renards noirs, qu'ils troquaient pour des cloux & des morceaux de verre, comme les premiers sauvages de l'Amérique donnaient leur or aux Espa-

(*) Mémoires envoyés de Petersbourg.

gnols; il les fit ſuivre par ſes enfans & par ſes valets juſques dans leur pays. C'étaient des Samoyèdes, peuples qui paraiſſent ſemblables aux Lapons, mais qui ne ſont pas de la même race. Ils ignorent comme eux l'uſage du pain; ils ont comme eux le ſecours des rangifères ou rennes, qu'ils attèlent à leurs traineaux. Ils vivent dans des cavernes, dans des huttes au milieu des neiges: (*) mais d'ailleurs la nature a mis entre cette eſpèce d'hommes & celle des Lapons, des différences très-marquées. Leur mâchoire ſupérieure plus avancée eſt au niveau de leur nez, leurs oreilles ſont plus réhauſſées. Les hommes & les femmes n'ont de poil que ſur la tête: le mammelon eſt d'un noir d'ébène. Les Lapons & les Laponnes ne ſont marqués à aucun de ces ſignes. On m'a averti par des mémoires envoyés de ces contrées ſi peu connues, qu'on s'eſt trompé dans la belle hiſtoire naturelle du jardin du roi, lorſqu'en parlant de tant de choſes curieuſes concernant la nature humaine, on a confondu l'eſpèce des Lapons avec l'eſpèce des Samoyèdes. Il y a beaucoup plus de races d'hommes qu'on ne penſe. Celles des Samoyèdes & des Hottentots paraiſſent les deux extrêmes de notre continent: & ſi l'on fait attention aux mammelles noires des femmes Samoyèdes, & au tablier que la nature a donné aux Hottentotes, & qui deſcend à la moitié de leurs

(*) Ibid.

traisses, on aura quelque idée des variétés de notre espèce animale, variétés ignorées dans nos villes, où presque tout est inconnu, hors ce qui nous environne.

Les Samoyèdes ont dans leur morale des singularités aussi grandes qu'en physique : ils ne rendent aucun culte à l'être suprême ; ils approchent du manichéïsme, ou plutôt de l'ancienne religion des mages, en ce seul point, qu'ils reconnaissent un bon & un mauvais principe. Le climat horrible qu'ils habitent, semble en quelque manière excuser cette créance si ancienne chez tant de peuples, & si naturelle aux ignorans & aux infortunés.

On n'entend parler chez eux ni de larcins ni de meurtres ; étant presque sans passions, ils sont sans injustice. Il n'y a aucun terme dans leur langue pour exprimer le vice & la vertu. Leur extrème simplicité ne leur a pas encor permis de former des notions abstraites ; le sentiment seul les dirige ; & c'est peut-être une preuve incontestable que les hommes aiment la justice par instinct, quand leurs passions funestes ne les aveuglent pas.

On persuada quelques-uns de ces sauvages, de se laisser conduire à Moscou. Tout les y frappa d'admiration. Ils regardèrent l'empereur comme leur Dieu, & se soumirent à lui donner tous les ans une offrande de deux martres zibélines par habitant. On établit bientôt quelques colonies au-delà de l'Oby, & de l'Irtis (*) ; on y bâtit même

(*) En russe *Irtisch*.

des forteresses. Un Cosaque fut envoyé dans le pays en 1595, & le conquit pour les czars avec quelques soldats & quelque artillerie, comme *Cortez* subjugua le Méxique; mais il ne conquit guères que des déserts.

En remontant l'Oby, à la jonction de la rivière d'Irtis avec celle du Tobol, on trouva une petite habitation dont on a fait la ville de Tobol (*), capitale de la Sibérie, aujourd'hui considérable. Qui croirait que cette contrée a été longtems le séjour de ces mêmes Huns qui ont tout ravagé jusqu'à Rome sous *Attila*, & que ces Huns venaient du nord de la Chine? Les Tartares Usbecs ont succédé aux Huns, & les Russes aux Usbecs. On s'est disputé ces contrées sauvages, ainsi qu'on s'est exterminé pour les plus fertiles. La Sibérie fut autrefois plus peuplée qu'elle ne l'est, surtout vers le midi: on en juge par des tombeaux, & par des ruines.

Toute cette partie du monde, depuis le soixantiéme degré ou environ jusqu'aux montagnes éternellement glacées qui bornent les mers du nord, ne ressemble en rien aux régions de la Zone tempérée; ce ne sont ni les mêmes plantes, ni les mêmes animaux sur la terre, ni les mêmes poissons dans les lacs & dans les rivières.

Au dessous de la contrée des Samoyèdes est celle des Ostiaks, le long du fleuve Oby.

(*) En Russe *Tobolskoy*.

Ils ne tiennent en rien des Samoyèdes, ſinon qu'ils ſont comme eux, & comme tous les premiers hommes, chaſſeurs, paſteurs & pècheurs : les uns ſans religion, parce qu'ils ne ſont pas raſſemblés; les autres qui compoſent des hordes, aiant une eſpèce de culte, faiſant des vœux au principal objet de leurs beſoins; ils adorent, dit-on, une peau de mouton, parce que rien ne leur eſt plus néceſſaire que ce bétail; de même que les anciens Egyptiens agriculteurs choiſiſſaient un bœuf, pour adorer dans l'emblème de cet animal la divinité qui l'a fait naître pour l'homme. Quelques auteurs prétendent que ces Oſtiaks adorent une peau d'ours, attendu qu'elle eſt plus chaude que celle de mouton, il ſe peut qu'ils n'adorent ni l'une ni l'autre.

Les Oſtiaks ont auſſi d'autres idoles, dont ni l'origine ni le culte ne méritent pas plus notre attention que leurs adorateurs. On a fait chez eux quelques chrétiens vers l'an 1712; ceux-là ſont chrétiens comme nos payſans les plus groſſiers, ſans ſavoir ce qu'ils ſont. Pluſieurs auteurs prétendent que ce peuple eſt originaire de la grande Permie : mais cette grande Permie eſt preſque déſerte : pourquoi ſes habitans ſe feraient-ils établis ſi loin, & ſi mal? Ces obſcurités ne valent pas nos recherches. Tout peuple qui n'a point cultivé les arts doit être condamné à être inconnu.

C'eſt ſurtout chez ces Oſtiaks, chez les Burates & les Jakutes leurs voiſins, qu'on

trouve souvent dans la terre de cet yvoire dont on n'a jamais pû savoir l'origine : les uns le croyent un yvoire fossile, les autres les dents d'une espèce d'éléphant dont la race est détruite. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des productions de la nature qui étonnent & qui confondent la philosophie ?

Plusieurs montagnes de ces contrées sont remplies de cet amianthe, de ce lin incombustible dont on fait tantôt de la toile, tantôt une espèce de papier.

Au midi des Ostiaks sont les Burates, autre peuple qu'on n'a pas encor rendu chrétien. A l'est il y a plusieurs hordes qu'on n'a pû entiérement soumettre. Aucun de ces peuples n'a la moindre connaissance du calendrier. Ils comptent par neiges, & non par la marche apparente du soleil ; comme il neige réguliérement & longtems chaque hyver, ils disent, je suis âgé de tant de neiges, comme nous disons, j'ai tant d'années.

Je dois rapporter ici ce que raconte l'officier suédois *Stralemberg*, qui aiant été pris à Pultava passa quinze ans en Sibérie, & la parcourut toute entière ; il dit qu'il y a encor des restes d'un ancien peuple dont la peau est bigarrée & tâchetée, qu'il a vû des hommes de cette race ; & ce fait m'a été confirmé par des Russes nés à Tobol. Il semble que la variété des espèces humaines ait beaucoup diminué ; on trouve peu de ces races singulières, que probablement

les autres ont exterminées : par exemple, il y a très-peu de ces Maures blancs, ou de ces Albinos, dont un a été présenté à l'académie des ſciences de Paris, & que j'ai vû. Il en eſt ainſi de pluſieurs animaux dont l'eſpèce eſt très-rare.

Quant aux Borandiens, dont il eſt parlé ſouvent dans la ſavante hiſtoire du jardin du roi, mes mémoires diſent que ce peuple eſt abſolument inconnu.

Tout le midi de ces contrées eſt peuplé de nombreuſes hordes de Tartares. Les anciens Turcs ſont ſortis de cette Tartarie pour aller ſubjuguer tous les pays dont ils ſont aujourd'hui en poſſeſſion. Les Calmouks, les Monguls, ſont ces mêmes Scythes, qui conduits par *Madiès* s'emparèrent de la haute Aſie, & vainquirent le roi des Mèdes *Cyaxares*. Ce ſont eux que *Gengis-Kan* & ſes enfans menèrent depuis juſqu'en Allemagne, & qui formèrent l'empire du Mogol ſous *Tamerlan*. Ces peuples ſont un grand exemple des changemens arrivés chez toutes les nations. Quelques-unes de leurs hordes, loin d'être redoutables, ſont devenues vaſſales de la Ruſſie.

Telle eſt une nation de Calmouks qui habite entre la Sibérie & la mer caſpienne. C'eſt là qu'on a trouvé en 1720 une maiſon ſouterraine de pierres, des urnes, des lampes, des pendans d'oreilles, une ſtatue équeſtre d'un prince oriental portant un diadème ſur ſa tête, deux femmes aſſiſes ſur des trônes, un rouleau de manuſcrits, envoyé par

Pierre le Grand à l'académie des inſcriptions de Paris, & reconnu pour être en langue du Tibet : tous témoignages ſinguliers que les arts ont habité ce pays aujourd'hui barbare, & preuves ſubſiſtantes de ce qu'a dit *Pierre le Grand* plus d'une fois, que les arts avaient fait le tour du monde.

DU KAMSHATKA.

La dernière province eſt le Kamshatka, le pays le plus oriental du continent. Le nord de cette contrée fournit auſſi de belles fourures; les habitans s'en revétaient l'hyver, & marchaient nuds l'été. On fut ſurpris de trouver dans les parties méridionales des hommes avec de longues barbes, tandis que dans les parties ſeptentrionales, depuis le pays des Samoyèdes juſqu'à l'embouchure du fleuve Amour ou Amur, les hommes n'ont pas plus de barbe que les Américains. C'eſt ainſi que dans l'empire de Ruſſie il y a plus de différentes eſpèces, plus de ſingularités, plus de mœurs différentes que dans aucun pays de l'univers.

Des mémoires récens m'apprennent que ce peuple ſauvage a auſſi ſes théologiens, qui font deſcendre les habitans de cette preſqu'iſle, d'une eſpèce d'être ſupérieur, qu'ils appellent *Kouthou*. Ces mémoires diſent, qu'ils ne lui rendent aucun culte, & qu'ils ne l'aiment, ni ne le craignent.

Ainſi ils auraient une mythologie, & ils n'ont point de religion; cela pourrait être

vrai; & n'eſt guères vraiſemblable; la crainte eſt l'attribut naturel des hommes. On prétend que dans leurs abſurdités, ils diſtinguent des choſes permiſes & des choſes défendues : ce qui eſt permis, c'eſt de ſatisfaire toutes ſes paſſions; ce qui eſt défendu, c'eſt d'aiguiſer un couteau ou une hache quand on eſt en voyage, & de ſauver un homme qui ſe noye. Si en effet c'eſt un péché parmi eux de ſauver la vie à ſon prochain, ils ſont en cela différens de tous les hommes, qui courent par inſtinct au ſecours de leurs ſemblables, quand l'intérêt ou la paſſion ne corrompt pas en eux ce penchant naturel. Il ſemble qu'on ne pourrait parvenir à faire un crime d'une action ſi commune & ſi néceſſaire, qu'elle n'eſt pas même une vertu; que par une philoſophie également fauſſe & ſuperſtitieuſe, qui perſuaderait qu'il ne faut pas s'oppoſer à la Providence, & qu'un homme deſtiné par le ciel à être noyé, ne doit pas être ſecouru par un homme : mais les barbares ſont bien loin d'avoir même une fauſſe philoſophie.

Cependant ils célèbrent, dit-on, une grande fète, qu'ils appellent dans leur langage d'un mot qui ſignifie *purification*; mais de quoi ſe purifient-ils, ſi tout leur eſt permis? & pourquoi ſe purifient-ils, s'ils ne craignent ni n'aiment leur Dieu *Kouthou*?

Il y a ſans doute des contradictions dans leurs idées, comme dans celles de preſque

tous les peuples; les leurs sont un défaut d'esprit, & les nôtres en sont un abus; nous avons beaucoup plus de contradictions qu'eux, parce que nous avons plus raisonné.

Comme ils ont une espèce de Dieu, ils ont aussi des démons; enfin, il y a parmi eux des sorciers, ainsi qu'il y en a toûjours eu chez toutes les nations les plus policées. Ce sont les vieilles qui sont sorcières dans le Kamshatka, comme elles l'étaient parmi nous avant que la saine physique nous éclairât. C'est donc partout l'apanage de l'esprit humain d'avoir des idées absurdes, fondées sur notre curiosité & sur notre faiblesse. Les Kamshatkales ont aussi des prophètes, qui expliquent les songes; & il n'y a pas longtems que nous n'en avons plus.

Depuis que la cour de Russie a assujetti ces peuples en bâtissant cinq forteresses dans leur pays, on leur a annoncé la religion grecque. Un gentilhomme russe très-instruit m'a dit qu'une de leurs grandes objections était que ce culte ne pouvait être fait pour eux, puisque le pain & le vin sont nécessaires à nos mystères, & qu'ils ne peuvent avoir ni pain ni vin dans leur pays.

Ce peuple d'ailleurs mérite peu d'observations; je n'en ferai qu'une; c'est, que si on jette les yeux sur les trois quarts de l'Amérique, sur toute la partie méridionale de l'Afrique, sur le nord, depuis la Laponie jusqu'aux mers du Japon, on trouve

que la moitié du genre humain n'eſt pas au-deſſus des peuples du Kamshatka.

D'abord un officier coſaque alla par terre de la Sibérie au Kamshatka en 1701 par ordre de *Pierre*, qui après la malheureuſe journée de Narva étendait encor ſes ſoins d'un bord du continent à l'autre. Enſuite en 1725 quelque tems avant que la mort le ſurprit au milieu de ſes grands projets, il envoya le capitaine *Béring* Danois, avec ordre exprès d'aller par la mer du Kamshatka ſur les terres de l'Amérique, ſi cette entrepriſe était praticable. *Béring* ne put réuſſir dans ſa première navigation. L'impératrice *Anne* l'y envoya encor en 1733. *Spengenberg* capitaine de vaiſſeau, aſſocié à ce voyage, partit le premier du Kamshatka; mais il ne put ſe mettre en mer qu'en 1739, tant il avait falu de tems pour arriver au port où l'on s'embarqua, pour y conſtruire des vaiſſeaux, pour les agréer, & les fournir des choſes néceſſaires. *Spengenberg* pénétra juſqu'au nord du Japon par un détroit que forme une longue ſuite d'iſles, & revint ſans avoir découvert que ce paſſage.

En 1741. *Béring* courut cette mer accompagné de l'aſtronome *de l'Iſle de la Croyère*, de cette famille *de l'Iſle* qui a produit de ſi ſavants géographes; un autre capitaine allait de ſon côté à la découverte. *Béring* & lui atteignirent les côtes de l'Amérique au nord de la Californie. Ce paſſage ſi longtems cherché par les mers du nord fut donc enfin dé-

couvert; mais on ne trouva nul fecours fur ces côtes défertes. L'eau douce manqua ; le fcorbut fit périr une partie de l'équipage : on vit l'efpace de cent milles les rivages feptentrionaux de la Californie ; on aperçut des canots de cuir qui portaient des hommes femblables aux Canadiens. Tout fut infructueux. *Béring* mourut dans une ifle à laquelle il donna fon nom. L'autre capitaine fe trouvant plus près de la Californie, fit defcendre à terre dix hommes de fon équipage, ils ne reparurent plus. Le capitaine fut forcé de regagner le Kamshatka après les avoir attendus inutilement, & *de l'Ifle* expira en defcendant à terre. Ces défaftres font la deftinée de prefque toutes les premières tentatives fur les mers feptentrionales. On ne fait pas encor quel fruit on tirera de ces découvertes fi pénibles & fi dangereufes.

Nous avons marqué tout ce qui compofe en général la domination de la Ruffie, depuis la Finlande à la mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet empire ont été unies en divers tems, comme dans tous les autres royaumes du monde; des Scythes, des Huns, des Maffagètes, des Slavons, des Cimbres, des Gètes, des Sarmates, font aujourd'hui les fujets des czars : les Ruffes proprement dits font les anciens Roxelans, ou Slavons.

Si l'on y fait réflexion, la plûpart des autres états font ainfi compofés. La France eft un affemblage de Goths, de Danois ap-

pellés Normands, de Germains ſeptentrionaux appellés Bourguignons, de Francs, d'Allemands, de quelques Romains mêlés aux anciens Celtes. Il y a dans Rome & dans l'Italie beaucoup de familles deſcendues des peuples du nord, & l'on n'en connait aucune des anciens Romains. Le ſouverain pontife eſt ſouvent le rejetton d'un Lombard, d'un Goth, d'un Teuton, ou d'un Cimbre. Les Eſpagnols ſont une race d'Arabes, de Carthaginois, de Juifs, de Tyriens, de Viſigots, de Vandales incorporés avec les habitans du pays. Quand les nations ſe ſont ainſi mêlées, elles ſont longtems à ſe civiliſer, & même à former leur langage: les unes ſe policent plutôt, les autres plus tard. La police & les arts s'établiſſent ſi difficilement, les révolutions ruinent ſi ſouvent l'édifice commencé, que ſi l'on doit s'étonner, c'eſt que la plupart des nations ne vivent pas en Tartares.

CHAPITRE SECOND.

SUITE DE LA DESCRIPTION DE LA RUSSIE.

Population, finances, armées, uſages, religion. Etat de la Ruſſie avant Pierre le Grand.

PLus un pays eſt civiliſé, plus il eſt peuplé. Ainſi la Chine & l'Inde ſont les plus

peuplés de tous les empires, parce qu'après la multitude des révolutions qui ont changé la face de la terre, les Chinois & les Indiens ont formé le corps de peuple le plus anciennement policé que nous connaissions. Leur gouvernement a plus de quatre mille ans d'antiquité; ce qui suppose, comme on l'a dit, des essais & des efforts tentés dans des siécles précédens. Les Russes sont venus tard, & aiant introduit chez eux les arts tout perfectionnés, il est arrivé qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans, qu'aucune nation n'en avait fait par elle-même en cinq cents années. Le pays n'est pas peuplé à proportion de son étenduë, il s'en faut beaucoup; mais tel qu'il est, il possède autant de sujets qu'aucun état chrétien.

Je peux, d'après les rôles de la capitation, & du dénombrement des marchands, des artisans, des paysans mâles, assurer qu'aujourd'hui la Russie contient au moins vingt-quatre millions d'habitans. De ces vingt-quatre millions d'hommes la plupart sont des serfs, comme dans la Pologne, dans plusieurs provinces de l'Allemagne, & autrefois dans presque toute l'Europe. On compte en Russie & en Pologne les richesses d'un gentilhomme & d'un ecclésiastique, non par leur revenu en argent, mais par le nombre de leurs esclaves.

Voici ce qui résulte d'un dénombrement fait en 1747 des mâles qui payaient la capitation.

Marchands.	198000.
Ouvriers.	16500.
Payſans incorporés avec les marchands & les ouvriers. . . .	1950.
Payſans appellés Odonoskis, qui contribuent à l'entretien de la milice.	430220.
Autres qui n'y contribuent pas. .	26080.
Ouvriers de différens métiers, dont les parens ſont inconnus. .	1000.
Autres qui ne ſont point incorporés dans les claſſes des métiers. .	4700.
Payſans dépendans immédiatement de la couronne, environ.	555000.
Employés aux mines de la couronne, tant chrétiens que mahométans & payens.	64000.
Autres payſans de la couronne travaillans aux mines & aux fabriques des particuliers. . .	24200.
Nouveaux convertis à l'égliſe grecque.	57000.
Tartares & Oſtiaks payens. . .	241000.
Mourſes, Tartares, Morduates & autres, ſoit payens, ſoit Grecs, employés aux travaux de l'amirauté.	7800.
Tartares contribuables appellés Tepteris & Bobilitz &c. . .	28900.
	1656350.

Serfs de pluſieurs marchands & autres privilégiés, leſquels ſans poſſéder de terres peuvent

De l'autre part.	1656350.
avoir des esclaves.	9100.
Paysans des terres destinées à l'entretien de la cour. . . .	418000.
Paysans des terres appartenantes en propre à sa majesté, indépendamment du droit de la couronne.	60500.
Paysans des terres confisquées à la couronne.	13600.
Serfs des gentilshommes. . . .	3550000.
Serfs appartenans à l'assemblée du clergé, & qui défrayent ses dépenses.	37500.
Serfs des évèques.	116400.
Serfs des couvents que *Pierre* avait beaucoup diminués. . . .	721500.
Serfs des églises cathédrales & paroissiales.	23700.
Paysans travaillans aux ouvrages de l'amirauté ou autres ouvrages publics, environ . . .	4000.
Travailleurs aux mines & fabriques des particuliers.	16000.
Paysans des terres données aux principaux manufacturiers. . .	14500.
Travailleurs aux mines de la couronne.	3000.
Bâtards élevés par des prêtres. . .	40
Sectaires appellés raskolniky. . .	2200
	6646390.

Voilà

Voilà en nombre rond ſix millions ſix cents quarante mille mâles, payant la capitation. Dans ce dénombrement les enfans & les vieillards ſont comptés; mais les filles & les femmes ne le ſont point, non plus que les garçons qui naiſſent depuis l'établiſſement d'un cadaſtre jusqu'à la confection d'un autre cadaſtre. Triplez ſeulement le nombre des têtes taillables, en y comptant les femmes & les filles, vous trouverez près de vingt millions d'ames.

Il faut ajouter à ce nombre l'état militaire, qui monte à trois cents cinquante mille hommes. Ni la nobleſſe de tout l'empire, ni les eccléſiaſtiques qui ſont au nombre de deux cents mille, ne ſont ſoumis à cette capitation. Les étrangers dans l'empire ſont tous exempts, de quelque profeſſion & de quelque pays qu'ils ſoient. Les habitans des provinces conquiſes, ſavoir la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingrie, la Carélie, & une partie de la Finlande; l'Ukraine, & les Coſaques du Tanaïs, les Kalmouks & d'autres Tartares, les Samoyèdes, les Lapons, les Oſtiaks, & tous les peuples idolâtres de la Sibérie, pays plus grand que la Chine, ne ſont pas compris dans le dénombrement.

Par ce calcul, il eſt impoſſible que le total des habitans de la Ruſſie ne monte au moins à vingt-quatre millions d'habitans. A ce compte il y a huit perſonnes par mille quarré. L'ambaſſadeur Anglais dont j'ai parlé, n'en donne que cinq; mais il n'avait pas ſans doute des mémoires auſſi fidèles

que ceux dont on a bien voulu me faire part.

Le terrain de la Russie est donc, proportion gardée, précisément cinq fois moins peuplé que l'Espagne, mais il a près de quatre fois plus d'habitans : il est à peu près aussi peuplé que la France & que l'Allemagne : mais en considérant sa vaste étendue, le nombre des peuples y est trente-trois fois plus petit.

Il y a une remarque importante à faire sur ce dénombrement, c'est que de six millions six cents-quarante mille contribuables, on en trouve environ neuf cents mille appartenans au clergé de la Russie, en n'y comprenant ni le clergé des pays conquis, ni celui de l'Ukraine & de la Sibérie.

Ainsi sur sept personnes contribuables le clergé en avait une; mais il s'en faut bien qu'en possédant ce septième, ils jouissent de la septième partie des revenus de l'état, comme en tant d'autres royaumes, où ils ont au moins la septième partie de toutes les richesses; car leurs paysans payaient une capitation au souverain; & il faut compter pour beaucoup les autres revenus de la couronne de Russie, dont le clergé ne touche rien.

Cette évaluation est très-différente de celle de tous les écrivains qui ont fait mention de la Russie; les ministres étrangers qui ont envoyé des mémoires à leurs souverains, s'y sont tous trompés. Il faut fouiller dans les archives de l'empire.

Il est très-vraisemblable que la Russie a

été beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui, dans les tems où la petite vérole venue du fond de l'Arabie, & l'autre venue d'Amérique, n'avaient pas encor fait de ravages dans ces climats où elles se sont enracinées. Ces deux fléaux par qui le monde est plus dépeuplé que par la guerre, sont dûs l'un à *Mahomet*, l'autre à *Christophe Colomb*. La peste originaire d'Afrique approchait rarement des contrées du septentrion. Enfin les peuples du nord, depuis les Sarmates jusqu'aux Tartares qui sont au-delà de la grande muraille, aiant inondé le monde de leurs irruptions, cette ancienne pépinière d'hommes doit avoir étrangement diminué.

Dans cette vaste étendue de pays, on compte environ sept mille quatre cents moines, & cinq mille six cents religieuses, malgré le soin que prit *Pierre le Grand* de les réduire à un plus petit nombre, soin digne d'un législateur dans un empire, où ce qui manque principalement, c'est l'espèce humaine. Ces treize mille personnes cloitrées & perdues pour l'état ont eu (comme le lecteur a pû le remarquer) sept cents-vingt mille serfs pour cultiver leurs terres, & c'est évidemment beaucoup trop. Cet abus si commun & si funeste à tant d'états n'a été corrigé que par l'impératrice *Catherine seconde*. Elle a osé venger la nature & la religion en ôtant au clergé & aux moines des richesses odieuses : elle les a payés du trésor public, & a voulu les forcer d'être utiles en les empêchant d'être dangereux.

Je trouve, par un état des finances de l'empire en 1725, en comptant le tribut des Tartares, tous les impôts & tous les droits en argent, que le total allait à treize millions de roubles, ce qui fait soixante-cinq millions de nos livres de France, indépendamment des tributs en nature. Cette somme modique suffisait alors pour entretenir trois cents trente-neuf mille cinq cents hommes tant sur terre que sur mer. Les revenus & les troupes ont augmenté depuis.

Les usages, les vétemens, les mœurs en Russie avaient toûjours plus tenu de l'Asie que de l'Europe chrétienne : telle était l'ancienne coutume de recevoir les tributs des peuples en denrées, de défrayer les ambassadeurs dans leurs routes & dans leur séjour, & celle de ne se présenter ni dans l'église ni devant le trône avec une épée, coutume orientale opposée à notre usage ridicule & barbare d'aller parler à DIEU, aux rois, à ses amis & aux femmes, avec une longue arme offensive qui descend au bas des jambes. L'habit long dans les jours de cérémonie semblait plus noble que le vétement court des nations occidentales de l'Europe. Une tunique doublée de pelisse, avec une longue simarre enrichie de pierreries dans les jours solemnels, & ces espèces de hauts turbans qui élevaient la taille, étaient plus imposans aux yeux que les perruques & le juste-au-corps, & plus convenables aux climats froids : mais cet ancien vétement de tous les peuples paraît

moins fait pour la guerre, & moins commode pour les travaux. Presque tous les autres usages étaient grossiers; mais il ne faut pas se figurer que les mœurs fussent aussi barbares que le disent tant d'écrivains. *Albert Krants* parle d'un ambassadeur italien, à qui un czar fit clouer son chapeau sur la tête parce qu'il ne se découvrait pas en le haranguant. D'autres attribuent cette avanture à un Tartare; enfin on a fait ce conte d'un ambassadeur français.

Oléarius prétend que le czar *Michel Fédérovits* rélégua en Sibérie un marquis d'*Exideuil* ambassadeur du roi de France *Henri IV*; mais jamais assurément ce monarque n'envoya d'ambassadeur à Moscou. (*) C'est ainsi que les voyageurs parlent du pays de Borandie qui n'existe pas; ils ont trafiqué avec les peuples de la nouvelle Zemble, qui à peine est habitée; ils ont eu de longues conversations avec des Samoyèdes, comme s'ils avaient pû les entendre. Si on retranchait des énormes compilations de voyages ce qui n'est ni vrai ni utile, ces ouvrages & le public y gagneraient.

Le gouvernement ressemblait à celui des Turcs par la milice des strélits, qui comme celle des janissaires, dispofa quelquefois du trône, & troubla l'état presque toûjours autant qu'il le soutint. Ces strélits étaient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étaient dispersés dans les provinces sub-

(*) Voyez la préface.

ſiſtaient de brigandages; ceux de Moſcou vivaient en bourgeois, trafiquaient, ne ſervaient point, & pouſſaient à l'excès l'inſolence. Pour établir l'ordre en Ruſſie, il falait les caſſer; rien n'était ni plus néceſſaire ni plus dangereux.

L'état ne poſſédait pas cinq millions de roubles (environ vingt-cinq millions de France) de revenu. C'était aſſez, quand *Pierre* parvint à la couronne, pour demeurer dans l'ancienne médiocrité; ce n'était pas le tiers de ce qu'il falait pour en ſortir, & pour ſe rendre conſidérable en Europe: mais auſſi beaucoup d'impôts étaient payés en denrées ſelon l'uſage des Turcs; uſage qui foule bien moins les peuples que celui de payer leurs tributs en argent.

TITRE DE CZAR.

Quant au titre de czar, il ſe peut qu'il vienne des tzars ou tchars du royaume de Caſan. Quand le ſouverain de Ruſſie *Jean*, ou *Ivan Baſilides*, eut au ſeiziéme ſiècle conquis ce royaume ſubjugué par ſon ayeul, mais perdu enſuite, il en prit le titre, qui eſt demeuré à ſes ſucceſſeurs. Avant *Ivan Baſilides* les maîtres de la Ruſſie portaient le nom de *veliki knès*, *grand prince*, *grand ſeigneur*, *grand chef*, que les nations chrétiennes traduiſent par celui de grand-duc. Le czar *Michel Fédérovits* prit avec l'ambaſſade holſtenoiſe les titres de *grand ſeigneur & grand knès*, *conſervateur de tous les Ruſ-*

ses, prince de Volodimer, Moscou, Novogorod, &c. tzar de Casan, tzar d'Astracan, tzar de Sibérie. Ce nom des *tzars* était donc le titre de ces princes orientaux ; il était donc vraisemblable qu'il dérivait plutôt des *tshas* de Perse que des *césars* de Rome, dont probablement les tzars sibériens n'avaient jamais entendu parler sur les bords du fleuve Oby.

Un titre tel qu'il soit n'est rien, si ceux qui le portent ne sont grands par eux-mêmes. Le nom d'*empereur*, qui ne signifiait que *général d'armée*, devint le nom des maîtres de la république romaine : on le donne aujourd'hui aux souverains des Russes, à plus juste titre qu'à aucun autre potentat, si on considère l'étendue & la puissance de leur domination.

RELIGION.

La religion de l'état fut toûjours, depuis le onziéme siècle, celle qu'on nomme grecque, par opposition à la latine : mais il y avait plus de pays mahométans & de payens que de chrétiens. La Sibérie jusqu'à la Chine était idolâtre ; & dans plus d'une province toute espèce de religion était inconnue.

L'ingénieur *Perri* & le baron de *Stralemberg*, qui ont été si longtems en Russie, disent qu'ils ont trouvé plus de bonne foi & de probité dans les payens que dans les autres ; ce n'est pas le paganisme qui les ren-

dait plus vertueux; mais menant une vie paſtorale, éloignés du commerce des hommes, & vivans comme dans ces tems qu'on appelle le premier âge du monde, exempts de grandes paſſions, ils étaient néceſſairement plus gens de bien.

Le chriſtianiſme ne fut reçu que très-tard dans la Ruſſie, ainſi que dans tous les autres pays du nord. On prétend qu'une princeſſe nommée *Olha* l'y introduiſit à la fin du dixiéme ſiècle, comme *Clotilde*, nièce d'un prince Arien, le fit recevoir chez les Francs, la femme d'un *Miciſlas* duc de Pologne chez les Polonais, & la ſœur de l'empereur *Henri ſecond* chez les Hongrois. C'eſt le ſort des femmes d'être ſenſibles aux perſuaſions des miniſtres de la religion, & de perſuader les autres hommes.

Cette princeſſe *Olha*, ajoute-t-on, ſe fit baptiſer à Conſtantinople : on l'appella *Hélène*; & dès qu'elle fut chrétienne, l'empereur *Jean Zimiſcès* ne manqua pas d'en être amoureux. Apparemment qu'elle était veuve. Elle ne voulut point de l'empereur. L'exemple de la princeſſe *Olha* ou *Olga*, ne fit pas d'abord un grand nombre de proſélites; ſon fils qui régna longtems (*) ne penſa point du tout comme ſa mère; mais ſon petit-fils *Volodimer*, né d'une concubine, aiant aſſaſſiné ſon frère pour régner, & aiant recherché l'alliance de l'empereur de Conſtantinople *Baſile*, ne l'obtint qu'à

(*) On l'appellait *Swaſtoslaw*.

condition qu'il ſe ferait baptiſer ; c'eſt à cette époque de l'année 987 que la religion grecque commença en effet à s'établir en Ruſſie. Un patriarche de Conſtantinople nommé *Chryſoberge* envoya un évêque baptiſer *Volodimer*, pour ajouter à ſon patriarchat cette partie du monde. (*)

Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par ſon ayeule. Un Grec fut premier métropolitain de Ruſſie, ou patriarche. C'eſt de là que les Ruſſes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du grec ; ils y auraient gagné ſi le fond de leur langue, qui eſt la ſlavone, n'était toûjours demeuré le même, à quelques mots près qui concernent leur liturgie & leur hiérarchie. Un des patriarches grecs, nommé *Jérémie*, aiant un procès au divan, & étant venu à Moſcou demander des ſecours, renonça enfin à ſa prétention ſur les égliſes ruſſes, & ſacra patriarche l'archevêque de Novogorod, nommé *Job*, en 1588. Depuis ce tems l'égliſe ruſſe fut auſſi indépendante que ſon empire. Le patriarche de Ruſſie fut dès-lors ſacré par les évêques ruſſes, non par le patriarche de Conſtantinople ; il eut rang dans l'égliſe grecque après celui de Jéruſalem ; mais il fut en effet le ſeul patriarche libre & puiſſant, & par conſéquent le ſeul réel. Ceux de Jéruſalem, de Conſtantinople, d'Antioche, d'Aléxandrie, ne ſont

(*) Tiré d'un manuſcrit particulier intitulé, *du gouvernement eccléſiaſtique de Ruſſie.*

que les chefs mercénaires & avilis d'une église esclave des Turcs. Ceux même d'Antioche & de Jérusalem ne sont plus regardés comme patriarches, & n'ont pas plus de crédit que les rabins des synagogues établies en Turquie.

C'est d'un homme devenu patriarche de toutes les Russies que descendait *Pierre le Grand* en droite ligne. Bientôt ces premiers prélats voulurent partager l'autorité des czars. C'était peu que le souverain marchat tête nue une fois l'an devant le patriarche, en conduisant son cheval par la bride. Ces respects extérieurs ne servent qu'à irriter la soif de la domination. Cette fureur de dominer causa de grands troubles comme ailleurs.

Le patriarche *Nicon*, que les moines regardent comme un saint, & qui siégeait du tems d'*Aléxis*, père de *Pierre le Grand*, voulut élever sa chaire au-dessus du trône; non-seulement il usurpait le droit de s'asseoir dans le sénat à côté du czar, mais il prétendait qu'on ne pouvait faire ni la guerre ni la paix sans son consentement. Son autorité soutenue par ses richesses & par ses intrigues, par le clergé & par le peuple, tenait son maître dans une espèce de sujétion. Il osa excommunier quelques sénateurs qui s'opposèrent à ses excès; & enfin *Aléxis*, qui ne se sentait pas assez puissant pour le déposer par sa seule autorité, fut obligé de convoquer un synode de tous les évêques. On l'accusa d'avoir reçu de l'argent des Po-

lonais; on le déposa; on le confina pour le reste de ses jours dans un cloître, & les prélats élurent un autre patriarche.

Il y eut toûjours, depuis la naissance du christianisme en Russie, quelques sectes, ainsi que dans les autres états; car les sectes sont souvent le fruit de l'ignorance, aussi bien que de la science prétendue. Mais la Russie est le seul grand état chrétien où la religion n'ait pas excité de guerres civiles, quoiqu'elle ait produit quelques tumultes.

La secte de ces *Roskolniki* composée aujourd'hui d'environ deux mille mâles, & de laquelle il est fait mention dans le dénombrement, (*) est la plus ancienne; elle s'établit dès le douziéme siècle par des zélés qui avaient quelque connaissance du nouveau testament; ils eurent, & ont encor la prétention de tous les sectaires, celle de le suivre à la lettre, accusant tous les autres chrétiens de relâchement, ne voulant point souffrir qu'un prêtre qui a bû de l'eau-de-vie, confère le baptême, assurant avec JESUS-CHRIST qu'il n'y a ni premier ni dernier parmi les fidèles; & surtout qu'un fidèle peut se tuer pour l'amour de son sauveur. C'est selon eux un très-grand péché de dire *alleluia* trois fois, il ne faut le dire que deux, & ne donner jamais la bénédiction qu'avec trois doigts. Nulle société, d'ailleurs, n'est ni plus réglée, ni plus sé-

(*) Page 64.

vère dans ses mœurs : ils vivent comme les quakers, mais ils n'admettent point comme eux les autres chrétiens dans leurs assemblées ; c'est ce qui fait que les autres leur ont imputé toutes les abominations dont les payens accusèrent les premiers Galiléens, dont ceux-ci chargèrent les gnostiques, dont les catholiques ont chargé les protestans. On leur a souvent imputé d'égorger un enfant, de boire son sang, & de se mêler ensemble dans leurs cérémonies secrettes sans distinction de parenté, d'âge, ni même de sexe. Quelquefois on les a persécutés : ils se sont alors enfermés dans leurs bourgades, ont mis le feu à leurs maisons, & se sont jettés dans les flammes. *Pierre* a pris avec eux le seul parti qui puisse les ramener, celui de les laisser vivre en paix.

Au reste, il n'y a dans un si vaste empire que vingt-huit siéges épiscopaux, & du tems de *Pierre* on n'en comptait que vingt-deux : ce petit nombre était peut-être une des raisons qui avaient tenu l'église russe en paix. Cette église d'ailleurs était si peu instruite, que le czar *Fédor* frère de *Pierre le Grand*, fut le premier qui introduisit le plein chant chez elle.

Fédor, & surtout *Pierre*, admirent indifféremment dans leurs armées & dans leurs conseils ceux du rite grec, latin, luthérien, calviniste : ils laissèrent à chacun la liberté de servir DIEU suivant sa conscience, pourvû que l'état fût bien servi.

Il n'y avait dans cet empire de deux mille lieues de longueur aucune église latine. Seulement lorsque *Pierre* eut établi de nouvelles manufactures dans Astracan, il y eut environ soixante familles catholiques dirigées par des capucins; mais quand les jésuites voulurent s'introduire dans ses états, il les en chassa par un édit au mois d'Avril 1718. Il souffrait les capucins comme des moines sans conséquence, & regardait les jésuites comme des politiques dangereux. Ces jésuites s'étaient établis en Russie en 1685; ils furent expulsés quatre ans après: ils revinrent encor, & furent encor chassés.

L'église grecque est flattée de se voir étendue dans un empire de deux mille lieues, tandis que la romaine n'a pas la moitié de ce terrain en Europe. Ceux du rite grec ont voulu surtout conserver dans tous les tems leur égalité avec ceux du rite latin, & ont toûjours craint le zèle de l'église de Rome, qu'ils ont pris pour de l'ambition, parce qu'en effet l'église romaine très resserrée dans notre hémisphère, & se disant universelle, a voulu remplir ce grand titre.

Il n'y a jamais eu en Russie d'établissement pour les Juifs, comme ils en ont dans tant d'états de l'Europe depuis Constantinople jusqu'à Rome. Les Russes ont toûjours fai tleur commerce par eux-mêmes, & par les nations établies chez eux. De toutes les églises grecques la leur est la seule qui ne voye pas des synagogues à côté de ses temples.

Suite de l'état ou était la Russie avant Pierre le Grand.

La Russie qui doit uniquement à *Pierre le Grand* sa grande influence dans les affaires de l'Europe, n'en avait aucune depuis qu'elle était chrétienne. On la voit auparavant faire sur la mer noire ce que les Normands faisaient sur nos côtes maritimes de l'Océan, armer du tems d'*Héraclius* quarante mille petites barques, se présenter pour assiéger Constantinople, imposer un tribut aux césars grecs. Mais le grand knès *Volodimer*, occupé du soin d'introduire chez lui le christianisme, & fatigué des troubles intestins de sa maison, affaiblit encor ses états en les partageant entre ses enfans. Ils furent presque tous la proye des Tartares, qui asservirent la Russie pendant deux cents années. *Ivan Basilides* la délivra & l'aggrandit : mais après lui les guerres civiles la ruinèrent.

Il s'en falait beaucoup avant *Pierre le Grand*, que la Russie fût aussi puissante, qu'elle eût autant de terres cultivées, autant de sujets, autant de revenus, que de nos jours. Elle ne possédait rien dans la Finlande, rien dans la Livonie : & la Livonie seule vaut mieux que n'a valu longtems toute la Sibérie. Les Cosaques n'étaient point soumis ; les peuples d'Astracan obéïssaient mal ; le peu de commerce que l'on faisait

était désavantageux. La mer blanche, la baltique, celle du Pont-Euxin, d'Asoph, & la mer caspienne, étaient entiérement inutiles à une nation qui n'avait pas un vaisseau, & qui même dans sa langue manquait de terme pour exprimer une flotte. S'il n'eût falu qu'être au-dessus des Tartares & des peuples du nord jusqu'à la Chine, la Russie jouïssait de cet avantage; mais il falait s'égaler aux nations policées, & se mettre en état d'en surpasser un jour plusieurs. Une telle entreprise paraissait impraticable, puisqu'on n'avait pas un seul vaisseau sur les mers, qu'on ignorait absolument sur terre la discipline militaire, que les manufactures les plus simples étaient à peine encouragées, & que l'agriculture même, qui est le premier mobile de tout, était négligée. Elle exige du gouvernement de l'attention & des encouragemens, & c'est ce qui a fait trouver aux Anglais dans leurs bleds un trésor supérieur à celui de leurs laines.

Ce peu de culture des arts nécessaires montre assez qu'on n'avait pas d'idée des beaux arts, qui deviennent nécessaires à leur tour quand on a tout le reste. On aurait pû envoyer quelques naturels du pays s'instruire chez les étrangers; mais la différence des langues, des mœurs, & de la religion s'y opposaient; une loi même d'état & de religion, également sacrée & pernicieuse, défendait aux Russes de sortir de leur patrie, & semblait les condamner à une éternelle ignorance. Ils possédaient les plus

vaſtes états de l'univers, & tout y était à faire. Enfin, *Pierre* nâquit, & la Ruſſie fut formée.

Heureuſement, de tous les grands légiſlateurs du monde *Pierre* eſt le ſeul dont l'hiſtoire ſoit bien connue. Celles des *Théſées*, des *Romulus*, qui firent beaucoup moins que lui, celles des fondateurs de tous les autres états policés, ſont mêlées de fables abſurdes, & nous avons ici l'avantage d'écrire des vérités, qui paſſeraient pour des fables, ſi elles n'étaient atteſtées.

CHAPITRE TROISIEME.

DES ANCETRES DE PIERRE LE GRAND.

LA famille de *Pierre* était ſur le trône depuis l'an 1613. La Ruſſie avant ce tems avait eſſuyé des révolutions qui éloignaient encor la réforme & les arts. C'eſt le ſort de toutes les ſocietés d'hommes. Jamais il n'y eut de troubles plus cruels dans aucun royaume. Le tyran *Boris Godonou* fit aſſaſſiner en 1597 l'héritier légitime *Démétri*, que nous nommons *Démétrius*, & uſurpa l'empire. Un jeune moine prit le nom de *Démétrius*, prétendit être le prince échapé aux aſſaſſins, & ſecouru des Polonais & d'un grand parti que les tyrans ont toûjours contre eux, il chaſſa l'uſurpateur, & uſurpa

pa lui-même la couronne. On reconnut son imposture dès qu'il fut maître, parce qu'on fut mécontent de lui : il fut assassiné. Trois autres faux *Démétrius* s'élevèrent l'un après l'autre. Cette suite d'impostures, supposait un pays tout en désordre. Moins les hommes sont civilisés, plus il est aisé de leur en imposer. On peut juger à quel point ces fraudes augmentaient la confusion & le malheur public. Les Polonais qui avaient commencé les révolutions en établissant le premier faux *Démétri*, furent sur le point de régner en Russie. Les Suédois partagèrent les dépouilles du côté de la Finlande, & prétendirent aussi au trône ; l'état était menacé d'une ruine entière.

Au milieu de ces malheurs, une assemblée composée des principaux boyards, élut pour souverain en 1613, un jeune homme de quinze ans ; ce qui ne paraissait pas un moyen sûr de finir les troubles. Ce jeune homme était *Michel Romano*, (*) grand-père du czar *Pierre*, fils de l'archevêque de Rostou, surnommé *Philarète*, & d'une religieuse ; allié par les femmes aux anciens czars.

Il faut savoir que cet archevêque était un seigneur puissant que le tyran *Boris* avait forcé de se faire prêtre. Sa femme *Sheremeto* fut aussi contrainte de prendre le voile : c'était un ancien usage des tyrans oc-

(*) Les Russes écrivent *Romanow* : les Français ne se servent point du w. On prononce aussi *Romanof*.

cidentaux chrétiens latins: celui des chrétiens grecs était de crever les yeux. Le tyran *Démétri* donna à *Philarète* l'archevèché de Rostou, & l'envoya ambassadeur en Pologne. Cet ambassadeur était prisonnier chez les Polonais alors en guerre avec les Russes, tant le droit des gens était ignoré chez tous ces peuples. Ce fut pendant sa détention que le jeune *Romano*, fils de cet archevèque, fut élu czar. On échangea son père contre des prisonniers polonais, & le jeune czar créa son père patriarche : ce vieillard fut souverain en effet sous le nom de son fils.

Si un tel gouvernement paraît singulier aux étrangers, le mariage du czar *Michel Romano* le semble davantage. Les monarques des Russies ne prenaient plus des épouses dans les autres états depuis l'an 1490. Il paraît que depuis qu'ils eurent Cazan & Astracan, ils suivirent presque en tout les coutumes asiatiques, & principalement celle de ne se marier qu'à leurs sujettes.

Ce qui ressemble encor plus aux usages de l'ancienne Asie, c'est que pour marier un czar, on faisait venir à la cour les plus belles filles des provinces ; la grande maîtresse de la cour les recevait chez elle, les logeait séparément, & les faisait manger toutes ensemble. Le czar les voyait, ou sous un nom emprunté, ou sans déguisement. Le jour du mariage était fixé, sans que le choix fût encor connu ; & le jour marqué

on présentait un habit de nôce à celle sur qui le choix secret était tombé : on distribuait d'autres habits aux prétendantes, qui s'en retournaient chez elles. Il y eut quatre exemples de pareils mariages.

C'est de cette manière que *Michel Romano* épousa *Eudoxe* fille d'un pauvre gentilhomme nommé *Streshneu*. Il cultivait ses champs lui-même avec ses domestiques, lorsque des chambellans, envoyés par le czar avec des présens, lui apprirent que sa fille était sur le trône. Le nom de cette princesse est encor cher à la Russie. Tout cela est éloigné de nos mœurs, & n'en est pas moins respectable.

Il est nécessaire de dire, qu'avant l'élection de *Romano*, un grand parti avait élu le prince *Ladislas*, fils du roi de Pologne *Sigismond trois*. Les provinces voisines de la Suède avaient offert la couronne à un frère de *Gustave Adolphe* : ainsi la Russie était dans la même situation où l'on a vû si souvent la Pologne, chez qui le droit d'élire un monarque a été une source de guerres civiles. Mais les Russes n'imitèrent point les Polonais, qui font un contrat avec le roi qu'ils élisent. Quoiqu'ils eussent éprouvé la tyrannie, ils se soumirent à un jeune homme sans rien exiger de lui.

La Russie n'avait jamais été un royaume électif : mais la race masculine des anciens souverains aiant manqué, six czars, ou prétendants, aiant péri malheureusement dans les derniers troubles, il falut, comme

on l'a vû, élire un monarque : & cette élection causa de nouvelles guerres avec la Pologne & la Suède, qui combattirent pour leurs prétendus droits au trône de Russie. Ces droits de gouverner une nation malgré elle ne se soutiennent jamais longtems. Les Polonais d'un côté, après s'être avancés jusqu'à Moscou, & après des pillages qui étaient les expéditions militaires de ces tems-là, conclurent une trève de quatorze ans. La Pologne par cette trève demeura en possession du duché de Smolensko, dans lequel le Boristhène prend sa source. Les Suédois firent aussi la paix ; ils restèrent en possession de l'Ingrie, & privèrent les Russes de toute communication avec la mer baltique, de sorte que cet empire resta plus que jamais séparé du reste de l'Europe.

Michel Romano depuis cette paix régna tranquille, & il ne se fit dans ses états aucun changement qui corrompit ni qui perfectionnât l'administration. Après sa mort arrivée en 1645, son fils *Alexis Michaelovits*, ou fils de *Michel*, âgé de seize ans, régna par le droit héréditaire. On peut remarquer que les czars étaient sacrés par le patriarche suivant quelques rites de Constantinople, à cela près que le patriarche de Russie était assis sur la même estrade avec le souverain, & affectait toûjours une égalité qui choquait le pouvoir suprême.

ALEXIS MIKAELOVITZ, FILS DE MICHEL.

Alexis ſe maria comme ſon père, & choiſit parmi les filles qu'on lui amena celle qui lui parut la plus aimable. Il épouſa une des deux filles du boyard *Miloslauski* en 1647, & enſuite une *Nariskin* en 1671. Son favori *Moroſou* épouſa l'autre. On ne peut donner à ce *Moroſou* un titre plus convenable que celui de viſir, puiſqu'il était deſpotique dans l'empire, & que ſa puiſſance excita des révoltes parmi les ſtrélitz & le peuple, comme il eſt arrivé ſouvent à Conſtantinople.

Le règne d'*Alexis* fut troublé par des ſéditions ſanglantes, par des guerres inteſtines & étrangères. Un chef des Coſaques du Tanaïs nommé *Stenko-Raſin*, voulut ſe faire roi d'Aſtracan; il inſpira longtems la terreur; mais enfin vaincu & pris, il finit par le dernier ſupplice, comme tous ſes ſemblables, pour leſquels il n'y a jamais que le trône ou l'échaffaut. Environ douze mille de ſes partiſans furent pendus, dit-on, ſur le grand chemin d'Aſtracan. Cette partie du monde était celle où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, ne l'étaient que par les ſupplices: & de ces ſupplices affreux naiſſait la ſervitude & la fureur ſecrette de la vengeance.

Alexis eut une guerre contre la Pologne; elle fut heureuſe, & terminée par une paix

qui lui assura la possession de Smolensko, de Kiovie, & de l'Ukraine : mais il fut malheureux avec les Suédois, & les bornes de l'empire étaient toûjours très resserrées du côté de la Suède.

Les Turcs étaient alors plus à craindre; ils tombaient sur la Pologne & menaçaient les pays du czar, voisins de la Tartarie Crimée l'ancienne Kersonèse taurique. Ils prirent en 1671 la ville importante de Kaminiek, & tout ce qui dépendait de la Pologne en Ukraine. Les Cosaques de l'Ukraine qui n'avaient jamais voulu de maîtres, ne savaient alors s'ils appartenaient à la Turquie, à la Pologne, ou à la Russie. Le sultan *Mahomet IV* vainqueur des Polonais, & qui venait de leur imposer un tribut, demanda avec tout l'orgueil d'un Ottoman & d'un vainqueur, que le czar évacuât tout ce qu'il possédait en Ukraine, & fut refusé avec la même fierté. On ne savait point alors déguiser l'orgueil par les dehors de la bienséance. Le sultan dans sa lettre ne traitait le souverain des Russies, que de *Hospodar chrétien*, & s'intitulait *très glorieuse majesté, roi de tout l'univers.* Le czar répondit, *qu'il n'était pas fait pour se soumettre à un chien de mahométan, & que son cimeterre valait bien le sabre du grand-seigneur.*

Alexis alors forma un dessein qui semblait annoncer l'influence que la Russie devait avoir un jour dans l'Europe chrétienne. Il envoya des ambassadeurs au pape, & à presque tous

les grands souverains de l'Europe ; excepté à la France, alliée des Turcs, pour tâcher de former une ligue contre la porte ottomane. Ses ambassadeurs ne réussirent dans Rome, qu'à ne point baiser les pieds du pape, & n'obtinrent ailleurs que des voeux impuissans ; les querelles des princes chrétiens, & les intérêts qui naissent de ces querelles mêmes, les mettant toûjours hors d'état de se réunir contre l'ennemi de la chrétienté.

Les Ottomans cependant menaçaient de subjuguer la Pologne, qui refusait de payer le tribut. Le czat *Alexis* la secourut du côté de la Crimée, & le général de la couronne *Jean Sobiesky* lava la honte de son pays dans le sang des Turcs, à la célèbre bataille de Chokfim, qui lui fraya le chemin au trône. *Alexis* disputa ce trône & proposa d'unir ses vastes états à la Pologne, comme les Jagellons y avaient joint la Lithuanie ; mais plus son offre était grande, moins elle fut acceptée. Il était très digne, dit-on, de ce nouveau royaume par la manière dont il gouvernait les siens. C'est lui qui le premier fit rédiger un code de loix, quoiqu'imparfait ; il introduisit des manufactures de toile & de soye, qui à la vérité ne se soutinrent pas, mais qu'il eut le mérite d'établir. Il peupla des déserts vers le Volga & la Kama de familles lithuaniennes, polonaises & tartares, prises dans ses guerres ; tous les prisonniers auparavant étaient esclaves de ceux auxquels ils tombaient en partage ; *Alexis* En 1674.

en fit des cultivateurs : il mit autant qu'il put la discipline dans ses armées ; enfin il était digne d'être le père de *Pierre le Grand* ; mais il n'eut le tems de perfectionner rien de ce qu'il entreprit, une mort prématurée l'enleva à l'âge de quarante-six ans, au commencement de 1677 selon notre calendrier, qui avance toûjours de onze jours sur celui des *Russes*.

FOEDOR ALEXIOVITS.

Après *Alexis* fils de *Michel*, tout retomba dans la confusion. Il laissait de son premier mariage deux princes & six princesses. L'aîné *Fœdor* monta sur le trône âgé de quinze ans, prince d'un tempéramment faible & valétudinaire, mais d'un mérite qui ne tenait pas de la faiblesse de son corps. *Alexis* son père l'avait fait reconnaître pour son successeur un an auparavant. C'est ainsi qu'en usèrent les rois de France depuis *Hugues Capet* jusqu'à *Louis le jeune*, & tant d'autres souverains.

Le second des fils d'*Alexis* était *Ivan*, ou *Jean*, encor plus mal traité par la nature que son frère *Fœdor* ; presque privé de la vue & de la parole, ainsi que de santé, & attaqué souvent de convulsions. Des six filles nées de ce premier mariage, la seule célèbre en Europe fut la princesse *Sophie*, distinguée par les talens de son esprit, mais malheureusement plus connue encor par le mal qu'elle voulut faire à *Pierre le Grand*.

Alexis, de son second mariage avec une autre de ses sujettes filles du boyard *Nariskin*, laissa *Pierre* & la princesse *Nathalie*. *Pierre* né le 30 May 1672, & suivant le nouveau stile, 10 Juin, avait à peine quatre ans & demi quand il perdit son père. On n'aimait pas les enfans d'un second lit, & on ne s'attendait pas qu'il dût un jour régner.

L'esprit de la famille de *Romano* fut toûjours de policer l'état; tel fut encor le caractère de *Fœdor*. Nous avons déja remarqué en parlant de Moscou, qu'il encouragea les citoyens à bâtir plusieurs maisons de pierre. Il agrandit cette capitale; on lui doit quelques réglemens de police générale. Mais en voulant réformer les boyards, il les indisposa tous. D'ailleurs, il n'était ni assez instruit, ni assez actif, ni assez déterminé pour oser concevoir un changement général. La guerre avec les Turcs, ou plutôt avec les Tartares de la Crimée, qui continuait toûjours avec des succès balancés, ne permettait pas à un prince d'une santé faible de tenter ce grand ouvrage. *Fœdor* épousa, comme ses autres prédécesseurs, une de ses sujettes, originaire des frontières de Pologne, & l'aiant perdue au bout d'une année, il prit pour seconde femme en 1682. *Marthe Mateona*, fille du secrétaire *Apraxin*. Il tomba malade quelques mois après de la maladie dont il mourut, & ne laissa point d'enfans. Comme les czars se mariaient sans avoir égard à la naissance, ils

pouvaient aussi choisir (du moins alors) un successeur sans égard à la primogéniture. Il semblait que le rang de femme, & d'héritier du souverain, dût être uniquement le prix du mérite; & en cela l'usage de cet empire était bien supérieur aux coutumes des états les plus civilisés.

Avril 1682. *Fœdor* avant d'expirer, voyant que son frère *Ivan*, trop disgracié de la nature, était incapable de régner, nomma pour héritier des Russes son second frère *Pierre*, qui n'était âgé que de dix ans, & qui faisait déja concevoir de grandes espérances.

Si la coutume d'élever les sujettes au rang de czarine, était favorable aux femmes, il y en avait une autre bien dure: les filles des czars se mariaient alors rarement; la plûpart passaient leur vie dans un monastère.

La princesse *Sophie*, la troisiéme des filles du premier lit du czar *Alexis*, princesse d'un esprit aussi supérieur que dangereux; aiant vû qu'il restait à son frère *Fœdor* peu de tems à vivre, ne prit point le parti du couvent; & se trouvant entre ses deux autres frères, qui ne pouvaient gouverner, l'un par son incapacité, l'autre par son enfance, elle conçut le dessein de se mettre à la tête de l'empire: elle voulut dans les derniers tems de la vie du czar *Fœdor*, renouveller le rôle que joua autrefois *Pulcherie* avec l'empereur *Théodose* son frère.

CHAPITRE QUATRIEME.

IVAN ET PIERRE.

Horrible sédition de la milice des Strélitz.

A Peine *Fœdor* fut-il expiré (*) que la nomination d'un prince de dix ans au trône, l'exclusion de l'aîné & les intrigues de la princesse *Sophie* leur sœur, excitèrent dans le corps des strélitz une des plus sanglantes révoltes. Les janissaires ni les gardes prétoriennes ne furent jamais si barbares. D'abord deux jours après les obsèques du czar *Fœdor*, ils courent en armes au Krémelin, c'est, comme on sait, le palais des czars à Moscou; ils commencent par se plaindre de neuf de leurs colonels qui ne les avaient pas assez exactement payés. Le ministère est obligé de casser les colonels, & de donner aux strélitz l'argent qu'ils demandent. Ces soldats ne sont pas contens; ils veulent qu'on leur remette les neuf officiers, & les condamnent, à la pluralité des voix, au supplice qu'on appelle *des batogues*: voici comme on inflige ce supplice.

On dépouille nud le patient; on le couche sur le ventre, & deux bourreaux le frappent sur le dos avec des baguettes, jus-

(*) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Moscou & de Petersbourg.

qu'à ce que le juge dise, *c'est assez.* Les colonels ainsi traités par leurs soldats, furent encor obligés de les remercier, selon l'usage oriental des criminels, qui après avoir été punis baisent la main de leurs juges; ils ajoutèrent à leurs remerciemens une somme d'argent; ce qui n'était pas d'usage.

Tandis que les strélitz commençaient ainsi à se faire craindre, la princesse *Sophie* qui les animait sous main, pour les conduire de crime en crime, convoquoit chez elle une assemblée des princesses du sang, des généraux d'armée, des boyards, du patriarche, des évêques, & même des principaux marchands : elle leur représentait que le prince *Ivan*, par son droit d'aînesse & par son mérite, devait avoir l'empire, dont elle espérait en secret tenir les rênes. Au sortir de l'assemblée elle fait promettre aux strélitz une augmentation de paye & des présens. Ses émissaires excitent surtout la soldatesque contre la famille des *Nariskins*, & principalement contre les deux *Nariskins* frères de la jeune czarine douairière, mère de *Pierre premier.* On persuade aux strélitz qu'un de ces frères nommé *Jean* a pris la robe du czar, qu'il s'est mis sur le trône, & qu'il a voulu étouffer le prince *Ivan*; on ajoute qu'un malheureux médecin hollandais nommé *Daniel Vangad* a empoisonné le czar *Fœdor.* Enfin *Sophie* fait remettre entre leurs mains une liste de quarante seigneurs qu'elle appelle leurs ennemis & ceux de l'état, & qu'ils doivent massacrer;

Rien ne reſſemble plus aux proſcriptions de *Sylla* & des triumvirs de Rome. *Chriſtiern ſecond* les avait renouvellées en Danemark & en Suède. On voit par là que ces horreurs ſont de tout pays dans les tems de trouble & d'anarchie.

On jette d'abord par les fenêtres les knès *Dolgorouki* & *Maſſeu :* (*) les ſtrélitz les reçoivent ſur la pointe de leurs piques, les dépouillent & les trainent ſur la grande place; auſſi-tôt ils entrent dans le palais, ils y trouvent un des oncles du czar *Pierre*, *Athanaſe Nariskin*, frère de la jeune czarine; ils le maſſacrent de la même manière; ils forcent les portes d'une égliſe voiſine, où trois proſcrits s'étaient réfugiés; ils les arrachent de l'autel, les dépouillent & les aſſaſſinent à coups de couteau.

Leur fureur était ſi aveugle, que voyant paſſer un jeune ſeigneur de la maiſon de *Soltikof* qu'ils aimaient, & qui n'était point ſur la liſte des proſcrits, quelqu'un d'eux aiant pris ce jeune homme pour *Jean Nariskin* qu'ils cherchaient, ils le tuèrent ſur le champ. Ce qui découvre bien les mœurs de ces tems-là, c'eſt qu'aiant reconnu leur erreur, ils portèrent le corps du jeune *Soltikof* à ſon père pour l'enterrer, & le père malheureux, loin d'oſer ſe plaindre, leur donna des récompenſes pour lui avoir rapporté le corps ſanglant de ſon fils. Sa femme, ſes filles & l'épouſe du mort, en pleurs,

(*) Ou *Matheoff*, c'eſt *Mathieu* dans notre langue.

lui reprochèrent sa faiblesse. *Attendons le tems de la vengeance*, leur dit le vieillard ; quelques strélitz entendirent ces paroles, ils rentrent furieux dans la chambre, trainent le père par les cheveux & l'égorgent à la porte de sa maison.

D'autres strélitz vont chercher partout le médecin hollandais *Vangad* ; ils rencontrent son fils, ils lui demandent où est son père ; le jeune homme en tremblant répond qu'il l'ignore, & sur cette réponse il est égorgé. Ils trouvent un autre médecin allemand ; „ tu „ es médecin, lui disent-ils ; si tu n'as pas „ empoisonné notre maître *Fœdor*, tu en „ as empoisonné d'autres ; tu mérites bien „ la mort : " & ils le tuent.

Enfin ils trouvent le Hollandais qu'ils cherchaient ; il s'était déguisé en mendiant ; ils le trainent devant le palais ; les princesses qui aimaient ce bon homme & qui avaient confiance en lui, demandent sa grace aux strélitz, en les assurant qu'il est un fort bon médecin, & qu'il a très-bien traité leur frère *Fœdor*. Les strélitz répondent que non-seulement il mérite la mort comme médecin, mais aussi comme sorcier, & qu'ils ont trouvé chez lui un grand crapaud séché & une peau de serpent. Ils ajoutent qu'il leur faut absolument livrer le jeune *Ivan Nariskin* qu'ils cherchent en vain depuis deux jours, qu'il est sûrement caché dans le palais, qu'ils y mettront le feu si on ne leur donne leur victime. La sœur d'*Ivan Nariskin*, les autres princesses épouvantées vont dans la re-

traite où *Jean Nariskin* eſt caché ; le patriarche le confeſſe, lui donne le viatique & l'extrême-onction ; après quoi il prend une image de la vierge qui paſſait pour miraculeuſe ; il mène par la main le jeune homme & s'avance aux ſtrélitz en leur montrant l'image de la Vierge. Les princeſſes en larmes entourent *Nariskin*, ſe mettent à genoux devant les ſoldats, les conjurent au nom de la Vierge d'accorder la vie à leur parent ; mais les ſoldats l'arrachent des mains des princeſſes, ils le trainent au bas de l'eſcalier avec *Vangad* ; alors ils forment entre eux une eſpèce de tribunal ; ils appliquent à la queſtion *Nariskin*, & le médecin. Un d'entre eux qui ſavait écrire, dreſſe un procès verbal ; ils condamnent les deux infortunés à être hachés en piéces ; c'eſt un ſupplice uſité à la Chine & en Tartarie pour les parricides : on l'appelle le ſupplice des dix mille morceaux. Après avoir ainſi traité *Nariskin* & *Vangad*, ils expoſent leurs têtes, leurs pieds & leurs mains ſur les pointes de fer d'une baluſtrade.

Pendant qu'ils aſſouviſſaient leur fureur aux yeux des princeſſes, d'autres maſſacraient tous ceux qui leur étaient odieux, ou ſuſpects à *Sophie*.

Cette exécution horrible finit par proclamer ſouverains les deux princes *Ivan* & *Pierre*, en leur aſſociant leur ſœur *Sophie* en qualité de corégente. Alors elle approuva tous leurs crimes, & les récompenſa, Juin 1682.

confisqua les biens des proscrits & les donna aux assassins ; elle leur permit même d'élever un monument, sur lequel ils firent graver les noms de ceux qu'ils avaient massacrés comme traîtres à la patrie ; elle leur donna enfin des lettres patentes par lesquelles elle les remerciait de leur zèle & de leur fidélité.

CHAPITRE CINQUIEME.

GOUVERNEMENT DE LA PRINCESSE SOPHIE.

Querelle singulière de religion. Conspiration.

VOilà par quels degrés la princesse *Sophie* (*) monta en effet sur le trône de Russie sans être déclarée czarine, & voilà les premiers exemples qu'eut *Pierre premier* devant les yeux. *Sophie* eut tous les honneurs d'une souveraine ; son buste sur les monnoies, la signature pour toutes les expéditions, la première place au conseil, & surtout la puissance suprême. Elle avait beaucoup d'esprit, faisait même des vers dans sa langue, écrivait & parlait bien : une figure agréable relevait encor tant de talens, son ambition seule les ternit.

Elle

(*) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Petersbourg.

Elle maria ſon frère *Ivan* ſuivant la coutume dont nous avons vû tant d'exemples. Une jeune *Soltikof*, de la maiſon de ce même *Soltikof* que les ſtrélitz avaient aſſaſſiné, fut choiſie au milieu de la Sibérie où ſon père commandait dans une fortereſſe, pour être préſentée au czar *Ivan* à Moſcou. Sa beauté l'emporta ſur les brigues de toutes ſes rivales. *Ivan* l'épouſa en 1684. Il ſemble à chaque mariage d'un czar qu'on liſe l'hiſtoire d'*Aſſuerus*, ou celle du ſecond *Théodoſe*.

Au milieu des fêtes de ce mariage, les ſtrélitz excitèrent un nouveau ſoulévement, &, qui le croirait? c'était pour la religion, c'était pour le dogme. S'ils n'avaient été que ſoldats, ils ne ſeraient pas devenus controverſiſtes : mais ils étaient bourgeois de Moſcou. Du fond des Indes juſqu'aux extrémités de l'Europe, quiconque ſe trouve ou ſe met en droit de parler avec autorité à la populace, peut fonder une ſecte; & c'eſt ce qu'on a vu dans tous les tems, ſurtout depuis que la fureur du dogme eſt devenue l'arme des audacieux & le joug des imbécilles.

On avait déja eſſuyé quelques ſéditions en Ruſſie, dans les tems où l'on diſputait ſi la bénédiction devait ſe donner avec trois doigts, ou avec deux. Un certain *Abakum* archiprêtre avait dogmatiſé à Moſcou ſur le ſaint-eſprit, qui ſelon l'évangile doit illuminer tout fidèle; ſur l'égalité des premiers chrétiens, ſur ces paroles de JESUS, *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.*

Plusieurs citoyens, plusieurs strélitz embrassèrent les opinions d'*Abakum* : le parti se fortifia : un certain *Raspop* en fut le chef. 1682. 16 Juillet n. st.
Les sectaires enfin entrèrent dans la cathédrale, où le patriarche & son clergé officiaient : ils le chassèrent lui & les siens à coups de pierres, & se mirent dévotement à leur place pour recevoir le saint-esprit. Ils appellaient le patriarche *loup ravisseur dans le bercail*, titre que toutes les communions se sont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la princesse *Sophie*, & les deux jeunes czars, de ces désordres ; on fit dire aux autres strélitz qui soutenaient la bonne cause, que les czars & l'église étaient en danger. Le parti des strélitz & bourgeois patriarchaux en vint aux mains contre la faction des *Abakumistes* ; mais le carnage fut suspendu, dès qu'on parla de convoquer un concile. Aussi-tôt un concile s'assemble dans une salle du palais : cette convocation n'était pas difficile ; on fit venir tous les prêtres qu'on trouva. Le patriarche & un évêque disputèrent contre *Raspop* & au second syllogisme on se jetta des pierres au visage. Le concile finit par couper le cou à *Raspop* & à quelques-uns de ses fidéles disciples, qui furent exécutés sur les seuls ordres des trois souverains *Sophie*, *Ivan* & *Pierre*.

Dans ce tems de trouble il y avait un knès *Chovanskoi*, qui aiant contribué à l'élévation de la princesse *Sophie*, voulait pour prix de ses services partager le gou-

vernement. On croit bien qu'il trouva *Sophie* ingrate. Alors il prit le parti de la dévotion & des *Raſpopites* perſécutés; il ſouleva encor une partie des ſtrélitz & du peuple au nom de DIEU : la conſpiration fut plus ſérieuſe que l'entouſiaſme de *Raſpop*. Un ambitieux hypocrite va toûjours plus loin qu'un ſimple fanatique. *Chovanskoy* ne prétendait pas moins que l'empire; & pour n'avoir déſormais rien à craindre, il réſolut de maſſacrer & les deux czars, & *Sophie*, & les autres princeſſes, & tout ce qui était attaché à la famille czarienne. Les czars & les princeſſes furent obligés de ſe retirer au monaſtère de la Trinité, à douze lieues de Moſcou. C'était à la fois un couvent, un palais & une forteresse, comme Mont-Caſſin, Corbie, Fulde, Kempten & tant d'autres chez les chrétiens du rite latin. Ce monaſtère de la Trinité appartient aux moines baſiliens; il eſt entouré de larges foſſés & de remparts de brique garnis d'une artillerie nombreuſe. Les moines poſſédaient quatre lieues de pays à la ronde. La famille czarienne y était en ſûreté, plus encor par la force que par la ſainteté du lieu. De là *Sophie* négotia avec le rebelle, le trompa, l'attira à moitié chemin, & lui fit trancher la tête; ainſi qu'à un de ſes fils & à trente-ſept ſtrélitz qui l'accompagnaient.

Le corps des ſtrélitz à cette nouvelle s'apprête à marcher en armes au couvent de la Trinité; il menace de tout exterminer : la famille czarienne, ſe fortifie; les boyards 1682.

arment leurs vassaux; tous les gentilshommes accourent; une guerre civile sanglante commençait. Le patriarche appaisa un peu les strélits : les troupes qui venaient contre eux de tous côtés les intimidèrent : ils passèrent enfin de la fureur à la crainte, & de la crainte à la plus aveugle soumission; changement ordinaire à la multitude. Trois mille sept cents des leurs, suivis de leurs femmes & de leurs enfans, se mirent une corde au cou, & marchèrent en cet état au couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils voulaient réduire en cendre. Ces malheureux se rendirent devant le monastère, portant deux à deux un billot & une hache; ils se prosternèrent à terre, & attendirent leur supplice; on leur pardonna. Ils s'en retournèrent à Moscou, en bénissant leurs maîtres, & prêts sans le savoir à renouveller tous leurs attentats à la première occasion.

Après ces convulsions l'état reprit un extérieur tranquille; *Sophie* eut toûjours la principale autorité, abandonnant *Ivan* à son incapacité, & tenant *Pierre* en tutelle. Pour augmenter sa puissance, elle la partagea avec le prince *Basile Galitzin*, qu'elle fit généralissime, administrateur de l'état & garde des sceaux, homme supérieur en tout genre à tout ce qui était alors dans cette cour orageuse, poli, magnifique, n'aiant que de grands desseins, plus instruit qu'aucun Russe, parce qu'il avait reçu une éducation meilleure, possédant même la langue latine presque totalement ignorée en Russie;

homme d'un esprit actif, laborieux, d'un génie au-dessus de son siècle, & capable de changer la Russie s'il en avait eu le tems & le pouvoir comme il en avait la volonté. C'est l'éloge que fait de lui *La Neuville*, envoyé, pour lors, de Pologne en Russie; & les éloges des étrangers sont les moins suspects.

Ce ministre contint la milice des strélitz, en distribuant les plus mutins dans des régimens en Ukraine, à Casan, en Sibérie. C'est sous son administration que la Pologne longtems rivale de la Russie céda en 1686 toutes ses prétentions sur les grandes provinces de Smolensko & de l'Ukraine. C'est lui qui le premier fit envoyer en 1687 une ambassade en France, pays qui était depuis vingt ans dans toute sa gloire, par les conquêtes, & les nouveaux établissemens de *Louis XIV*, par sa magnificence & surtout par la perfection des arts, sans lesquels on n'a que de la grandeur & point de gloire véritable. La France n'avait eu encor aucune correspondance avec la Russie, ou ne la connaissait pas; & l'académie des inscriptions célébra par une médaille, cette ambassade, comme si elle fût venue des Indes; mais malgré la médaille, l'ambassadeur *Dolgorouki* échoüa; il essuïa même de violens dégouts par la conduite de ses domestiques: on eût mieux fait de tolérer leurs fautes; mais la cour de *Louis XIV* ne pouvait prévoir alors que la Russie & la France compteraient un jour parmi leurs avantages celui d'être étroitement alliées.

L'état était alors tranquille au-dedans, toûjours resserré du côté de la Suède, mais étendu du côté de la Pologne sa nouvelle alliée, continuellement en allarmes vers la Tartarie crimée, & en mésintelligence avec la Chine pour les frontiéres.

Ce qui était le plus intolérable pour cet empire, & ce qui marquait bien qu'il n'était point parvenu encor à une administration vigoureuse & régulière, c'est que le kam des Tartares de Crimée exigeait un tribut annuel de soixante mille roubles, comme la Turquie en avait imposé un à la Pologne.

La Tartarie crimée est cette même Kersonèse taurique, célèbre autrefois par le commerce des Grecs, & plus encor par leurs fables; contrée fertile & toûjours barbare, nommée *Crimée* du titre des premiers kans, qui s'appellaient *Crim* avant les conquêtes des enfans de *Gengis*. C'est pour s'affranchir & se venger de la honte d'un tel tribut que le premier ministre *Galitzin* alla lui-même en Crimée à la tête d'une armée
1687. nombreuse. Ces armées ne ressemblaient en
1688. rien à celles que le gouvernement entretient aujourd'hui; point de discipline, pas même de régiment bien armé, point d'habits uniformes, rien de régulier; une milice à la vérité endurcie au travail & à la disette, mais une profusion de bagages qu'on ne voit pas même dans nos camps où règne le luxe. Ce nombre prodigieux de chars qui portaient des munitions & des vivres

dans des pays dévaſtés & dans des déſerts, nuiſit aux entrepriſes ſur la Crimée. On ſe trouva dans de vaſtes ſolitudes ſur la rivière de Samare, ſans magaſins. *Galitzin* fit dans ces deſerts, ce qu'on n'a point, je penſe, fait ailleurs : il employa trente mille hommes à bâtir ſur la Samare une ville qui pût ſervir d'entrepôt pour la campagne prochaine ; elle fut commencée dès cette année, & achevée en trois mois l'année ſuivante, toute de bois à la vérité, avec deux maiſons de briques, & des remparts de gazon, mais munie d'artillerie, & en état de défenſe.

C'eſt tout ce qui ſe fit de ſingulier dans cette expédition ruineuſe. Cependant, *Sophie* régnait : *Ivan* n'avait que le nom de czar, & *Pierre* âgé de dix-ſept ans avait déja le courage de l'être. L'envoyé de Pologne *la Neuville*, réſident alors à Moſcou, & témoin oculaire de ce qui ſe paſſa, prétend que *Sophie* & *Galitzin* engagèrent le nouveau chef des ſtrélitz à leur ſacrifier leur jeune czar : il paraît au moins que ſix cents de ces ſtrélitz devaient s'emparer de ſa perſonne. Les mémoires ſecrets que la cour de Ruſſie m'a confiés, aſſûrent que le parti était pris de tuer *Pierre premier* : le coup allait être porté, & la Ruſſie était privée à jamais de la nouvelle exiſtence qu'elle a reçue depuis. Le czar fut encor obligé de ſe ſauver au couvent de la Trinité, réfuge ordinaire de la cour menacée de la ſoldateſque. Là il convoque les boyards de

ſon parti, aſſemble une milice, fait parler aux capitaines des ſtrélitz, appelle à lui quelques Allemans établis dans Moſcou depuis longtems, tous attachés à ſa perſonne, parce qu'il favoriſait déja les étrangers. *Sophie* & *Ivan* reſtés dans Moſcou conjurent le corps des ſtrélitz de leur demeurer fidèles; mais la cauſe de *Pierre*, qui ſe plaint d'un attentat médité contre ſa perſonne & contre ſa mère, l'emporte ſur celle d'une princeſſe & d'un czar dont le ſeul aſpect éloignait les cœurs. Tous les complices furent punis avec une ſévérité à laquelle le pays était alors auſſi accoutumé qu'aux attentats: quelques-uns furent décapités après avoir éprouvé le ſuplice du knout, ou des battoks. Le chef des ſtrélitz périt de cette manière: on coupa la langue à d'autres qu'on ſoupçonnait. Le prince *Galitzin*, qui avait un de ſes parens auprès du czar *Pierre*, obtint la vie; mais dépouillé de tous ſes biens qui étaient immenſes, il fut relégué ſur le chemin d'Arcangel. *La Neuville* préſent à toute cette cataſtrophe, dit qu'on prononça la ſentence à *Galitzin* en ces termes: *Il t'eſt ordonné par le très-clément czar, de te rendre à Karga ville ſous le pôle, & d'y reſter le reſte de tes jours. La bonté extrême de ſa majeſté t'accorde trois ſous par jour.*

Il n'y a point de ville ſous le pôle. Karga eſt au ſoixante & deuxiéme degré de latitude, ſix degrés & demi ſeulement plus au nord que Moſcou. Celui qui aurait prononcé cette ſentence eût été mauvais géogra-

phe : on prétend que *la Neuville* a été trompé par un rapport infidèle.

Enfin, la princesse *Sophie* fut reconduite dans son monastère de Moscou, après avoir régné longtems : ce changement était un assez grand suplice. 1689.

De ce moment *Pierre* régna. Son frère *Ivan* n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir son nom dans les actes publics ; il mena une vie privée, & mourut en 1696.

CHAPITRE SIXIEME.

REGNE DE PIERRE PREMIER.

Commencement de la grande réforme.

PIerre le Grand avait une taille haute, dégagée, bien formée, le visage noble, des yeux animés, un tempéramment robuste, propre à tous les exercices & à tous les travaux ; son esprit était juste, ce qui est le fonds de tous les vrais talens, & cette justesse était mêlée d'une inquiétude qui le portait à tout entreprendre, & à tout faire. Il s'en falait beaucoup que son éducation eût été digne de son génie : l'intérêt de la princesse *Sophie* avait été surtout de le laisser dans l'ignorance, & de l'abandonner aux excès, que la jeunesse, l'oisiveté, la coutume, & son rang ne rendaient que trop per-

En Juin 1689. mis. Cependant il était récemment marié, & il avait épousé, comme tous les autres czars, une de ses sujettes, fille du colonel *Lapuchin*; mais étant jeune, & n'aiant eu pendant quelque tems d'autre prérogative du trône que celle de se livrer à ses plaisirs, les liens sérieux du mariage ne le retinrent pas assez. Les plaisirs de la table avec quelques étrangers attirés à Moscou par le ministre *Galitzin*, ne firent pas augurer qu'il serait un réformateur : cependant malgré les mauvais exemples, & même malgré les plaisirs, il s'appliquait à l'art militaire, & au gouvernement : on devait déja en lui reconnaître le germe d'un grand-homme.

On s'attendait encor moins qu'un prince qui était saisi d'un effroi machinal qui allait jusqu'à la sueur froide & à des convulsions, quand il falait passer un ruisseau, deviendrait un jour le meilleur homme de mer dans le septentrion. Il commença par dompter la nature en se jettant dans l'eau malgré son horreur pour cet élément; l'aversion se changea même en un goût dominant.

L'ignorance dans laquelle on l'éleva, le faisait rougir. Il apprit de lui-même, & presque sans maîtres, assez d'allemand & de hollandais pour s'expliquer & pour écrire intelligiblement dans ces deux langues. Les Allemands & les Hollandais étaient pour lui les peuples les plus polis; puisque les uns exerçaient déja dans Moscou une partie des arts qu'il voulait faire naître dans

son empire, & les autres excellaient dans la marine qu'il regardait comme l'art le plus nécessaire.

Telles étaient ses dispositions malgré les penchans de sa jeunesse. Cependant il avait toûjours des factions à craindre, l'humeur turbulente des strélitz à réprimer, & une guerre presque continuelle contre les Tartares de la Crimée à soutenir. Cette guerre avait fini en 1689 par une trêve qui ne dura que peu de tems.

Dans cet intervalle *Pierre* se fortifia dans le dessein d'appeller les arts dans sa patrie.

Son père *Aléxis* avait eu déja les mêmes vues; mais ni la fortune ni le tems ne le sécondèrent : il transmit son génie à son fils, mais plus dévelopé, plus vigoureux, plus opiniâtre dans les difficultés.



Aléxis avait fait venir de Hollande à grands frais le (*) constructeur *Bothler* patron de vaisseau, avec des charpentiers & des matelots, qui bâtirent sur le Volga une grande frégate & un yacht; ils descendirent le fleuve jusqu'à Astracan; on devait les employer avec des navires qu'on allait construire pour trafiquer avantageusement avec la Perse par la mer caspienne. Ce fut alors qu'éclata la révolte de *Stenko-Rasin*. Ce rebelle fit détruire les deux bâtimens qu'il eût dû conserver pour son intérêt : il massacra le capitaine : le reste de l'équipage se sauva en Perse, & de là gagna les terres de

(*) Mémoires de Petersbourg & de Moscou.

la compagnie hollandaiſe des Indes. Un maître charpentier bon conſtructeur reſta dans la Ruſſie, & y fut longtems ignoré.

Un jour *Pierre* ſe promenant à Iſmael-of, une des maiſons de plaiſance de ſon ayeul, apperçut parmi quelques raretés une petite chaloupe anglaiſe qu'on avait abſolument abandonnée: il demanda à l'Allemand *Timmerman* ſon maître de mathématique, pourquoi ce petit bateau était autrement conſtruit que ceux qu'il avait vûs ſur la Moska? *Timmerman* lui répondit qu'il était fait pour aller à voiles & à rames. Le jeune prince voulut incontinent en faire l'épreuve; mais il falait le radouber, le ragréer: on retrouva ce même conſtructeur *Brant*; il était retiré à Moſcou: il mit en état la chaloupe & la fit voguer ſur la rivière d'Yauza qui baigne les fauxbourgs de la ville.

Pierre fit tranſporter ſa chaloupe ſur un grand lac dans le voiſinage du monaſtère de la Trinité; il fit bâtir par *Brant* deux frégates & trois yachts, & en fut lui-même le pilote. Enfin longtems après en 1694, il alla à Arcangel, & aiant fait conſtruire un petit vaiſſeau dans ce port par ce même *Brant*, il s'embarqua ſur la mer glaciale qu'aucun ſouverain ne vit jamais avant lui; il était eſcorté d'un vaiſſeau de guerre hollandais commandé par le capitaine *Jolſon*, & ſuivi de tous les navires marchands abordés à Arcangel. Déja il apprenait la manœuvre, & malgré l'empreſſement des courtiſans à imiter leurs maitres, il était le ſeul qui l'apprit.

Il n'était pas moins difficile de former des troupes de terre affectionnées & difciplinées que d'avoir une flotte. Ses premiers effais de marine fur un lac avant fon voyage d'Arcangel femblèrent feulement des amufemens de l'enfance d'un homme de génie ; & fes premières tentatives pour former des troupes ne parurent auffi qu'un jeu. C'était pendant la régence de *Sophie*; & fi on eût foupçonné ce jeu d'être férieux, il eût pû lui être funefte.

Il donna fa confiance à un étranger ; c'eft ce célèbre *le Fort*, d'une noble & ancienne famille de Piémont tranfplantée depuis près de deux fiécles à Genève, où elle a occupé les premiers emplois. On voulut l'élever dans le négoce, qui feul a rendu confidérable cette ville, autrefois connue uniquement par la controverfe.

Son génie qui le portait à de plus grandes chofes, lui fit quitter la maifon paternelle dès l'âge de quatorze ans ; il fervit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marfeille ; de-là il paffa en Hollande, fervit quelque tems volontaire, & fut bleffé au fiége de Grave fur la Meufe, ville affez forte que le prince d'Orange depuis roi d'Angleterre reprit fur *Louis XIV* en 1674. Cherchant enfuite fon avancement partout où l'efpérance le guidait, il s'embarqua en 1675 avec un colonel allemand nommé *Verftin*, qui s'était fait donner par le czar *Alexis* père de *Pierre*, une commiffion de lever quelques foldats dans les Pays-bas,

& de les amener au port d'Arcangel. Mais quand on y arriva, après avoir essuyé tous les périls de la mer, le czar *Alexis* n'était plus; le gouvernement avait changé; la Russie était troublée; le gouverneur d'Arcangel laissa longtems *Verstin*, *le Fort* & toute sa troupe dans la plus grande misère, & les menaça de les envoyer au fond de la Sibérie; chacun se sauva comme il put. *Le Fort* manquant de tout alla à Moscou, & se présenta au résident de Danemarck nommé *de Horn*, qui le fit son secretaire; il y apprit la langue russe; quelque tems après il trouva le moyen d'être présenté au czar *Pierre*. L'aîné *Ivan* n'était pas ce qu'il lui falait; *Pierre* le goûta, & lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. A peine *le Fort* avait-il servi, il n'était point savant, il n'avait étudié à fond aucun art, mais il avait beaucoup vû avec le talent de bien voir; sa conformité avec le czar était de devoir tout à son génie; il savait d'ailleurs le hollandais & l'allemand que *Pierre* aprenait, comme les langues de deux nations qui pouvaient être utiles à ses desseins. Tout le rendit agréable à *Pierre*; il s'attacha à lui; les plaisirs commencèrent la faveur, & les talens la confirmèrent : il fut confident du plus dangereux dessein que pût former un czar, celui de se mettre en état de casser un jour sans péril la milice séditieuse & barbare des strélitz. Il en avait couté la vie au grand sultan ou Padisha *Osman*, pour avoir voulu réformer les janissaires. *Pierre*,

tout jeune qu'il était, s'y prit avec plus d'adresse qu'*Osman*. Il forma d'abord dans sa maison de campagne Préobazinky une compagnie de cinquante de ses plus jeunes domestiques; quelques enfans de boyards furent choisis pour en être officiers : mais pour apprendre à ces boyards une subordination qu'ils ne connaissaient pas, il les fit passer par tous les grades, & lui-même en donna l'exemple, servant d'abord comme tambour, ensuite soldat, sergent & lieutenant dans la compagnie. Rien n'était plus extraordinaire ni plus utile : les Russes avaient toûjours fait la guerre comme nous la faisions du tems du gouvernement féodal, lorsque des seigneurs sans expérience menaient au combat des vassaux sans discipline & mal armés; méthode barbare suffisante contre des armées pareilles, impuissante contre des troupes régulières.

Cette compagnie formée par le seul *Pierre*, fut bientôt nombreuse, & devint depuis le régiment des gardes Préobazinsky. Une autre compagnie formée sur ce modèle devint l'autre régiment des gardes Semenousky.

Il y avait déja un régiment de cinq mille hommes sur lequel on pouvait compter, formé par le général *Gordon* Ecossais, & composé presque tout entier d'étrangers. *Le Fort* qui avait porté les armes peu de tems, mais qui était capable de tout, se chargea de lever un régiment de douze mille hommes, & il en vint à bout; cinq colonels furent établis sous lui; il se vit tout d'un coup

général de cette petite armée, levée en effet contre les ſtrélitz, autant que contre les ennemis de l'état.

Ce qu'on doit remarquer, (*) & ce qui confond bien l'erreur téméraire de ceux qui prétendent que la révocation de l'édit de Nantes & ſes ſuites avaient coûté peu d'hommes à la France, c'eſt que le tiers de cette armée appellée regiment fut composé de Français réfugiés. *Le Fort* exerça ſa nouvelle troupe comme s'il n'eût jamais eu d'autre profeſſion.

Pierre voulut voir une de ces images de la guerre, un de ces camps dont l'uſage commençait à s'introduire en tems de paix. On conſtruiſit un fort, qu'une partie de ſes nouvelles troupes devait défendre, & que l'autre devait attaquer. La différence entre ce camp & les autres fut qu'au lieu de l'image d'un combat, (†) on donna un combat réel, dans lequel il y eut des ſoldats de tués & beaucoup de bleſſés. *Le Fort* qui commandait l'attaque, reçut une bleſſure conſidérable. Ces jeux ſanglants devaient aguerrir les troupes; cependant il falut de longs travaux, & même de longs malheurs, pour en venir à bout. Le czar mêla ces fêtes guerriéres aux ſoins qu'il ſe donnait pour la marine; & comme il avait fait *le Fort* général de terre ſans qu'il eût encor commandé, il le fit amiral ſans qu'il eût jamais

(*) Manuſcrits du général *Le Fort*. (†) Manuſcrits du général *Le Fort*.

jamais conduit un vaisseau : mais il le voyait digne de l'un & de l'autre. Il est vrai que cet amiral était sans flotte, & que ce général n'avait d'armée que son régiment.

On réformait peu à peu le grand abus du militaire, cette indépendance des boyards, qui amenaient à l'armée les milices de leurs paysans ; c'était le véritable gouvernement des Francs, des Huns, des Goths & des Vandales, peuples vainqueurs de l'empire romain dans sa décadence, & qui eussent été exterminés, s'ils avaient eu à combattre les anciennes légions romaines disciplinées, ou des armées telles que celles de nos jours.

Bientôt l'amiral *le Fort* n'eut pas tout-à-fait un vain titre ; il fit construire par des Hollandais & des Vénitiens des barques longues, & même deux vaisseaux d'environ trente piéces de canon, à l'embouchure de la Véronise qui se jette dans le Tanaïs ; ces vaisseaux pouvaient descendre le fleuve ; & tenir en respect les Tartares de la Crimée. Les hostilités avec ces peuples se renouvellaient tous les jours. Le czar avait à choisir en 1689 entre la Turquie, la Suède, & la Chine, à qui il ferait la guerre. Il faut commencer par faire voir en quels termes il était avec la Chine, & quel fut le premier traité de paix que firent les Chinois.

CHAPITRE SEPTIEME.

CONGRÈS ET TRAITÉ AVEC LES CHINOIS. (*)

ON doit d'abord se représenter quelles étaient les limites de l'empire chinois & de l'empire russe. Quand on est sorti de la Sibérie proprement dite, & qu'on a laissé loin au midi cent hordes de Tartares, Kalmouks blancs, Kalmouks noirs, Monguls nommés idolâtres; on avance vers le 130e. degré de longitude, & au 52e. de latitude sur le fleuve d'Amur ou d'Amour. Au nord de ce fleuve est une grande chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à la mer glaciale par-delà le cercle polaire. Ce fleuve qui coule l'espace de cinq cents lieues dans la Sibérie & dans la Tartarie chinoise, va se perdre après tant de détours dans la mer de Kamshatka. On assure qu'à son embouchure dans cette mer, on pêche quelquefois un poisson monstrueux, beaucoup plus gros que l'hippopotame du Nil, & dont la machoire est d'un yvoire plus dur & plus parfait. On prétend que cet yvoire faisait autrefois un objet de commerce, qu'on le transportait par la Sibérie, & que c'est la raison pour laquelle on en trouve encor plusieurs morceaux enfouis dans les campagnes. C'est ce

(*) Tiré des mémoires envoyés de la Chine, de ceux de Petersbourg & des lettres rapportées dans l'histoire de la Chine compilée par *Du Halde*.

qu'on a dit de plus vraisemblable sur cet yvoire fossile dont nous avons déja parlé ; car il parait chimérique de prétendre qu'autrefois il y a eu des éléphans en Sibérie.

Ce fleuve d'Amour est nommé le fleuve Noir par les Tartares montchoux, & le fleuve du Dragon par les Chinois.

C'était (*) dans ces pays si longtems inconnus, que la Chine & la Russie se disputaient les limites de leurs empires. La Russie possédait quelques forts vers le fleuve d'Amour, à trois cents lieues de la grande muraille. Il y eut beaucoup d'hostilités entre les Chinois & les Russes, au sujet de ces forts : enfin les deux états entendirent mieux leurs intérêts ; l'empereur *Camhi* préféra la paix & le commerce à une guerre inutile. Il envoya sept ambassadeurs à Niptchou, l'un de ces établissements. Ces ambassadeurs menaient environ dix mille hommes avec eux, en comptant leur escorte. C'était là le faste asiatique ; mais ce qui est très remarquable, c'est qu'il n'y avait point d'exemple dans les annales de l'empire, d'une ambassade vers une autre puissance : ce qui est encor unique, c'est que les Chinois n'avaient jamais fait de traité de paix depuis la fondation de l'empire. Deux fois subjugués par les Tartares qui les attaquèrent & qui les domptèrent, ils ne firent jamais la guerre à aucun peuple, excepté à quelques hordes, ou bientôt subjuguées, ou bientôt

(*) Mémoires des jésuites *Pereira* & *Gerbillon*.

abandonnées à elles-mêmes sans aucun traité. Ainsi cette nation si renommée pour la morale ne connaissait point ce que nous appellons *droit des gens*, c'est-à-dire ces règles incertaines de la guerre & de la paix, ces droits des ministres publics, ces formules de traités, les obligations qui en résultent, les disputes sur la préséance & le point d'honneur.

En quelle langue d'ailleurs les Chinois pouvaient-ils traiter avec les Russes au milieu des déserts? Deux jésuites, l'un Portugais nommé *Pereira*, l'autre Français nommé *Gerbillon*, partis de Pékin avec les ambassadeurs Chinois, leur aplanirent toutes ces difficultés nouvelles, & furent les véritables médiateurs. Ils traitèrent en latin avec un Allemand de l'ambassade russe, qui savait cette langue. Le chef de l'ambassade russe était *Golovin*, gouverneur de Sibérie; il étala une plus grande magnificence que les Chinois, & par-là donna une noble idée de son empire à ceux qui s'étaient crus les seuls puissants sur la terre. Les deux jésuites réglèrent les limites des deux dominations; elles furent posées à la rivière de Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négociait. Le midi resta aux Chinois, le nord aux Russes. Il n'en couta à ceux-ci qu'une petite forteresse qui se trouva bâtie au-delà des limites; on jura une paix éternelle; & après quelques contestations, les Russes & les Chinois la jurèrent (*) au nom du même

(*) 1689. 8 Septembre n. st. Mémoires de la Chine.

DIEU en ces termes : *Si quelqu'un a jamais la pensée secrette de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur Souverain de toutes choses, qui connaît les cœurs, de punir ces traîtres par une mort précipitée.*

Cette formule commune à des Chinois & à des chrétiens, peut faire connaître deux choses importantes ; la première, que le gouvernement chinois n'est ni athée, ni idolâtre, comme on l'en a si souvent accusé par des imputations contradictoires ; la seconde que tous les peuples qui cultivent leur raison, reconnaissent en effet le même DIEU, malgré tous les égaremens de cette raison mal instruite. Le traité fut rédigé en latin dans deux exemplaires. Les ambassadeurs russes signèrent les premiers la copie qui leur demeura ; & les Chinois signèrent aussi la leur les premiers, selon l'usage des nations de l'Europe qui traitent de couronne à couronne. On observa un autre usage des nations asiatiques, & des premiers âges du monde connu ; le traité fut gravé sur deux gros marbres, qui furent posés pour servir de bornes aux deux empires. Trois ans après le czar envoya le Danois *Ilbrand Ide* en ambassade à la Chine, & le commerce établi a subsisté depuis avec avantage jusqu'à une rupture entre la Russie & la Chine en 1722 ; mais après cette interruption il a repris une nouvelle vigueur.

CHAPITRE HUITIEME.

EXPEDITION VERS LES PALUS MEOTIDES.

CONQUETE D'ASOPH.

Le czar envoye des jeunes gens s'instruire dans les pays étrangers.

IL ne fut pas si aisé d'avoir la paix avec les Turcs : le tems même paraissait venu de s'élever sur leurs ruines. Venise accablée par eux commençait à se relever. Le même *Morosini* qui avait rendu Candie aux Turcs leur prenait le Péloponèse, & cette conquête lui mérita le surnom de *Péloponésiaque*, honneur qui rapellait le tems de la république romaine. l'Empereur d'Allemagne *Léopold* avait quelques succès contre l'empire turc en Hongrie ; & les Polonais repoussaient au moins les courses des Tartares de Crimée.

Pierre profita de ces circonstances pour aguerrir ses troupes, & pour se donner s'il pouvait l'empire de la mer Noire. Le général *Gordon* marcha le long du Tanaïs vers Asoph, avec son grand régiment de cinq mille hommes ; le général *le Fort* avec le sien de douze mille, un corps de strélitz commandé par *Sheremeto* & *Shein*, originai-

tes de Prusse, un corps de Cosaques, un 1694
grand train d'artillerie: tout fut prêt pour cette expédition.

Cette grande armée s'avance sous les ordres du maréchal *Sheremeto* (*) au commencement de l'été 1695 vers Asoph, à l'embouchure du Tanaïs, & à l'extrémité des Palus-Méotides, qu'on nomme aujourd'hui la mer de Zabache. Le czar était à l'armée, mais en qualité de volontaire, voulant longtems apprendre avant que de commander. Pendant la marche on prit d'assaut deux tours que les Turcs avaient bâties sur les deux bords du fleuve.

L'entreprise était difficile; la place assez bien fortifiée était défendue par une garnison nombreuse. Des barques longues semblables aux saïques turques, construites par des Vénitiens, & deux petits vaisseaux de guerre hollandais, sortis de la Véronise, ne furent pas assez tôt prêts, & ne purent entrer dans la mer d'Asoph. Tout commencement éprouve toûjours des obstacles. Les Russes n'avaient point encor fait de siége régulier. Cet essai ne fut pas d'abord heureux.

Un nommé *Jacob* natif de Dantzig dirigeait l'artillerie sous le commandement du général *Shein*; car on n'avait guères que des étrangers pour principaux artilleurs, pour ingénieurs, comme pour pilotes. Ce *Jacob* fut condamné au châtiment des bat-

(*) *Sheremetow*, ou *Sheremetef*.

toks par son général *Shein* Prussien. Le commandement alors semblait affermi par ces rigueurs. Les Russes s'y soumettaient malgré leur penchant pour les séditions; & après ces châtimens ils servaient comme à l'ordinaire. Le Dantzikois pensait autrement; il voulut se venger; il encloua le canon, se jetta dans Asoph, embrassa la religion musulmane, & défendit la place avec succès. Cet exemple fait voir que l'humanité qu'on exerce aujourd'hui en Russie est préférable aux anciennes sévérités, & retient mieux dans le devoir les hommes qui avec une éducation heureuse ont pris des sentimens d'honneur. L'extrême rigueur était alors nécessaire envers le bas peuple: mais quand les mœurs ont changé, l'impératrice *Elisabeth* a achevé par la clémence l'ouvrage que son père commença par les loix. Cette indulgence a été même poussée à un point dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire d'aucun peuple. Elle a promis que pendant son règne personne ne serait puni de mort, & a tenu sa promesse. Elle est la première souveraine qui ait ainsi respecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics: leurs châtimens sont devenus utiles à l'état; institution non moins sage qu'humaine. Partout ailleurs on ne sait que tuer un criminel avec appareil, sans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impression peut-être sur des méchants pour la plûpart fainéants, que la

crainte d'un châtiment & d'un travail pénible qui renaiſſent tous les jours.

Pour revenir au ſiége d'Aſoph, ſoutenu déſormais par le même homme qui avait dirigé les attaques, on tenta vainement un aſſaut, & après avoir perdu beaucoup de monde, on fut obligé de lever le ſiége.

La conſtance dans toute entrepriſe formait le caractère de *Pierre*. Il conduiſit une armée plus conſidérable encor devant Aſoph au printems de 1696. Le czar *Ivan* ſon frère venait de mourir. Quoique ſon autorité n'eût pas été gènée par *Ivan*, qui n'avait que le nom de czar, elle l'avait toûjours été un peu par les bienſéances. Les dépenſes de la maiſon d'*Ivan* retournaient par ſa mort à l'entretien de l'armée; c'était un ſecours pour un état qui n'avait pas alors d'auſſi grands revenus qu'aujourd'hui. *Pierre* écrivit à l'empereur *Léopold*, aux Etats-Généraux, à l'electeur de Brandebourg, pour en obtenir des ingénieurs, des artilleurs, des gens de mer. Il engagea à ſa ſolde des Kalmouks, dont la cavalerie eſt très utile contre celle des Tartares de Crimée.

Le ſuccès le plus flatteur pour le czar fut celui de ſa petite flotte, qui fut enfin complette & bien gouvernée. Elle battit les ſaïques turques envoyées de Conſtantinople, & en prit quelques-unes. Le ſiége fut pouſſé réguliérement par tranchées, non pas tout-à-fait ſelon nôtre méthode; les tranchées étaient trois fois plus profondes, & les parapets étaient de hauts remparts. En-

fin les assiégés rendirent la place le 28. Juil-
1696. let n. st. sans aucun honneur de la guerre, sans emporter ni armes ni munitions, & ils furent obligés de livrer le transfuge *Jacob* aux assiégeans.

Le czar voulut d'abord en fortifiant Asoph, en le couvrant par des forts, en creusant un port capable de contenir les plus gros vaisseaux, se rendre maître du détroit de Caffa, de ce Bosphore cimmérien qui donne entrée dans le Pont-Euxin, lieux célèbres autrefois par les armemens de *Mitridate*. Il laissa trente-deux saïques armées devant Asoph, (*) & prépara tout pour former contre les Turcs une flotte de neuf vaisseaux de soixante piéces de canon, & de quarante & un portant depuis trente jusqu'à cinquante piéces d'artillerie. Il exigea que les plus grands seigneurs, les plus riches négocians contribuassent à cet armement: & croyant que les biens des ecclésiastiques devaient servir à la cause commune, il obligea le patriarche, les évêques, les archimandrites, à payer de leur argent cet effort nouveau qu'il faisait pour l'honneur de sa patrie & pour l'avantage de la chrétienté. On fit faire par les Cosaques des bateaux légers, auxquels ils sont accoutumés, & qui peuvent côtoyer aisément les rivages de la Crimée. La Turquie devait être allarmée d'un tel armement, le premier qu'on eût jamais tenté sur les Palus-Méo-

(*) Mémoires de *Le Fort*.

rides. Le projet était de chasser pour jamais les Tartares & les Turcs de la Crimée, & d'établir ensuite un grand commerce aisé, & libre avec la Perse par la Géorgie. C'est le même commerce que firent autrefois les Grecs à Colchos, & dans cette Kersonèse taurique que le czar semblait devoir soumettre.

Vainqueur des Turcs & des Tartares, il voulut accoutumer son peuple à la gloire comme aux travaux. Il fit entrer à Moscou son armée sous des arcs de triomphe, au milieu des feux d'artifice & de tout ce qui put embellir cette fête. Les soldats qui avaient combattu sur les saïques vénitiennes contre les Turcs, & qui formaient une troupe séparée, marchèrent les premiers. Le maréchal *Sheremeto*, les généraux *Gordon* & *Shein*, l'Amiral *le Fort*, les autres officiers généraux précédèrent dans cette pompe le souverain, qui disait n'avoir point encor de rang dans l'armée, & qui par cet exemple voulait faire sentir à toute la noblesse, qu'il faut mériter les grades militaires pour en jouïr.

Ce triomphe semblait tenir en quelque chose des anciens Romains; il leur ressembla surtout en ce que les triomphateurs exposaient dans Rome les vaincus aux regards des peuples, & les livraient quelquefois à la mort: les esclaves faits dans cette expédition suivaient l'armée; & ce *Jacob* qui l'avait trahi, était mené dans un chariot sur lequel on avait dressé une potence, à

laquelle il fut ensuite attaché après avoir souffert le suplice de la roue.

On frappa alors la première médaille en Russie. La legende russe est remarquable : *Pierre premier empereur de Moscovie toûjours auguste*. Sur le revers est Asoph avec ces mots, *Vainqueur par les flammes & les eaux*.

Pierre était affligé dans ce succès de ne voir ses vaisseaux & ses galères de la mer d'Asoph bâtis que par des mains étrangères. Il avait encor autant d'envie d'avoir un port sur la mer baltique, que sur le Pont-Euxin.

Il envoya au mois de Mars 1697 soixante jeunes Russes du régiment de *le Fort* en Italie, la plûpart à Venise, quelques-uns à Livourne, pour y apprendre la marine & la construction des galères; il en fit partir quarante autres (*) pour s'instruire en Hollande de la fabrique & de la manœuvre des grands vaisseaux: d'autres furent envoyés en Allemagne, pour servir dans les armées de terre & pour se former à la discipline allemande. Enfin il résolut de s'éloigner quelques années de ses états, dans le dessein d'apprendre à les mieux gouverner. Il ne pouvait résister au violent desir de s'instruire par ses yeux, & même par ses mains, de la marine & des arts qu'il voulait établir dans sa patrie. Il se proposa de voyager inconnu, en Danemark, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne, à

(*) MSS. du général *le Fort*.

Venise & à Rome. Il n'y eut que la France & l'Espagne qui n'entrassent point dans son plan ; l'Espagne, parce que ces arts qu'il cherchait y étaient alors trop négligés ; & la France, parce qu'ils y régnaient peut-être avec trop de faste, & que la hauteur de *Louis XIV* qui avait choqué tant de potentats, convenait mal à la simplicité avec laquelle il comptait faire ses voyages. De plus, il était lié avec la plûpart de toutes les puissances chez lesquelles il allait, excepté avec la France & avec Rome. Il se souvenait encor avec quelque dépit du peu d'égards que *Louis XIV* avait eu pour l'ambassade de 1687 qui n'eut pas autant de succès que de célébrité : & enfin il prenait déja le parti d'*Auguste* électeur de Saxe, à qui le prince de *Conti* disputait la couronne de Pologne.

CHAPITRE NEUVIEME.

VOYAGES DE PIERRE LE GRAND.

LE dessein étant pris de voir tant d'états & tant de cours, en simple particulier, il se mit lui-même à la suite de trois ambassadeurs, comme il s'était mis à la suite de ses généraux à son entrée triomphante dans Moscou. 1697

(*) Les trois ambassadeurs étaient le

(*) Mém. de Petersbourg & Mémoires de *Le Fort*.

général *Le Fort*, le boyard *Alexis Gollovin* commissaire général des guerres & gouverneur de Sibérie, le même qui avait signé le traité d'une paix perpétuelle avec les plénipotentiaires de la Chine sur les frontières de cet empire, & *Vonitsin*, diak ou secrétaire d'état longtems employé dans les cours étrangères. Quatre premiers secrétaires, douze gentilshommes, deux pages pour chaque ambassadeur, une compagnie de cinquante gardes avec leurs officiers, tous du regiment *Préobazinski*, composaient la suite principale de cette ambassade; il y avait en tout deux cents personnes: & le czar se réservant pour tous domestiques un valet de chambre, un homme de livrée, & un nain, se confondait dans la foule. C'était une chose inouïe dans l'histoire du monde, qu'un roi de vingt-cinq ans qui abandonnait ses royaumes, pour mieux régner. Sa victoire sur les Turcs & les Tartares, l'éclat de son entrée triomphante à Moscou, les nombreuses troupes étrangères affectionnées à son service, la mort d'*Ivan* son frère, la clôture de la princesse *Sophie*, & plus encor le respect général pour sa personne, devaient lui répondre de la tranquillité de ses états pendant son absence. Il confia sa régence au boyard *Strechnef*, & au knès *Romadonouski*, lesquels devaient dans les affaires importantes délibérer avec d'autres boyards.

Les troupes formées par le général *Gordon* restèrent à Moscou pour assurer la tran-

quillité de la capitale. Les ſtrélitz qui pouvaient la troubler furent diſtribués ſur les frontières de la Crimée, pour conſerver la conquète d'Aſoph, & pour réprimer les incurſions des Tartares. Aiant ainſi pourvû à tout, il ſe livrait à ſon ardeur de voyager & de s'inſtruire.

Ce voyage aiant été l'occaſion ou le prétexte de la ſanglante guerre qui traverſa ſi longtems le czar dans tous ſes grands projets, & enfin les ſeconda, qui détrôna le roi de Pologne *Auguſte*, donna la couronne à *Staniſlas* & la lui ôta; qui fit du roi de Suède *Charles XII*, le premier des conquérants pendant neuf années, & le plus malheureux des rois pendant neuf autres; il eſt néceſſaire, pour entrer dans le détail de ces événemens, de repréſenter ici en quelle ſituation était alors l'Europe.

Le ſultan *Muſtapha ſecond* régnait en Turquie. Sa faible adminiſtration ne faiſait de grands efforts, ni contre l'empereur d'Allemagne *Léopold*, dont les armes étaient heureuſes en Hongrie, ni contre le czar qui venait de lui enlever Aſoph & qui menaçait le Pont-Euxin, ni même contre Veniſe qui enfin s'était emparée de tout le Péloponèſe.

Jean Sobiesky roi de Pologne, à jamais célèbre par la victoire de Chocſim, & par la délivrance de Vienne, était mort le 17 Juin 1696 & cette couronne était déja diſputée par *Auguſte* électeur de Saxe qui l'em-

porta; & par *Armand* prince de *Conti*, qui n'eut que l'honneur d'être élû.

Avril 1697. La Suède venait de perdre, & regrettait peu *Charles XI* premier souverain véritablement absolu dans ce pays, père d'un roi qui le fut davantage, & avec lequel s'est éteint le despotisme. Il laissait sur le trône *Charles XII* son fils âgé de quinze ans. C'était une conjoncture favorable en apparence aux projets du czar; il pouvait s'agrandir sur le golphe de Finlande, & vers la Livonie. Ce n'était pas assez d'inquiéter les Turcs sur la mer noire; des établissemens sur les Palus-Méodites, & vers la mer caspienne, ne suffisaient pas à ses projets de marine, de commerce & de puissance; la gloire même que tout réformateur desire ardemment, n'était ni en Perse ni en Turquie; elle était dans notre partie de l'Europe, où l'on éternise les grands talens en tout genre. Enfin, *Pierre* ne voulait introduire dans ses états ni les mœurs turques, ni les persanes, mais les nôtres.

L'Allemagne en guerre à la fois avec la Turquie & avec la France, aiant pour ses alliés l'Espagne, l'Angleterre, & la Hollande contre le seul *Louis XIV*, était prête de conclure la paix, & les plénipotentiaires étaient déja assemblés au château de Risvick auprès de la Haye.

Ce fut dans ces circonstances que *Pierre* & son ambassade prirent leur route au mois d'Avril 1697 par la grande Novogorod. De là on voyagea par l'Estonie & par la Livonie,

nie, provinces autrefois contestées entre les Russes, les Suédois, & les Polonais, & acquises enfin à la Suède par la force des armes.

La fertilité de la Livonie, la situation de Riga sa capitale, pouvaient tenter le czar: il eut du moins la curiosité de voir les fortifications des citadelles. Le comte d'*Alberg* gouverneur de Riga en prit de l'ombrage; il lui refusa cette satisfaction, & parut témoigner peu d'égard pour l'ambassade. Cette conduite ne servit pas à réfroidir dans le cœur du czar le desir qu'il pouvait concevoir d'etre un jour le maître de ces provinces.

De la Livonie on alla dans la Prusse brandebourgeoise, dont une partie a été habitée par les anciens Vandales; la Prusse polonaise avait été comprise dans la Sarmatie d'Europe; la brandebourgeoise était un pays pauvre, mal peuplé, mais où l'électeur, qui se fit donner depuis le titre de roi, étalait une magnificence nouvelle & ruineuse. Il se piqua de recevoir l'ambassade dans sa ville de Kœnigsberg avec un faste royal. On se fit de part & d'autre les présens les plus magnifiques. Le contraste de la parure française que la cour de Berlin affectait, avec les longues robes asiatiques des Russes, leurs bonnets rehaussés de perles & de pierreries, leurs cimeterres pendants à la ceinture, fit un effet singulier. Le czar était vêtu à l'allemande. Un prince de Géorgie qui était avec lui vêtu à la

mode des Perſans, étalait une autre ſorte de magnificence : c'eſt le même qui fut pris à la journée de Narva, & qui eſt mort en Suède.

Pierre mépriſait tout ce faſte ; il eût été à deſirer qu'il eût également mépriſé ces plaiſirs de table dans leſquels l'Allemagne mettait alors ſa gloire (*). Ce fut dans un de ces repas trop à la mode alors, auſſi dangereux pour la ſanté que pour les mœurs, qu'il tira l'épée contre ſon favori *Le Fort* ; mais il témoigna le même regret de cet emportement paſſager, qu'*Aléxandre* en eut du meurtre de *Clitus* ; il demanda pardon à *Le Fort*. Il diſait qu'il voulait réformer ſa nation, & qu'il ne pouvait pas encor ſe réformer lui-même. Le général *Le Fort*, dans ſon manuſcrit, loue encor plus le fonds du caractère du czar qu'il ne blâme cet excès de colère.

L'ambaſſade paſſe par la Poméranie, par Berlin ; une partie prend ſa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que ſon grand commerce rendait déja puiſſante, mais non pas auſſi opulente & auſſi ſociable qu'elle l'eſt devenue depuis. On tourne vers Minden, on paſſe la Veſtphalie ; & enfin on arrive par Clèves dans Amſterdam.

Le czar ſe rendit dans cette ville quinze jours avant l'ambaſſade ; il logea d'abord dans la maiſon de la compagnie des Indes ;

(*) Mémoires MSS. de *Le Fort*

mais bien-tôt il choisit un petit logement dans les chantiers de l'amirauté. Il prit un habit de pilote, & alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisait alors beaucoup plus de vaisseaux encor qu'aujourd'hui. Ce village est aussi grand, aussi peuplé, aussi riche, & plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le czar admira cette multitude d'hommes toûjours occupés; l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuse à construire un vaisseau, & à le munir de tous ses agrès, & cette quantité incroyable de magasins & de machines qui rendent le travail plus facile & plus sûr. Le czar commença par acheter une barque, à laquelle il fit de ses mains un mât brisé; ensuite il travailla à toutes les parties de la construction d'un vaisseau; menant la même vie que les artisans de Sardam; s'habillant, se nourrissant comme eux; travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuse borde le village, & dans lesquels on scie le sapin & le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers sous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appellait communément *maître Pierre*, *Peterbas*, & les ouvriers d'abord interdits d'avoir un souverain pour compagnon, s'y accoutumèrent familiérement.

Tandis qu'il maniait à Sardam le compas & la hache, on lui confirma la nouvelle de la scission de la Pologne, & de la dou-

ble nomination de l'électeur *Auguste* & du prince de *Conti*. Le charpentier de Sardam promit aussi-tôt trente mille hommes au roi *Auguste*. Il donnait de son attelier des ordres à son armée d'Ukraine assemblée contre les Turcs.

1697. 11 Août. Ses troupes remportaient une victoire contre les Tartares, assez près d'Asoph, & même quelques mois après elles prirent la ville d'Or, ou Orkapi, que nous nommons Précop. Pour lui il persistait à s'instruire dans plus d'un art; il allait de Sardam à Amsterdam travailler chez le célèbre anatomiste *Ruisch*; il faisait des opérations de chirurgie, qui en un besoin pouvaient le rendre utile à ses officiers, ou à lui-même. Il s'instruisait de la physique naturelle dans la maison du bourguemestre *Vitsen* citoyen recommandable à jamais par son patriotisme, & par l'emploi de ses richesses immenses qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers, & frétant des vaisseaux à ses dépens, pour découvrir de nouvelles terres.

Peterbas ne suspendit ses travaux que pour aller voir sans cérémonie, à Utrecht & à la Haye, *Guillaume* roi d'Angleterre & Stadthouder des provinces-unies. Le général *Le Fort* était seul en tiers avec les deux monarques. Il assista ensuite à la cérémonie de l'entrée de ses ambassadeurs, & à leur audience; ils présentèrent en son nom aux

députés des états, six cents des plus belles martres zibelines; & les états outre le présent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaine d'or & d'une médaille, leur donnèrent trois carosses magnifiques. Ils reçurent les premières visites de tous les ambassadeurs plénipotentiaires qui étaient au congrès de Risvick, excepté des Français, à qui ils n'avaient pas notifié leur arrivée, non-seulement parce que le czar prenait le parti du roi *Auguste* contre le prince de *Conti*, mais parce que le roi *Guillaume* dont il cultivait l'amitié ne voulait point la paix avec la France.

De retour à Amsterdam il y reprit ses premières occupations, & acheva de ses mains un vaisseau de soixante piéces de canons qu'il avait commencé, & qu'il fit partir pour Arcangel, n'aiant pas alors d'autre port sur les mers de l'Océan. Non-seulement il faisait engager à son service des refugiés Français, des Suisses, des Allemands: mais il faisait partir des artisants de toute espèce pour Moscou, & n'envoyait que ceux qu'il avait vû travailler lui-même. Il est très-peu de métiers & d'arts qu'il n'approfondit dans les détails: il se plaisait sur-tout à réformer les cartes des géographes, qui alors plaçaient au hazard toutes les positions des villes & des fleuves de ses états peu connus. On a conservé la carte sur laquelle il traça la communication de la mer caspienne & de la mer noire, qu'il avait déja projettée, & dont il avait chargé un ingé-

nieur allemand nommé *Brakel*. La jonction de ces deux mers était plus facile que celle de l'Océan & de la Méditerranée, exécutée en France; mais l'idée d'unir la mer d'Asoph & la caspienne effrayait alors l'imagination. De nouveaux établissemens dans ce pays lui paraissaient d'autant plus convenables, que ces succès lui donnaient de nouvelles espérances.

Juillet 1696. Ses troupes commandées par le général *Shein* & par le prince *Dolgorouki*, venaient de remporter une victoire auprès d'Asoph sur les Tartares, & même sur un corps de janissaires que le sultan *Mustapha* leur avait envoyé. Ce succès servit à le faire respecter davantage de ceux qui blâmaient un souverain d'avoir quitté ses états pour exercer des métiers dans Amsterdam. Ils virent que les affaires du monarque ne souffraient pas des travaux du philosophe voyageur & artisan.

Il continua dans Amsterdam ses occupations ordinaires de constructeur de vaisseaux, d'ingénieur, de géographe de physicien pratique, jusqu'au milieu de Janvier 1698, & alors il partit pour l'Angleterre, toûjours à la suite de sa propre ambassade.

Le roi *Guillaume* lui envoya son yacht, & deux vaisseaux de guerre. Sa manière de vivre fut la même que celle qu'il s'était prescrite dans Amsterdam, & dans Sardam. Il se logea près du grand chantier à Deptford, & ne s'occupa guères qu'à s'instruire.

Les conſtructeurs hollandais ne lui avaient enſeigné que leur méthode & leur routine: il connut mieux l'art en Angleterre; les vaiſſeaux s'y bâtiſſaient ſuivant des proportions mathématiques. Il ſe perfectionna dans cette ſcience, & bientôt il en pouvait donner des leçons. Il travailla ſelon la méthode angláiſe à la conſtruction d'un vaiſſeau, qui ſe trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L'art de l'horlogerie déja perfectionné à Londres attira ſon attention; il en connut parfaitement toute la théorie. Le capitaine & ingénieur *Perri*, qui le ſuivit de Londres en Ruſſie, dit que depuis la fonderie des canons, juſqu'à la filerie des cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'obſervât & auquel il ne mit la main, toutes les fois qu'il était dans les atteliers.

On trouva bon, pour cultiver ſon amitié, qu'il engageât des ouvriers comme il avait fait en Hollande: mais outre les artiſans, il eut ce qu'il n'aurait pas trouvé ſi aiſément à Amſterdam, des Mathématiciens. *Fergußon* Ecoſſais, bon géomètre, ſe mit à ſon ſervice: c'eſt lui qui a établi l'arithmétique en Ruſſie dans les bureaux des finances, où l'on ne ſe ſervait auparavant que de la méthode tartare de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal, methode qui ſuppléait à l'écriture, mais embarraſſante & fautive, parce qu'après le calcul on ne peut voir ſi on s'eſt trompé. Nous n'avons connu les chiffres indiens dont nous nous ſervons que par les Arabes, au neu-

viéme ſiècle; l'empire de Ruſſie ne les a reçus que mille ans après; c'eſt le ſort de tous les arts; ils ont fait lentement le tour du monde. Deux jeunes gens de l'école des mathématiques accompagnèrent *Fergusson*, & ce fut le commencement de l'école de marine que *Pierre* établit depuis. Il obſervait & calculait les éclipſes avec *Fergusson*. L'ingénieur *Perri*, quoique très mécontent de n'avoir pas été aſſez récompenſé, avoue que *Pierre* s'était inſtruit dans l'aſtronomie: il connaiſſait bien les mouvemens des corps céleſtes, & même les loix de la gravitation qui les dirige. Cette force ſi démontrée, & avant le grand *Newton* ſi inconnue, par laquelle toutes les planètes pèſent les unes ſur les autres, & qui les retient dans leurs orbites, était déja familière à un ſouverain de la Ruſſie, tandis qu'ailleurs on ſe repaiſſait de tourbillons chimériques, & que dans la patrie de *Galilée* des ignorans ordonnaient à des ignorans de croire la terre immobile.

Perri partit de ſon côté pour aller travailler à des jonctions de rivières, à des ponts, à des écluſes. Le plan du czar était de faire communiquer par des canaux l'océan, la mer caſpienne, & la mer noire.

On ne doit pas omettre que des négocians anglais, à la tête deſquels ſe mit le marquis de *Carmarthen* amiral, lui donnèrent quinze mille livres ſterling pour obtenir la permiſſion de débiter du tabac en Ruſſie. Le patriarche par une ſévérité mal entendue avait proſcrit cet objet de com-

merce ; l'église russe défendait le tabac comme un péché. *Pierre* mieux instruit, & qui parmi tous les changemens projettés méditait la réforme de l'église, introduisit ce commerce dans ses états.

Avant que *Pierre* quittât l'Angleterre, le roi *Guillaume* lui fit donner le spectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On ne se doutait pas alors que le czar en livrerait un jour de véritables contre les Suédois, & qu'il remporterait des victoires sur la mer baltique. Enfin *Guillaume* lui fit présent du vaisseau sur lequel il avait coutume de passer en Hollande, nommé le *Royal transport*, aussi bien construit que magnifique. *Pierre* retourna sur ce vaisseau en Hollande à la fin de Mai 1698. Il amenait avec lui trois capitaines de vaisseau de guerre, vingt-cinq patrons de vaisseau nommés aussi capitaines, quarante lieutenants, trente pilotes, trente chirurgiens, deux cents cinquante canonniers, & plus de trois cents artisans. Cette colonie d'hommes habiles en tout genre, passa de Hollande à Arcangel avec le *Royal transport*, & de là fut répandue dans les endroits où leurs services étaient nécessaires. Ceux qui furent engagés à Amsterdam prirent la route de Narva, qui apartenait à la Suède.

Pendant qu'il faisait ainsi transporter les arts d'Angleterre & de Hollande dans son pays, les officiers qu'il avait envoyés à Rome & en Italie, engageaient aussi quelques artistes. Son général *Sheremeto*, qui était

à la tête de ſon ambaſſade en Italie, allait de Rome à Naples, à Veniſe, à Malthe; & le czar paſſa à Vienne avec les autres ambaſſadeurs. Il avait à voir la diſcipline guerrière des Allemans après les flottes anglaiſes, & les atteliers de Hollande. La politique avait encor autant de part au voyage que l'inſtruction. L'empereur était l'allié néceſſaire du czar contre les Turcs. *Pierre* vit *Léopold* incognitò. Les deux monarques s'entretinrent debout pour éviter les embarras du cérémonial.

Il n'y eut rien de marqué dans ſon ſéjour à Vienne, que l'ancienne fête de l'*hôte* & de l'*hôteſſe*, que *Léopold* renouvella pour lui, & qui n'avait point été en uſage pendant ſon règne. Cette fête qui ſe nomme *Würtchafft* ſe célèbre de cette manière. L'empereur eſt l'hôtelier, l'impératrice l'hôtelière, le roi des Romains, les archiducs, les archiducheſſes ſont d'ordinaire les aides, & reçoivent dans l'hôtellerie toutes les nations vêtues à la plus ancienne mode de leur pays: ceux qui ſont apellés à la fête tirent au ſort des billets. Sur chacun de ces billets eſt écrit le nom de la nation, & de la condition qu'on doit repréſenter. L'un a un billet de mandarin chinois, l'autre de mirza tartare, de ſatrape perſan, ou de ſénateur romain; une princeſſe tire un billet de jardinière, ou de laitière; un prince eſt payſan ou ſoldat. On forme des danſes convenables à tous ces caractères. L'hôte & l'hôteſſe & ſa famille ſervent à table. Telle

est l'ancienne institution : (*) mais dans cette occasion le roi des Romains *Joseph* & la comtesse de *Traun* représentèrent les anciens Egyptiens ; l'archiduc *Charles* & la comtesse de *Valstein* figuraient les Flamands du tems de *Charles-Quint*. L'archiduchesse *Marie Elizabeth* & le comte de *Traun* étaient en Tartares ; l'archiduchesse *Joséphine* avec le comte de *Vorkla* étaient à la Persane ; l'archiduchesse *Mariamne* & le prince *Maximilien* de Hanovre en paysans de la nord-Hollande. *Pierre* s'habilla en paysan de Frise, & on ne lui adressa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toûjours du grand czar de Russie. Ce sont de très petites particularités, mais ce qui rappelle les anciennes mœurs peut à quelques égards mériter qu'on en parle.

Pierre était prêt de partir de Vienne pour aller achever de s'instruire à Venise, lorsqu'il eut la nouvelle d'une révolte qui troublait ses états.

(*) MSS. de Petersbourg & de *le Fort*.



CHAPITRE DIXIEME.

CONJURATION PUNIE.

Milice des ſtrélitz abolie. Changemens dans les uſages, dans les mœurs, dans l'état & dans l'égliſe.

IL avait pourvû à tout en partant, & même aux moyens de réprimer une rébellion. Ce qu'il faiſait de grand & d'utile pour ſon pays, fut la cauſe même de cette révolte.

De vieux boyards à qui les anciennes coutumes étaient chères, des prêtres à qui les nouvelles paraiſſaient des ſacrilèges, commencèrent les troubles. L'ancien parti de la princeſſe *Sophie* ſe réveilla. Une de ſes ſœurs, dit-on, renfermée avec elle dans le même monaſtère, ne ſervit pas peu à exciter les eſprits: on repréſentait de tous côtés combien il était à craindre que des étrangers ne vinſſent inſtruire la nation. (*) Enfin, qui le croirait? la permiſſion que le czar avait donnée de vendre du tabac dans ſon empire malgré le clergé, fut un des grands motifs des ſéditieux. La ſuperſtition qui dans toute la terre eſt un fléau ſi funeſte, & ſi cher aux peuples, paſſa du peuple ruſſe aux ſtrélitz répandus ſur les frontières de

(*) MSS. de *le Fort*.

la Lithuanie : ils s'assemblèrent, ils marchèrent vers Moscou, dans le dessein de mettre *Sophie* sur le trône & de fermer le retour à un czar qui avait violé les usages, en osant s'instruire chez les étrangers. Le corps commandé par *Shein* & par *Gordon*, mieux discipliné qu'eux, les battit à quinze lieuës de Moscou : mais cette supériorité d'un général étranger sur l'ancienne milice, dans laquelle plusieurs bourgeois de Moscou étaient enrollés, irrita encor la nation.

Pour étouffer ces troubles, le czar part secrettement de Vienne, passe par la Pologne, voit incognitò le roi *Auguste*, avec lequel il prend déja des mesures pour s'agrandir du côté de la mer baltique. Il arrive enfin à Moscou, & surprend tout le monde par sa présence : il récompense les troupes qui ont vaincu les strélitz : les prisons étaient pleines de ces malheureux. Si leur crime était grand, le châtiment le fut aussi. Leurs chefs, plusieurs officiers & quelques prêtres, furent condamnés à la mort ; (*) quelques-uns furent roués, deux femmes enterrées vives. On pendit autour des murailles de la ville, & on fit périr dans d'autres supplices deux mille strélitz ; (†) leurs corps restèrent deux jours exposés sur les grands chemins, & surtout autour du monastère où résidaient les princesses *Sophie* & *Eudoxe*. On érigea des colonnes de pierre,

Septemb. 1698

(*) Mémoires du capitaine & ingénieur *Perri* employé en Russie par *Pierre le Grand*. MSS. de *le Fort*.

(†) MSS. de *le Fort*.

où le crime & le châtiment furent gravés. Un très grand nombre qui avaient leurs femmes & leurs enfans à Moscou furent dispersés avec leur famille dans la Sibérie; dans le royaume d'Astracan, dans le pays d'Asoph: par là, du moins, leur punition fut utile à l'état; ils servirent à défricher & à peupler des terres qui manquaient d'habitans & de culture.

Peut-être si le czar n'avait pas eu besoin d'un exemple terrible, il eût fait travailler aux ouvrages publics une partie des strélitz qu'il fit exécuter, & qui furent perdus pour lui & pour l'état; la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup, surtout dans un pays où la population demandait tous les soins d'un législateur: mais il crut devoir étonner & subjuguer pour jamais l'esprit de la nation par l'appareil & par la multitude des supplices. Le corps entier des strélitz, qu'aucun de ses prédécesseurs n'aurait osé seulement diminuer, fut cassé à perpétuité, & leur nom aboli. Ce grand changement se fit sans la moindre résistance, parce qu'il avait été préparé. Le sultan des Turcs *Osman*, comme on l'a déja remarqué, fut déposé dans le même siécle & égorgé, pour avoir laissé seulement soupçonner aux janissaires qu'il voulait diminuer leur nombre. *Pierre* eut plus de bonheur, aiant mieux pris ses mesures. Il ne resta de toute cette grande milice des strélitz que quelques faibles régimens qui n'étaient plus dangereux, & qui cependant conser-

vant encor leur ancien esprit se révoltèrent dans Astracan en 1705, mais furent bientôt réprimés.

Autant que *Pierre* avait déployé de sévérité dans cette affaire d'état, autant il montra d'humanité quand il perdit quelque tems après son favori *le Fort*, qui mourut d'une mort prématurée à l'âge de quarante-six ans. 12 Mars
Il l'honora d'une pompe funèbre telle qu'on 1699 n.st.
en fait aux grands souverains. Il assista lui-même au convoi une pique à la main, marchant après les capitaines au rang de lieutenant qu'il avait pris dans le grand régiment du général, enseignant à la fois à sa noblesse à respecter le mérite & les grades militaires.

On connut après la mort de *le Fort*, que les changemens préparés dans l'état ne venaient pas de lui, mais du czar. Il s'était confirmé dans ses projets par les conversations avec *le Fort*, mais il les avait tous conçus, & il les exécuta sans lui.

Dès qu'il eut détruit les strélitz, il établit des régimens reguliers sur le modèle allemand: ils eurent des habits courts & uniformes, au lieu de ces jaquettes incommodes dont ils étaient vétus auparavant; l'exercice fut plus régulier.

Les gardes préobazinski étaient déja formés: ce nom leur venait de cette première compagnie de cinquante hommes que le czar jeune encor avait exercée dans la retraite de Préobazinski, du tems que sa sœur

Sophie gouvernait l'état ; & l'autre régiment des gardes était aussi établi.

Comme il avait passé lui-même par les plus bas grades militaires, il voulut que les fils de ses boyards & de ses knès commençassent par être soldats avant d'être officiers. Il en mit d'autres sur la flotte à Véronise & vers Asoph, & il falut qu'ils fissent l'aprentissage de matelot. On n'osait refuser un maître qui avait donné l'exemple. Les Anglais & les Hollandais travaillaient à mettre cette flotte en état, à construire des écluses, à établir des chantiers où l'on pût caréner les vaisseaux à sec, à reprendre le grand ouvrage de la jonction du Tanaïs & du Volga, abandonné par l'Allemand *Brakel*. Dès lors les réformes dans son conseil d'état, dans les finances, dans l'église, dans la societé même, furent commencées.

Les finances étaient à peu près administrées comme en Turquie. Chaque boyard payait pour ses terres une somme convenue, qu'il levait sur ses paysans serfs ; le czar établit pour ses receveurs des bourgeois, des bourguemestres qui n'étaient pas assez puissans pour s'arroger le droit de ne payer au trésor public que ce qu'ils voudraient. Cette nouvelle administration des finances fut ce qui lui coûta le plus de peine : il falut essayer de plus d'une méthode avant de se fixer.

La réforme dans l'église, qu'on croit partout difficile & dangereuse, ne le fut point pour lui. Les patriarches avaient quelques-

fois

fois combattu l'autorité du trône, ainſi que les ſtrélitz; *Nicon* avec audace, *Joachim* un des ſucceſſeurs de *Nicon* avec ſoupleſſe. Les évêques s'étaient arrogé le droit du glaive, celui de condamner à des peines afflictives & à la mort, droit contraire à l'eſprit de la religion & au gouvernement: cette uſurpation ancienne leur fut ôtée. Le patriarche *Adrien* étant mort à la fin du ſiècle, *Pierre* déclara qu'il n'y en aurait plus. Cette dignité fut entiérement abolie; les grands biens affectés au patriarchat furent réunis aux finances publiques qui en avaient beſoin. Si le czar ne ſe fit pas le chef de l'égliſe ruſſe, comme les rois de la grande Bretagne le ſont de l'égliſe anglicane, il en fut en effet le maître abſolu, parce que les ſynodes n'oſaient ni déſobéir à un ſouverain deſpotique, ni diſputer contre un prince plus éclairé qu'eux.

Il ne faut que jetter les yeux ſur le préambule de l'édit de ſes réglemens eccléſiaſtiques donné en 1721 pour voir qu'il agiſſait en légiſlateur & en maître. *Nous nous croirions coupables d'ingratitude envers le Très-haut, ſi après avoir réformé l'ordre militaire & le civil, nous négligions l'ordre ſpirituel &c. A ces cauſes, ſuivant l'exemple des plus anciens rois dont la pieté eſt célèbre, nous avons pris ſur nous le ſoin de donner de bons réglemens au clergé.* Il eſt vrai qu'il établit un ſynode pour faire exécuter ſes loix eccléſiaſtiques; mais les membres du ſynode devaient commencer leur miniſtère par un

serment dont lui-même avait écrit & signé la formule : ce serment était celui de l'obéissance : en voici les termes : *Je jure d'être fidèle & obéissant serviteur & sujet à mon naturel & véritable souverain, aux augustes successeurs qu'il lui plaira de nommer en vertu du pouvoir incontestable qu'il en a : Je reconnais qu'il est le juge suprême de ce collège spirituel : je jure par le Dieu qui voit tout, que j'entends & que j'explique ce serment dans toute la force & le sens que les paroles présentent à ceux qui le lisent ou qui l'écoutent.* Ce serment est encor plus fort que celui de suprématie en Angleterre. Le monarque russe n'était pas à la vérité un des pères du synode, mais il dictait leurs loix ; il ne touchait point à l'encensoir, mais il dirigeait les mains qui le portaient.

En attendant ce grand ouvrage, il crut que dans ses états qui avaient besoin d'être peuplés, le célibat des moines était contraire à la nature & au bien public. L'ancien usage de l'église russe est que les prêtres séculiers se marient au moins une fois ; ils y sont même obligés : & autrefois quand ils avaient perdu leur femme, ils cessaient d'être prêtres. Mais une multitude de jeunes gens & de jeunes filles qui font vœu dans un cloitre d'être inutiles, & de vivre aux dépens d'autrui, lui parut dangereux ; il ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, c'est-à-dire, dans un âge où cette tentation ne prend presque jamais, & il défendit qu'on y reçût à quel-

que âge que ce fût un homme revétu d'un emploi public.

Ce réglement a été aboli depuis lui, lorſqu'on a cru devoir plus de condeſcendance aux monaſtères : mais pour la dignité de patriarche, elle n'a jamais été rétablie ; les grands revenus du patriarchat aiant été employés au payement des troupes.

Ces changemens excitèrent d'abord quelques murmures ; un prêtre écrivit que *Pierre* était l'antechriſt, parce qu'il ne voulait point de patriarche : & l'art de l'imprimerie que le czar encourageait ſervit à faire imprimer contre lui des libelles : mais auſſi un autre prêtre répondit que ce prince ne pouvait être l'antechriſt, parce que le nombre de 666 ne ſe trouvait pas dans ſon nom, & qu'il n'avait point le ſigne de la bête. Les plaintes furent bientôt réprimées. *Pierre* en effet donna bien plus à ſon égliſe qu'il ne lui ôta ; car il rendit peu à peu le clergé plus régulier & plus ſavant. Il a fondé à Moſcou trois collèges, où l'on aprend les langues, & où ceux qui ſe deſtinaient à la prêtriſe étaient obligés d'étudier.

Une des réformes les plus néceſſaires, était l'abolition, ou du moins l'adouciſſement de trois grands carêmes ; ancien aſſujettiſſement de l'égliſe grecque, auſſi pernicieux pour ceux qui travaillent aux ouvrages publics, & ſurtout pour les ſoldats, que le fut l'ancienne ſuperſtition des Juifs de ne point combattre le jour du ſabat. Auſſi le czar diſpenſa-t-il au moins ſes troupes

& ses ouvriers de ces carêmes, dans lesquels d'ailleurs, s'il n'était pas permis de manger, il était d'usage de s'enyvrer. Il les dispensa même de l'abstinence les jours maigres; les aumoniers de vaisseau & de régiment furent obligés d'en donner l'exemple, & le donnèrent sans répugnance.

Le calendrier était un objet important. L'année fut autrefois réglée dans tous les pays de la terre par les chefs de la religion; non seulement à cause des fètes, mais parce qu'anciennement l'astronomie n'était guères connue que des prêtres. L'année commençait au 1 de Septembre chez les Russes; il ordonna que désormais l'année commencerait au premier Janvier, comme dans nôtre Europe. Ce changement fut indiqué pour l'année 1700 à l'ouverture du siécle, qu'il fit célébrer par un jubilé & par de grandes solemnités. La populace admirait comment le czar avait pû changer le cours du soleil. Quelques obstinés, persuadés que DIEU avait créé le monde en Septembre continuèrent leur ancien stile: mais il changea dans les bureaux, dans les chancelleries, & bientôt dans tout l'empire. *Pierre* n'adoptait pas le calendrier grégorien, que les mathématiciens anglais rejettaient, & qu'il faudra bien un jour recevoir dans tous les pays.

Depuis le cinquiéme siécle, tems auquel on avait connu l'usage des lettres, on écrivait sur des rouleaux, soit d'écorce, soit de parchemin, & ensuite sur du papier. Le

czar fut obligé de donner un édit par lequel il était ordonné de n'écrire que ſelon nôtre uſage.

La réforme s'étendit à tout. Les mariages ſe faiſaient auparavant comme dans la Turquie & dans la Perſe, où l'on ne voit celle qu'on épouſe que lorſque le contrat eſt ſigné, & qu'on ne peut plus s'en dédire. Cet uſage eſt bon chez des peuples où la polygamie eſt établie, & où les femmes ſont renfermées; il eſt mauvais pour les pays où l'on eſt réduit à une femme, & où le divorce eſt rare.

Le czar voulut accoutumer ſa nation aux mœurs & aux coûtumes des nations chez leſquelles il avait voyagé, & dont il avait tiré tous les maîtres qui inſtruiſaient alors la ſienne.

Il était utile que les Ruſſes ne fuſſent point vétus d'une autre manière que ceux qui leur enſeignaient les arts; la haine contre les étrangers étant trop naturelle aux hommes, & trop entretenue par la différence des vétemens. L'habit de cérémonie qui tenait alors du polonais, du tartare, & de l'ancien hongrois, était, comme on l'a dit, très noble; mais l'habit des bourgeois & du bas peuple reſſemblait à ces jaquettes pliſſées vers la ceinture qu'on donne encor à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. En général la robe fut autrefois le vétement de toutes les nations; ce vétement demandait moins de façon & moins d'art; on laiſſait croître ſa barbe par

la même raiſon. Le czar n'eut pas de peine à introduire l'habit de nos nations & la coutume de ſe raſer à ſa cour : mais le peuple fut plus difficile ; on fut obligé d'impoſer une taxe ſur les habits longs & ſur les barbes. On ſuſpendait aux portes de la ville des modèles de juſt'aucorps : on coupait les robes & les barbes à qui ne voulait pas payer. Tout cela s'exécutait gayement, & cette gayeté même prévint les ſéditions.

L'attention de tous les légiſlateurs fut toûjours de rendre les hommes ſociables ; mais pour l'être, ce n'eſt pas aſſez d'être raſſemblés dans une ville, il faut ſe communiquer avec politeſſe : cette communication adoucit partout les amertumes de la vie. Le czar introduiſit les *aſſemblées*, en italien *ridotti*, mot que les gazetiers ont traduit par le terme impropre de *redoute*. Il fit inviter à ces aſſemblées les dames avec leurs filles habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe : il donna même des réglemens pour ces petites fêtes de ſocieté. Ainſi juſqu'à la civilité de ſes ſujets, tout fut ſon ouvrage & celui du tems.

Pour mieux faire goûter ces innovations, il abolit le mot de *golut*, *eſclave*, dont les Ruſſes ſe ſervaient quand ils pouvaient parler aux czars, & quand ils préſentaient des requêtes ; il ordonna qu'on ſe ſervît du mot de *raad*, qui ſignifie *ſujet*. Ce changement n'ôta rien à l'obéiſſance, & devait concilier l'affection. Chaque mois voiait un établiſſement ou un changement nouveau.

Il porta l'attention jusqu'à faire placer sur le chemin de Moscou à Véronise, des poteaux peints qui servaient de colomnes milliaires de verste en verste, c'est-à-dire, à la distance de sept cents cinquante pas, & fit construire des espèces de caravanserais de vingt verstes en vingt verstes.

En étendant ainsi ses soins sur le peuple, sur les marchands, sur les voyageurs, il voulut mettre quelque pompe dans sa cour, haïssant le faste dans sa personne, & le croyant nécessaire aux autres. Il institua l'ordre de *St. André* (*) à l'imitation de ces ordres dont toutes les cours de l'Europe sont remplies. *Golovin*, successeur de *Le Fort* dans la dignité de grand amiral, fut le premier chevalier de cet ordre. On regarda l'honneur d'y être admis comme une grande récompense. C'est un avertissement qu'on porte sur soi d'être respecté par le peuple; cette marque d'honneur ne coûte rien à un souverain, & flatte l'amour propre d'un sujet sans le rendre puissant.

Tant d'innovations utiles étaient reçues avec applaudissement de la plus saine partie de la nation, & les plaintes des partisans des anciennes mœurs étaient étouffées par les acclamations des hommes raisonnables.

Pendant que *Pierre* commençait cette création dans l'intérieur de ses états, une trêve avantageuse avec l'empire turc le mettait en liberté d'étendre ses frontiéres d'un au-

(*) 10 Septembre 1698. On suit toujours le nouveau stile.

tre côté. *Mustapha second* vaincu par le prince *Eugène* à la bataille de Zenta en 1697 aiant perdu la Morée conquise par les Vénitiens, & n'aiant pû défendre Asoph, fut obligé de faire le paix avec tous ses vain-
1699. 26. Janv. queurs; elle fut concluë à Carlovits entre Petervaradin & Salankemen, lieux devenus célèbres par ses défaites. Temisvar fut la borne des possessions allemandes, & des domaines ottomans. Kaminiek fut rendu aux Polonais; la Morée & quelques villes de la Dalmatie prises par les Vénitiens leur restèrent pour quelque tems; & *Pierre premier* demeura maître d'Asoph & de quelques forts construits dans les environs. Il n'était guères possible au czar de s'agrandir du côté des Turcs, dont les forces auparavant divisées, & maintenant réunies, seraient tombées sur lui. Ses projets de marine étaient trop grands pour les Palus-Méotides. Les établissemens sur la mer caspienne ne comportaient pas une flotte guerrière: il tourna donc ses desseins vers la mer baltique, sans abandonner la marine du Tanaïs, & du Volga.



CHAPITRE ONZIEME.

GUERRE CONTRE LA SUEDE.

Bataille de Narva.

IL s'ouvrait alors une grande scène vers Année
les frontières de la Suède. Une des princi- 1700.
pales causes de toutes les révolutions qui
arrivèrent de l'Ingrie jusqu'à Dresde, & qui 1700.
désolèrent tant d'états pendant dix-huit années, fut l'abus du pouvoir suprême dans *Charles onze* roi de Suède, père de *Charles douze*. On ne peut trop répéter ce fait, il importe à tous les trônes & à tous les peuples. Presque toute la Livonie avec l'Estonie entière, avait été abandonnée par la Pologne au roi de Suède *Charles onze*, qui succéda à *Charles dix* précisément pendant le traité d'Oliva: elle fut cédée, comme c'est l'usage, sous la réserve de tous ses privilèges. *Charles onze* les respecta peu. *Jean Reinold Patkul*, gentilhomme livonien, vint à Stockolm en 1692 à la tête de six députés de la province, porter aux pieds du trône des plaintes respectueuses & fortes: (*) pour

(*) *Norberg* chapelain & confesseur de *Charles XII* dit dans son histoire, *qu'il eut l'insolence de se plaindre des vexations, & qu'on le condamna à perdre l'honneur & la vie*. C'est parler en prêtre du despotisme. Il eût dû remarquer qu'on ne peut ôter l'honneur à un citoyen qui fait son devoir.

toute réponſe on mit les ſix députés en priſon, & on condamna *Patkul* à perdre *l'honneur & la vie:* il ne perdit ni l'un ni l'autre; il s'évada, & reſta quelque tems dans le pays de Vaud en Suiſſe. Lorſque depuis il aprit qu'*Auguſte* électeur de Saxe avait promis à ſon avénement au trône de Pologne de recouvrer les provinces arrachées au royaume, il courut à Dreſde repréſenter la facilité de reprendre la Livonie, & de ſe venger ſur un roi de dix-ſept ans des conquêtes de ſes ancêtres.

Dans le même tems le czar *Pierre* penſait à ſe ſaiſir de l'Ingrie & de la Carélie. Les Ruſſes avaient autrefois poſſédé ces provinces. Les Suédois s'en étaient emparés par le droit de la guerre, dans les tems des faux *Démétrius:* ils les avaient conſervées par des traités. Une nouvelle guerre & de nouveaux traités pouvaient les donner à la Ruſſie. *Patkul* alla de Dreſde à Moſcou; & animant deux monarques à ſa propre vengeance, il cimenta leur union, & hâta leurs préparatifs pour ſaiſir tout ce qui eſt à l'orient & au midi de la Finlande.

Préciſément dans le même tems le nouveau roi de Danemark *Fréderic IV* ſe liguait avec le czar & le roi de Pologne contre le jeune *Charles*, qui ſemblait devoir ſuccomber. *Patkul* eut la ſatisfaction d'aſſiéger les Suédois dans Riga, capitale de la Livonie, & de preſſer le ſiége en qualité de général-major.

Le czar fit marcher environ ſoixante mille

hommes vers l'Ingrie. Il eſt vrai que dans 1700.
cette grande armée il n'y avait guères que douze mille ſoldats bien aguerris qu'il avait diſciplinés lui-même, tels que ſes deux régimens des gardes, & quelques autres; le reſte était des milices mal armées; il y avait quelques Coſaques, & des Tartares circaſſiens: mais il trainaît après lui cent quarante-cinq piéces de canon. Il mit le ſiége devant Narva, petite ville en Ingrie qui a un port commode; & il était très vraiſemblable que la place ſerait bientôt emportée.

Toute l'Europe ſait comment *Charles douze*, Septemb.
n'aiant pas dix-huit ans accomplis, alla attaquer tous ſes ennemis l'un après l'autre, deſcendit dans le Danemark, finit la guerre de Danemark en moins de ſix ſemaines, envoya du ſecours à Riga, en fit lever le ſiége, & marcha aux Ruſſes devant Narva au milieu des glaces au mois de Novembre.

Le czar comptant ſur la priſe de la ville 18. Nov.
était allé à Novogorod, amenant avec lui ſon favori *Menzikoff*, alors lieutenant dans la compagnie des bombardiers du régiment Préobazinski, devenu depuis feld-maréchal & prince, homme dont la ſingulière fortune mérite qu'on en parle ailleurs avec plus d'étenduë.

Pierre laiſſa ſon armée & ſes inſtructions pour le ſiége au prince *de Croy*, originaire de Flandres, qui depuis peu était paſſé à (*) ſon ſervice. Le prince *Dolgorouki* fut

(*) Voyez l'hiſtoire de *Charles XII*.

1700. le commiſſaire de l'armée. La jalouſie entre ces deux chefs, & l'abſence du czar, furent en partie cauſe de la défaite inouïe de Narva. *Charles douze* aiant débarqué à Pernau en Livonie avec ſes troupes au mois d'Octobre, s'avance au nord à Révell, défait dans ces quartiers un corps avancé de Ruſſes. Il marche, & en bat encor un autre. Les fuyards retournent au camp devant Narva, & y portent l'épouvante. Cependant on était déja au mois de Novembre. Narva quoique mal aſſiégée était prête de ſe rendre. Le jeune roi de Suède n'avait pas alors avec lui neuf mille hommes, & ne pouvait oppoſer que dix piéces d'artillerie à cent quarante-cinq canons dont les retranchemens des Ruſſes étaient bordés. Toutes les rélations de ce tems-là, tous les hiſtoriens ſans exception, font monter l'armée ruſſe devant Narva à quatre-vingts mille combatans. Les mémoires qu'on m'a fait tenir diſent ſoixante, d'autres quarante mille; quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que *Charles* n'en avait pas neuf mille, & que cette journée eſt une de celles qui prouvent que les grandes victoires ont ſouvent été remportées par le plus petit nombre depuis la bataille d'Arbelles.

Charles ne balança pas à attaquer avec ſa petite troupe cette armée ſi ſupérieure; & profitant d'un vent violent & d'une groſſe neige que ce vent portait contre les Ruſſes,
30. Nov. il fondit dans leurs retranchemens à l'aide de quelques piéces de canon avantageuſe-

ment poſtées. Les Ruſſes n'eurent pas le tems de ſe reconnaître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnait au viſage, foudroyés par les canons qu'ils ne voyaient pas, & n'imaginant point quel petit nombre ils avaient à combattre.

Le duc *de Croy* voulut donner des ordres, & le prince *Dolgorouki* ne voulut pas les recevoir. Les officiers ruſſes ſe ſoulèvent contre les officiers allemands; ils maſſacrent le ſecretaire du duc, le colonel *Lyon*, & pluſieurs autres. Chacun quitte ſon poſte; le tumulte, la confuſion, la terreur panique ſe répand dans toute l'armée. Les troupes ſuédoiſes n'eurent alors à tuer que des hommes qui fuyaient. Les uns courent ſe jetter dans la rivière de Narva, & une foule de ſoldats y fut noyée; les autres abandonnaient leurs armes & ſe mettaient à genoux devant les Suédois. Le duc *de Croy*, le général *Allard*, les officiers allemands, qui craignaient plus les Ruſſes ſoulevés contre eux que les Suédois; vinrent ſe rendre au comte *Steinbock*; le roi de Suède maître de toute l'artillerie, voit trente mille vaincus à ſes pieds, jettant les armes, défilant devant lui nue tête. Le knès *Dolgorouki* & tous les autres généraux moſcovites ſe rendent à lui comme les généraux allemands; & ce ne fut qu'après s'être rendus, qu'ils aprirent qu'ils avaient été vaincus par huit mille hommes. Parmi les priſonniers ſe trouva le fils du roi de Géorgie qui fut envoyé à Stockolm; on

l'appellait *Mittelesky*, *Czarovits*, fils de czar: ce qui eſt une nouvelle preuve que ce titre de czar ou tzar ne tirait point ſon origine des céſars romains.

Du côté de *Charles XII* il n'y eut guères que douze cents ſoldats tués dans cette bataille. Le journal du czar qu'on m'a envoyé de Petersbourg dit qu'en comptant les ſoldats qui périrent au ſiége de Narva & dans la bataille, & qui ſe noyèrent dans leur fuite, on ne perdit que ſix mille hommes. L'indiſcipline & la terreur firent donc tout dans cette journée. Les priſonniers de guerre étaient quatre fois plus nombreux que les vainqueurs; & ſi on en croit *Norberg*, (*) le comte *Piper*, qui fut depuis priſonnier des Ruſſes, leur reprocha qu'à cette bataille le nombre des priſonniers avait excédé huit fois celui de l'armée ſuédoiſe. Si ce fait était vrai, les Suédois auraient fait ſoixante & douze mille priſonniers. On voit par-là combien il eſt rare d'être inſtruit des détails. Ce qui eſt inconteſtable & ſingulier, c'eſt que le roi de Suède permit à la moitié des ſoldats ruſſes de s'en retourner déſarmés, & à l'autre moitié de repaſſer la rivière avec leurs armes. Cette étrange confiance rendit au czar des troupes, qui enfin étant diſciplinées devinrent redoutables. (†)

(*) 439. Tome premier, édition in 4°. à la Haye.

(†) Le Chapelain *Norberg* prétend qu'après la bataille de Narva, le grand Turc écrivit auſſi-tôt une lettre de félicitation au roi de Suède, en ces termes:

Tous les avantages qu'on peut tirer d'une bataille gagnée, *Charles XII* les eut, magazins immenses, bateaux de transport chargés de provisions, postes évacués ou pris, tout le pays à la discrétion des Suédois; voilà quel fut le fruit de la victoire. Narva délivrée, les débris des Russes ne se montrant pas, toute la contrée ouverte jusqu'à Pleskou, le czar parut sans ressource pour soutenir la guerre; & le roi de Suède vainqueur en moins d'une année des monarques de Danemark, de Pologne, & de Russie, fut regardé comme le premier homme de l'Europe, dans un âge où les autres n'osent encor prétendre à la réputation. Mais *Pierre*, qui dans son caractère avait une constance inébranlable, ne fut découragé dans aucun de ses projets.

Un évèque de Russie composa une prière (*) à *St. Nicolas*, au sujet de cette défaite; on la récita dans la Russie. Cette piéce qui fait voir l'esprit du tems & de quelle ignorance *Pierre* a tiré son pays, disait que les enragés & épouvantables Suédois étaient des sorciers: on s'y plaignait d'avoir été abandonné par *St. Nicolas*. Les évèques Russes d'aujourd'hui n'écriraient pas de pareilles piéces: & sans faire tort à *St. Nicolas*, on s'aperçut bientôt que c'était à *Pierre* qu'il falait s'adresser.

Le Sultan Bassa par la grace de Dieu au roi Charles XII. &c. La lettre est datée de l'ére de la création du monde.

(*) Elle est imprimée dans la plûpart des journaux & des piéces de ce tems-là, & se trouve dans l'histoire de *Charles XII* roi de Suède.

CHAPITRE DOUZIEME.

Ressources après la bataille de Narva; ce desastre entiérement réparé. Conquête de Pierre *auprès de Narva même. Ses travaux dans son empire. La personne qui fut depuis impératrice, prise dans le sac d'une ville. Succès de* Pierre*; son triomphe à Moscou.* (*)

ANNÉES 1701, & 1702.

Le czar aiant quitté son armée devant Narva sur la fin de Novembre 1700 pour se concerter avec le roi de Pologne, apprit en chemin la victoire des Suédois. Sa constance était aussi inébranlable que la valeur de *Charles XII* était intrépide & opiniâtre. Il différa ses conférences avec *Auguste* pour apporter un promt remède au desordre des affaires. Les troupes dispersées se rendirent à la grande Novogorod, & de là à Pleskou sur le lac Peipus.

C'était beaucoup de se tenir sur la défensive après un si rude échec; je sais bien, disait-il, que les Suédois seront longtems supérieurs, mais enfin ils nous apprendront à les vaincre.

Pierre

(*) Tiré tout entier, ainsi que les suivans, du journal de *Pierre le Grand* envoyé de Petersbourg.

Pierre, après avoir pourvû aux premiers besoins, après avoir ordonné partout des levées, court à Moscou faire fondre du canon. Il avait perdu tout le sien devant Narva; on manquait de bronze; il prend les cloches des églises & des monastères. Ce trait ne marquait pas de superstition; mais aussi il ne marquait pas d'impiété. On fabrique donc avec des cloches, cent gros canons, cent quarante-trois piéces de campagne depuis trois jusqu'à six livres de balle, des mortiers, des obus; il les envoye à Pleskou. Dans d'autres pays un chef ordonne, & on exécute; mais alors il falait que le czar fît tout par lui-même. Tandis qu'il hâte ces préparatifs, il négotie avec le roi de Danemark, qui s'engage à lui fournir trois régimens de pied, & trois de cavalerie; engagement que ce roi n'osa remplir. 1701.

A peine ce traité est-il signé, qu'il revole vers le théâtre de la guerre; il va trouver le roi *Auguste* à Birzen sur les frontières de Courlande & de Lithuanie. Il falait fortifier ce prince dans la résolution de soutenir la guerre contre *Charles XII*. Il falait engager la diète polonaise dans cette guerre. On sait assez qu'un roi de Pologne n'est que le chef d'une république. Le czar avait l'avantage d'être toûjours obéi; mais un roi de Pologne, un roi d'Angleterre, & aujourd'hui un roi de Suède, négocient toûjours avec leurs sujets. *Putkul* & les Polonais partisans de leur roi assistèrent à ces con- 27. Févr.

1701. férences; *Pierre* promit des subsides, & vingt mille soldats. La Livonie devait être rendue à la Pologne, en cas que la diète voulût s'unir à son roi & l'aider à recouvrer cette province : mais les propositions du czar firent moins d'effet sur la diète que la crainte. Les Polonais redoutaient à la fois de se voir gênés par les Saxons & par les Russes, & ils redoutaient encor plus *Charles XII*. Ainsi le plus nombreux parti conclut à ne point servir son roi, & à ne point combattre.

Les partisans du roi de Pologne s'animèrent contre la faction contraire; & enfin de ce qu'*Auguste* avait voulu rendre à la Pologne une grande province, il en résulta dans ce royaume une guerre civile.

Février. *Pierre* n'avait donc dans le roi *Auguste* qu'un allié peu puissant, & dans les troupes saxonnes qu'un faible secours. La crainte qu'inspirait partout *Charles XII* réduisait *Pierre* à ne se soutenir que par ses propres forces.

1. Mars. Aiant couru de Moscou en Courlande pour s'aboucher avec *Auguste*, il revole de Courlande à Moscou pour hâter l'accomplissement de ses promesses. Il fait en effet marcher le prince *Repnin* avec quatre mille hommes vers Riga, sur les bords de la Duna où les Saxons étaient retranchés.

Juillet. Cette terreur commune augmenta, quand *Charles* passant la Duna, malgré les Saxons campés avantageusement sur le bord opposé, eut remporté une victoire complette; quand sans attendre un moment il eut sou-

mis la Courlande, qu'on le vit avancer 1701
en Lithuanie, & que la faction polonaise
ennemie d'*Auguste* fut encouragée par le
vainqueur.

Pierre n'en suivit pas moins tous ses desseins. Le général *Patkul*, qui avait été l'ame des conférences de Birzen, & qui avait passé à son service, lui fournissait des officiers allemans, disciplinait ses troupes & lui tenait lieu du général *le Fort*; il perfectionnait ce que l'autre avait commencé. Le czar fournissait des relais à tous les officiers, & même aux soldats allemans ou livoniens ou polonais, qui venaient servir dans ses armées; il entrait dans les détails de leur armure, de leur habillement, de leur subsistance.

Aux confins de la Livonie & de l'Estonie, & à l'occident de la province de Novogorod, est le grand lac Peipus, qui reçoit du midi de la Livonie la rivière Vélika, & duquel sort au septentrion la rivière de Naiova, qui baigne les murs de cette ville de Narva, près de laquelle les Suédois avaient remporté leur célèbre victoire. Ce lac a trente de nos lieues communes de long, tantôt douze, tantôt quinze de large: il était nécessaire d'y entretenir une flotte, pour empêcher les vaisseaux suédois d'insulter la province de Novogorod, pour être à portée d'entrer sur leurs côtes, mais surtout pour former des matelots. *Pierre* pendant toute l'année 1701 fit construire sur ce lac cent demi-galères qui

1701. portaient environ cinquante hommes chacune; d'autres barques furent armées en guerre sur le lac Ladoga. Il dirigea lui-même tous les ouvrages, & fit manœuvrer ses nouveaux matelots. Ceux qui avaient été employés en 1697 sur les Palus-Méotides, l'étaient alors près de la Baltique. Il quittait souvent ces ouvrages pour aller à Moscou & dans ses autres provinces affermir toutes les innovations commencées & en faire de nouvelles.

Les princes qui ont employé le loisir de la paix à construire des ouvrages publics, se sont fait un nom: mais que *Pierre* après l'infortune de Nerva s'occupât à joindre par des canaux la mer baltique, la mer caspienne & le Pont-Euxin, il y a là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille. Ce fut en 1702 qu'il commença à creuser ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga. D'autres canaux devaient faire communiquer par des lacs le Tanaïs avec la Duna, dont la mer baltique reçoit les eaux à Riga: mais ce second projet était encor fort éloigné, puisque *Pierre* était bien loin d'avoir Riga en sa puissance.

Charles dévastait la Pologne, & *Pierre* faisait venir de Pologne & de Saxe à Moscou des bergers & des brebis pour avoir des laines avec lesquelles on pût fabriquer de bons draps; il établissait des manufactures de linge, des papéteries: on faisait venir par ses ordres des ouvriers en fer, en laiton, des armuriers, des fondeurs; les

mines de la Sibérie étaient fouillées. Il travaillait à enrichir ſes états & à les defendre. 1702.

Charles pourſuivait le cours de ſes victoires, & laiſſait vers les états du czar aſſez de troupes pour conſerver, à ce qu'il croyait, toutes les poſſeſſions de la Suède. Le deſſein était déjà pris de détrôner le roi *Auguſte*, & de pourſuivre enſuite le czar juſqu'à Moſcou avec ſes armes victorieuſes.

Il y eut quelques petits combats cette année entre les Ruſſes & les Suédois. Ceux-ci ne furent pas toûjours ſupérieurs, & dans les rencontres mêmes où ils avaient l'avantage, les Ruſſes s'aguerriſſaient. Enfin un an après la bataille de Narva le czar avait déja des troupes ſi bien diſciplinées, qu'elles vainquirent un des meilleurs généraux de *Charles*.

Pierre était à Pleskou, & de là il envoyait de tous côtés des corps nombreux pour attaquer les Suédois. Ce ne fut point un étranger, mais un Ruſſe, qui les défit. Son général *Sheremeto* enleva près de Derpt, 11. Janv. ſur les frontières de la Livonie, pluſieurs quartiers au général ſuédois *Slippembac*, par une manœuvre habile; & enſuite le battit lui-même. On gagna pour la première fois des drapeaux ſuédois au nombre de quatre, & c'était beaucoup alors.

Les lacs de Peipus & de Ladoga furent quelque tems après des théatres de batailles navales; les Suédois y avaient le même avantage que ſur terre, celui da la diſcipline & d'un long uſage; cependant les

1702. Russes combattirent quelquefois avec succès sur leurs demi-galères ; & dans un combat général sur le lac Peipus, le feld-maré-
May. chal *Sheremeto* prit une frégate suédoise.

C'était par ce lac Peipus que le czar tenait continuellement la Livonie & l'Estonie en allarme ; ses galères y débarquaient souvent plusieurs régimens ; on se rembarquait quand le succès n'était pas favorable, & s'il l'était, on poursuivait ses avantages.
Juin & Juillet. On battit deux fois les Suédois dans ces quartiers auprès de Derpt, tandis qu'ils étaient victorieux partout ailleurs.

Les Russes dans toutes ces actions étaient toûjours supérieurs en nombre : c'est ce qui fit que *Charles XII* qui combattait si heureusement ailleurs, ne s'inquiéta jamais des succès du czar ; mais il dut considérer que ce grand nombre s'aguerrissait tous les jours, & qu'il pouvait devenir formidable pour lui-même.

Juillet. Pendant qu'on se bat sur terre & sur mer vers la Livonie, l'Ingrie & l'Estonie, le czar apprend qu'une flotte suédoise est destinée pour aller ruiner Arcangel ; il y marche ; on est étonné d'entendre qu'il est sur les bords de la mer glaciale, tandis qu'on le croit à Moscou. Il met tout en état de défense, prévient la descente, trace lui-même le plan d'une citadelle nommée la nouvelle Duina, pose la première pierre, retourne à Moscou, & de là vers le théatre de la guerre.

Charles avançait en Pologne, mais les

Ruſſes avançaient en Ingrie & en Livonie. 1702.
Le maréchal *Sheremeto* va à la rencontre des Suédois, commandés par *Slippembac*; il lui livre bataille auprès de la petite revière d'Embac, & la gagne : il prend ſeize drapeaux & vingt canons. *Norberg* met ce combat au 1 Décembre 1701 & le journal de *Pierre le Grand* le place au 19 Juillet 1702.

Il avance, il met tout à contribution, 6. Août.
il prend la petite ville de Mariembourg ſur les confins de la Livonie & de l'Ingrie. Il y a dans le nord beaucoup de villes de ce nom; mais celle-ci, quoiqu'elle n'exiſte plus, eſt cependant plus célèbre que toutes les autres par l'avanture de l'impératrice *Catherine*.

Cette petite ville s'étant renduë à diſcrétion, les Suédois, ſoit par inadvertance, ſoit à deſſein, mirent le feu aux magaſins. Les Ruſſes irrités détruiſirent la ville & emmenèrent en captivité tout ce qu'ils trouvèrent d'habitans. Il y avait parmi eux une jeune livonienne, élevée chez le miniſtre luthérien du lieu nommé *Gluck*; elle fut du nombre des captives; c'eſt celle-là même qui devint depuis la ſouveraine de ceux qui l'avaient priſe, & qui a gouverné les Ruſſes ſous le nom d'impératrice *Catherine*.

On avait vû auparavant des citoyennes ſur le trône; rien n'était plus commun en Ruſſie, & dans tous les royaumes de l'Aſie, que les mariages des ſouverains avec leurs ſujettes; mais qu'une étrangère

1702. prise dans les ruines d'une ville saccagée soit devenüe la souveraine absolüe de l'empire où elle fut amenée captive, c'est ce que la fortune & le mérite n'ont fait voir que cette fois dans les annales du monde.

La suite de ce succès ne se démentit point en Ingrie; la flotte des demi-galères russes sur le lac Ladoga, contraignit celle des Suédois de se retirer à Vibourg à une extrémité de ce grand lac: de là ils purent voir à l'autre bout le siége de la forteresse de Notebourg, que le czar fit entreprendre par le général *Sheremeto*. C'était une entreprise bien plus importante qu'on ne pensait; elle pouvait donner une communication avec la mer baltique, objet constant des desseins de *Pierre*.

Notebourg était une place très forte, bâtie dans une isle du lac Ladoga, & qui dominant sur ce lac rendait son possesseur maître du cours de la Néva qui tombe dans la mer; elle fut battüe nuit & jour depuis le 18 Septembre jusqu'au 12 Octobre. Enfin les Russes montèrent à l'assaut par trois brèches. La garnison suédoise était réduite à cent soldats en état de se défendre; & ce qui est bien étonnant, ils se défendirent, & ils obtinrent sur la brèche même une capitulation honorable; encor le colonel *Slippembac* qui commandait dans la place, ne voulut se rendre qu'à condition qu'on lui permettrait de faire venir deux officiers suédois du poste le plus voisin pour examiner les brèches, & pour ren-

dre compte au roi ſon maître, que quatre- 1702.
vingt-trois combattans qui reſtaient alors, 16. Oct.
& cent cinquante ſix bleſſés ou malades, ne s'étaient rendus à une armée entière, que quand il était impoſſible de combattre plus long-tems, & de conſerver la place. Ce trait ſeul fait voir à quels ennemis le czar avait à faire, & de quelle néceſſité avaient été pour lui ſes efforts & ſa diſcipline militaire.

Il diſtribua des médailles d'or aux officiers, & récompenſa tous les ſoldats; mais auſſi il en fit punir quelques-uns qui avaient fui à un aſſaut : leurs camarades leur crachèrent au viſage, & enſuite les arquebuſèrent, pour joindre la honte au ſupplice.

Notebourg fut reparé; ſon nom fut changé en celui de *Schluſſelbourg*, *ville de la clef*, parce que cette place eſt la clef de l'Ingrie & de la Finlande. Le premier gouverneur fut ce même *Menzikoff* qui était devenu un très bon officier, & qui s'étant ſignalé dans le ſiége mérita cet honneur. Son exemple encourageait quiconque avait du mérite ſans naiſſance.

Après cette campagne de 1702 il voulut que *Sheremeto*, & tous les officiers qui s'étaient diſtingués, entraſſent en triomphe
dans Moſcou. Tous les priſonniers faits dans 17. Dec.
cette campagne marchèrent à la ſuite des vainqueurs; on portait devant eux les drapeaux & les étendarts des Suédois, avec le pavillon de la frégate priſe ſur le lac Peipus. *Pierre* travailla lui-même aux prépa-

ratifs de la pompe, comme il avait travaillé aux entreprises qu'elle célébrait.

Ces solemnités devaient inspirer l'émulation, sans quoi elles eussent été vaines. *Charles* les dédaignait, & depuis le jour de Narva il méprisait ses ennemis, & leurs efforts, & leurs triomphes.

CHAPITRE TREIZIEME.

REFORME A MOSCOU

Nouveaux succès. Fondation de Petersbourg. Pierre *prend Narva*, *&c.*

Année 1703. LE peu de séjour que le czar fit à Moscou au commencement de l'hyver 1703 fut employé à faire exécuter tous ses nouveaux réglemens, & à perfectionner le civil, ainsi que le militaire; ses divertissemens mêmes furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisait parmi ses sujets. C'est dans cette vüe qu'il fit inviter tous les boyards & les dames aux nôces d'un de ses boufons: il exigea que tout le monde y parût vétu à l'ancienne mode. On servit un repas tel qu'on le faisait au seiziéme siécle (*). Une ancienne superstition ne permettait pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid

(*) Tiré du journal de *Pierre le Grand*.

le plus rigoureux: cette coutume fut sévérement observée le jour de la fète. Les Russes ne buvaient point de vin autrefois, mais de l'hydromel & de l'eau-de-vie; il ne permit pas ce jour là d'autre boisson : on se plaignit en vain, il répondait en raillant, „ Vos ancètres en usaient ainsi, les usages „ anciens sont toûjours les meilleurs." Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préfèrent toûjours le tems passé au présent, ou du moins à décréditer leurs murmures : & il y a encor des nations qui auraient besoin d'un tel exemple. 1703.

Un établissement plus utile fut celui d'une imprimerie en caractères russes & latins, dont tous les instrumens avaient été tirés de Hollande, & où l'on commença dès-lors à imprimer des traductions russes de quelques livres sur la morale & les arts. *Fergusson* établit des écoles de géométrie, d'astronomie, de navigation.

Une fondation non moins nécessaire fut celle d'un vaste hôpital, non pas de ces hôpitaux qui encouragent la fainéantise & qui perpétuent la misère, mais tel que le czar en avait vû dans Amsterdam, où l'on fait travailler les vieillards & les enfans, & où quiconque est renfermé devient utile.

Il établit plusieurs manufactures; & dès qu'il eut mis en mouvement tous les nouveaux arts auxquels il donnait naissance dans Moscou, il courut à Véronise, & il y fit commencer deux vaisseaux de quatre-vingts piéces de canon, avec de longues

1703. caiſſes exactement fermées ſous les varangues, pour élever le vaiſſeau & le faire paſſer ſans riſque au-deſſus des barres & des bancs de ſable qu'on rencontre près d'Aſoph ; induſtrie à peu près ſemblable à celle dont on ſe ſert en Hollande pour franchir le Pampus.

Aiant préparé ſes entrepriſes contre les
30. Mars. Turcs, il revole contre les Suédois ; il va voir les vaiſſeaux qu'il faiſait conſtruire dans les chantiers d'Olonitz, entre le lac Ladoga & celui d'Onega. Il avait établi dans cette ville des fabriques d'armes ; tout y reſpirait la guerre, tandis qu'il faiſait fleurir à Moſcou les arts de la paix : une ſource d'eaux minérales découverte depuis dans Olonitz augmenta ſa célébrité. D'Olonitz il alla fortifier Sehluſſelbourg.

Nous avons déja dit qu'il avait voulu paſſer par tous les grades militaires : il était lieutenant de bombardiers ſous le prince *Menzikoff*, avant que ce favori eût été fait gouverneur de Schluſſelbourg. Il prit alors la place de capitaine, & ſervit ſous le maréchal *Sheremeto*.

Il y avait une fortereſſe importante près du lac Ladoga, nommée Nianz ou Nya, près de la Néva. Il était néceſſaire de s'en rendre maître, pour s'aſſurer ſes conquêtes, & pour favoriſer ſes deſſeins. Il falut l'aſſiéger par terre, & empècher que les ſecours ne vinſſent par eau. Le czar ſe chargea lui-même de conduire des barques chargées de ſoldats, & d'écarter les con-

vois des Suédois. *Sheremeto* conduisit les tranchées; la citadelle se rendit. Deux vaisseaux suédois abordèrent trop tard pour la secourir; le czar les attaqua avec ses barques, & s'en rendit maître. Son journal porte que pour récompense de ce service, *le capitaine des bombardiers fut créé chevalier de l'ordre de* St. André, *par l'amiral* Golovin, *premier chevalier de l'ordre.* 1703.

Après la prise du fort de Nya, il résolut enfin de bâtir sa ville de Petersbourg, à l'embouchure de la Néva sur le golphe de Finlande.

Les affaires du roi *Auguste* étaient ruinées; les victoires consécutives des Suédois en Pologne avaient enhardi le parti contraire, & ses amis même l'avaient forcé de renvoyer au czar environ vingt mille Russes dont son armée était fortifiée. Ils prétendaient par ce sacrifice ôter aux mécontens le prétexte de se joindre au roi de Suède: mais on ne désarme ses ennemis que par la force, & on les enhardit par la faiblesse. Ces vingt mille hommes que *Patkul* avait disciplinés, servirent utilement dans la Livonie & dans l'Ingrie, pendant qu'*Auguste* perdait ses états. Ce renfort, & surtout la possession de Nya, le mirent en état de fonder sa nouvelle capitale.

Ce fut donc dans ce terrain desert & marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un seul chemin, qu'il jetta (*)

(*) 1703. 27. May, jour de la Pentecôte, fondation de Petersbourg.

1703. les premiers fondemens de Pétersbourg, au soixantiéme degré de latitude, & au quarante-quatriéme & demi de longitude. Les débris de quelques bastions de Niantz furent les premières pierres de cette fondation. On commença par élever un petit fort dans une des isles qui est aujourd'hui au milieu de la ville. Les Suédois ne craignaient pas cet établissement dans un marais où les grands vaisseaux ne pouvaient aborder; mais bientôt après ils virent les fortifications s'avancer, une ville se former, & enfin la petite isle de Cronslot qui est devant la ville, devenir en 1704 une forteresse imprenable, sous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri.

Ces ouvrages qui semblaient demander un tems de paix, s'exécutaient au milieu de la guerre; & des ouvriers de toute espèce venaient de Moscou, d'Astracan, de Casan, de l'Ukraine, travailler à la ville nouvelle. La difficulté du terrain qu'il falut raffermir & élever, l'éloignement des secours, les obstacles imprévus qui renaissent à chaque pas en tout genre de travail, enfin les maladies épidémiques qui enlevèrent un nombre prodigieux de manœuvres; rien ne découragea le fondateur; il eut une ville en cinq mois de tems. Ce n'était qu'un assemblage de cabanes avec deux maisons de briques, entourées de remparts, & c'était tout ce qu'il falait alors; la constance & le tems ont fait le reste. Il n'y avait en-

cor que cinq mois que Petersbourg était 1703.
fondée, lorſqu'un vaiſſeau hollandais y vint Novemb.
trafiquer; le patron reçut des gratifications, & les Hollandais apprirent bientôt le chemin de Petersbourg.

Pierre en dirigeant cette colonie la mettait en ſureté tous les jours par la priſe des poſtes voiſins. Un colonel ſuédois nommé *Croniort* s'était poſté ſur la rivière Seſtra, & menaçait la ville naiſſante. *Pierre* court 9. Juillet.
à lui avec ſes deux régimens des gardes, le défait, & lui fait repaſſer la rivière. Aiant ainſi mis ſa ville en ſureté, il va à Olonits commander la conſtruction de plu-ſieurs petits vaiſſeaux, & retourne à Pe- Septem.
tersbourg ſur une frégate qu'il a fait conſtruire avec ſix bâtimens de tranſport, en attendant qu'on achève les autres.

Dans ce tems-là même, il tend toûjours la main au roi de Pologne; il lui envoye Novemb.
douze mille hommes d'infanterie, & un ſubſide de trois cents mille roubles, qui font plus de quinze cents mille francs de nôtre monnoye. Nous avons déja remarqué qu'il n'avait qu'environ cinq millions de roubles de revenu; les dépenſes pour ſes flottes, pour ſes armées, pour tous ſes nouveaux établiſſemens, devaient l'épuiſer. Il avait fortifié preſque à la fois Novogorod, Pleſkou, Kiovie, Smolensko, Aſoph, Arcangel. Il fondait une capitale. Cependant il avait encor de quoi ſecourir ſon allié d'hommes & d'argent. Le Hollandais *Corneille le Bruyn*, qui voyageait vers ce tems là en

1703. Russie, & avec qui *Pierre* s'entretint comme il faisait avec tous les étrangers, rapporte que le czar lui dit qu'il avait encor trois cents mille roubles de reste dans ses coffres après avoir pourvu à tous les frais de la guerre.

Pour mettre sa ville naissante de Petersbourg hors d'insulte, il va lui-même sonder la profondeur de la mer, assigne l'endroit où il doit élever le fort de Cronslot, en fait un modele en bois, & laisse à *Menzikoff* le soin de faire exécuter l'ouvrage sur son modèle. De là il va passer l'hyver

5 Nov. à Moscou, pour y établir insensiblement tous les changemens qu'il fait dans les loix, dans les mœurs, dans les usages. Il règle ses finances, & y met un nouvel ordre; il presse les ouvrages entrepris sur la Véronise, dans Asoph, dans un port qu'il établissait sur les Palus-Méotides sous le fort de Taganrok.

Janvier. 1704. La Porte allarmée lui envoya un ambassadeur pour se plaindre de tant de préparatifs; il répondit qu'il était le maître dans ses états, comme le grand seigneur dans les siens, & que ce n'était point enfreindre la paix que de rendre la Russie respectable sur le Pont-Euxin.

30 Mars. Retourné à Petersbourg, il trouve sa nouvelle citadelle de Cronslot, fondée dans la mer, & achevée; il la garnit d'artillerie. Il falait pour s'affermir dans l'Ingrie, & pour réparer entiérement la disgrace essuiée devant Narva, prendre enfin cette ville.

Tan-

Tandis qu'il fait les préparatifs de ce siége, 1704.
une petite flotte de brigantins suédois parait sur le lac Peipus, pour s'opposer à ses desseins. Les demi-galères russes vont à sa rencontre, l'attaquent & la prennent toute entière; elle portait quatre-vingts-dix-huit canons. Alors on assiége Narva par terre & Avril.
par mer, & ce qui est plus singulier, on assiége en même tems la ville de Derpt en Estonie.

Qui croirait qu'il y eût une université dans Derpt? *Gustave Adolphe* l'avait fondée, & elle n'avait pas rendu la ville plus célèbre. Derpt n'est connu que par l'époque de ces deux siéges. *Pierre* va incessamment de l'un à l'autre presser les attaques & diriger toutes les opérations. Le général suédois *Slippembac* était auprès de Derpt avec environ deux mille cinq cents hommes.

Les assiégés attendaient le moment où il allait jetter du secours dans la place. *Pierre* imagina une ruse de guerre dont on ne se sert pas assez. Il fait donner à deux régimens d'infanterie & à un de cavalerie, des uniformes, des étendarts, des drapeaux suédois. Ces prétendus suédois attaquent les tranchées; les Russes feignent de fuir; 27 Juin.
la garnison trompée par l'apparence fait une sortie; alors les faux attaquants & les attaqués se réunissent, ils fondent sur la garnison dont la moitié est tuée, & l'autre moitié rentre dans la ville. *Slippembac* arrive bientôt en effet pour la secourir, & il est entiérement battu. Enfin Derpt est con- 23 Juill.

1704. trainte de capituler au moment que *Pierre* allait donner un assaut général.

Un assez grand échec que le czar reçoit en même tems sur le chemin de sa nouvelle ville de Petersbourg, ne l'empêche ni de continuer à bâtir sa ville, ni de presser le siége de Narva. Il avait, comme on l'a vû, envoyé des troupes & de l'argent au roi *Auguste* qu'on détrônait; ces deux secours furent également inutiles. Les Russes joints
31 Juill. aux Lithuaniens du parti d'*Auguste*, furent absolument défaits en Courlande, par le général suédois *Levenhaupt*. Si les vainqueurs avaient dirigé leurs efforts vers la Livonie, l'Estonie, & l'Ingrie, ils pouvaient ruiner les travaux du czar, & lui faire perdre tout le fruit de ses grandes entreprises. *Pierre* minait chaque jour l'avant-mur de la Suède, & *Charles* ne s'y opposait pas assez; il cherchait une gloire moins utile & plus brillante.

Dès le 12 Juillet 1704 un simple colonel suédois à la tête d'un détachement, avait fait élire un nouveau roi par la noblesse polonaise dans le champ d'élection nommé *Kolo* près de Varsovie. Un cardinal primat du royaume, & plusieurs évèques, se soumettaient aux volontés d'un prince luthérien, malgré toutes les menaces & les excommunications du pape : tout cédait à la force. Personne n'ignore comment fut faite l'élection de *Stanislas Leczinski*, & comment *Charles XII* le fit reconnaître dans une grande partie de la Pologne.

Pierre n'abandonna pas le roi détrôné ; 1704.
il redoubla ſes ſecours à meſure qu'il fut plus malheureux ; & pendant que ſon ennemi faiſait des rois, il battait les généraux ſuédois en détail dans l'Eſtonie, dans l'Ingrie ; il courait au ſiége de Narva, & faiſait donner des aſſauts. Il y avait trois baſtions fameux, du moins par leurs noms, on les appellait *la victoire*, *l'honneur*, & *la gloire*. Le czar les emporta tous trois l'épée à la main. Les aſſiégeans entrent dans la ville, la pillent & y exercent toutes les cruautés qui n'étaient que trop ordinaires entre les Suédois & les Ruſſes.

Pierre donna alors un exemple qui dut 20 Août.
lui concilier les cœurs de ſes nouveaux ſujets ; il court de tous côtés pour arrêter le pillage & le maſſacre, arrache des femmes des mains de ſes ſoldats, & aiant tué deux de ces emportés qui n'obéiſſaient pas à ſes ordres, il entre à l'hôtel-de-ville où les citoyens ſe réfugiaient en foule ; là poſant ſon épée ſanglante ſur la table, „ Ce „ n'eſt pas du ſang des habitans, dit-il, „ que cette épée eſt teinte, mais du ſang „ de mes ſoldats que j'ai verſé pour vous „ ſauver la vie.

CHAPITRE QUATORZIEME. (*)

Toute l'Ingrie demeure à Pierre le Grand, *tandis que* Charles XII *triomphe ailleurs. Elévation de* Menzikoff. *Petersbourg en sureté. Desseins toûjours exécutés malgré les victoires de* Charles.

1704. MAître de toute l'Ingrie, *Pierre* en conféra le gouvernement à *Menzikoff*, & lui donna le titre de prince & le rang de général-major. L'orgueil & le préjugé pouvaient ailleurs trouver mauvais qu'un garçon pâtissier devint général, gouverneur & prince : mais *Pierre* avait déja accoutumé ses sujets à ne se pas étonner de voir donner tout aux talens, & rien à la seule noblesse. *Menzikoff* tiré de son premier état dans son enfance, par un hazard heureux qui le plaça dans la maison du czar, avait appris plusieurs langues, s'était formé aux affaires & aux armes, & aiant sû d'abord se rendre agréable à son maitre, il sut se rendre nécessaire. Il hâtait les travaux de Petersbourg; on y bâtissait déja plusieurs maisons de briques & de pierres, un arsenal, des magasins; on achevait les fortifi-

(*) Les chapitres précédens & tous les suivans sont tirés du journal de *Pierre le Grand*, & des mémoires envoyés de Petersbourg, confrontés avec tous les autres memoires.

cations; les palais ne sont venus qu'après. 1704.

Pierre était à peine établi dans Narva, qu'il offrit de nouveaux secours au roi de Pologne détrôné : il promit encor des troupes outre les douze mille hommes qu'il avait déja envoyés, & en effet il fit partir 19 Août. pour les frontières de la Lithuanie le général *Repnin* avec six mille hommes de cavalerie & six mille d'infanterie. Il ne perdait pas de vue sa colonie de Petersbourg un seul moment; la ville se bâtissait, la marine s'augmentait; des vaisseaux, des frégates se construisaient dans les chantiers 11 Oct. d'Olonits; il alla les faire achever, & les conduisit à Petersbourg.

Tous ses retours à Moscou étaient marqués par des entrées triomphantes : c'est ainsi qu'il y revint cette année, & il n'en partit que pour aller faire lancer à l'eau 30 Déc. son premier vaisseau de quatre-vingts piéces de canon, dont il avait donné les dimensions l'année précédente, sur la Véronise.

Dès que la campagne put s'ouvrir en 1705. May. Pologne, il courut à l'armée qu'il avait envoyée sur les frontières de la Lithuanie au secours d'*Auguste* : mais pendant qu'il aidait ainsi son allié, une flotte suédoise s'avançait pour détruire Petersbourg & Cronslot, à peine bâtis; elle était composée de vingt-deux vaisseaux de cinquante-quatre à soixante-quatre piéces de canon, de six frégates, de deux galiotes à bombes, de deux brulots. Les troupes de transport firent leur descente dans la petite isle de

1705. Kotin. Un colonel russe nommé *Tolboguin* aiant fait coucher son régiment ventre à terre pendant que les Suédois débarquaient sur le rivage, le fit lever tout-à-coup, &
17 Juin. le feu fut si vif & si bien ménagé, que les Suédois renversés furent obligés de regagner leurs vaisseaux, d'abandonner leurs morts, & de laisser trois cents prisonniers.

Cependant leur flotte restait toûjours dans ces parages, & menaçait Petersbourg. Ils firent encor une descente, & furent repoussés de même; des troupes de terre avançaient de Vibourg, sous le général suédois *Meidel*; elles marchaient du côté de Schlusselbourg; c'était la plus grande entreprise qu'eût encor fait *Charles XII*, sur les états que *Pierre* avait conquis ou créés;
25 Juin. les Suédois furent repoussés partout, & Petersbourg resta tranquille.

Pierre de son côté avançait vers la Courlande, & voulait pénétrer jusqu'à Riga. Son plan était de prendre la Livonie, tandis que *Charles XII* achevait de soumettre la Pologne au nouveau roi qu'il lui avait donné. Le czar était encor à Vilna en Lithuanie, & son maréchal *Sheremeto* s'approchait de Mittau capitale de la Courlande; mais il y trouva le général *Levenhaupt*, déja célèbre par plus d'une victoire. Il se donna une bataille rangée dans un lieu appellé Gémavershof, ou Gémavers.

Dans ces affaires où l'expérience & la discipline prévalent, les Suédois, quoiqu'inférieurs en nombre, avaient toûjours l'a-

vantage : les Russes furent entiérement 1705.
défaits, toute leur artillerie prise. *Pierre* 28 Juill.
après trois batailles ainsi perdues, à Gémavers, à Jacobstad, à Narva, réparait toûjours ses pertes, & en tirait même avantage.

Il marche en forces en Courlande après la journée de Gémavers : il arrive devant Mittau, s'empare de la ville, assiége la citadelle, & y entre par capitulation.

Les troupes russes avaient alors la ré- 14 Sept.
putation de signaler leurs succès par les pillages, coutume trop ancienne chez toutes les nations. *Pierre* avait à la prise de Narva tellement changé cet usage, que les soldats russes commandés pour garder dans le château de Mittau les caveaux où étaient inhumés les grands ducs de Courlande, voyant que les corps avaient été tirés de leurs tombeaux, & dépouillés de leurs ornemens, refusèrent d'en prendre possession, & exigèrent auparavant qu'on fit venir un colonel suédois reconnaître l'état des lieux; il en vint un en effet, qui leur délivra un certificat par lequel il avouait que les Suédois étaient les auteurs de ce désordre.

Le bruit qui avait couru dans tout l'empire que le czar avait été totalement défait à la journée de Gémavers, lui fit encor plus de tort que cette bataille même. Un reste d'anciens strélitz, en garnison dans Astracan, s'enhardit sur cette fausse nouvelle à se révolter; ils tuèrent le gouver-

1705. neur de la ville, & le czar fut obligé d'y envoyer le maréchal *Sheremeto* avec des troupes pour les soumettre & les punir.

Tout conspirait contre lui; la fortune & la valeur de *Charles XII*, les malheurs d'*Auguste*, la neutralité forcée du Danemark, les révoltes des anciens strélitz, les murmures d'un peuple qui ne sentait alors que la gène de la réforme & non l'utilité, les mécontentements des grands assujettis à la discipline militaire, l'épuisement des finances; rien ne découragea *Pierre* un seul moment; il étouffa la révolte; & aiant mis en sureté l'Ingrie, s'étant assuré de la citadelle de Mittau malgré *Levenhaupt* vainqueur qui n'avait pas assez de troupes pour s'opposer à lui, il eut alors la liberté de traverser la Samogitie, & la Lithuanie.

Il partageait avec *Charles XII* la gloire de dominer en Pologne; il s'avança jusqu'à Tikoczin; ce fut là qu'il vit pour la seconde fois le roi *Auguste*; il le consola de ses infortunes, lui promit de le venger, lui fit présent de quelques drapeaux pris par *Menzikoff* sur des partis de troupes de son rival; ils allèrent ensuite à Grodno capitale de la Lithuanie, & y restèrent jusqu'au 15 Décembre. *Pierre* en partant lui laissa de l'argent & une armée, & selon sa
30 Déc. coutume alla passer quelque tems de l'hyver à Moscou, pour y faire fleurir les arts & les loix, après avoir fait une campagne très-difficile.

CHAPITRE QUINZIEME.

Tandis que Pierre *se soutient dans ses conquêtes, & police ses états, son ennemi* Charles XII *gagne des batailles, domine dans la Pologne & dans la Saxe.* Auguste *malgré une victoire des Russes reçoit la loi de* Charles XII. *Il renonce à la couronne; il livre* Patkul *ambassadeur du czar; meurtre de* Patkul, *condamné à la roue.*

Pierre à peine était à Moscou, qu'il apprit que *Charles XII* partout victorieux s'avançait du côté de Grodno pour combattre son armée; le roi *Auguste* avait été obligé de fuir de Grodno, & se retirait en hâte vers la Saxe avec quatre régimens de dragons russes; il affaiblissait ainsi l'armée de son protecteur, & la décourageait par sa retraite; le czar trouva tous les chemins de Grodno occupés par les Suédois, & son armée dispersée. 1706.

Tandis qu'il rassemblait ses quartiers avec une peine extrême en Lithuanie, le célèbre *Shulembourg*, qui était la dernière ressource d'*Auguste*, & qui s'acquit depuis tant de gloire, par la défense de Corfou contre les Turcs, avançait du côté de la grande Pologne avec environ douze mille saxons & six mille russes tirés des troupes que le czar avait confiées à ce malheureux prince.

1706. *Schulembourg* avait une juste espérance de soutenir la fortune d'*Auguste*; il voyait *Charles XII* occupé alors du côté de la Lithuanie; il n'y avait qu'environ dix mille suédois sous le général *Renschild*, qui pussent arrêter sa marche; il s'avançait donc avec confiance jusqu'aux frontières de la Silésie, qui est le passage de la Saxe dans la haute Pologne. Quand il fut près du bourg de Fraustadt sur les frontières de Pologne, il trouva le maréchal *Renschild* qui venait lui livrer bataille.

Quelque effort que je fasse pour ne pas répéter ce que j'ai déja dit dans l'histoire de *Charles XII* je dois redire ici qu'il y avait dans l'armée saxonne un régiment français, qui aiant été fait prisonnier tout entier à la fameuse bataille d'Hochsted, avait été forcé de servir dans les troupes saxonnes. Mes mémoires disent qu'on lui avait confié la garde de l'artillerie; ils ajoutent que ces Français frappés de la gloire
6 Févr. de *Charles XII* & mécontens du service de Saxe, posèrent les armes dès qu'ils virent les ennemis, & demandèrent d'être reçus parmi les Suédois, qu'ils servirent depuis en effet jusqu'à la fin de la guerre. Ce fut là le commencement & le signal d'une déroute entière; il ne se sauva pas trois bataillons russes, & encor tous les soldats qui échapèrent étaient blessés; tout le reste fut tué sans qu'on fit quartier à personne. Le chapelain *Norberg* prétend que le mot des Suédois dans cette bataille

était, *au nom de Dieu*, & que celui des Russes était, *massacrez tout* : mais ce furent les Suédois qui massacrèrent tout au nom de DIEU. Le czar même assure dans un de ses manifestes, (*) que beaucoup de prisonniers russes, cosaques, calmouks, furent tués trois jours après la bataille. Les troupes irrégulières des deux armées avaient accoutumé les généraux à ces cruautés : il ne s'en commit jamais de plus grandes dans les tems barbares. Le roi *Stanislas* m'a fait l'honneur de me dire, que dans un de ces combats qu'on livrait si souvent en Pologne, un officier russe qui avait été son ami, vint, après la défaite d'un corps qu'il commandait, se mettre sous sa protection, & que le général suédois *Steinbock* le tua d'un coup de pistolet entre ses bras. 1706.

Voilà quatre batailles perdues par les Russes contre les Suédois, sans compter les autres victoires de *Charles XII* en Pologne. Les troupes du czar qui étaient dans Grodno couraient risque d'essuyer une plus grande disgrace, & d'être enveloppées de tous côtés; il fut heureusement les rassembler & même les augmenter; il falait à la fois pourvoir à la sureté de cette armée, & à celle de ses conquêtes dans l'Ingrie. Il fit marcher son armée sous le prince *Menzikoff* vers l'orient, & de là au midi jusqu'à Kiovie.

Tandis qu'elle marchait il se rend à Schlus-

(*) Manifeste du czar en Ukraine 1709.

1706. Août. ſelbourg, à Narva, à ſa colonie de Pétersbourg, met tout en ſureté; & des bords de la mer baltique il court à ceux du Boriſthène, pour rentrer par la Kiovie dans la Pologne, s'appliquant toûjours à rendre inutiles les victoires de *Charles XII* qu'il n'avait pû empècher, préparant même déja une conquète nouvelle; c'était celle de Vibourg capitale de la Carélie, ſur le golphe
Octobre. de Finlande. Il alla l'aſſiéger: mais cette fois elle réſiſta à ſes armes: les ſecours vinrent à propos; & il leva le ſiége. Son rival *Charles XII* ne faiſait réellement aucune conquète en gagnant des batailles; il pourſuivait alors le roi *Auguſte* en Saxe, toûjours plus occupé d'humilier ce prince, & de l'accabler du poids de ſa puiſſance & de ſa gloire, que du ſoin de reprendre l'Ingrie ſur un ennemi vaincu qui la lui avait enlevée.

Il répandait la terreur dans la haute Pologne, en Siléſie, en Saxe. Toute la famille du roi *Auguſte*, ſa mère, ſa femme, ſon fils, les principales familles du pays, ſe retiraient dans le cœur de l'empire. *Auguſte* implorait la paix; il aimait mieux ſe mettre à la diſcrétion de ſon vainqueur que dans les bras de ſon protecteur. Il négociait un traité qui lui ôtait la couronne de Pologne, & qui le couvrait de confuſion; ce traité était ſecret; il falait le cacher aux généraux du czar, avec leſquels il était alors comme réfugié en Pologne, pendant que *Charles XII* donnait des loix dans

Leipfick, & régnait dans tout fon électo- 1706.
rat. Déja était figné par fes plénipotentiaires 14. Sept.
le fatal traité par lequel il renonçait à la couronne de Pologne, promettait de ne prendre jamais le titre de roi de ce pays, reconnaiffait *Staniflas*, renonçait à l'alliance du czar fon bienfaicteur, & pour comble d'humiliation s'engageait à remettre à *Charles XII* l'ambaffadeur du czar, *Jean Reinold Patkul*, général des troupes ruffes, qui combattait pour fa défenfe. Il avait fait quelque tems auparavant arrêter *Patkul* contre le droit des gens fur de faux foupçons; & contre ce même droit des gens il le livrait à fon ennemi. Il valait mieux mourir les armes à la main que de conclure un tel traité: non-feulement il y perdait fa couronne & fa gloire, mais il rifquait même fa liberté, puifqu'il était alors entre les mains du prince *Menzikoff* en Pofnanie, & que le peu de Saxons qu'il avait avec lui recevaient alors leur folde de l'argent des Ruffes.

Le prince *Menzikoff* avait en tête dans ces quartiers une armée fuédoife renforcée des Polonais du parti du nouveau roi *Staniflas*, commandée par le général *Maderfeld*; & ignorant qu'*Augufte* traitait avec fes ennemis, il lui propofa de les attaquer. *Au-* 19. Oct.
gufte n'ofa refufer; la bataille fe donna auprès de Kalish, dans le Palatinat même du roi *Staniflas*; ce fut la première bataille rangée que les Ruffes gagnèrent contre les Suédois: le prince *Menzikoff* en eut la gloire:

1706. on tua aux ennemis quatre mille hommes, on leur en prit deux mille cinq cents quatre-vingts-dix-huit.

Il eſt difficile de comprendre comment *Auguſte* put après cette victoire ratifier un traité qui lui en ôtait tout le fruit; mais *Charles* était en Saxe, & y était tout-puiſſant; ſon nom imprimait tellement la terreur, on comptait ſi peu ſur des ſuccès ſoutenus de la part des Ruſſes, le parti polonais contre le roi *Auguſte* était ſi fort, & enfin *Auguſte* était ſi mal conſeillé, qu'il ſigna ce traité funeſte. Il ne s'en tint pas là; il écrivit à ſon envoyé *Finkſtein* une lettre plus triſte que le traité même, par laquelle il demandait pardon de ſa victoire, *proteſtant que la bataille s'était donnée malgré lui; que les Ruſſes & les Polonais de ſon parti l'y avaient obligé, qu'il avait fait dans ce deſſein des mouvemens pour abandonner* Menzikoff; *que* Mayerfeld *aurait pû le battre, s'il avait profité de l'occaſion; qu'il rendrait tous les priſonniers ſuédois, ou qu'il romprait avec les Ruſſes; & qu'enfin il donnerait au roi de Suède toutes les ſatisfactions convenables*, pour avoir oſé battre ſes troupes.

Tout cela eſt unique, inconcevable, & pourtant de la plus exacte vérité. Quand on ſonge qu'avec cette faibleſſe *Auguſte* était un des plus braves princes de l'Europe, on voit bien que c'eſt le courage d'eſprit qui fait perdre ou conſerver les états, qui les élève, ou qui les abaiſſe.

Deux traits achevèrent de combler l'in-

fortune du roi de Pologne électeur de Saxe, 1706.
& l'abus que *Charles douze* faisait de son bonheur ; le premier fut une lettre de félicitation que *Charles* força *Auguste* d'écrire au nouveau roi *Stanislas* ; le second fut horrible ; ce même *Auguste* fut contraint de lui livrer *Patkul*, cet ambassadeur, ce général du czar. L'Europe sçait assez que ce ministre fut depuis roué vif à Casimir au mois de Septembre 1707. Le chapelain *Norberg* avoue que tous les ordres pour cette exécution furent écrits de la propre main de *Charles*.

Il n'est point de jurisconsulte en Europe, il n'est pas même d'esclave, qui ne sente toute l'horreur de cette injustice barbare. Le premier crime de cet infortuné était d'avoir représenté respectueusement les droits de sa patrie à la tête de six gentilshommes livoniens, députés de tout l'état : condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de servir son pays selon les loix, cette sentence inique l'avait mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de se choisir une patrie. Devenu ambassadeur d'un des plus grands monarques du monde, sa personne était sacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature & celui des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvrait de telles cruautés, aujourd'hui elles la ternissent.

CHAPITRE SEIZIEME.

On veut faire un troisiéme roi de Pologne. Charles douze *part de Saxe avec une armée florissante, traverse la Pologne en vainqueur. Cruautés exercées. Conduite du czar. Succès de* Charles, *qui s'avance enfin vers la Russie.*

1707. CHarles *douze* jouïssait de ses succès dans Altranstadt près de Leipsick. Les princes protestans de l'empire d'Allemagne venaient en foule lui rendre leurs hommages & lui demander sa protection. Presque toutes les puissances lui envoyaient des ambassadeurs. L'empereur *Joseph* déférait à toutes ses volontés. *Pierre* alors voyant que le roi *Auguste* avait renoncé à sa protection & au trône, & qu'une partie de la Pologne reconnaissait *Stanislas*, écouta les propositions que lui fit *Tolkova* d'élire un troisiéme roi.

Janvier. On proposa plusieurs palatins dans une diète à Lublin : on mit sur les rangs le prince *Ragotski*; c'était ce même prince *Ragotski* longtems retenu en prison dans sa jeunesse par l'empereur *Léopold*, & qui depuis fut son compétiteur au trône de Hongrie, après s'être procuré la liberté. Cette négociation fut poussée très loin, & il s'en falut peu qu'on ne vit trois rois de Pologne

gne à la fois. Le prince *Ragotski* n'aiant pû réussir, *Pierre* voulut donner le trône au grand général de la république *Siniauski*, homme puissant, accrédité, chef d'un tiers parti, ne voulant reconnaître ni *Auguste* détrôné, ni *Stanislas* élu par un parti contraire. 1707.

Au milieu de ces troubles on parla de paix, comme on fait toûjours. *Besseval* envoyé de France en Saxe s'entremit pour réconcilier le czar & le roi de Suède. On pensait alors à la cour de France, que *Charles* n'aiant plus à combattre ni les Russes, ni les Polonais, pourrait tourner ses armes contre l'empereur *Joseph*, dont il était mécontent, & auquel il imposait des loix dures pendant son séjour en Saxe; mais *Charles* répondit qu'il traiterait de la paix avec le czar dans Moscou. C'est alors que *Pierre* dit: " Mon frère *Charles* veut „ faire l'*Alexandre*, mais il ne trouvera „ pas en moi un *Darius*.

Cependant les Russes étaient encor en Pologne, & même à Varsovie, tandis que le roi donné aux Polonais par *Charles douze* était à peine reconnu d'eux, & que *Charles* enrichissait son armée des dépouilles des Saxons.

Enfin il partit de son quartier d'Altran- 22. Août. stadt à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, à laquelle il semblait que son ennemi ne dût jamais résister, puisqu'il l'avait entiérement défait avec huit mille à Narva.

1707. 27. Août. Ce fut en passant sous les murs de Dresde qu'il alla faire au roi *Auguste* cette étrange visite, *qui doit causer de l'admiration à la postérité*, à ce que dit *Norberg* : elle peut au moins causer quelque étonnement. C'était beaucoup risquer que de se mettre entre les mains d'un prince auquel il avait ôté un royaume. Il repassa par la Silésie, & rentra en Pologne.

Ce pays était entiérement dévasté par la guerre, ruiné par les factions, & en proie à toutes les calamités. *Charles* avançait par la Mazovie, & choisissait le chemin le moins praticable. Les habitans réfugiés dans des marais voulurent au moins lui faire acheter le passage. Six mille paysans lui députèrent un vieillard de leur corps : cet homme d'une figure extraordinaire, vétu tout de blanc, & armé de deux carabines, harangua *Charles*; & comme on n'entendait pas trop bien ce qu'il disait, on prit le parti de le tuer aux yeux du prince au milieu de sa harangue. Les paysans desespérés se retirèrent & s'armèrent. On saisit tous ceux qu'on put trouver : on les obligeait de se pendre les uns les autres, & le dernier était forcé de se passer lui-même la corde au cou & d'être son propre bourreau. On réduisit en cendres toutes leurs habitations. C'est le chapelain *Norberg* qui atteste ce fait dont il fut témoin : on ne peut ni le recuser ni s'empêcher de frémir.

Charles arrive à quelques lieues de Grodno en Lithuanie; on lui dit que le czar est

en perſonne dans cette ville avec quel- 1708.
ques troupes ; il prend avec lui ſans déli- 6. Fev.
bérer huit cents gardes ſeulement, & court à Grodno. Un officier allemand nommé *Mulfels*, qui commandait un corps de troupes à une porte de la ville, ne doute pas en voyant *Charles douze* qu'il ne ſoit ſuivi de ſon armée ; il lui livre le paſſage au lieu de le diſputer ; l'allarme ſe répand dans la ville ; chacun croit que l'armée ſuédoiſe eſt entrée : le peu de Ruſſes qui veulent réſiſter ſont taillés en piéces par la garde ſuédoiſe ; tous les officiers confirment au czar qu'une armée victorieuſe ſe rend maîtreſſe de tous les poſtes de la ville. *Pierre* ſe retire au delà des remparts, & *Charles* met une garde de trente hommes à la porte même par où le czar vient de ſortir.

Dans cette confuſion, quelques jéſuites dont on avait pris la maiſon pour loger le roi de Suède, parce que c'était la plus belle de Grodno, ſe rendent la nuit auprès du czar, & lui apprennent cette fois la vérité. Auſſi-tôt *Pierre* rentre dans la ville, force la garde ſuédoiſe : on combat dans les ruës, dans les places : mais déja l'armée du roi arrivait. Le czar fut enfin obligé de céder & de laiſſer la ville au pouvoir du vainqueur qui faiſait trembler la Pologne.

Charles avait augmenté ſes troupes en Livonie & en Finlande, & tout était à craindre de ce côté pour les conquêtes de *Pierre*, comme du côté de la Lithuanie, pour ſes anciens états, & pour Moſcou même. Il

1708. falait donc se fortifier dans toutes ces parties si éloignées les unes des autres. *Charles* ne pouvait faire de progrès rapides en tirant à l'orient par la Lithuanie au milieu d'une saison rude, dans des pays marécageux, infectés de maladies contagieuses, que la pauvreté & la famine avaient répandües de Varsovie à Minski. *Pierre* posta ses troupes dans les quartiers sur le passage des rivières, garnit les postes impor-
8. Avril. tans, fit tout ce qu'il put pour arrêter à chaque pas la marche de son ennemi, & courut ensuite mettre ordre à tout vers Petersbourg.

Charles en dominant chez les Polonais ne lui prenait rien; mais *Pierre* en faisant usage de sa nouvelle marine, en descendant en Finlande, en prenant Borgau qu'il dé-
11. Mai. truisit, & en faisant un grand butin sur ses ennemis, se donnait des avantages utiles.

Charles longtems retenu dans la Lithuanie par des pluyes continuelles, s'avança enfin sur la petite rivière de Bérézine à quelques lieuës du Boristhène. Rien ne put résister à son activité; il jetta un pont à la vüe des Russes; il battit le détachement qui gardait ce passage, & arriva à Holozin sur la riviere de Vabis. C'était là que le czar avait posté un corps considérable qui devait arrêter l'impétuosité de *Charles*. La petite rivière de Vabis (*) n'est qu'un ruisseau dans les sécheresses; mais alors

(*) En russe *Bibitsch*.

c'était un torrent impétueux, profond, 1708.
grossi par les pluyes. Au-delà était un marais, & derrière ce marais les Russes avaient tiré un retranchement d'un quart de lieue, defendu par un large fossé, & couvert par un parapet garni d'artillerie. Neuf régimens de cavalerie & onze d'infanterie étaient avantageusement disposés dans ces lignes. Le passage de la rivière paraissait impossible.

Les Suédois selon l'usage de la guerre préparèrent des pontons pour passer, & établirent des batteries de canons pour favoriser la marche; mais *Charles* n'attendit pas que les pontons fussent prêts; son impatience de combattre ne souffrait jamais le moindre retardement. Le maréchal de *Shwerin*, qui a longtems servi sous lui, m'a confirmé plusieurs fois, qu'un jour d'action il disait à ses généraux occupés du détail de ses dispositions, *Aurez-vous bientôt terminé ces bagatelles?* & il s'avançait alors le premier à la tête de ses drabans: c'est ce qu'il fit surtout dans cette journée mémorable.

Il s'élance dans la rivière suivi de son régiment des gardes. Cette foule rompait l'impétuosité du flot; mais on avait de l'eau jusqu'aux épaules, & on pouvait se servir de ses armes. Pour peu que l'artillerie du parapet eût été bien servie, & que les bataillons eussent tiré à propos, il ne serait pas échapé un seul Suédois.

Le roi après avoir traversé la rivière, 25 Juill.

1708. passa encor le marais à pied. Dès que l'armée eut franchi ces obstacles à la vuë des Russes, on se mit en bataille; on attaqua sept fois leurs retranchemens, & les Russes ne cédèrent qu'à la septiéme. On ne leur prit que douze piéces de campagne & vingt-quatre mortiers à grenades, de l'aveu même des historiens suédois.

Il était donc visible que le czar avait réussi à former des troupes aguerries; & cette victoire d'Holozin, en comblant *Charles XII* de gloire, pouvait lui faire sentir tous les dangers qu'il allait courir en pénétrant dans des pays si éloignés: on ne pouvait marcher qu'en corps séparés, de bois en bois, de marais en marais, & à chaque pas il falait combattre: mais les Suédois accoutumés à tout renverser devant eux, ne redoutèrent ni danger ni fatigue.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME

Charles XII *passe le Boristhène, s'enfonce en Ukraine, prend mal ses mesures. Une de ses armées est défaite par* Pierre le Grand: *Ses munitions sont perdues. Il s'avance dans des déserts. Avantures en Ukraine.*

ENfin *Charles* arriva sur la rive du Boristhène, à une petite ville nommée

Mohilo. (*) C'était à cet endroit fatal 1708.
qu'on devait apprendre s'il dirigerait ſa route à l'orient vers Moſcou ou au midi vers l'Ukraine. Son armée, ſes ennemis, ſes amis, s'attendaient qu'il marcherait à la capitale. Quelque chemin qu'il prît, *Pierre* le ſuivait depuis Smolensko avec une forte armée; on ne s'attendait pas qu'il prendrait le chemin de l'Ukraine; cette étrange réſolution lui fut inſpirée par *Mazeppa*, hetman des Coſaques; c'était un vieillard de ſoixante & dix ans, qui n'aiant point d'enfans ſemblait ne devoir penſer qu'à finir tranquillement ſa vie: la reconnaiſſance devait encor l'attacher au czar, auquel il devait ſa place; mais ſoit qu'il eût en effet à ſe plaindre de ce prince, ſoit que la gloire de *Charles XII* l'eût ébloui, ſoit plutôt qu'il cherchât à devenir indépendant, il avait trahi ſon bienfaiteur, & s'était donné en ſecret au roi de Suède, ſe flattant de faire avec lui révolter toute ſa nation.

Charles ne douta pas de triompher de tout l'empire ruſſe, quand ſes troupes victorieuſes ſeraient ſecondées d'un peuple ſi belliqueux. Il devait recevoir de *Mazeppa* les vivres, les munitions, l'artillerie qui pouvaient lui manquer: à ce puiſſant ſecours devait ſe joindre une armée de ſeize à dix-huit mille combattans, qui arrivait de Livonie, conduite par le général *Levenhaupt*, conduiſant après elle une quantité prodi-

(*) En ruſſe *Mogilew*.

1708. gieuse de provisions de guerre & de bouche. *Charles* ne s'inquiétait pas si le czar était à portée de tomber sur cette armée, & de la priver d'un secours si nécessaire. Il ne s'informait pas si *Mazeppa* était en état de tenir toutes ses promesses, si ce Cosaque avait assez de crédit pour faire changer une nation entière, qui ne prend conseil que d'elle-même, & s'il restait enfin assez de ressources à son armée dans un malheur; & en cas que *Mazeppa* fût sans fidélité ou sans pouvoir, il comptait sur sa valeur & sur sa fortune. L'armée suédoise avança donc au-delà du Boristhène vers la Desna, & c'était entre ces deux rivières que *Mazeppa* était attendu. La route était pénible, & des corps de Russes voltigeans dans ces quartiers rendaient la marche dangereuse.

11. Sept. *Menzikoff* à la tête de quelques régimens de cavalerie & de dragons, attaqua l'avant-garde du roi, la mit en desordre, tua beaucoup de Suédois, perdit encor plus des siens, mais ne se rebuta pas. *Charles* qui accourut sur le champ de bataille, ne repoussa les Russes que difficilement, en risquant longtems sa vie, & en combattant contre plusieurs dragons qui l'environnaient. Cependant *Mazeppa* ne venait point, les vivres commençaient à manquer; les soldats suédois voyant leur roi partager tous leurs dangers, leurs fatigues & leur disette, ne se décourageaient pas, mais en l'admirant ils le blâmaient & murmuraient.

L'ordre envoyé par le roi à *Levenhaupt* de marcher avec son armée & d'amener des munitions en diligence, avait été rendu douze jours trop tard, & ce tems était long dans une telle circonstance. *Levenhaupt* marchait enfin : *Pierre* le laissa passer le Boristhène ; & quand cette armée fut engagée entre ce fleuve & les petites rivières qui s'y perdent, il passa le fleuve après lui, & l'attaqua avec ses corps rassemblés qui se suivaient presque en échelons. La bataille se donna entre le Boristhène & la Sossa. (*) 1708.

Le prince *Menzikoff* revenait avec ce même corps de cavalerie qui s'était mesuré contre *Charles XII*; le général *Baur* le suivait, & *Pierre* conduisait de son côté l'élite de son armée. Les Suédois crurent avoir à faire à quarante mille combattans ; & on le crut longtems sur la foi de leur rélation. Mes nouveaux mémoires m'apprennent que *Pierre* n'avait que vingt mille hommes dans cette journée ; ce nombre n'était pas fort supérieur à celui de ses ennemis. L'activité du czar, sa patience, son opiniâtreté, celle de ses troupes animées par sa présence, décidèrent du sort, non pas de cette journée, mais de trois journées consécutives, pendant lesquelles on combattit à plusieurs reprises.

D'abord on attaqua l'arrière-garde de l'armée suédoise près du village de Lesnau, qui a donné le nom à cette bataille. Ce pre-

(*) En russe *Soeza*.

1708. mier choc fut ſanglant, ſans être déciſif. *Levenhaupt* ſe retira dans un bois, & con-
17 Oct. ſerva ſon bagage; le lendemain il falut chaſſer les Suédois de ce bois; le combat fut plus meurtrier & plus heureux; c'eſt là que le czar voyant ſes troupes en déſordre, s'écria qu'on tirât ſur les fuyards & ſur lui-même, s'il ſe retirait. Les Suédois furent repouſſés, mais ne furent point mis en déroute.

Enfin un renfort de quatre mille dragons arriva; on fondit ſur les Suédois pour la troiſiéme fois; ils ſe retirèrent vers un bourg nommé Proſpock; on les y attaqua encore; ils marchèrent vers la Deſna, & on les y pourſuivit. Jamais ils ne furent entiérement rompus, mais ils perdirent plus de huit mille hommes, dix-ſept canons, quarante-quatre drapeaux: le czar fit priſonniers cinquante-ſix officiers, & près de neuf cents ſoldats; tout ce grand convoi qu'on amenait à *Charles* demeura au pouvoir du vainqueur.

Ce fut la première fois que le czar défit en perſonne dans une bataille rangée ceux qui s'étaient ſignalés par tant de victoires ſur ſes troupes: il remerciait DIEU de ce ſuccès, quand il apprit que ſon général
17 Sept. *Apraxin* venait de remporter un avantage en Ingrie à quelques lieues de Narva; avantage à la vérité moins conſidérable que la victoire de Leſnau; mais ce concours d'événemens heureux fortifiait ſes eſpérances & le courage de ſon armée.

Charles XII apprit toutes ces funestes nouvelles, lorsqu'il était prêt de passer la Desna dans l'Ukraine. *Mazeppa* vint enfin le trouver : il devait lui amener vingt mille hommes & des provisions immenses, mais il n'arriva qu'avec deux régimens, & plutôt en fugitif qui demandait du secours, qu'en prince qui venait en donner. Ce Cosaque avait marché en effet avec quinze à seize mille des siens, leur aiant dit d'abord qu'ils allaient contre le roi de Suède, qu'ils auraient la gloire d'arrêter ce héros dans sa marche, & que le czar leur aurait une éternelle obligation d'un si grand service. 1708.

A quelques milles de la Desna il leur déclara enfin son projet; mais ces braves gens en eurent horreur; ils ne voulurent point trahir un monarque dont ils n'avaient point à se plaindre, pour un Suédois qui venait à main armée dans leur pays, qui après l'avoir quitté ne pourrait plus les défendre, & qui les laisserait à la discrétion des Russes irrités, & des Polonais autrefois leurs maîtres & toûjours leurs ennemis; ils retournèrent chez eux, & donnèrent avis au czar de la défection de leur chef; il ne resta auprès de *Mazeppa* qu'environ deux régimens dont les officiers étaient à ses gages.

Il était encor maître de quelques places dans l'Ukraine, & surtout de Bathurin, lieu de sa résidence, regardée comme la capitale des Cosaques; elle est située près des forêts sur la rivière Desna, mais fort loin du champ de bataille, où *Pierre* avait vaincu

1708. *Levenhaupt*. Il y avait toûjours quelques régimens russes dans ces quartiers. Le prince *Menzikoff* fut détaché de l'armée du czar; il y arriva par de grands détours. *Charles* ne pouvait garder tous les passages, il ne les connaissait pas même; il avait négligé de s'emparer du poste important de Starodoub qui mène droit à Bathurin, à travers sept ou huit lieues de forèts que la Desna traverse. Son ennemi avait toûjours sur lui l'avantage de connaître le pays. *Menzikoff* passa aisément avec le prince *Galitzin*; on

14 Nov. se présenta devant Bathurin, elle fut prise presque sans résistance, saccagée & réduite en cendres; un magazin destiné pour le roi de Suède, & les trésors de *Mazeppa* furent enlevés; les Cosaques élurent un autre Hetman, nommé *Skoropasky*, que le czar agréa; il voulut qu'un appareil imposant fit sentir au peuple l'énormité de la trahison; l'archevêque de Kiovie*, & deux autres excommunièrent publiquement *Ma-*

22 Nov. *zeppa*; il fut pendu en effigie, & quelques-uns de ses complices moururent par le supplice de la roue.

Cependant *Charles XII* à la tête d'environ vingt-cinq à vingt-sept mille Suédois, aiant encor reçu les débris de l'armée de *Levenhaupt*, fortifié de deux ou trois mille hommes que *Mazeppa* lui avait amenés, & toûjours séduit par l'espérance de faire

15 Nov. déclarer toute l'Ukraine, passa la Desna loin de Bathurin & près du Boristhène, malgré les troupes du czar qui l'entouraient

de tous côtés, dont les unes suivaient son arrière-garde, & les autres répandues au-delà de la rivière s'opposaient à son passage. 1708.

Il marchait, mais par des déserts, & ne trouvait que des villages ruinés & brulés. Le froid se fit sentir dès le mois de Décembre avec une rigueur si excessive, que dans une de ses marches près de deux mille hommes tombèrent morts à ses yeux; les troupes du czar souffraient moins, parce qu'elles avaient plus de secours; celles de *Charles* manquant presque de vêtements, étaient plus exposées à l'âpreté de la saison.

Dans cet état déplorable, le comte *Piper*, chancelier de Suède, qui ne donna jamais que de bons conseils à son maître, le conjura de rester, de passer au moins le tems le plus rigoureux de l'hyver dans une petite ville de l'Ukraine nommée Romna, où il pourrait se fortifier, & faire quelques provisions par le secours de *Mazeppa*. *Charles* répondit qu'il n'était pas homme à s'enfermer dans une ville. *Piper* alors le conjura de repasser la Desna & le Boristhène, de rentrer en Pologne, d'y donner à ses troupes des quartiers dont elles avaient besoin, de s'aider de la cavalerie légère des Polonais qui lui était absolument nécessaire, de soutenir le roi qu'il avait fait nommer, & de contenir le parti d'*Auguste* qui commençait à lever la tête. *Charles* repliqua que ce serait fuir devant le czar, que la saison deviendrait plus favo-

1708. rable, qu'il falait ſubjuguer l'Ukraine & marcher à Moſcou. (*)

Les armées ruſſes & ſuédoiſes furent quel-
1709. ques ſemaines dans l'inaction, tant le froid
Janvier. fut violent au mois de Janvier 1709; mais dès que le ſoldat put ſe ſervir de ſes armes, *Charles* attaqua tous les petits poſtes qui ſe trouvèrent ſur ſon paſſage; il falait envoyer de tous côtés des partis pour chercher des vivres, c'eſt-à-dire pour aller ravir à vingt lieues à la ronde la ſubſiſtance des payſans. *Pierre* ſans ſe hâter veillait ſur ſes marches & le laiſſait ſe conſumer.

Il eſt impoſſible au lecteur de ſuivre la marche des Suédois dans ces contrées; pluſieurs rivières qu'ils paſſèrent ne ſe trouvent point dans les cartes; il ne faut pas croire que les géographes connaiſſent ces pays comme nous connaiſſons l'Italie, la France & l'Allemagne; la géographie eſt encor de tous les arts celui qui a le plus beſoin d'être perfectionné, & l'ambition a juſqu'ici pris plus de ſoin de dévaſter la terre que de la décrire.

Contentons-nous de ſavoir, que *Charles* enfin traverſa toute l'Ukraine au mois de Février, brûlant partout des villages, & en trouvant que les Ruſſes avaient brûlés. Il s'avança au ſud-eſt, juſqu'aux déſerts arides bordés par les montagnes qui ſéparent les Tartares nogaïs des Coſaques du

(*) Avoué par le chapelain *Norberg*. Tome II. pag. 263.

Tanaïs : c'eſt à l'orient de ces montagnes que ſont les autels d'*Alexandre*. Il ſe trouvait donc au-delà de l'Ukraine dans le chemin que prennent les Tartares pour aller en Ruſſie ; & quand il fut là, il falut retourner ſur ſes pas pour ſubſiſter : les habitans ſe cachaient dans des tanières avec leurs beſtiaux ; ils diſputaient quelquefois leur nourriture aux ſoldats qui venaient l'enlever ; les payſans dont on put ſe ſaiſir furent mis à mort ; ce ſont là, dit-on, les droits de la guerre. Je dois tranſcrire ici quelques lignes du chapelain *Norberg*. (*) *Pour faire voir*, dit-il, *combien le roi aimait la juſtice*, *nous inſérerons un billet de ſa main au colonel* Hielmen ; „ *monſieur le* „ *colonel*, *je ſuis bien aiſe qu'on ait attrapé les payſans qui ont enlevé un Suédois* ; „ *quand on les aura convaincus de leur crime*, *on les punira ſuivant l'exigence du* „ *cas*, *en les faiſant mourir*. Charles, & plus „ bas *Budis*. " Tels ſont les ſentimens de juſtice & d'humanité du confeſſeur d'un roi ; mais ſi les payſans de l'Ukraine avaient pû faire pendre des payſans d'Oſtrogotie enrégimentés, qui ſe croyaient en droit de venir de ſi loin leur ravir la nourriture de leurs femmes & de leurs enfans ; les confeſſeurs & les chapelains de ces Ukraniens n'auraient-ils pas pû bénir leur juſtice ? 1709.

Mazeppa négociait depuis longtems avec les Zaporaviens, qui habitent vers les

(*) Tom. II. pag. 279.

1709. deux rives du Boristhène, & dont une partie habite les isles de ce fleuve. (*) C'est cette partie qui compose ce peuple, sans femmes & sans familles, subsistant de rapines, entassant leurs provisions dans leurs isles pendant l'hyver, & les allant vendre au printems dans la petite ville de Pultava; les autres habitent des bourgs à droite & à gauche du fleuve. Tous ensemble choisissent un hetman particulier, & cet hetman est subordonné à celui de l'Ukraine. Celui qui était alors à la tête des Zaporaviens alla trouver *Mazeppa;* ces deux barbares s'abouchèrent, faisant porter chacun devant eux une queüe de cheval & une massue.

Pour faire connaître ce que c'était que cet hetman des Zaporaviens & son peuple, je ne crois pas indigne de l'histoire de rapporter comment le traité fut fait. *Mazeppa* donna un grand repas, servi avec quelque vaisselle d'argent, à l'hetman zaporavien, & à ses principaux officiers : quand ces chefs furent yvres d'eau-de-vie, ils jurèrent à table sur l'évangile, qu'ils fourniraient des hommes & des vivres à *Charles XII;* après quoi ils emportèrent la vaisselle & tous les meubles : le maître d'hôtel de la maison courut après eux, & leur remontra que cette conduite ne s'accordait pas avec l'évangile sur lequel ils avaient juré; les domestiques de *Mazeppa* voulurent repren-

(*) Voyez le chapitre premier, pag. 24.

prendre la vaiſſelle; les Zaporaviens s'attroupèrent; ils vinrent en corps ſe plaindre à *Mazeppa* de l'affront inouï qu'on faiſait à de ſi braves gens, & demandèrent qu'on leur livrât le maître d'hôtel pour le punir ſelon les loix; il leur fut abandonné, & les Zaporaviens ſelon les loix ſe jettèrent les uns aux autres ce pauvre homme, comme on pouſſe un ballon, après quoi on lui plongea un couteau dans le cœur. 1709.

Tels furent les nouveaux alliés que fut obligé de recevoir *Charles XII*; il en compoſa un régiment de deux mille hommes, le reſte marcha par troupes ſéparées contre les Coſaques & les Calmouks du czar répandus dans ces quartiers.

La petite ville de Pultava, dans laquelle ces Zaporaviens trafiquent, était remplie de proviſions, & pouvait ſervir à *Charles* d'une place d'armes; elle eſt ſituée ſur la rivière de Vorskla, aſſez près d'une chaîne de montagnes qui la dominent au nord; le côté de l'orient eſt un vaſte déſert; celui de l'occident eſt plus fertile & plus peuplé. La Vorskla va ſe perdre à quinze grandes lieues au-deſſous dans le Boriſthène. On peut aller de Pultava au ſeptentrion gagner le chemin de Moſcou par les défilés qui ſervent de paſſage aux Tartares; cette route eſt difficile; les précautions du czar l'avaient rendue preſque impraticable; mais rien ne paraiſſait impoſſible à *Charles*; & il comptait toûjours prendre le chemin de Moſcou

1709. après s'être emparé de Pultava; il mit donc le siége devant cette ville au commencement de May.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

BATAILLE DE PULTAVA.

C'Etait là que *Pierre* l'attendait; il avait disposé ses corps d'armée à portée de se joindre & de marcher tous ensemble aux assiégeans; il avait visité toutes les contrées qui entourent l'Ukraine, le duché de Séverie, où coule la Desna, devenüe célèbre par sa victoire, & où cette rivière est déja profonde; le pays de Bolcho, dans lequel l'Occa prend sa source; les déserts & les montagnes qui conduisent aux Palus-Méotides: il était enfin auprès d'Asoph, & là il faisait nettoyer le port, construire des vaisseaux, fortifier la citadelle de Taganroc, mettant ainsi à profit pour l'avantage de ses états le tems qui s'écoula entre les batailles de Desnoi & de Pultava.

Dès qu'il sait que cette ville est assiégée, il rassemble ses quartiers. Sa cavalerie, ses dragons, son infanterie, Cosaques, Calmouks, s'avancent de vingt endroits; rien ne manque à son armée, ni gros canon, ni piéces de campagne, ni munitions de toute espèce, ni vivres, ni médi-

Camens ; c'était encor une supériorité qu'il 1709.
s'était donnée sur son rival.

Le 15 Juin 1709 il arrive devant Pultava avec une armée d'environ soixante mille combattans ; la rivière Vorskla était entre lui & *Charles*. Les assiégeans au nord-ouest ; les Russes au Sud-est.

Pierre remonte la rivière au-dessus de 3. Juillet.
la ville, établit ses ponts, fait passer son armée, & tire un long retranchement, qu'on commence & qu'on achève en une seule nuit, vis-à-vis l'armée ennemie. *Charles* put juger alors si celui qu'il méprisait & qu'il comptait détrôner à Moscou, entendait l'art de la guerre. Cette disposition faite, *Pierre* posta sa cavalerie entre deux bois, & la couvrit de plusieurs redoutes garnies d'artillerie. Toutes les mesures 6. Juillet.
ainsi prises, il va reconnaître le camp des assiégeans pour en former l'attaque.

Cette bataille allait décider du destin de la Russie, de la Pologne, de la Suède & des deux monarques sur qui l'Europe avait les yeux. On ne savait chez la plûpart des nations attentives à ces grands intérêts, ni où étaient ces deux princes, ni quelle était leur situation : mais après avoir vû partir de Saxe *Charles douze* victorieux à la tête de l'armée la plus formidable, après avoir sçu qu'il poursuivait partout son ennemi, on ne doutait pas qu'il ne dût l'accabler, & qu'aiant donné des loix en Danemark, en Pologne, en Allemagne, il

1709. n'allât dicter dans le Cremelin de Moscou les conditions de la paix, & faire un czar, après avoir fait un roi de Pologne. J'ai vû des lettres de plusieurs ministres, qui confirmaient leurs cours dans cette opinion générale.

Le risque n'était point égal entre ces deux rivaux. Si *Charles* perdait une vie tant de fois prodiguée, ce n'était après tout qu'un héros de moins. Les provinces de l'Ukraine, les frontières de Lithuanie & de Russie cessaient alors d'être dévastées; la Pologne reprenait avec sa tranquillité son roi légitime déja réconcilié avec le czar son bienfaicteur.

La Suède enfin épuisée d'hommes & d'argent pouvait trouver des motifs de consolation: mais si le czar périssait; des travaux immenses, utiles à tout le genre humain, étaient ensevelis avec lui, & le plus vaste empire de la terre retombait dans le chaos dont il était à peine tiré.

Quelques corps suédois & russes avaient été plus d'une fois aux mains sous les murs

27. Juin. de la ville. *Charles* dans une de ces rencontres avait été blessé d'un coup de carabine qui lui fracassa les os du pied; il essuya des opérations douloureuses, qu'il soutint avec son courage ordinaire, & fut obligé d'être quelques jours au lit. Dans cet état il apprit que *Pierre* devait l'attaquer; ses idées de gloire ne lui permirent pas de l'attendre dans ses retranchemens,

il sortit des siens en se faisant porter sur un 1709.
brancard. Le journal de *Pierre le Grand* avoüe que les Suédois attaquèrent avec une valeur si opiniâtre les redoutes garnies de canon qui protégeaient sa cavalerie, que malgré sa résistance & malgré un feu continuel ils se rendirent maîtres de deux redoutes. On a écrit que l'infanterie suédoise maîtresse des deux redoutes crut la bataille gagnée, & cria victoire. Le chapelain *Norberg* qui était loin du champ de bataille au bagage (où il devait être,) prétend que c'est une calomnie; mais que les Suédois aient crié victoire ou non, il est certain qu'ils ne l'eurent pas. Le feu des autres redoutes ne se ralentit point, & les Russes résistèrent partout avec autant de fermeté qu'on les attaquait avec ardeur. Ils ne firent aucun mouvement irrégulier. Le czar rangea son armée en bataille hors de ses retranchemens avec ordre & promptitude.

La bataille devint générale. *Pierre* faisait dans son armée la fonction de général major; le général *Baur* commandait la droite, *Menzikoff* la gauche, *Sheremeto* le centre. L'action dura deux heures. *Charles* le pistolet à la main allait de rang en rang sur son brancard porté par ses drabans; un coup de canon tua un des gardes qui le portaient, & mit le brancard en piéces. *Charles* se fit alors porter sur des piques, car il est difficile, quoi qu'en dise *Norberg*,

1706. que dans une action aussi vive, on eût trouvé un nouveau brancard tout prêt. *Pierre* reçut plusieurs coups dans ses habits & dans son chapeau; ces deux princes furent continuellement au milieu du feu pendant toute l'action. Enfin après deux heures de combat, les Suédois furent partout enfoncés; la confusion se mit parmi eux, & *Charles douze* fut obligé de fuir devant celui qu'il avait tant méprisé. On mit à cheval dans sa fuite ce même héros qui n'avait pû y monter pendant la bataille; la nécessité lui rendit un peu de force; il courut en souffrant d'extrêmes douleurs, devenües encor plus cuisantes par celle d'être vaincu sans ressource. Les Russes comptèrent neuf mille deux cents vingt-quatre Suédois morts sur le champ de bataille: ils firent pendant l'action deux à trois mille prisonniers, surtout dans la cavalerie.

Charles douze précipitait sa fuite avec environ quatorze mille combattans, très peu d'artillerie de campagne, de vivres, de munitions & de poudre. Il marcha vers le Boristhène au midi entre les rivières de Vorskla & de Sol, (*) dans le pays des Zaporaviens. Par-delà le Boristhène en cet endroit sont de grands déserts qui conduisent aux frontiéres de la Turquie. *Norberg* assure que les vainqueurs n'osèrent poursuivre *Charles*; cependant il avoue que

(*) Ou Psol,

le prince *Menzikoff* se présenta sur les hauteurs avec dix mille hommes de cavalerie & un train d'artillerie considérable, quand le roi passait le Boristhène. 1709.

Quatorze mille Suédois se rendirent prisonniers de guerre à ces dix mille Russes; *Levenhaupt* qui les commandait, signa cette fatale capitulation, par laquelle il livrait au czar les Zaporaviens, qui aiant combattu pour son roi se trouvaient dans cette armée fugitive. Les principaux prisonniers faits dans la bataille & par la capitulation, furent le comte *Piper* premier ministre, avec deux sécretaires d'état & deux du cabinet; le feldt-maréchal *Renschild*, les généraux *Levenhaupt*, *Slippembac*, *Rozen*, *Stakelber*, *Creutz*, *Hamilton*; trois aides de camp généraux, l'auditeur général de l'armée, cinquante-neuf officiers de l'état major, cinq colonels, parmi lesquels était un prince de *Virtemberg*; seize mille neuf cents quarante-deux soldats ou bas-officiers; enfin, en y comprenant les domestiques du roi & d'autres personnes suivant l'armée, il y en eut dix-huit mille sept cents quarante-six au pouvoir du vainqueur; ce qui joint aux neuf mille deux cents vingt-quatre qui furent tués dans la bataille, & à près de deux mille hommes qui passèrent le Boristhène à la suite du roi, fait voir qu'il avait en effet vingt-sept mille combattans 12. Juill.

1709. ſous ſes ordres dans cette journée mémorable. (*)

Il était parti de Saxe avec quarante-cinq mille combattans; *Levenhaupt* en avait amené plus de ſeize mille de Livonie; rien ne reſtait de toute cette armée floriſſante; & d'une nombreuſe artillerie perdue dans ſes marches enterrée dans des marais, il n'avait conſervé que dix-huit canons de fonte, deux obus & douze mortiers. C'était avec ces faibles armes qu'il avait entrepris le ſiége de Pultava, & qu'il avait attaqué une armée pourvüe d'une artillerie formidable: auſſi l'accuſa-t-on d'avoir montré depuis ſon départ d'Allemagne plus de valeur que de prudence. Il n'y eut de morts du côté des Ruſſes que cinquante-deux officiers & douze cents quatre-vingts-treize ſoldats; c'eſt une preuve que leur diſpoſition était meilleure que celle de *Charles*, & que leur feu fut infiniment ſupérieur.

Un miniſtre envoyé à la cour du czar prétend dans ſes mémoires, que *Pierre* aiant appris le deſſein de *Charles douze* de ſe retirer chez les Turcs, lui écrivit pour

(*) On a imprimé à Amſterdam en 1730 les mémoires de *Pierre le Grand* par le prétendu boyard *Ivan Neſteruzanoy*. Il eſt dit dans ces mémoires que le roi de Suède avant de paſſer le Boriſthène envoya un officier général offrir la paix au czar. Les quatre tomes de ces mémoires ſont un tiſſu de fauſſetés & d'inepties pareilles, ou de gazettes compilées.

le conjurer de ne point prendre cette ré- 1709.
ſolution deſeſpérée & de ſe remettre plutôt entre ſes mains qu'entre celles de l'ennemi naturel de tous les princes chrétiens. Il lui donnait ſa parole d'honneur de ne point le retenir priſonnier, & de terminer leurs différends par une paix raiſonnable. La lettre fut portée par un exprès juſqu'à la rivière de Bug, qui ſépare les déſerts de l'Ukraine des états du grand ſeigneur. Il arriva lorſque *Charles* était déja en Turquie, & rapporta la lettre à ſon maître. Le miniſtre ajoute qu'il tient ce (*) fait de celui-là même qui avait été chargé de la lettre. Cette anecdote n'eſt pas ſans vraiſemblance, mais elle ne ſe trouve ni dans le journal de *Pierre le Grand*, ni dans aucun des mémoires qu'on m'a confiés. Ce qui eſt le plus important dans cette bataille, c'eſt que de toutes celles qui ont jamais enſanglanté la terre, c'eſt la ſeule qui au lieu de ne produire que la deſtruction, ait ſervi au bonheur du genre-humain, puiſqu'elle a donné au czar la liberté de policer une grande partie du monde.

Il s'eſt donné en Europe plus de deux cents batailles rangées, depuis le commencement de ce ſiécle juſqu'à l'année où j'écris. Les victoires les plus ſignalées & les plus ſanglantes n'ont eu d'autres ſuites que la réduction de quelques petites provinces,

(*) Ce fait ſe trouve auſſi dans une lettre imprimée au devant des anecdotes de Ruſſie, pag. 23.

1709. cédées ensuite par des traités, & reprises par d'autres batailles. Des armées de cent mille hommes ont souvent combattu, mais les plus violens efforts n'ont eu que des succès faibles & passagers; on a fait les plus petites choses avec les plus grands moyens. Il n'y a point d'exemple dans nos nations modernes d'aucune guerre qui ait compensé par un peu de bien le mal qu'elle a fait; mais il a résulté de la journée de Pultava la félicité du plus vaste empire de la terre.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Suites de la victoire de Pultava. Charles *douze réfugié chez les Turcs.* Auguste *détrôné par lui rentre dans ses états. Conquêtes de* Pierre le Grand.

CEpendant on présentait au vainqueur tous les principaux prisonniers; le czar leur fit rendre leurs épées, & les invita à sa table. Il est assez connu qu'en buvant à leur santé il leur dit: „ Je bois à la santé de mes maîtres dans l'art de la guerre": mais la plûpart de ses maîtres, du moins tous les officiers subalternes & tous les soldats, furent bientôt envoyés en Sibérie. Il n'y avait point de cartel entre les Russes & les Suédois: le czar en avait proposé

un avant le siége de Pultava; *Charles* le refusa, & ses Suédois furent en tout les victimes de son indomptable fierté. 1709.

C'est cette fierté toûjours hors de saison, qui causa toutes les avantures de ce prince en Turquie, & toutes ses calamités plus dignes d'un héros de l'*Arioste* que d'un roi sage : car dès qu'il fut auprès de Bender, on lui conseilla d'écrire au grand visir selon l'usage, & il crut que ce serait trop s'abaisser. Une pareille opiniâtreté le brouilla avec tous les ministres de la Porte successivement: il ne savait s'accommoder ni au tems ni aux lieux. (*)

Aux premières nouvelles de la bataille de Pultava, ce fut une révolution générale dans les esprits & dans les affaires, en Pologne, en Saxe, en Suède, en Silésie. *Charles*, quand il donnait des loix, avait exigé de l'empereur d'Allemagne *Joseph*, qu'on dépouillât les catholiques de cent-cinq églises, en faveur des Siléſiens de la confession d'Augsbourg; les catholiques reprirent presque tous les temples luthériens, dès qu'ils furent informés de la disgrace de *Charles*. Les Saxons ne songèrent qu'à se venger des extorsions d'un vainqueur qui leur avait coûté, disaient-

(*) *La Motraye* dans le récit de ses voyages rapporte une lettre de *Charles XII* au grand visir, mais cette lettre est fausse, comme la plûpart des récits de ce voyageur mercénaire; & *Norberg* lui-même avoue que le roi de Suède ne voulut jamais écrire au grand visir.

1709. ils, vingt-trois millions d'écus. Leur élec-
8 Août. teur roi de Pologne protesta sur le champ contre l'abdication qu'on lui avait arrachée, & étant rentré dans les bonnes graces du czar, il s'empressa de remonter sur le trône de Pologne. La Suède consternée, crut longtems son roi mort, & le sénat incertain ne pouvait prendre aucun parti.

Pierre prit incontinent celui de profiter de sa victoire : il fait partir le maréchal *Sheremeto* avec une armée pour la Livonie, sur les frontières de laquelle ce général s'était signalé tant de fois. Le prince *Menzikoff* fut envoyé en diligence avec une nombreuse cavalerie pour seconder le peu de troupes laissées en Pologne, pour encourager toute la noblesse du parti d'*Auguste*, pour chasser le compétiteur qu'on ne regardait plus que comme un rebelle, & pour dissiper quelques troupes suédoises qui restaient encor sous le général suédois *Crassau*.

Pierre part bientôt lui-même, passe par la Kiovie, par les palatinats de Chelm & de la haute Volhinie, arrive à Lublin, se concerte avec le général de la Lithuanie ;
18 Sept. il voit ensuite les troupes de la couronne, qui prêtent serment de fidélité au roi *Auguste* ; de là il se rend à Varsovie, & jouït à Thorn du plus beau de tous les triom-
7. Oct. phes, celui de recevoir les remercimens d'un roi auquel il rendait ses états. C'est là qu'il conclut un traité contre la Suède

avec les rois de Danemark, de Pologne & de Prusse. Il s'agissait déja de reprendre toutes les conquêtes de *Gustave-Adolphe*. *Pierre* faisait revivre les anciennes prétentions des czars sur la Livonie, l'Ingrie, la Carelie, & sur une partie de la Finlande; le Danemark revendiquait la Scanie, le roi de Prusse la Poméranie. 1709.

La valeur infortunée de *Charles* ébranlait ainsi tous les édifices que la valeur heureuse de *Gustave-Adolphe* avait élevés. La noblesse polonaise venait en foule confirmer ses sermens à son roi, ou lui demander pardon de l'avoir abandonné; presque tous reconnaissaient *Pierre* pour leur protecteur.

Aux armes du czar, à ces traités, à cette révolution subite, *Stanislas* n'eut à opposer que sa résignation: il répandit un écrit qu'on appelle *Universal*, dans lequel il dit qu'il est prêt de renoncer à la couronne si la république l'exige.

Pierre après avoir tout concerté avec le roi de Pologne, & aiant ratifié le traité avec le Danemark, partit incontinent pour achever sa négotiation avec le roi de Prusse. Il n'était pas encor en usage chez les souverains d'aller faire eux-mêmes les fonctions de leurs ambassadeurs: ce fut *Pierre* qui introduisit cette coutume nouvelle & peu suivie. L'electeur de Brandebourg, premier roi de Prusse, alla conferer avec le czar à Marienverder, petite ville située

1709. dans la partie occidentale de la Poméranie, bâtie par les chevaliers teutoniques, & enclavée dans la lisière de la Prusse devenue royaume. Ce royaume était petit & pauvre, mais son nouveau roi y étalait, quand il y voyageait, la pompe la plus fastueuse : c'est dans cet éclat qu'il avait deja reçu *Pierre* à son premier passage, quand ce prince quitta son empire pour aller s'instruire chez les étrangers. Il reçut le vainqueur de *Charles XII* avec encor plus de
10 Oct. magnificence. *Pierre* ne conclut d'abord avec le roi de Prusse qu'un traité défensif, mais qui ensuite acheva la ruine des affaires de Suède.

Nul instant n'était perdu. *Pierre* après avoir achevé rapidement des négociations qui partout ailleurs sont si longues, va joindre son armée devant Riga la capitale de la Livonie, commence par bombarder
21. Nov. la place, met le feu lui-même aux trois premières bombes, ensuite forme un blocus ; & sûr que Riga ne lui peut échaper, il va veiller aux ouvrages de sa ville de Petersbourg, à la construction des maisons, à sa flotte, pose de ses mains la quille d'un
3. Dec. vaisseau de cinquante-quatre canons, & part ensuite pour Moscou. Il se fit un amusement de travailler aux préparatifs du triomphe qu'il étala dans cette capitale : il ordonna toute la fête, travailla lui-même, disposa tout.

1710. 1. Janv. L'année 1710 commença par cette solemni-

nité nécessaire alors à ses peuples, auxquels 1710.
elle inspirait des sentimens de grandeur, & agréable à ceux qui avaient craint de voir entrer en vainqueurs dans leurs murs ceux dont on triomphait; on vit passer sous sept arcs magnifiques l'artillerie des vaincus, leurs drapeaux, leurs étendarts, le brancard de leur roi, les soldats, les officiers, les généraux, les ministres prisonniers, tous à pied, au bruit des cloches, des trompettes, & de cent pièces de canon, & des acclamations d'un peuple innombrable qui se faisaient entendre quand les canons se taisaient. Les vainqueurs à cheval fermaient la marche, les généraux à la tète, & *Pierre* à son rang de général-major. A chaque arc de triomphe on trouvait des députés des différens ordres de l'état, & au dernier une troupe choisie des jeunes enfans de boyards vétus à la romaine, qui présentèrent des lauriers au monarque victorieux.

A cette fète publique succéda une cérémonie non moins satisfaisante. Il était arrivé en 1708 une avanture d'autant plus désagréable, que *Pierre* était alors malheureux; *Matéof* son ambassadeur à Londres auprès de la reine *Anne*, aiant pris congé, fut arrêté avec violence par deux officiers de justice au nom de quelques marchands anglais, & conduit chez un juge de paix pour la sureté de leurs créances. Les marchands anglais prétendaient que les loix

1710. du commerce devaient l'emporter sur les privilèges des ministres : l'ambassadeur du czar, & tous les ministres publics qui se joignirent à lui, disaient que leur personne doit être toûjours inviolable. Le czar demanda fortement justice par ses lettres à la reine *Anne*; mais elle ne pouvait la lui faire, parce que les loix d'Angleterre permettaient aux marchands de poursuivre leurs débiteurs, & qu'aucune loi n'exemptait les ministres publics de cette poursuite.

Le meurtre de *Patkul* ambassadeur du czar, exécuté l'année précédente par les ordres de *Charles douze*, enhardissait le peuple d'Angleterre à ne pas respecter un caractère si cruellement prophané : les autres ministres qui étaient alors à Londres, furent obligés de répondre pour celui de czar; & enfin tout ce que put faire la reine en sa faveur, ce fut d'engager le parlement à passer un acte par lequel doresnavant il ne ferait plus permis de faire arrêter un ambassadeur pour ses dettes : mais après la bataille de Pultava il falut faire une satisfaction plus autentique. La reine lui fit des excuses publiques par une ambassade solemnelle. Monsieur de *Widvorth* choisi pour cette céremonie, commença sa harangue par ces mots : *Très-haut & très-puissant empereur*. Il lui dit qu'on avait mis en prison ceux qui avaient osé arrêter son ambassadeur, & qu'on les avait déclaré infames ; il n'en était rien, mais il suffisait de le

dire ;

dire; & le titre d'empereur que la reine ne lui donnait pas avant la bataille de Pultava, marquait assez la considération qu'il avait en Europe. On lui donnait déja communément ce titre en Hollande, & non seulement ceux qui l'avaient vû travailler avec eux dans les chantiers de Sardam, & qui s'intéressaient davantage à sa gloire, mais tous les principaux de l'état l'appellaient à l'envi du nom d'empereur, & célébraient sa victoire par des fètes en présence du ministre de Suède. 1710.

Cette considération universelle qu'il s'était donnée par sa victoire, il l'augmentait en ne perdant pas un moment pour en profiter. Elbing est d'abord assiégée; c'est une ville anséatique de la Prusse royale en Pologne; les Suédois y avaient encor une garnison. Les Russes montent à l'assaut, 11 Mars. entrent dans la ville, & la garnison se rend prisonnière de guerre; cette place était un des grands magazins de *Charles XII*: on y trouva cent quatre-vingts-trois canons de bronze, & cent cinquante-sept mortiers. Aussi-tôt *Pierre* se hâte d'aller de Moscou à Pétersbourg: à peine arrivé il s'embarque 2 Avril. sous sa nouvelle forteresse de Cronslot, côtoye les côtes de la Carélie, & malgré une violente tempête il amène sa flotte devant Vibourg la capitale de la Carélie en Finlande, tandis que ses troupes de terre approchent sur des marais glacés: la ville est investie, & le blocus de la capitale de

1710. la Livonie eſt reſſerré. Vibourg ſe rend
23 Juin. bientôt après la brèche faite, & une garniſon compoſée d'environ quatre mille hommes, capitule, mais ſans pouvoir obtenir les honneurs de la guerre; elle fut faite priſonnière malgré la capitulation. *Pierre* ſe plaignait de pluſieurs infractions de la part des Suédois; il promit de rendre la liberté à ces troupes, quand les Suédois auraient ſatisfait à ſes plaintes: il falut ſur cette affaire demander les ordres du roi de Suède toûjours infléxible, & ces ſoldats que *Charles* aurait pû délivrer reſtèrent captifs. C'eſt ainſi que le prince d'Orange roi d'Angleterre *Guillaume trois* avait arrèté en 1695 le maréchal de *Bouflers* malgré la capitulation de Namur. Il y a pluſieurs exemples de ces violations, & il ſerait à ſouhaiter qu'il n'y en eût point.

Après la priſe de cette capitale, le ſiége de Riga devint bientôt un ſiége régulier, pouſſé avec vivacité: il falait rompre les glaces dans la rivière de Duna qui baigne au nord les murs de la ville. La contagion qui déſolait depuis quelque tems ces climats, ſe mit dans l'armée aſſiégeante, & lui enleva neuf mille hommes: cependant le ſiége ne fut point rallenti; il fut
15 Juill. long, & la garniſon obtint les honneurs de la guerre; mais on ſtipula dans la capitulation que tous les officiers & ſoldats livoniens reſteraient au ſervice de la Ruſſie comme citoyens d'un pays qui en avait été

démembré, & que les ancêtres de *Charles* 1710.
XII avaient uſurpé ; les privilèges dont ſon père avait dépouillé les Livoniens leur furent rendus, & tous les officiers entrèrent au ſervice du czar : c'était la plus noble vengeance qu'il pût prendre du meurtre du Livonien *Patkul* ſon ambaſſadeur, condamné pour avoir défendu ces mêmes privilèges. La garniſon était composée d'environ cinq mille hommes. Peu de tems après la citadelle de Pennamunde fut priſe ; on trouva tant dans la ville que dans ce fort plus de huit cents bouches à feu.

Il manquait pour être entiérement maître de la Carélie la forte ville de Kexkſolm ſur le lac Ladoga, ſituée dans une iſle, & qu'on regardait comme imprenable ; elle fut bombardée quelque tems après & bientôt rendue. 19 Sept. L'iſle d'Oeſel dans la mer qui 23 Sept. borde le nord de la Livonie fut ſoumiſe avec la même rapidité.

Du côté de l'Eſtonie, province de la Livonie vers le ſeptentrion & ſur le golfe de Finlande, ſont les villes de Pernau & de Revel ; ſi on en était maître, la conquête de la Livonie était achevée. Pernau ſe rendit 25 Août. après un ſiége de peu de jours, & Revel 10 Sept. ſe ſoumit ſans qu'on tirat contre la ville un ſeul coup de canon ; mais les aſſiégés trouvèrent le moyen d'échaper au vainqueur dans le tems même qu'ils ſe rendaient priſonniers de guerre : quelques vaiſſeaux de Suède abordèrent à la rade pen-

1710. dant la nuit; la garnison s'embarqua, ainsi que la plûpart des bourgeois; & les assiégeans en entrant dans la ville furent étonnés de la trouver déserte. Quand *Charles XII* remportait la victoire de Narva, il ne s'attendait pas que ses troupes auraient un jour besoin de pareilles ruses de guerre.

En Pologne *Stanislas* voyant son parti détruit, s'était réfugié dans la Poméranie, qui restait à *Charles XII*; *Auguste* regnait, & il était difficile de décider si *Charles* avait eu plus de gloire à le détrôner, que *Pierre* à le rétablir.

Les états du roi de Suède étaient encor plus malheureux que lui; cette maladie contagieuse qui avait ravagé toute la Livonie, passa en Suède, & enleva trente mille personnes dans la seule ville de Stokholm; elle y ravagea les provinces déja trop dénuées d'habitans, car pendant dix années de suite la plûpart étaient sortis du pays pour aller périr à la suite de leur maître.

Sa mauvaise fortune le poursuivait dans la Poméranie. Ses troupes de Pologne s'y étaient retirées au nombre d'onze mille combattans; le czar, le roi de Danemark, celui de Prusse, l'électeur d'Hanovre, le duc de Holstein, s'unirent tous ensemble pour rendre cette armée inutile & pour forcer le général *Crassau* qui la commandait à la neutralité. La régence de Stokholm ne recevant point de nouvelles de son roi, se crut trop heureuse, au milieu de

la contagion qui dévastait la ville, de signer 1710.
cette neutralité, qui semblait du moins devoir écarter les horreurs de la guerre d'une de ses provinces. L'empereur d'Allemagne favorisa ce traité singulier : on stipula que l'armée suédoise qui était en Poméranie n'en pourrait sortir pour aller défendre ailleurs son monarque : il fut même résolu dans l'empire d'Allemagne de lever une armée pour faire exécuter cette convention qui n'avait point d'exemple; c'est que l'empereur qui était alors en guerre contre la France, espérait faire entrer l'armée suédoise à son service. Toute cette négociation fut conduite pendant que *Pierre* s'emparait de la Livonie, de l'Estonie & de la Carélie.

Charles XII, qui pendant tout ce tems-là faisait jouer de Bender à la Porte ottomane tous les ressorts possibles pour engager le divan à déclarer la guerre au czar, reçut cette nouvelle comme un des plus funestes coups que lui portait sa mauvaise fortune : il ne put soutenir que son sénat de Stokholm eût lié les mains à son armée : ce fut alors qu'il lui écrivit qu'il lui enverrait une de ses bottes pour le gouverner.

Les Danois cependant préparaient une descente en Suède. Toutes les nations de l'Europe étaient alors en guerre; l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, combattaient encor pour la succession du roi d'Espagne

1710. *Charles second*, & tout le nord était armé contre *Charles douze*. Il ne manquait qu'une querelle avec la Porte ottomane, pour qu'il n'y eût pas un village d'Europe qui ne fût exposé aux ravages. Cette querelle arriva lorsque *Pierre* était au plus haut point de sa gloire, & précisément parce qu'il y était.



HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE

SOUS

PIERRE LE GRAND.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE DE L'EMPIRE DE RUSSIE SOUS PIERRE LE GRAND.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CAMPAGNE DU PRUTH.

LE sultan *Achmet III* déclara la guerre à *Pierre premier*; mais ce n'était pas pour le roi de Suède; c'était, comme on le croit bien, pour ses seuls intérêts. Le kam des Tartares de Crimée voyait avec crainte un voisin devenu si puissant. La Porte avait pris ombrage de ses vaisseaux sur les Palus-Méotides, & sur la mer noire, de la ville d'Asoph fortifiée, du port de Taganroc déja célèbre; enfin de tant de grands succès, & de l'ambition que les succès augmentent toûjours.

Il n'est ni vraisemblable, ni vrai, que

1710. la Porte ottomane ait fait la guerre au czar vers les Palus-Méotides, parce qu'un vaisseau suédois avait pris sur la mer baltique une barque, dans laquelle on avait trouvé une lettre d'un ministre qu'on n'a jamais nommé. *Norberg* a écrit que cette lettre contenait un plan de la conquète de l'empire turc, que la lettre fut portée à *Charles XII* en Turquie, que *Charles* l'envoya au divan, & que sur cette lettre la guerre fut déclarée. Cette fable porte assez avec elle son caractère de fable. Le kam des Tartares plus inquiet encor que le divan de Constantinople, du voisinage d'Asoph, fut celui qui par ses instances obtint qu'on entrerait en campagne. (*)

La Livonie n'était point encor toute entiére au pouvoir du czar, quand *Achmet III* prit dès le mois d'Août la résolution de se déclarer. Il pouvait à peine savoir la reddition de Riga. La proposition de rendre en argent les effets perdus par le roi de Suède à Pultava, serait de toutes les idées

(*) Ce que rapporte *Norberg* sur les prétentions du grand seigneur, n'est ni moins faux ni moins puérile: il dit que le sultan *Achmet* envoya au czar les conditions auxquelles il accorderait la paix, avant d'avoir commencé la guerre. Ces conditions étaient, selon le confesseur de *Charles XII*, de renoncer à son alliance avec le roi *Auguste*, de rétablir *Stanislas*, de rendre la Livonie à *Charles*, de payer à ce prince argent comptant ce qu'il lui avait pris à Pultava, & de démolir Petersbourg. Cette piéce fut forgée par un nommé *Brazey*, auteur famélique d'une feuille intitulée. *Mémoires satiriques, historiques & amusans*. *Norberg* puisa dans cette source. Il parait que ce confesseur n'était pas le confident de *Charles XII*.

la plus ridicule, si celle de démolir Petersbourg ne l'était davantage. Il y eut beaucoup de romanesque dans la conduite de *Charles* à Bender; mais celle du divan eût été plus romanesque encore, s'il eût fait de telles demandes. 1710.

Le kam des Tartares qui fut le grand moteur de cette guerre, alla voir *Charles* dans sa retraite. Ils étaient unis par les mêmes intérêts, puis qu'Asoph est frontière de la petite Tartarie. *Charles* & le kam de Crimée étaient ceux qui avaient le plus perdu par l'agrandissement du czar; mais ce kam ne commandait point les armées du grand seigneur; il était comme les princes feudataires d'Allemagne, qui ont servi l'empire avec leurs propres troupes, subordonnées au général de l'empereur allemand. Novemb.

La première démarche du divan fut de faire arrêter dans les rues de Constantinople l'ambassadeur du czar *Tolstoy*, & trente de ses domestiques, & de l'enfermer au château des sept tours. Cet usage barbare, dont des sauvages auraient honte, vient de ce que les Turcs ont toûjours des ministres étrangers, résidans continuellement chez eux, & qu'ils n'envoyent jamais d'ambassadeurs ordinaires. Ils regardent les ambassadeurs des princes chrétiens, comme des consuls de marchands; & n'aiant pas d'ailleurs moins de mépris pour les chrétiens que pour les juifs, ils ne daignent observer avec eux le droit des gens que 29 Nov.

1710. quand ils y sont forcés; du moins jusqu'à présent ils ont persisté dans cet orgueil féroce.

Le célèbre visir *Achmet Couprogli*, qui prit Candie sous *Mahomet IV* avait traité le fils d'un ambassadeur de France avec outrage, & aiant poussé la brutalité jusqu'à le frapper l'avait envoyé en prison, sans que *Louis XIV*, tout fier qu'il était, s'en fût autrement ressenti, qu'en envoyant un autre ministre à la Porte. Les princes chrétiens très-délicats entre eux sur le point d'honneur, & qui l'ont même fait entrer dans le droit public, semblaient l'avoir oublié avec les Turcs.

Jamais souverain ne fut plus offensé dans la personne de ses ministres que le czar de Russie. Il vit dans l'espace de peu d'années son ambassadeur à Londres mis en prison pour dettes; son plénipotentiaire en Pologne & en Saxe roué vif sur un ordre du roi de Suède; son ministre à la Porte ottomane saisi & mis en prison dans Constantinople comme un malfaiteur.

La reine d'Angleterre lui fit, comme nous avons vû, satisfaction pour l'outrage de Londres. L'horrible affront reçu dans la personne de *Patkul*, fut lavé dans le sang des Suédois à la bataille de Pultava; mais la fortune laissa impunie la violation du droit des gens par les Turcs.

1711. Janvier. Le czar fut obligé de quitter le théatre de la guerre en occident, pour aller combattre sur les frontières de la Turquie. D'a-

bord il fait avancer vers la (*) Moldavie dix régimens qui étaient en Pologne; il ordonne au maréchal *Sheremeto* de partir de la Livonie avec son corps d'armée, & laissant le prince *Menzikoff* à la tête des affaires à Petersbourg, il va donner dans Moscou tous les ordres pour la campagne qui doit s'ouvrir. 1711.

Un sénat de régence est établi; ses régimens des gardes se mettent en marche; il ordonne à la jeune noblesse de venir apprendre sous lui le métier de la guerre; place les uns en qualité de cadets, les autres d'officiers subalternes. L'amiral *Apraxin* va dans Asoph commander sur terre & sur mer. Toutes ces mesures étant prises, il ordonne dans Moscou qu'on reconnaisse une nouvelle czarine; c'était cette même personne faite prisonnière de guerre dans Marienbourg en 1702. *Pierre* avait répudié l'an 1696 *Eudoxia Lapoukin* (†) son épouse, dont il avait deux enfans. Les loix de son église permettent le divorce; & si elles l'avaient défendu, il eût fait une loi pour le permettre. 18 Janvi

La jeune prisonnière de Marienbourg à qui on avait donné le nom de *Catherine*, était au-dessus de son sexe & de son malheur. Elle se rendit si agréable par son caractère, que le czar voulut l'avoir auprès

(*) Il est bien étrange que tant d'auteurs confondent la Valachie & la Moldavie.

(†) Ou *Lapouchin*.

1711. de lui; elle l'accompagna dans ses courses & dans ses travaux pénibles, partageant ses fatigues, adoucissant ses peines par la gaieté de son esprit, & par sa complaisance; ne connaissant point cet appareil de luxe & de mollesse, dont les femmes se sont fait ailleurs des besoins réels. Ce qui rendit sa faveur plus singulière, c'est qu'elle ne fut ni enviée, ni traversée, & que personne n'en fut la victime. Elle calma souvent la colère du czar, & le rendit plus grand encor en le rendant plus clément. Enfin, elle lui devint si nécessaire, qu'il l'épousa secrettement en 1707. Il en avait déja deux filles, & il en eut l'année suivante une princesse qui épousa depuis le duc de Holstein. Le mariage secret de *Pierre* & de *Catherine* fut déclaré le jour même

17 Mars. que le czar (*) partit avec elle pour aller éprouver sa fortune contre l'empire ottoman. Toutes les dispositions promettaient un heureux succès. L'hetman des Cosaques devait contenir les Tartares, qui déja ravageaient l'Ukraine dès le mois de Février; l'armée russe avançait vers le Niester; un autre corps de troupes sous le prince *Galitzin* marchait par la Pologne. Tous les commencemens furent favorables; car *Galitzin* aiant rencontré près de Kiovie un parti nombreux de Tartares, joints à quelques Cosaques, & à quelques Polonais du parti de *Stanislas*, & même de Suédois, il les

(*) Journal de *Pierre le Grand*.

défit entièrement, & leur tua cinq mille hommes. Ces Tartares avaient déja fait dix mille esclaves dans le plat pays. C'est de tems immémorial, la coutume des Tartares de porter plus de cordes que de cimeterres, pour lier les malheureux qu'ils surprennent. Les captifs furent tous délivrés, & leurs ravisseurs passés au fil de l'épée. Toute l'armée, si elle eût été rassemblée, devait monter à soixante mille hommes. Elle dut être encor augmentée par les troupes du roi de Pologne. Ce prince qui devait tout au czar vint le trouver le 3 Juin 1714 à Jaroslau sur la rivière de Sane, & lui promit de nombreux secours. On proclama la guerre contre les Turcs au nom des deux rois : mais la diète de Pologne ne ratifia pas ce qu'*Auguste* avait promis : elle ne voulut point rompre avec les Turcs. C'était le sort du czar d'avoir dans le roi *Auguste* un allié qui ne pouvait jamais l'aider. Il eut les mêmes espérances dans la Moldavie & dans la Valachie, & il fut trompé de même. 1711.

La Moldavie & la Valachie devaient secoüer le joug des Turcs. Ces pays sont ceux des anciens Daces, qui mêlés aux Gépides inquiétèrent longtems l'empire romain; *Trajan* les soumit; le premier *Constantin* les rendit chrétiens. La Dacie fut une province de l'empire d'orient; mais bientôt après ces mêmes peuples contribuèrent à la ruine de celui d'occident, en

1711. servant sous les *Odoacres* & sous les *Théodorics*.

Ces contrées restèrent depuis annexées à l'empire grec ; & quand les Turcs eurent pris Constantinople, elles furent gouvernées & opprimées par des princes particuliers. Enfin elles ont été entiérement soumises par le padicha ou empereur turc, qui en donne l'investiture. Le hospodar, ou vaivode, que la Porte choisit pour gouverner ces provinces, est toûjours un chrétien grec. Les Turcs ont par ce choix fait connaître leur tolérance, tandis que nos déclamateurs ignorans leur reprochent la persécution. Le prince que la Porte nomme est tributaire, ou plutôt fermier : elle confère cette dignité à celui qui en offre davantage, & qui fait le plus de présens au visir, ainsi qu'elle confère le patriarchat grec de Constantinople. C'est quelquefois un dragoman, c'est-à-dire, un interprète du divan, qui obtient cette place. Rarement la Moldavie & la Valachie sont réunies sous un mème vaivode ; la Porte partage ces deux provinces, pour en être plus sûre. *Démétrius Cantemir* avait obtenu la Moldavie. On faisait descendre ce vaivode *Cantemir* de *Tamerlan*, parce que le nom de *Tamerlan* était *Timur*, que ce *Timur* était un kam tartare ; & du nom de *Timurkan*, venait, disait-on, la famille de *Kantemir*.

Bassaraba Brancovan avait été investi de la Valachie. Ce *Bassaraba* ne trouva point

de généalogiſte qui le fît deſcendre d'un conquérant tartare. *Cantemir* crut que le tems était venu de ſe ſouſtraire à la domination des Turcs, & de ſe rendre indépendant, par la protection du czar. Il fit préciſément avec *Pierre* ce que *Mazeppa* avait fait avec *Charles*. Il engagea même d'abord le hoſpodar de Valachie *Baſſaraba* à entrer dans la conſpiration, dont il eſpérait recueillir tout le fruit. Son plan était de ſe rendre maître des deux provinces. L'évêque de Jéruſalem, qui était alors en Valachie, fut l'ame de ce complot. *Cantemir* promit au czar des troupes & des vivres, comme *Mazeppa* en avait promis au roi de Suède, & ne tint pas mieux ſa parole. 1711.

Le général *Sheremeto* s'avança juſqu'à Jaſſi, capitale de la Moldavie, pour voir, & pour ſoutenir l'exécution de ces grands projets. *Cantemir* l'y vint trouver, & en fut reçu en prince; mais il n'agit en prince qu'en publiant un manifeſte contre l'empire turc. Le hoſpodar de Valachie qui démêla bientôt ſes vues ambitieuſes, abandonna ſon parti, & rentra dans ſon devoir. L'évêque de Jéruſalem craignant juſtement pour ſa tête, s'enfuit & ſe cacha; les peuples de la Valachie & de la Moldavie demeurèrent fidèles à la Porte ottomane; & ceux qui devaient fournir des vivres à l'armée ruſſe, les allèrent porter à l'armée turque.

Déja le viſir *Baltagi-Mébémet* avait paſſé le Danube à la tête de cent mille hommes,

1711. & marchait vers Jassi le long du Pruth, autrefois le fleuve Hierase, qui tombe dans le Danube, & qui est à peu près la frontière de la Moldavie & de la Bessarabie. Il envoya alors le comte *Poniatousky*, gentilhomme polonais attaché à la fortune du roi de Suède, prier ce prince de venir lui rendre visite, & voir son armée. *Charles* ne put s'y résoudre; il exigeait que le grand visir lui fît sa première visite dans son asyle près de Bender; sa fierté l'emporta sur ses intérêts. Quand *Poniatousky* revint au camp des Turcs, & qu'il excusa les refus de *Charles XII. Je m'attendais bien*, dit le visir au kam des Tartares, *que ce fier payen en userait ainsi.* Cette fierté réciproque qui aliène toûjours tous les hommes en place, n'avança pas les affaires du roi de Suède : il dut d'ailleurs s'apercevoir bientôt que les Turcs n'agissaient que pour eux, & non pas pour lui.

Tandis que l'armée ottomane passait le Danube, le czar avançait par les frontières de la Pologne, passait le Boristhène, pour aller dégager le maréchal *Sheremeto*, qui étant au midi de Jassi, sur les bords du Pruth, était menacé de se voir bientôt environné de cent mille Turcs, & d'une armée de Tartares. *Pierre* avant de passer le Boristhène, avait craint d'exposer *Catherine* à un danger qui devenait chaque jour plus terrible; mais *Catherine* regarda cette attention du czar comme un outrage à sa tendresse & à son courage; elle fit tant

d'inftances que le czar ne put fe paffer 1711.
d'elle; l'armée la voyait avec joye à cheval à la tète des troupes; elle fe fervait rarement de voiture. Il falut marcher au delà du Borifthène par quelques déferts, traverfer le Bog, & enfuite la rivière du Tiras qu'on nomme aujourd'hui Niefter; après quoi l'on trouvait encor un autre défert avant d'arriver à Jaffi fur les bords du Pruth. Elle encourageait l'armée, y répandait la gayeté, envoyait des fecours aux officiers malades, & étendait fes foins fur les foldats.

On arriva enfin à Jaffi, où l'on devait 4 Juillet.
établir des magazins. Le hofpodar de Valachie *Baffaraba*, rentré dans les intérêts de la Porte, & feignant d'ètre dans ceux du czar, lui propofa la paix, quoique le grand vifir ne l'en eût point chargé; on fentit le piége; on fe borna à demander des vivres qu'il ne pouvait ni ne voulait fournir. Il était difficile d'en faire venir de Pologne; fes provifions que *Cantemir* avait promifes, & qu'il efpérait en vain tirer de la Valachie, ne pouvaient arriver; la fituation devenait très-inquiétante. Un fléau dangereux fe joignit à tous ces contretems; des nuées de fauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent & les infectèrent: l'eau manquait fouvent dans la marche fous un foleil brulant & dans des déferts arides; on fut obligé de faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux.

Pierre, dans cette marche fe trouvait,

1711. par une fatalité ſingulière, à portée de *Charles XII*; car Bender n'eſt éloigné que de vingt-cinq lieues communes de l'endroit où l'armée ruſſe campait auprès de Jaſſi. Des partis de Coſaques pénétrèrent juſqu'auprès de la retraite de *Charles*; mais les Tartares de Crimée qui voltigeaient dans ces quartiers, mirent le roi de Suède à couvert d'une ſurpriſe. Il attendait avec impatience & ſans crainte dans ſon camp l'événement de la guerre.

Pierre ſe hâta de marcher ſur la rive droite du Pruth, dès qu'il eut formé quelques magazins. Le point déciſif était d'empêcher les Turcs, poſtés au-deſſous, ſur la rive gauche, de paſſer ce fleuve, & de venir à lui. Cette manœuvre devait le rendre maître de la Moldavie & de la Valachie; il envoya le général *Janus* avec l'avant-garde, pour s'oppoſer à ce paſſage des Turcs; mais ce général n'arriva que dans le tems même qu'ils paſſaient ſur leurs pontons : il ſe retira; & ſon infanterie fut pourſuivie juſqu'à ce que le czar vint lui-même le dégager.

L'armée du grand viſir s'avança donc bientôt vers celle du czar, le long du fleuve. Ces deux armées étaient bien différentes : celle des Turcs, renforcée des Tartares, était, dit-on, de près de deux cents cinquante mille hommes; celle des Ruſſes n'était alors que d'environ trente-ſept mille combattans. Un corps aſſez conſidérable ſous le général *Renne*, était au delà des monta-

gnes de la Moldavie, ſur la rivière de Sireth; & les Turcs coupèrent la communication. 1711.

Le czar commençait à manquer de vivres, & à peine ſes troupes campées non loin du fleuve pouvaient-elles avoir de l'eau; elles étaient expoſées à une nombreuſe artillerie, placée par le grand viſir ſur la rive gauche, avec un corps de troupes qui tirait ſans ceſſe ſur les Ruſſes. Il parait par ce récit très-détaillé & très-fidèle, que le viſir *Baltagi-Méhémet*, loin d'être un imbécille comme les Suédois l'ont repréſenté, s'était conduit avec beaucoup d'intelligence. Paſſer le Pruth à la vue d'un ennemi, le contraindre à reculer & le pourſuivre, couper tout d'un coup la communication entre l'armée du czar & un corps de ſa cavalerie, enfermer cette armée ſans lui laiſſer de retraite, lui ôter l'eau & les vivres, la tenir ſous des batteries de canon qui la menacent d'une rive oppoſée; tout cela n'était pas d'un homme ſans activité & ſans prévoyance.

Pierre alors ſe trouva dans une plus mauvaiſe poſition que *Charles XII* à Pultava; enfermé comme lui par une armée ſupérieure, éprouvant plus que lui la diſette, & s'étant fié comme lui aux promeſſes d'un prince trop peu puiſſant pour les tenir, il prit le parti de la retraite, & tenta d'aller choiſir un camp avantageux en retournant vers Jaſſi.

Il décampa dans la nuit; mais à peine 20 Juill.

1711. eſt-il en marche, que les Turcs tombent ſur ſon arrière-garde au point du jour. Le régiment des gardes *Préobaſinski* arrêta longtems leur impétuoſité. On ſe forma, on fit des retranchemens avec les chariots & le bagage. Le même jour toute l'armée turque attaqua encor les Ruſſes. Une preuve qu'ils pouvaient ſe défendre, quoi qu'on en
21 Juill. ait dit, c'eſt qu'ils ſe défendirent très-longtems, qu'ils tuèrent beaucoup d'ennemis, & qu'ils ne furent point entamés.

Il y avait dans l'armée ottomane deux officiers du roi de Suède, l'un le comte *Poniatousky*, l'autre le comte de *Sparre*, avec quelques Coſaques du parti de *Charles XII*. Mes mémoires diſent que ces généraux conſeillèrent au grand viſir de ne point combattre, de couper l'eau & les vivres aux ennemis, & de les forcer à se rendre priſonniers ou de mourir. D'autres mémoires prétendent qu'au contraire ils animèrent le grand viſir à détruire avec le ſabre une armée fatiguée & languiſſante qui périſſait déja par la diſette. La première idée parait plus circonſpecte, la ſeconde plus conforme au caractère des généraux élevés par *Charles XII*.

Le fait eſt que le grand viſir tomba ſur l'arrière-garde, au point du jour. Cette arrière-garde était en déſordre. Les Turcs ne rencontrèrent d'abord devant eux qu'une ligne de quatre cents hommes; on ſe forma avec célérité. Un général allemand nommé *Alard* eut la gloire de faire des diſpoſitions

ſi rapides & ſi bonnes, que les Ruſſes réſiſtèrent pendant trois heures à l'armée ottomane ſans perdre de terrain. 1711.

La diſcipline à laquelle le czar avait accoutumé ſes troupes, le paya bien de ſes peines. On avait vû à Narva ſoixante mille hommes défaits par huit mille, parce qu'ils étaient indiſciplinés ; & ici on voit une arrière-garde d'environ huit mille Ruſſes ſoutenir les efforts de cent cinquante mille Turcs, leur tuer ſept mille hommes, & les forcer à retourner en arrière.

Après ce rude combat, les deux armées ſe retranchèrent pendant la nuit ; mais l'armée ruſſe reſtait toûjours enfermée, privée de proviſions & d'eau même. Elle était près des bords du Pruth, & ne pouvait approcher du fleuve ; car ſi-tôt que quelques ſoldats hazardaient d'aller puiſer de l'eau, un corps de Turcs poſté à la rive oppoſée faiſait pleuvoir ſur eux le plomb & le fer d'une artillerie nombreuſe chargée à cartouche. L'armée turque qui avait attaqué les Ruſſes, continuait toûjours de ſon côté à la foudroyer par ſon canon.

Il était probable qu'enfin les Ruſſes allaient être perdus ſans reſſource par leur poſition, par l'inégalité du nombre & par la diſette. Les eſcarmouches continuaient toûjours ; la cavalerie du czar preſque toute démontée, ne pouvait plus être d'aucun ſecours, à moins qu'elle ne combattit à pied ; la ſituation paraiſſait déſeſpérée. Il

1711. ne faut que jetter les yeux ſur cette carte exacte du camp du czar, & de l'armée ottomane, pour voir qu'il n'y eut jamais de poſition plus dangereuſe, que la retraite était impoſſible, qu'il falait remporter une victoire complette, ou périr juſqu'au dernier, ou être eſclave des Turcs.

Toutes les rélations, tous les mémoires du tems conviennent unanimement, que le czar incertain s'il tenterait le lendemain le ſort d'une nouvelle bataille; s'il expoſerait ſa femme, ſon armée, ſon empire, & le fruit de tant de travaux, à une perte qui ſemblait inévitable, ſe retira dans ſa tente, accablé de douleur, & agité de convulſions dont il était quelquefois attaqué, & que ſes chagrins redoublaient. Seul, en proie à tant d'inquiétudes cruelles, ne voulant que perſonne fût témoin de ſon état, il défendit qu'on entrât dans ſa tente. Il vit alors quel était ſon bonheur d'avoir permis à ſa femme de le ſuivre. *Catherine* entra malgré la défenſe.

Une femme qui avait affronté la mort pendant tous ces combats, expoſée comme un autre au feu d'artillerie des Turcs, avait le droit de parler. Elle perſuada ſon époux de tenter la voie de la négociation.

C'eſt la coutume immémoriale dans tout l'orient, quand on demande audience aux ſouverains, ou à leurs repréſentans, de ne les aborder qu'avec des préſens. *Catherine* raſſembla le peu de pierreries qu'elle avait apportées dans ce voyage guerrier,

dont



dont toute magnificence & tout luxe étaient bannis ; elle y ajouta deux pelisses de re-

1711. nard noir; l'argent comptant qu'elle ramassa fut destiné pour le kiaia. Elle choisit elle-même un officier intelligent, qui devait avec deux valets porter les présens au grand visir, & ensuite faire conduire au kiaia en sureté, le présent qui lui était réservé. Cet officier fut chargé d'une lettre du maréchal *Sheremeto* à *Méhémet-Baltagi*. Les mémoires de *Pierre* conviennent de la lettre; ils ne disent rien des détails dans lesquels entra *Catherine*; mais tout est assez confirmé par la déclaration de *Pierre* lui-même donnée en 1723 quand il fit couronner *Catherine* impératrice; *Elle nous a été*, dit-il, *d'un très grand secours dans tous les dangers, & particulièrement à la bataille du Pruth, où nôtre armée était réduite à vingt-deux mille hommes.* Si le czar en effet n'avait plus alors que vingt-deux mille combattans, menacés de périr par la faim, ou par le fer; le service rendu par *Catherine* était aussi grand que les bienfaits dont son époux l'avait comblée. Le journal manuscrit (*) de *Pierre le Grand* dit, que le jour même du grand combat du 20 Juillet, il y avait trente-un mille cinq cents cinquante-quatre hommes d'infanterie, & six mille six cents quatre-vingts-douze de cavalerie, presque tous démontés; il aurait donc perdu seize mille deux cents quarante-six combattans dans cette bataille. Les mêmes mémoires assurent que la perte des

(*) Page 177 du journal de *Piérre le Grand*.

Turcs fut beaucoup plus confidérable que 1711.
la fienne, & qu'attaquant en foule & fans ordre, aucun des coups tirés fur eux ne porta à faux. S'il eft ainfi, la journée du Pruth du 20 au 21 Juillet, fut une des plus meurtrières qu'on ait vûe depuis plufieurs fiécles.

Il faut ou foupçonner *Pierre le Grand* de s'être trompé; lorfqu'en couronnant l'impératrice, il lui témoigne fa reconnaiffance, *d'avoir fauvé fon armée réduite à vingt-deux mille combattans*; ou accufer de faux fon journal, dans lequel il eft dit que le jour de cette bataille, fon armée du Pruth, indépendamment du corps qui campait fur le Sireth, *montait à trente-un mille cinq cents cinquante-quatre hommes d'infanterie, & à fix mille fix cents quatre-vingts-douze de cavalerie.* Suivant ce calcul la bataille aurait été plus terrible que tous les hiftoriens, & tous *les mémoires pour & contre ne l'ont raporté jufqu'ici.* Il y a certainement ici quelque mal-entendu; & cela eft très ordinaire dans les récits de campagnes lorfqu'on entre dans les détails. Le plus fûr eft de s'en tenir toûjours à l'événement principal, à la victoire & à la défaite: on fait rarement avec précifion ce que l'une & l'autre ont coûté.

A quelque petit nombre que l'armée ruffe fût réduite, on fe flattait qu'une réfiftance fi intrépide & fi opiniâtre en impoferait au grand vifir, qu'on obtiendrait la paix à des conditions honorables pour la Porte

1711. ottomane, que ce traité en rendant le visir agréable à ſon maître ne ſerait pas trop humiliant pour l'empire de Ruſſie. Le grand mérite de *Catherine* fut, ce ſemble, d'avoir vû cette poſſibilité dans un moment où les généraux paraiſſaient ne voir qu'un malheur inévitable.

Norberg, dans ſon hiſtoire de *Charles XII* raporte une lettre du czar au grand viſir, dans laquelle il s'exprime en ces mots : *Si contre mon attente j'ai le malheur d'avoir déplu à ſa hauteſſe, je ſuis prêt à réparer les ſujets de plainte qu'elle peut avoir contre moi. Je vous conjure, très-noble général, d'empêcher qu'il ne ſoit répandu plus de ſang, & je vous ſuplie de faire ceſſer dans le moment le feu exceſſif de vôtre artillerie. Recevez l'ôtage que je viens de vous envoyer.*

Cette lettre porte tous les caractères de fauſſeté, ainſi que la plûpart des piéces raportées au hazard par *Norberg*; elle eſt datée du 11 Juillet nouveau ſtile; & on n'écrivit à *Baltagi-Méhémet* que le 21 nouveau ſtile. Ce ne fut point le czar qui écrivit, ce fut le maréchal *Sheremeto*; on ne ſe ſervit point, dans cette lettre, de ces expreſſions, *le czar a eu le malheur de déplaire à ſa hauteſſe*; ces termes ne conviennent qu'à un ſujet qui demande pardon à ſon maître; il n'eſt point queſtion d'ôtage; on n'en envoya point; la lettre fut portée par un officier, tandis que l'artillerie tonnait des deux côtés. *Sheremeto* dans ſa lettre, faiſait ſeulement ſouvenir le viſir de

quelques offres de paix que la Porte avait faites au commencement de la campagne par les miniſtres d'Angleterre & de Hollande, lorſque le divan demandait la ceſſion de la citadelle & du port de Taganroc, qui étaient les vrais ſujets de la guerre. 1711.

Il ſe paſſa quelques heures avant qu'on eût une réponſe du grand viſir. On craignait que le porteur n'eût été tué par le canon, ou n'eût été retenu par les Turcs. 21. Juill. On dépêcha un ſecond courier avec un duplicata, & on tint conſeil de guerre en préſence de *Catherine*. Dix officiers généraux ſignèrent le réſultat que voici:

„ Si l'ennemi ne veut pas accepter les „ conditions qu'on lui offre, & s'il demande que nous poſions les armes, & „ que nous nous rendions à diſcrétion, „ tous les généraux & les miniſtres ſont „ unanimement d'avis de ſe faire jour au „ travers des ennemis ".

En conſéquence de cette réſolution, on entoura le bagage de retranchemens, & on s'avança juſqu'à cent pas de l'armée turque, lorſqu'enfin le grand viſir fit publier une ſuſpenſion d'armes.

Tout le parti ſuédois a traité dans ſes mémoires ce viſir de lâche & d'infame, qui s'était laiſſé corrompre. C'eſt ainſi que tant d'écrivains ont accuſé le comte *Piper* d'avoir reçu de l'argent du duc de *Marlborough*, pour engager le roi de Suède à continuer la guerre contre le czar, & qu'on a imputé à un miniſtre de France d'avoir

1711. fait à prix d'argent le traité de Seville. De telles accusations ne doivent être avancées que sur des preuves évidentes. Il est très-rare que des premiers ministres s'abaissent à de si honteuses lâchetés, découvertes tôt ou tard par ceux qui ont donné l'argent, & par les régistres qui en font foi. Un ministre est toûjours un homme en spectacle à l'Europe; son honneur est la base de son crédit; il est toûjours assez riche pour n'avoir pas besoin d'être un traître.

La place de viceroi de l'empire ottoman est si belle, les profits en sont si immenses en tems de guerre, l'abondance & la magnificence régnaient à un si haut point dans les tentes de *Baltagi-Mébémet*, la simplicité, & surtout la disette étaient si grandes dans l'armée du czar, que c'était bien plutôt au grand visir à donner qu'à recevoir. Une légère attention de la part d'une femme qui envoyait des pelisses & quelques bagues, comme il est d'usage dans toutes les cours, ou plûtôt dans toutes les Portes orientales, ne pouvait être regardée comme une corruption. La conduite franche & ouverte de *Baltagi-Mébémet* semble confondre les accusations dont on a souillé tant d'écrits touchant cette affaire. Le vice-chancelier *Shaffiroff* alla dans sa tente avec un grand apareil; tout se passa publiquement, & ne pouvait se passer autrement. La négociation même fut entamée en présence d'un homme attaché au roi de Suède, & domestique du comte *Poniatowski*

tousky, officier de *Charles XII*, lequel ser- 1711.
vit d'abord d'interprète; & les articles furent rédigés publiquement par le premier secretaire du visiriat, nommé *Hummer Effendi*. Le comte *Poniatousky* y était présent lui-même. Le présent qu'on faisait au kiaia fut offert publiquement, & en cérémonie; tout se passa selon l'usage des orientaux; on se fit des présens réciproques; rien ne ressemble moins à une trahison. Ce qui détermina le visir à conclure, c'est que dans ce temps-là même le corps d'armée commandé par le général *Renne*, sur la rivière de Sireth en Moldavie, avait passé trois rivières, & était alors vers le Danube, où *Renne* venait de prendre la ville & le château de Brahila, défendus par une garnison nombreuse, commandée par un pacha. Le czar avait encor un autre corps d'armée qui avançait des frontières de la Pologne. Il est de plus très-vraisemblable que le visir ne fut pas instruit de la disette que souffraient les Russes. Le compte des vivres & des munitions n'est pas communiqué à son ennemi; on se vante, au contraire, devant lui d'être dans l'abondance, dans le tems qu'on souffre le plus. Il n'y a point de transfuges entre les Turcs & les Russes; la différence des vétemens, de la religion & du langage, ne le permet pas. Ils ne connaissent point, comme nous, la désertion: aussi le grand visir ne savait pas au juste dans quel état déplorable était l'armée de *Pierre*.

1711. *Baltagi* qui n'aimait pas la guerre, & qui cependant l'avait bien faite, crut que son expédition était assez heureuse s'il remettait aux mains du grand seigneur les villes & les ports pour lesquels il combattait; s'il renvoyait des bords du Danube en Russie, l'armée victorieuse du général *Renne*, & s'il fermait à jamais l'entrée des Palus-Méotides, le Bosphore cimmérien, la mer noire, à un prince entreprenant; enfin s'il ne mettait pas des avantages certains au risque d'une nouvelle bataille, (qu'après tout le desespoir pouvait gagner contre la force:) il avait vû ses janissaires repoussés la veille, & il y avait plus d'un exemple de victoires remportées par le petit nombre contre le grand; telles furent ses raisons: ni les officiers de *Charles* qui étaient dans son armée, ni le kam des Tartares ne les approuvèrent. L'intérèt des Tartares était de pouvoir exercer leurs pillages sur les frontières de Russie & de Pologne. L'intérèt de *Charles XII* était de se venger du czar; mais le général, le premier ministre de l'empire ottoman, n'était animé ni par la vengeance particulière d'un prince chrétien, ni par l'amour du butin qui conduisait les Tartares. Dès qu'on fut convenu d'une suspension d'armes, les Russes achetèrent des Turcs les vivres dont ils manquaient. Les articles de cette paix ne furent point rédigés comme le voyageur *La Motraye* le rapporte, & comme *Norberg* le copie d'après lui. Le visir,

parmi les conditions qu'il exigeait, voulait 1711
d'abord que le czar s'engageât à ne plus entrer dans les intérêts de la Pologne, & c'eſt ſur quoi *Poniatousky* inſiſtait; mais il était au fonds convenable à l'empire turc que la Pologne reſtât déſunie & impuiſſante; ainſi cet article ſe réduiſit à retirer les troupes ruſſes des frontières. Le kam des Tartares demandait un tribut de quarante mille ſequins : ce point fut longtems débattu, & ne paſſa point.

Le viſir demanda longtems qu'on lui livrât *Cantemir*, comme le roi de Suède s'était fait livrer *Patkul*. *Cantemir* ſe trouvait préciſément dans le même cas où avait été *Mazeppa*. Le czar avait fait à *Mazeppa* ſon procès criminel, & l'avait fait exécuter en effigie. Les Turcs n'en uſèrent point ainſi; ils ne connaiſſent ni les procès par contumace, ni les ſentences publiques. Ces condamnations affichées, & les exécutions en effigie, ſont d'autant moins en uſage chez eux, que leur loi leur défend les repréſentations humaines, de quelque genre qu'elles puiſſent être. Ils inſiſtèrent en vain ſur l'extradition de *Cantemir*. *Pierre* écrivit ces propres paroles au vice-chancelier *Shaffiroff*.

„ J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout
„ le terrain qui s'étend juſqu'à Curſk;
„ il me reſtera l'eſpérance de le recouvrer:
„ mais la perte de ma foi eſt irréparable,
„ je ne peux la violer. Nous n'avons de

1711. „ propre que l'honneur ; y renoncer c'est „ cesser d'être monarque. ”

Enfin le traité fut conclu & signé près du village nommé *Falksen* sur les bords du Pruth. On convint dans le traité qu'Asoph & son territoire seraient rendus avec les munitions & l'artillerie dont il était pourvû avant que le czar l'eût pris en 1696, que le port de Taganroc sur la mer de Zabache serait démoli, ainsi que celui de Samara sur la rivière de ce nom, & d'autres petites citadelles. On ajouta enfin un article touchant le roi de Suède, & cet article même faisait assez voir combien le visir était mécontent de lui. Il fut stipulé que ce prince ne serait point inquiété par le czar, s'il retournait dans ses états, & que d'ailleurs le czar & lui pouvaient faire la paix, s'ils en avaient envie.

Il est bien évident par la rédaction singulière de cet article, que *Baltagi-Méhémet* se souvenait des hauteurs de *Charles XII.* Qui sait même si ces hauteurs n'avaient pas incliné *Méhémet* du côté de la paix ? La perte du czar était la grandeur de *Charles*, & il n'est pas dans le cœur humain de rendre puissans ceux qui nous méprisent. Enfin ce prince qui n'avait pas voulu venir à l'armée du visir, quand il avait besoin de le ménager, accourut quand l'ouvrage, qui lui ôtait toutes ses espérances, allait être consommé. Le visir n'alla point à sa rencontre, & se contenta de lui envoyer

deux bachas ; il ne vint au devant de *Char-* 1711.
les qu'à quelque diſtance de ſa tente.

La converſation ne ſe paſſa, comme on ſait, qu'en reproches. Pluſieurs hiſtoriens ont cru que la réponſe du viſir au roi, quand ce prince lui reprocha d'avoir pû prendre le czar priſonnier, & de ne l'avoir pas fait, était la réponſe d'un imbécille ; *Si j'avais pris le czar*, dit-il, *qui aurait gouverné ſon empire ?* Il eſt aiſé pourtant de comprendre que c'était la réponſe d'un homme piqué ; & ces mots qu'il ajouta. *Il ne faut pas que tous les rois ſortent de chez eux*, montrent aſſez combien il voulait mortifier l'hôte de Bender.

Charles ne retira d'autre fruit de ſon voyage que celui de déchirer la robe du grand viſir avec l'éperon de ſes bottes. Le viſir qui pouvait l'en faire repentir, feignit de ne s'en pas apercevoir, & en cela il était très ſupérieur à *Charles*. Si quelque choſe put faire ſentir à ce monarque, dans ſa vie brillante & tumultueuſe, combien la fortune peut confondre la grandeur, c'eſt qu'à Pultava un pâtiſſier avait fait mettre bas les armes à toute ſon armée, & qu'au Pruth un fendeur de bois avait décidé du ſort du czar & du ſien ; car ce viſir *Baltagi-Mébémet* avait été fendeur de bois dans le ſerrail, comme ſon nom le ſignifie ; & loin d'en rougir, il s'en faiſait honneur, tant les mœurs orientales diffèrent des nôtres.

1711. Le ſultan & tout Conſtantinople furent d'abord très contens de la conduite du viſir : on fit des réjouïſſances publiques une ſemaine entière ; le kiaia de *Méhémet*, qui porta le traité au divan, fut élevé incontinent à la dignité de boujouk imraour, grand écuyer ; ce n'eſt pas ainſi qu'on traite ceux dont on croit être mal ſervi.

Il parait que *Norberg* connaiſſait peu le gouvernement ottoman, puiſqu'il dit, *que le grand ſeigneur ménageait ſon viſir*, *& que Baltagi-Méhémet était à craindre.* Les janiſſaires ont été ſouvent dangereux aux ſultans ; mais il n'y a pas un exemple d'un ſeul viſir qui n'ait été aiſément ſacrifié ſur un ordre de ſon maître, & *Méhémet* n'était pas en état de ſe ſoutenir par lui-même. C'eſt de plus ſe contredire, que d'aſſurer dans la même page, que les janiſſaires étaient irrités contre *Méhémet*, & que le ſultan craignait ſon pouvoir.

Le roi de Suède fut réduit à la reſſource de cabaler à la cour ottomane. On vit un roi qui avait fait des rois, s'occuper à faire préſenter au ſultan des mémoires & des placets qu'on ne voulait pas recevoir. *Charles* employa toutes les intrigues, comme un ſujet qui veut décrier un miniſtre auprès de ſon maître. C'eſt ainſi qu'il ſe conduiſit contre le viſir *Méhémet* & contre tous ſes ſucceſſeurs ; tantôt on s'adreſſait à la ſultane Validé par une Juive ; tantôt on employait un eunuque : il y eut enfin un homme qui ſe mêlant parmi les gardes du grand

ſeigneur, contrefit l'inſenſé, afin d'atti- 1711.
rer ſes regards, & de pouvoir lui donner un mémoire du roi. De toutes ces manœuvres *Charles* ne recueillit d'abord que la mortification de ſe voir retrancher ſon thaim, c'eſt-à-dire la ſubſiſtance que la générosité de la Porte lui fourniſſait par jour, & qui ſe montait à quinze cents livres monnoie de France. Le grand viſir au lieu de thaim, lui dépêcha un ordre, en forme de conſeil, de ſortir de la Turquie.

Charles s'obſtina plus que jamais à reſter, s'imaginant toûjours qu'il rentrerait en Pologne, & dans l'empire ruſſe avec une armée ottomane. Perſonne n'ignore quelle fut enfin en 1714 l'iſſuë de ſon audace inflexible; comment il ſe battit contre une armée de janiſſaires, de ſpahis & de Tartares, avec ſes ſecretaires, ſes valets de chambre, ſes gens de cuiſine & d'écurie; qu'il fut captif dans le pays où il avait jouï de la plus généreuſe hoſpitalité; qu'il retourna enſuite déguiſé en courier dans ſes états, après avoir demeuré cinq années en Turquie. Il faut avoüer que s'il y a eu de la raiſon dans ſa conduite, cette raiſon n'était pas faite comme celle des autres hommes.



CHAPITRE SECOND.

SUITE DE L'AFFAIRE DU PRUTH.

1711. IL eſt utile de rappeller ici un fait déja raconté dans l'hiſtoire de *Charles XII.* Il arriva pendant la ſuſpenſion d'armes qui précéda le traité du Pruth, que deux Tartares ſurprirent deux officiers italiens de l'armée du czar, & vinrent les vendre à un officier des janiſſaires; le viſir punit cet attentat contre la foi publique par la mort des deux Tartares. Comment accorder cette délicateſſe ſi ſévère avec la violation du droit des gens, dans la perſonne de l'ambaſſadeur *Tolſtoy*, que le même grand viſir avait fait arrêter dans les rues de Conſtantinople? Il y a toûjours une raiſon des contradictions dans la conduite des hommes. *Baltagi-Méhémet* était piqué contre le kam des Tartares, qui ne voulait pas entendre parler de paix; & il voulut lui faire ſentir qu'il était le maître.

Le czar après la paix ſignée ſe retira par Jaſſi juſques ſur la frontière, ſuivi d'un corps de huit mille Turcs, que le viſir envoya, non-ſeulement pour obſerver la marche de l'armée ruſſe, mais pour empêcher que les Tartares vagabonds ne l'inquiétaſſent.

Pierre accomplit d'abord le traité, en 1711.
faiſant démolir la forteresse de Samara & de Kamienska; mais la reddition d'Aſoph & la démolition de Tangaroc ſouffrit plus de difficultés : il falait aux termes du traité diſtinguer l'artillerie & les munitions d'Aſoph qui appartenaient aux Turcs, de celles que le czar y avait miſes depuis qu'il avait conquis cette place. Le gouverneur traîna en longueur cette négociation, & la Porte en fut juſtement irritée. Le ſultan était impatient de recevoir les clefs d'Aſoph; le viſir les promettait; le gouverneur différait toûjours. *Baltagi-Méhémet* en perdit les bonnes graces de ſon maître, & ſa place; le kam des Tartares & ſes autres ennemis prévalurent contre lui : il fut enveloppé dans la diſgrace de pluſieurs bachas; mais le grand ſeigneur qui connaiſſait ſa fidélité, ne lui ôta ni ſon bien ni Novemb.
ſa vie; il fut envoyé à Mytilène, où il commanda. Cette ſimple dépoſition, cette conſervation de ſa fortune, & ſurtout ce commandement dans Mytilène, démentent évidemment tout ce que *Norberg* avance pour faire croire que ce viſir avait été corrompu par l'argent du czar.

Norberg dit que le boſtangi bachi qui vint lui redemander le bul de l'empire, & lui ſignifier ſon arrêt, le déclara *traître & déſobéiſſant à ſon maître, vendu aux ennemis à prix d'argent, & coupable de n'avoir point veillé aux intérêts du roi de Suède.* Premiérement ces ſortes de déclarations ne

1711. sont point du tout en usage en Turquie: les ordres du sultan sont donnés en secret & exécutés en silence. Secondement si le visir avait été déclaré *traître*, *rebelle & corrompu*, de tels crimes auraient été punis par la mort, dans un pays où ils ne sont jamais pardonnés. Enfin, s'il avait été puni pour n'avoir pas assez ménagé l'intérêt de *Charles XII*, il est clair que ce prince aurait eu en effet à la Porte ottomane un pouvoir qui devait faire trembler les autres ministres; ils devaient en ce cas implorer sa faveur & prévenir ses volontés; mais au contraire, *Jussuf Pacha*, aga des janissaires, qui succéda à *Méhémet Baltagi* dans le visiriat, pensa hautement comme son prédécesseur sur la conduite de ce prince; loin de le servir, il ne songea qu'à se défaire d'un hôte dangereux; & quand *Poniatouski*, le confident & le compagnon de *Charles XII*, vint complimenter ce visir sur sa nouvelle dignité, il lui dit; *payen, je t'avertis qu'à la première intrigue que tu voudras tramer, je te ferai jetter dans la mer, une pierre au cou.*

Ce compliment que le comte *Poniatousky* rapporte lui-même dans les mémoires qu'il fit à ma requisition, ne laisse aucun doute sur le peu d'influence que *Charles XII* avait à la Porte. Tout ce que *Norberg* a rapporté des affaires de Turquie, parait d'un homme passionné, & mal informé. Il faut ranger parmi les erreurs de l'esprit de parti, & parmi les mensonges politiques, tout

tout ce qu'il avance sans preuve de la pré- 1711.
tendue corruption d'un grand visir, c'est-à-dire, d'un homme qui disposait de plus de soixante millions par an, sans rendre compte. J'ai encor entre les mains la lettre que le comte *Poniatousky* écrivit au roi *Stanislas* immédiatement après la paix du Pruth : il reproche à *Baltagi-Méhémet* son éloignement pour le roi de Suède, son peu de goût pour la guerre, sa facilité : mais il se garde bien de l'accuser de corruption; il savait trop ce que c'est que la place d'un grand visir, pour penser que le czar pût mettre un prix à la trahison du viceroi de l'empire ottoman.

Shaffiroff & *Sheremeto* demeurés en ôtage à Constantinople ne furent point traités comme ils l'auraient été s'ils avaient été convaincus d'avoir acheté la paix, & d'avoir trompé le sultan de concert avec le visir; ils demeurèrent en liberté dans la ville, escortés de deux compagnies de janissaires.

L'ambassadeur *Tolstoy* étant sorti des sept tours immédiatement après la paix du Pruth, les ministres d'Angleterre & de Hollande s'entremirent auprès du nouveau visir pour l'exécution des articles.

Asoph venait enfin d'être rendu aux Turcs; on démolissait les forteresses stipulées dans le traité. Quoique la Porte ottomane n'entre guères dans les différens des princes chrétiens, cependant elle était flattée alors de se voir arbitre entre la Russie,

1711. la Pologne & le roi de Suède : elle voulait que le czar retirât ses troupes de la Pologne, & délivrât la Turquie d'un voisinage si dangereux ; elle souhaitait que *Charles* retournât dans ses états, afin que les princes chrétiens fussent continuellement divisés ; mais jamais elle n'eut l'intention de lui fournir une armée. Les Tartares désiraient toûjours la guerre, comme les artisans veulent exercer leurs professions lucratives. Les janissaires la souhaitaient, mais plus par haine contre les chrétiens, par fierté, par amour pour la licence que par d'autres motifs. Cependant les négociations des ministres anglais & hollandais prévalurent contre le parti opposé. La paix du Pruth fut confirmée ; mais on ajouta dans le nouveau traité, que le czar retirerait dans trois mois toutes ses troupes de la Pologne, & que l'empereur turc renverrait incessamment *Charles XII.*

On peut juger, par ce nouveau traité, si le roi de Suède avait à la Porte autant de pouvoir qu'on l'a dit. Il était évidemment sacrifié par le nouveau visir *Jussuf Pacha*, ainsi que par *Baltagi-Méhémet.* Ses historiens n'ont eu d'autre ressource pour couvrir ce nouvel affront, que d'accuser *Jussuf* d'avoir été corrompu, ainsi que son prédécesseur. De pareilles imputations tant de fois renouvellées sans preuve, sont bien plutôt les cris d'une cabale impuissante que les témoignages de l'histoire. L'esprit de parti obligé d'avouer les

faits en altère les circonstances & les motifs ; & malheureusement c'est ainsi que toutes les histoires contemporaines parviennent falsifiées à la postérité, qui ne peut plus guères démêler la vérité du mensonge. 1711.

CHAPITRE TROISIEME.

Mariage du czarovitz, & déclaration solemnelle du mariage de Pierre *avec* Catherine, *qui reconnait son frère.*

CEtte malheureuse campagne du Pruth fut plus funeste au czar, que ne l'avait été la bataille de Narva ; car après Narva il avait sû tirer parti de sa défaite même, réparer toutes ses pertes, & enlever l'Ingrie à *Charles XII.* Mais après avoir perdu par le traité de Falksen avec le sultan ses ports & ses forteresses sur les Palus-Méotides, il falut renoncer à l'empire sur la mer noire. Il lui restait un champ assez vaste pour ses entreprises ; il avait à perfectionner tous ses établissemens en Russie, ses conquêtes sur la Suède à poursuivre, le roi *Auguste* à raffermir en Pologne, & ses alliés à ménager. Les fatigues avaient altéré sa santé ; il falut qu'il allât aux eaux de Carelsbad en Bohême ; mais pendant qu'il prenait les eaux, il faisait attaquer

1711. la Poméranie; Stralfund était bloqué, & cinq petites villes étaient prises.

La Poméranie est la province d'Allemagne la plus septentrionale, bornée à l'orient par le Brandebourg, au midi par le Meklembourg, & au nord par la mer baltique; elle eut presque de siécle en siécle différens maîtres. *Gustave Adolphe* s'en empara dans la fameuse guerre de trente ans, & enfin elle fut cédée solemnellement aux Suédois par le traité de Vestphalie, à la réserve de l'évêché de Camin & de quelques petites places situées dans la Poméranie ultérieure. Toute cette province devait naturellement apartenir à l'électeur de Brandebourg, en vertu des pactes de famille faits avec les ducs de Poméranie. La race de ces ducs s'était éteinte en 1637; par conséquent suivant les loix de l'empire, la maison de Brandebourg avait un droit évident sur cette province; mais la nécessité, la première des loix, l'emporta dans le traité d'Osnabruck sur les pactes de famille, & depuis ce tems, la Poméranie presque toute entière avait été le prix de la valeur suédoise.

Le projet du czar était de dépouiller la couronne de Suède de toutes les provinces qu'elle possédait en Allemagne; il falait pour remplir ce dessein, s'unir avec les électeurs de Brandebourg & d'Hanovre, & avec le Danemark. *Pierre* écrivit tous les articles du traité qu'il projettait avec ces puissances,

& tout le détail des opérations néceſſaires 1711.
pour ſe rendre maître de la Poméranie.

Pendant ce tems-là même il maria dans Torgau ſon fils *Alexis*, avec la princeſſe de *Volſembutel* ſœur de l'impératrice d'Allemagne, épouſe de *Charles VI*; mariage qui fut depuis ſi funeſte, & qui coûta la vie aux deux époux.

Le czarovitz était né du premier mariage de *Pierre* avec *Eudoxie Lapukin*, mariée comme on l'a dit, en 1689. Elle était alors confinée dans un couvent à Suſdal. Son fils *Alexis Petrovitz*, né le premier Mars 1690 était dans ſa 22 année. Ce prince n'était pas encor connu en Europe. Un miniſtre dont on a imprimé des mémoires ſur la cour de Ruſſie, dit dans une lettre écrite à ſon maître, datée du 25 Août 1711 „ que ce prince était grand & bien „ fait, qu'il reſſemblait beaucoup à ſon „ père, qu'il avait le cœur bon, qu'il était „ plein de piété, qu'il avait lû cinq fois „ l'écriture ſainte, qu'il ſe plaiſait fort à „ la lecture des anciennes hiſtoires grec- „ ques: il lui trouve l'eſprit étendu & fa- „ cile; il dit que ce prince ſait les mathé- „ matiques, qu'il entend bien la guerre, „ la navigation, la ſcience de l'hydrauli- „ que, qu'il ſait l'allemand, qu'il apprend „ le français; mais que ſon père n'a ja- „ mais voulu qu'il fit ce qu'on appelle ſes „ exercices.

Voilà un portrait bien différent de celui que le czar lui-même fit quelque tems après

1711. de ce fils infortuné : nous verrons avec quelle douleur son père lui reprocha tous les défauts contraires aux bonnes qualités que ce ministre admire en lui.

C'est à la postérité à décider entre un étranger qui peut juger légérement, ou flatter le caractère d'*Alexis*, & un père qui a cru devoir sacrifier les sentimens de la nature au bien de son empire. Si le ministre n'a pas mieux connu l'esprit d'*Alexis* que sa figure, son témoignage a peu de poids : il dit que ce prince était grand & bien fait : les mémoires que j'ai reçus de Petersbourg, disent qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

Catherine sa belle-mère n'assista point à ce mariage ; car quoiqu'elle fût regardée comme czarine, elle n'était point reconnuë solemnellement en cette qualité, & le titre d'*Altesse* qu'on lui donnait à la cour du czar lui laissait encor un rang trop équivoque, pour qu'elle signât au contract, & pour que le cérémonial allemand lui accordât une place convenable à sa dignité d'épouse du czar *Pierre*. Elle était alors à Thorn

1712. dans la Prusse polonaise. Le czar envoya

9. Janv. d'abord les deux nouveaux époux à Volfembutel, & reconduisit bientôt la czarine à Petersbourg, avec cette rapidité & cette simplicité d'apareil qu'il mettait dans tous ses voyages.

Aiant fait le mariage de son fils, il déclara plus solemnellement le sien, & le

19. Févr. célébra à Petersbourg. La cérémonie fut aussi auguste qu'on peut la rendre dans

un pays nouvellement créé, dans un tems 1712.
où les finances étaient dérangées par la guerre soutenuë contre les Turcs, & par celle qu'on faisait encor au roi de Suède. Le czar ordonna seul la fète, & y travailla lui-même selon sa coutume. Ainsi *Catherine* fut reconnuë publiquement czarine, pour prix d'avoir sauvé son époux & son armée.

Les acclamations avec lesquelles ce mariage fut reçu dans Petersbourg étaient sincères: mais les aplaudissemens des sujets aux actions d'un prince absolu sont toûjours suspects: ils furent confirmés par tous les esprits sages de l'Europe, qui virent avec plaisir, presque dans le même tems, d'un côté, l'héritier de cette vaste monarchie n'aiant de gloire que celle de sa naissance, marié à une princesse; & de l'autre un conquérant, un législateur partageant publiquement son lit & son trône avec une inconnuë, captive à Marienbourg, & qui n'avait que du mérite. L'approbation même est devenue plus générale à mesure que les esprits se sont plus éclairés par cette saine philosophie qui a fait tant de progrès depuis quarante ans, philosophie sublime & circonspecte, qui aprend à ne donner que des respects extérieurs à toute espèce de grandeur & de puissance, & à réserver les respects véritables pour les talens, & pour les services.

Je dois fidélement raporter ce que je trouve, concernant ce mariage, dans les dépèches du comte de *Bassevitz*, conseil-

1712. ler aulique à Vienne, & longtems ministre de Holstein à la cour de Russie. C'était un homme de mérite, plein de droiture & de candeur, & qui a laissé en Allemagne une mémoire précieuse. Voici ce qu'il dit dans ses lettres. „ La czarine avait été non-„ seulement nécessaire à la gloire de *Pierre*, „ mais elle l'était à la conservation de sa „ vie. Ce prince était malheureusement „ sujet à des convulsions douloureuses, „ qu'on croyait être l'effet d'un poison qu'on „ lui avait donné dans sa jeunesse. *Cathe-„ rine* seule avait trouvé le secret d'apaiser „ ses douleurs par des soins pénibles, & „ des attentions recherchées, dont elle „ seule était capable, & se donnait toute „ entière à la conservation d'une santé „ aussi précieuse à l'état qu'à elle-même. „ Ainsi le czar ne pouvant vivre sans elle, „ la fit compagne de son lit & de son „ trône. " Je me borne à raporter ses propres paroles.

La fortune, qui dans cette partie du monde avait produit tant de scènes extraordinaires à nos yeux, & qui avait élevé l'impératrice *Catherine* de l'abaissement, de la calamité, au plus haut degré d'élévation, la servit encor singuliérement quelques années après la solemnité de son mariage.

Voici ce que je trouve dans le manuscrit curieux d'un homme qui était alors au service du czar & qui parle comme témoin.

Un envoyé du roi *Auguste* à la cour du czar, retournant à Dresde par la Courlande,

entendit dans un cabaret un homme qui 1712.
paraissait dans la misère, & à qui on faisait l'accueil insultant que cet état n'inspire que trop aux autres hommes. Cet inconnu piqué, dit que l'on ne le traiterait pas ainsi s'il pouvait parvenir à être présenté au czar, & que peut-être il aurait dans sa cour de plus puissantes protections qu'on ne pensait.

L'envoyé du roi *Auguste* qui entendit ce discours eut la curiosité d'interroger cet homme, & sur quelques réponses vagues qu'il en reçut, l'aiant considéré plus attentivement, il crut démêler dans ses traits quelques ressemblances avec l'impératrice. Il ne put s'empêcher, quand il fut à Dresde, d'en écrire à un de ses amis à Petersbourg. La lettre tomba dans les mains du czar. Ce prince envoya ordre au prince *Repnin* gouverneur de Riga, de tâcher de découvrir l'homme dont il était parlé dans la lettre. Le prince *Repnin* fit partir un homme de confiance pour Mittau en Courlande; on découvrit l'homme; il s'appellait *Charles Scavronski*; il était fils d'un gentilhomme de Lithuanie, mort dans les guerres de Pologne, & qui avait laissé deux enfans au berceau, un garçon & une fille. L'un & l'autre n'eurent d'éducation que celle qu'on peut recevoir de la nature dans l'abandon général de toutes choses. *Scavronski* séparé de sa sœur dès la plus tendre enfance, savait seulement qu'elle avait été prise dans Marienbourg en 1704 & il la croyait encor

1712. auprès du prince *Menzikoff*, où il penſait qu'elle avait fait quelque fortune.

Le prince *Repnin*, ſuivant les ordres exprès de ſon maître, fit conduire à Riga *Scavronski*, ſous prétexte de quelque délit dont on l'accuſait; on fit contre lui une eſpèce d'information, & on l'envoya ſous bonne garde à Petersbourg, avec ordre de le bien traiter ſur la route.

Quand il fut arrivé à Petersbourg, on le mena chez un maitre d'hôtel du czar, nommé *Shepleff*. Ce maître d'hôtel inſtruit du rôle qu'il devait jouer, tira de cet homme beaucoup de lumières ſur ſon état, & lui dit enfin que l'accuſation qu'on avait intentée contre lui à Riga était très grave, mais qu'il obtiendrait juſtice, qu'il devait préſenter une requête à ſa majeſté, qu'on dreſſerait cette requête en ſon nom, & qu'on ferait enſorte qu'il pût la lui donner lui-même.

Le lendemain le czar alla diner chez *Shepleff*; on lui préſenta *Scavronski*: ce prince lui fit beaucoup de queſtions, & demeura convaincu par la naïveté de ſes réponſes, qu'il était le propre frère de la czarine. Tous deux avaient été dans leur enfance en Livonie. Toutes les réponſes que fit *Scavronski* aux queſtions du czar, ſe trouvaient conformes à ce que ſa femme lui avait dit de ſa naiſſance & des premiers malheurs de ſa vie.

Le czar ne doutant plus de la vérité, propoſa le lendemain à ſa femme d'aller di-

ner avec lui chez ce même *Shepleff*: il fit 1712.
venir au sortir de table ce même homme qu'il avait interrogé la veille. Il vint vétu des mêmes habits qu'il avait portés dans le voyage; le czar ne voulut point qu'il parût dans un autre état que celui auquel sa mauvaise fortune l'avait accoutumé.

Il l'interrogea encor devant sa femme. Le manuscrit porte qu'à la fin il lui dit ces propres mots: *Cet homme est ton frère: allons, Charles, baise la main de l'impératrice, & embrasse ta sœur.*

L'auteur de la rélation ajoute que l'impératrice tomba en défaillance, & que lorsqu'elle eut repris ses sens, le czar lui dit: *Il n'y a là rien que de simple; ce gentilhomme est mon beau-frère; s'il a du mérite, nous en ferons quelque chose; s'il n'en a point, nous n'en ferons rien.*

Il me semble qu'un tel discours montre autant de grandeur que de simplicité, & que cette grandeur est très peu commune. L'auteur dit que *Scavronski* resta longtems chez *Shepleff*, qu'on lui assigna une pension considérable, & qu'il vécut très retiré. Il ne pousse pas plus loin le récit de cette avanture, qui servit seulement à découvrir la naissance de *Catherine*: mais on sait d'ailleurs que ce gentilhomme fut créé comte, qu'il épousa une fille de qualité, & qu'il eut deux filles mariées à des premiers seigneurs de Russie. Je laisse au peu de personnes qui peuvent être instruites de ces détails, à démêler ce qui est vrai

1712. dans cette avanture, & ce qui peut y avoir été ajouté. L'auteur du manuſcrit ne parait pas avoir raconté ces faits dans la vuë de débiter du merveilleux à ſes lecteurs, puiſque ſon mémoire n'était point deſtiné à voir le jour. Il écrit à un ami avec naïveté ce qu'il dit avoir vû. Il ſe peut qu'il ſe trompe ſur quelques circonſtances, mais le fonds parait très vrai; car ſi ce gentilhomme avait ſû qu'il était frère d'une perſonne ſi puiſſante, il n'aurait pas attendu tant d'années pour ſe faire reconnaitre. Cette reconnaiſſance, toute ſingulière qu'elle parait, n'eſt pas ſi extraordinaire que l'élévation de *Catherine*: l'une & l'autre ſont une preuve frapante de la deſtinée, & peuvent ſervir à nous faire ſuſpendre nôtre jugement, quand nous traitons de fables tant d'événemens de l'antiquité moins opposés peut-être à l'ordre commun des choſes que toute l'hiſtoire de cette impératrice.

Les fètes que *Pierre* donna pour le mariage de ſon fils & le ſien, ne furent pas des divertiſſemens paſſagers, qui épuiſent le tréſor, & dont le ſouvenir reſte à peine. Il acheva la fonderie des canons & les bâtimens de l'amirauté; les grands chemins furent perfectionnés; de nouveaux vaiſſeaux furent conſtruits; il creuſa des canaux; la bourſe & les magazins furent achevés, & le commerce maritime de Petersbourg commença à être dans ſa vigueur. Il ordonna que le ſénat de Moſcou fût tranſ-

porté à Pétersbourg; ce qui s'exécuta au mois d'Avril 1712. Par là cette nouvelle ville devint comme la capitale de l'empire. Plusieurs prisonniers suédois furent employés aux embellissemens de cette ville, dont la fondation était le fruit de leur défaite. 1712.

CHAPITRE QUATRIEME.

PRISE DE STETIN.

Descente en Finlande. Evénemens de 1712.

PIerre se voyant heureux dans sa maison, dans son gouvernement, dans ses guerres contre *Charles XII*, dans ses négociations avec tous les princes qui voulaient chasser le Suédois du continent, & les renfermer pour jamais dans la presqu'ile de la Scandinavie; il portait toutes ses vues sur les côtes occidentales du nord de l'Europe, & oubliait les Palus Méotides & la mer noire. Les clefs d'Asoph longtems refusées au bacha qui devait entrer dans cette place au nom du grand seigneur, avaient été enfin rendues; & malgré tous les soins de *Charles XII*, malgré toutes les intrigues de ses partisans à la cour ottomane, malgré même plusieurs démonstrations d'une nouvelle guerre, la Russie & la Turquie étaient en paix.

1712. La même fierté inflexible que *Charles* mettait dans sa conduite avec la Porte, dont il dépendait, il la déployait contre ses ennemis éloignés, réunis pour l'accabler. Il bravait du fond de sa retraite, dans les déserts de la Bessarabie, & le czar, & les rois de Pologne, de Danemark & de Prusse, & l'électeur de Hanovre devenu bientôt après roi d'Angleterre, & l'empereur d'Allemagne qu'il avait tant offensé quand il traversa la Silésie en vainqueur. L'empereur s'en vengeait en l'abandonnant à sa mauvaise fortune, & en ne donnant aucune protection aux états que la Suède possédait encor en Allemagne.

Il eût été aisé de dissiper la ligue qu'on formait contre lui. Il n'avait qu'à céder Stetin au premier roi de Prusse *Fréderic*, électeur de Brandebourg, qui avait des droits très légitimes sur cette partie de la Poméranie: mais il ne regardait pas alors la Prusse comme une puissance préponderante: ni *Charles*, ni personne, ne pouvait prévoir que le petit royaume de Prusse presque désert, & l'électorat de Brandebourg, deviendraient formidables. Il ne voulut consentir à aucun accommodement, & résolu de rompre, plûtôt que de plier, il ordonna qu'on résistât de tous côtés, sur mer & sur terre. Ses états étaient presqu'épuisés d'hommes & d'argent; cependant on obéit: Le sénat de Stokholm équipa une flotte de treize vaisseaux de ligne, on arma des milices; chaque habitant de-

vint soldat. Le courage & la fierté de *Charles XII* semblèrent animer tous ses sujets, presqu'aussi malheureux que leur maître. 1710.

Il est difficile de croire que *Charles* eût un plan réglé de conduite. Il avait encor un parti en Pologne, qui aidé des Tartares de Crimée pouvait ravager ce malheureux pays, mais non pas remettre le roi *Stanislas* sur le trône; son espérance d'engager la Porte ottomane à soutenir ce parti, & de prouver au divan qu'il devait envoyer deux cents mille hommes à son secours, sous prétexte que le czar défendait en Pologne son allié *Auguste*, était une espérance chimérique.

Il attendait à Bender l'effet de tant de vaines intrigues; & les Russes, les Danois, les Saxons étaient en Poméranie. *Pierre* mena son épouse à cette expédition. Déja Septembre le roi de Danemark s'était emparé de Stade, ville maritime du duché de Brême; les armées russe, saxonne, & danoise étaient devant Stralsund.

Ce fut alors que le roi *Stanislas* voyant Octob. l'état déplorable de tant de provinces, l'impossibilité de remonter sur le trône de Pologne, & tout en confusion par l'absence obstinée de *Charles XII*, assembla les généraux suédois qui défendaient la Poméranie avec une armée d'environ dix à onze mille hommes, seule & dernière ressource de la Suède dans ces provinces.

Il leur proposa un accommodement avec le roi *Auguste*, & offrit d'en être la vic-

1712. time. Il leur parla en français; voici les propres paroles dont il se servit, & qu'il leur laissa par un écrit que signèrent neuf officiers généraux, entre lesquels il se trouvait un *Patkul*, cousin germain de cet infortuné *Patkul* que *Charles XII* avait fait expirer sur la roue.

„ J'ai servi jusqu'ici d'instrument à la „ gloire des armes de la Suède ; je ne pré„ tens pas être le sujet funeste de leur perte. „ Je me déclare de sacrifier ma couronne „ (*) & mes propres intérêts à la conser„ vation de la personne sacrée du roi, ne „ voyant pas humainement d'autre moyen „ pour le retirer de l'endroit où il se trouve.

Aiant fait cette déclaration, il se disposa à partir pour la Turquie, dans l'espérance de fléchir l'opiniâtreté de son bienfaiteur, & de le toucher par ce sacrifice. Sa mauvaise fortune le fit arriver en Bessarabie, précisément dans le tems même que *Charles*, après avoir promis au sultan de quitter son azile, & aiant reçu l'argent & l'escorte nécessaire pour son retour, mais s'étant obstiné à rester & à braver les Turcs & les Tartares, soutint contre une armée entière, aidé de ses seuls domestiques, ce combat malheureux de Bender, où les Turcs pouvant aisément le tuer, se contentèrent de

(*) On a cru devoir laisser la déclaration du roi *Stanislas* telle qu'il la donna, mot pour mot : il y a des fautes de langue : *Je me déclare de sacrifier* n'est pas français ; mais la pièce en est plus autentique, & n'en est pas moins respectable.

de le prendre prisonnier. *Stanislas* arrivant 1712.
dans cette étrange conjoncture, fut arrèté lui-même; ainsi deux rois chrétiens furent à la fois captifs en Turquie.

Dans ce tems où toute l'Europe était troublée, & où la France achevait contre une partie de l'Europe une guerre non moins funeste, pour mettre sur le trône d'Espagne le petit-fils de *Louis XIV*, l'Angleterre donna la paix à la France, & la victoire que le maréchal de *Villars* remporta à Denain en Flandre, sauva cet état de ses autres ennemis. La France était depuis un siécle l'alliée de la Suède; il importait que son alliée ne fût pas privée de ses possessions en Allemagne. *Charles* trop éloigné, ne savait pas même encor à Bender ce qui se passait en France.

La régence de Stokholm hazarda de demander de l'argent à la France épuisée, dans un tems où *Louis XIV* n'avait pas même de quoi payer ses domestiques. Elle fit partir un comte de *Sparre* chargé de cette négociation qui ne devait pas réussir. *Sparre* vint à Versailles, & représenta au marquis de *Torci* l'impuissance où l'on était de payer la petite armée suédoise qui restait à *Charles XII* en Poméranie, qu'elle était prète à se dissiper faute de paye, que le seul allié de la France allait perdre des provinces dont la conservation était nécessaire à la balance générale, qu'à la vérité *Charles XII* dans ses victoires avait trop négligé le roi de France, mais que la gé-

1712. nérofité de *Louis XIV* était auffi grande que les malheurs de *Charles*. Le miniftre français fit voir au Suédois l'impuiffance où l'on était de fecourir fon maître, & *Sparre* défefpérait du fuccès.

Un particulier de Paris fit ce que *Sparre* défefpérait d'obtenir. Il y avait à Paris un banquier nommé *Samuël Bernard*, qui avait fait une fortune prodigieufe, tant par les remifes de la cour dans les pays étrangers, que par d'autres entreprifes; c'était un homme enyvré d'une efpèce de gloire rarement attachée à fa profeffion, qui aimait paffionnément toutes les chofes d'éclat, & qui favait que tôt ou tard le miniftère de France rendait avec avantage ce qu'on hazardait pour lui. *Sparre* alla dîner chez lui, il le flatta, & au fortir de table le banquier fit délivrer au comte de *Sparre* fix cents mille livres; après quoi il alla chez le miniftre marquis de *Torci*, & lui dit, „ j'ai donné „ en votre nom deux cents mille écus à „ la Suède; vous me les ferez rendre quand „ vous pourrez. ”

Le comte de *Steinbock*, général de l'armée de *Charles*, n'attendait pas un tel fecours; il voyait fes troupes fur le point de fe mutiner, & n'aiant à leur donner que des promeffes, voyant groffir l'orage autour de lui, craignant enfin d'être envelopé par trois armées, de Ruffes, de Danois, de Saxons, il demanda un armiftice, jugeant que *Staniflas* allait abdiquer, qu'il fléchirait la hauteur de *Charles XII*, qu'il falait au

moins gagner du tems & ſauver ſes trou- 1712.
pes par les négociations. Il envoya donc un courier à Bender, pour repréſenter au roi l'état déplorable de ſes finances, de ſes affaires, & de ſes troupes, & pour l'inſtruire qu'il ſe voyait forcé à cet armiſtice, qu'il ſerait trop heureux d'obtenir. Il n'y avait pas trois jours que ce courier était parti, & *Staniſlas* ne l'était pas encore; quand *Steinbock* reçut ces deux cents mille écus du banquier de Paris; c'était alors un tréſor prodigieux dans un pays ruiné. Fort de ce ſecours, avec lequel on remédie à tout; il encouragea ſon armée; il eut des munitions, des recrues; il ſe vit à la tête de douze mille hommes, & renonçant à toute ſuſpenſion d'armes, il ne chercha plus qu'à combattre.

C'était ce même *Steinbock* qui en 1710 après la défaite de Pultava, avait vengé la Suède ſur les Danois, dans une irruption qu'ils avaient faite en Scanie: il avait marché contre eux avec de ſimples milices, qui n'avaient que des cordes pour bandoulières, & avait remporté une victoire complette. Il était comme tous les autres généraux de *Charles XII* actif & intrépide; mais ſa valeur était ſouillée par la férocité. C'eſt lui qui après un combat contre les Ruſſes, aiant ordonné qu'on tuât tous les priſonniers, aperçut un officier polonais du parti du czar qui ſe jettait à l'étrier de *Staniſlas*, & que ce prince tenait embraſſé pour lui ſauver la vie; *Steinbock* le tua d'un

1712. coup de piſtolet entre les bras du prince ; comme il eſt rapporté dans la vie de *Charles XII*, & le roi *Staniſlas* a dit à l'auteur, qu'il aurait caſſé la tête à *Steinbock*, s'il n'avait été retenu par ſon reſpect & par ſa reconnaiſſance pour le roi de Suède.

9. Dec. Le général *Steinbock* marcha donc dans le chemin de Viſmar, aux Ruſſes, aux Saxons & aux Danois réunis. Il ſe trouva vis-à-vis l'armée danoiſe & ſaxonne, qui précédait les Ruſſes éloignés de trois lieues. Le czar envoye trois couriers coup ſur coup au roi de Danemark, pour le prier de l'attendre & pour l'avertir du danger qu'il court, s'il combat les Suédois ſans être ſupérieur en forces. Le roi de Danemark ne voulut point partager l'honneur d'une victoire qu'il croyait ſûre : il s'avança contre les Suédois, & les attaqua près d'un endroit nommé Gadebush. On vit encor à cette journée quelle était l'inimitié naturelle entre les Suédois & les Danois. Les officiers de ces deux nations s'acharnaient les uns contre les autres, & tombaient morts percés de coups.

Steinbock remporta la victoire avant que les Ruſſes puſſent arriver à portée du champ de bataille ; il reçut quelques jours après la réponſe du roi ſon maître qui condamnait toute idée d'armiſtice ; il diſait qu'il ne pardonnerait cette démarche honteuſe qu'en cas qu'elle fût réparée, & que fort ou faible il falait vaincre ou périr. *Steinbock*

avait déja prévenu cet ordre par la victoire. 1712.

Mais cette victoire fut semblable à celle qui avait consolé un moment le roi *Auguste*, quand dans le cours de ses infortunes, il gagna la bataille de Calish contre les Suédois vainqueurs de tous côtés. La victoire de Calish ne fit qu'aggraver les malheurs d'*Auguste*, & celle de Gadebush recula seulement la perte de *Steinbock* & de son armée.

Le roi de Suède en apprenant la victoire de *Steinbock* crut ses affaires rétablies : il se flatta même de faire déclarer l'empire ottoman, qui menaçait encor le czar d'une nouvelle guerre ; & dans cette espérance, il ordonna à son général *Steinbock* de se porter en Pologne, croyant toûjours, au moindre succès, que le tems de Narva & ceux où il faisait des loix, allaient renaître. Ces idées furent bientôt après confondues par l'affaire de Bender, & par sa captivité chez les Turcs.

Tout le fruit de la victoire de Gadebush fut d'aller réduire en cendres pendant la nuit la petite ville d'Altena, peuplée de commerçans, & de manufacturiers ; ville sans défense, qui n'aiant point pris les armes ne devait point être sacrifiée : elle fut entiérement détruite ; plusieurs habitans expirèrent dans les flammes ; d'autres échapés nuds à l'incendie, vieillards, femmes, enfans, expirèrent de froid & de fatigues

1712. aux portes de Hambourg. (*) Tel a été ſouvent le ſort de pluſieurs milliers d'hommes, pour les querelles de deux hommes. *Steinbock* ne recueillit que cet affreux avantage. Les Ruſſes, les Danois, les Saxons le pourſuivirent ſi vivement après ſa victoire, qu'il fut obligé de demander un azile dans Toninge, fortereſſe du Holſtein, pour lui & pour ſon armée.

Le pays de Holſtein était alors un des plus dévaſtés du nord, & ſon ſouverain un des plus malheureux princes. C'était le propre neveu de *Charles XII*; c'était pour ſon père, beau-frère de ce monarque, que *Charles* avait porté ſes armes juſques dans Copenhague avant la bataille de Narva: c'était pour lui qu'il avait fait le traité de Travendal, par lequel les ducs de Holſtein étaient rentrés dans leurs droits.

Ce pays eſt en partie le berceau des Cimbres & de ces anciens Normands, qui conquirent la Neuſtrie en France, l'Angleterre entière, Naples, & Sicile. On ne peut aujourd'hui être moins en état de faire des conquêtes que l'eſt cette partie de l'ancienne Cherſonèſe cimbrique : deux petits duchés la compoſent; Sleſvig appartenant au roi de Danemark & au duc en commun; Gottorp, au duc de Holſtein ſeul. Sleſvig eſt une principauté ſouveraine, Holſ-

(*) Le chapelain confeſſeur *Norberg* dit froidement dans ſon hiſtoire que le général *Steinbock* ne mit le feu à la ville, que parce qu'il n'avait pas de voitures pour emporter les meubles.

tein eſt membre de l'empire d'Allemagne 1712.
qu'on appelle empire romain.

Le roi de Danemark & le duc de Holſtein-Gottorp étaient de la même maiſon; mais le duc neveu de *Charles XII* & ſon héritier préſomptif, était né l'ennemi du roi de Danemark qui accablait ſon enfance. Un frère de ſon père, évêque de Lubeck, adminiſtrateur des états de cet infortuné pupille, ſe voyait entre l'armée ſuédoiſe qu'il n'oſait ſecourir, & l'armée ruſſe, danoiſe & ſaxonne qui menaçaient. Il falait pourtant tâcher de ſauver les troupes de *Charles XII*, ſans choquer le roi de Danemark, devenu maître du pays, dont il épuiſait toute la ſubſtance.

L'évêque adminiſtrateur du Holſtein était entiérement gouverné par ce fameux baron de *Goertz*, (*) le plus délié & le plus entreprenant des hommes, d'un eſprit vaſte & fécond en reſſources, ne trouvant jamais rien de trop hardi, ni de trop difficile, auſſi inſinuant dans les négociations qu'audacieux dans les projets; ſachant plaire; ſachant perſuader, & entrainant les eſprits par la chaleur de ſon génie, après les avoir gagnés par la douceur de ſes paroles. Il eut depuis ſur *Charles XII* le même aſcendant qui lui ſoumettait l'évêque adminiſtrateur du Holſtein, & l'on ſait qu'il paya de ſa tête l'honneur qu'il eut de gouverner le plus inflexible & le plus opiniâtre ſouverain qui jamais ait été ſur le trône.

(*) Nous prononçons *Gueurts*.

1712. 21 Janv. (*) *Goertz* s'aboucha secrettement à Usum avec *Steinbock*, & lui promit qu'il lui livrerait la forteresse de Toninge, sans compromettre l'évêque administrateur son maître; & dans le même tems, il fit assurer le roi de Danemark qu'on ne la livrerait pas. C'est ainsi que presque toutes les négociations se conduisent; les affaires d'état étant d'un autre ordre que celles des particuliers, l'honneur des ministres consistant uniquement dans le succès, & l'honneur des particuliers dans l'observation de leurs paroles.

Steinbock se présenta devant Toninge; le commandant de la ville refuse de lui ouvrir les portes : ainsi on met le roi de Danemark hors d'état de se plaindre de l'évêque administrateur; mais *Goertz* fait donner un ordre au nom du duc mineur, de laisser entrer l'armée suédoise dans Toninge. Le secrétaire du cabinet nommé *Stamke* signe le nom du duc de Holstein : par là *Goertz* ne compromet qu'un enfant qui n'avait pas encor le droit de donner ses ordres : il sert à la fois le roi de Suède, auprès duquel il voulait se faire valoir, & l'évêque administrateur son maître, qui parait ne pas consentir à l'admission de l'armée suédoise. Le commandant de Toninge aisément gagné livra la ville aux Suédois, & *Goertz* se justifia comme il put auprès du roi de Danemark, en protestant que tout avait été fait malgré lui.

(*) Mémoires secrets de *Bassevitz*.

(*) L'armée suédoise retirée en partie dans la ville, & en partie sous son canon, ne fut pas pour cela sauvée : le général *Steinbock* fut obligé de se rendre prisonnier de guerre avec onze mille hommes, de même qu'environ seize mille s'étaient rendus après Pultava. 1712.

Il fut stipulé que *Steinbock*, ses officiers & soldats, pourraient être rançonnés ou échangés ; on fixa la rançon de *Steinbock* à huit mille écus d'empire ; c'est une bien petite somme, cependant on ne put la trouver, & *Steinbock* resta captif à Copenhague jusqu'à sa mort.

Les états de Holstein demeurèrent à la discrétion d'un vainqueur irrité. Le jeune duc fut l'objet de la vengeance du roi de Danemark, pour prix de l'abus que *Goertz* avait fait de son nom ; les malheurs de *Charles XII* retombaient sur toute sa famille.

Goertz voyant ses projets évanouïs, toûjours occupé de jouer un grand rôle dans cette confusion, revint à l'idée qu'il avait eue d'établir une neutralité dans les états de Suède en Allemagne.

Le roi de Danemark était près d'entrer dans Toninge. *George* électeur de Hanovre voulait avoir les duchés de Brême & de Verden, avec la ville de Stade. Le nouveau roi de Prusse *Fréderic Guillaume* jettait la vue sur Stetin. *Pierre I* se disposait à se rendre maître de la Finlande. Tous les états

(*) Mémoires de *Steinbock*.

1712. de *Charles XII* hors la Suède, étaient des dépouilles qu'on cherchait à partager; comment accorder tant d'intérêts avec une neutralité? *Goertz* négocia en même tems avec tous les princes qui avaient intérêt à ce partage : il courait jour & nuit d'une province à une autre; il engagea le gouverneur de Brême & de Verden à remettre ces deux duchés à l'électeur de Hanovre en séquestre, afin que les Danois ne les prissent pas pour eux : il fit tant qu'il obtint du roi de Prusse, qu'il se chargerait conjointement avec le Holstein du séquestre de Stetin & de Vismar; moyennant quoi le roi de Danemark laisserait le Holstein en paix, & n'entrerait pas dans Toninge. C'était assurément un étrange service à rendre à *Charles XII* que de mettre ses places entre les mains de ceux qui pourraient les garder à jamais : mais *Goertz* en leur remettant ces villes comme en ôtage, les forçait à la neutralité, du moins pour quelque tems; il espérait qu'ensuite il pourrait faire déclarer Hanovre & le Brandebourg en faveur de la Suède : il faisait entrer dans ses vues le roi de Pologne, dont les états ruinés avaient besoin de la paix : enfin il voulait se rendre nécessaire à tous les princes. Il disposait du bien de *Charles XII* comme un tuteur qui sacrifie une partie du bien d'un pupille ruiné pour sauver l'autre, & d'un pupille qui ne peut faire ses affaires par lui-même; tout cela sans mission, sans autre garantie de sa conduite

qu'un plein pouvoir d'un évêque de Lubec, qui n'était nullement autorisé lui-même par *Charles XII*. 1712.

Tel a été ce *Goertz*, que jusqu'ici on n'a pas assez connu. On a vû des premiers ministres de grands états, comme un *Oxenstiern*, un *Richelieu*, un *Alberoni*, donner le mouvement à une partie de l'Europe; mais que le conseiller privé d'un évêque de Lubec en ait fait autant qu'eux, sans être avoué de personne, c'était une chose inouïe. 1713.

Il réussit d'abord : il fit un traité avec le roi de Prusse, par lequel ce monarque s'engageait, en gardant Stetin en séquestre, à conserver à *Charles XII* le reste de la Poméranie. En vertu de ce traité, *Goertz* fit proposer au gouverneur de la Poméranie (*Mayerfeld*) de rendre la place de Stetin au roi de Prusse pour le bien de la paix, croyant que le Suédois, gouverneur de Stetin, pourrait être aussi facile que l'avait été le Holstenois, gouverneur de Toninge : mais les officiers de *Charles XII* n'étaient pas accoutumés à obéir à de pareils ordres. *Mayerfeld* répondit qu'on n'entrerait dans Stetin que sur son corps & sur des ruines. Il informa son maître de cette étrange proposition. Le courier trouva *Charles XII* captif à Demirtash, après son avanture de Bender. On ne savait alors si *Charles* ne resterait pas prisonnier des Turcs toute sa vie, si on ne le reléguerait pas dans quelque isle de l'Archipel ou de l'Asie. *Charles* de sa prison manda à *Mayerfeld* ce qu'il Juin.

1713. avait mandé à *Steinbock*, qu'il falait mourir plutôt que de plier ſous ſes ennemis, & lui ordonna d'ètre auſſi inflexible qu'il l'était lui-mème.

Goertz voyant que le gouverneur de Stetin dérangeait ſes meſures, & ne voulaït entendre parler ni de neutralité ni de ſéqueſtre, ſe mit dans la tête non-ſeulement de faire ſéqueſtrer cette ville de Stetin, mais encor Stralſund; & il trouva le ſecret de faire avec le roi de Pologne électeur de Saxe, le même traité pour Stralſund qu'il avait fait avec l'électeur de Brandebourg pour Stetin. Il voyait clairement l'impuiſſance des Suédois, de garder ces places ſans argent & ſans armée, pendant que le roi était captif en Turquie; & il comptait écarter le fléau de la guerre de tout le nord, au moyen de ces ſéqueſtres. Le Danemark lui-même ſe prêtait enfin aux négociations de *Goertz*; il gagna abſolument l'eſprit du prince *Menzikoff*, général & favori du czar: il lui perſuada qu'on pourrait céder le Holſtein à ſon maître; il flatta le czar de l'idée de percer un canal du Holſtein dans la mer baltique, entrepriſe ſi conforme au goût de ce fondateur, & ſurtout d'obtenir une puiſſance nouvelle, en voulant bien être un des princes de l'empire d'Allemagne, & en acquerant aux diètes de Ratisbonne un droit de ſuffrage qui ferait toûjours ſoutenu par le droit des armes.

On ne peut ni ſe plier en plus de manières, ni prendre plus de formes différen-

tes, ni jouer plus de rôles que fit ce négociateur volontaire : il alla jusqu'à engager le prince *Menzikoff* à ruiner cette même ville de Stetin qu'il voulait sauver, à la bombarder, afin de forcer le commandant *Mayerfeld* à la remettre en séquestre ; & il osait ainsi outrager le roi de Suède, auquel il voulait plaire, & à qui en effet il ne plut que trop dans la suite pour son malheur. 1713.

Quand le roi de Prusse vit qu'une armée russe bombardait Stetin, il craignit que cette ville ne fût perdue pour lui, & ne restât à la Russie. C'était où *Goertz* l'attendait. Le prince *Menzikoff* manquait d'argent, il lui fit prêter 400000 écus par le roi de Prusse ; il fit parler ensuite au gouverneur de la place : *lequel aimez-vous mieux*, lui dit-on, *ou de voir Stetin en cendres sous la domination de la Russie, ou de la confier au roi de Prusse qui la rendra au roi votre maître?* Le commandant se laissa enfin persuader ; il se rendit ; *Menzikoff* entra dans la place, & moyennant les 400000 écus, il la remit avec tout le territoire entre les mains du roi de Prusse, qui pour la forme y laissa entrer deux bataillons de Holstein, & qui n'a jamais rendu depuis cette partie de la Poméranie.

Dès-lors le second roi de Prusse, successeur d'un roi faible & prodigue, jetta les fondemens de la grandeur où son pays parvint dans la suite, par la discipline militaire, & par l'économie.

Le baron de *Goertz* qui fit mouvoir tant

1713. de resſorts, ne put venir à bout d'obtenir que les Danois pardonnaſſent à la province de Holſtein, ni qu'ils renonçaſſent à s'emparer de Toninge : il manqua ce qui paraiſſait être ſon premier but, mais il réuſſit à tout le reſte, & ſurtout à devenir un perſonnage important dans le nord, ce qui était en effet ſa vue principale.

Déja l'électeur de Hanovre s'était aſſuré de Brême & de Verden dont *Charles XII* était dépouillé; les Saxons étaient devant ſa ville de Viſmar; Stetin était entre les
Septemb. mains du roi de Pruſſe; les Ruſſes allaient aſſiéger Stralſund avec les Saxons, & ceux-ci étaient déja dans l'iſle de Rugen; & le czar au milieu de tant de négociations était deſcendu en Finlande, pendant qu'on diſputait ailleurs ſur la neutralité & ſur les partages. Après avoir lui-même pointé l'artillerie devant Stralſund, abandonnant le reſte à ſes alliés, & au prince *Menzikoff*, il s'était embarqué dans le mois de May ſur la mer baltique, & montant un vaiſſeau de cinquante canons qu'il avait fait conſtruire lui-même à Petersbourg, il vogua vers la Finlande, ſuivi de quatre-vingts douze galères, & de cent dix demi-galères, qui portaient ſeize mille combattans.

22 May. La deſcente ſe fit à Elſinford, qui eſt dans la partie la plus méridionale de cette froide & ſtérile contrée, par le ſoixante & uniéme degré.

Cette deſcente réuſſit malgré toutes les difficultés. On feignit d'attaquer par un

ondroit, on descendit par un autre : on 1713.
mit les troupes à terre, & l'on prit la ville. Le czar s'empara de Borgo, d'Abo, & fut maître de toute la côte. Il ne paraissait pas que les Suédois eussent désormais aucune ressource; car c'était dans ce tems-là même que l'armée suédoise commandée par *Steinbock* se rendait prisonnière de guerre.

Tous ces désastres de *Charles XII* furent suivis, comme nous l'avons vû, de la perte de Brême, de Verden, de Stetin, d'une partie de la Poméranie; & enfin le roi *Stanislas* & *Charles* lui-même étaient prisonniers en Turquie; cependant il n'était pas encor détrompé de l'idée de retourner en Pologne à la tête d'une armée ottomane, de remettre *Stanislas* sur le trône, & de faire trembler tous ses ennemis.

CHAPITRE CINQUIEME.

SUCCÈS DE PIERRE LE GRAND.

Retour de Charles XII *dans ses états.*

PIerre suivant le cours de ses conquêtes, 1714.
perfectionnait l'établissement de sa marine, faisait venir douze mille familles à Petersbourg, tenait tous ses alliés attachés à sa fortune & à sa personne, quoiqu'ils eussent tous des intérêts divers, & des vues

1714. opposées. Sa flotte menaçait à la fois toutes les côtes de la Suède, sur les golphes de Finlande & de Botnie.

L'un de ses généraux de terre, le prince *Galitzin*, formé par lui-même, comme ils l'étaient tous, avançait d'Elsinford où le czar avait débarqué, jusqu'au milieu des terres vers le bourg de Tavasthus : c'était un poste qui couvrait la Botnie. Quelques régimens suédois, avec huit mille hommes de milice, le défendaient. Il falut livrer
13 Mars. une bataille; les Russes la gagnèrent entiérement; ils dissipèrent toute l'armée suédoise, & pénétrèrent jusqu'à Vaza; de sorte qu'ils furent les maîtres de quatre-vingts lieuës de pays.

Il restait aux Suédois une armée navale, avec laquelle ils tenaient la mer. *Pierre* ambitionnait depuis longtems de signaler la marine qu'il avait créée. Il était parti de Petersbourg, & avait rassemblé une flotte de seize vaisseaux de ligne, cent quatre-vingts galères propres à manœuvrer à travers les rochers qui entourent l'isle l'Aland, & les autres isles de la mer baltique non loin du rivage de la Suède, vers laquelle il rencontra la flotte suédoise. Cette flotte était plus forte en grands vaisseaux que la sienne, mais inférieure en galères, plus propre à combattre en pleine mer qu'à travers des rochers. C'était une supériorité que le czar ne devait qu'à son seul génie. Il servait dans sa flotte en qualité de contre-amiral, & recevait les ordres de l'ami-

ral

ral *Apraxin*. *Pierre* voulait s'emparer de l'isle 1714.
d'Aland, qui n'est éloignée de la Suède que de douze lieues. Il falait passer à la vue de la flotte des Suédois : ce dessein hardi fut exécuté ; les galères s'ouvrirent le passage sous le canon ennemi, qui ne plongeait pas assez. On entra dans Aland ; & comme cette côte est hérissée d'écueils presque toute entière, le czar fit transporter à bras quatre-vingts petites galères par une langue de terre, & on les remit à flot dans la mer qu'on nomme de *Hango*, où étaient ses gros vaisseaux. *Erenschild* contre-amiral des Suédois crut qu'il allait prendre aisément, ou couler à fond ces quatre-vingts galères ; il avança de ce côté pour les reconnaître ; mais il fut reçu avec un feu si vif, qu'il vit tomber presque tous ses soldats & tous ses matelots. On lui prit les galères & les prames qu'il avait amenées, & le vaisseau qu'il montait ; il se sauvait dans une chaloupe, mais il y fut blessé ; 8 Août.
enfin obligé de se rendre, on l'amena sur la galère où le czar manœuvrait lui-même. Le reste de la flotte suédoise regagna la Suède. On fut consterné dans Stokholm, & on ne s'y croyait pas en sureté.

Pendant ce tems là-même, le colonel *Schouvalow Neushlof* attaquait la seule forteresse qui restait à prendre sur les côtes occidentales de la Finlande, & la soumettait au czar malgré la plus opiniâtre résistance.

Cette journée d'Aland fut, après celle

1714. de Pultava, la plus glorieuſe de la vie de *Pierre*. Maître de la Finlande dont il laiſſa le gouvernement au prince *Galitzin*, vainqueur de toutes les forces navales de la Suède, & plus reſpecté que jamais de ſes
15. Sept. alliés, il retourna dans Petersbourg, quand la ſaiſon devenue très-orageuſe ne lui permit plus de reſter ſur les mers de Finlande & de Botnie. Son bonheur voulut encor qu'en arrivant dans ſa nouvelle capitale, la czarine accoucha d'une princeſſe, mais qui mourut un an après. Il inſtitua l'ordre de Ste. *Catherine* en l'honneur de ſon épouſe, & célébra la naiſſance de ſa fille par une entrée triomphale. C'était de toutes les fêtes auxquelles il avait accoutumé ſes peuples, celle qui leur était devenue la plus chère. Le commencement de cette fête fut d'amener dans le port de Cronſlot neuf galères ſuédoiſes, ſept prames remplies de priſonniers, & le vaiſſeau du contre-amiral *Erenſchild*.

Le vaiſſeau amiral de Ruſſie était chargé de tous les canons, des drapeaux, & des étendarts pris dans la conquête de la Finlande. On aporta toutes ces dépouilles à Petersbourg, où l'on arriva en ordre de bataille. Un arc de triomphe que le czar avait deſſiné ſelon ſa coutume, fut décoré des emblêmes de toutes ſes victoires: les vainqueurs paſſèrent ſous cet arc triomphal; l'amiral *Apraxin* marchait à leur tête, enſuite le czar en qualité de contre-amiral, & tous les autres officiers ſelon

leur rang ; on les présenta tous au vice- 1714.
roi *Romadonosky*, qui dans ces cérémonies représentait le maître de l'empire. Ce vice-czar distribua à tous les officiers des médailles d'or ; tous les soldats & les matelots en eurent d'argent. Les Suédois prisonniers passèrent sous l'arc de triomphe, & l'amiral *Erenschild* suivait immédiatement le czar son vainqueur. Quand on fut arrivé au trône où le vice-czar était, l'amiral *Apraxin* lui présenta le contre-amiral *Pierre*, qui demanda à être créé vice-amiral pour prix de ses services : on alla aux voix, & l'on croit bien que toutes les voix lui furent favorables.

Après cette cérémonie qui comblait de joie tous les assistans, & qui inspirait à tout le monde l'émulation, l'amour de la patrie & celui de la gloire, le czar prononça ce discours, qui mérite de passer à la dernière postérité.

„ Mes frères, est-il quelqu'un de vous
„ qui eût pensé il y a vingt ans, qu'il
„ combattrait avec moi sur la mer baltique,
„ dans des vaisseaux construits par vous-
„ mêmes, & que nous serions établis dans
„ ces contrées, conquises par nos fatigues
„ & par notre courage? .... On place
„ l'ancien siége des sciences dans la Grè-
„ ce ; elles s'établirent ensuite dans l'Ita-
„ lie, d'où elles se répandirent dans tou-
„ tes les parties de l'Europe ; c'est à pré-
„ sent notre tour ; si vous voulez secon-
„ der mes desseins, en joignant l'étude à

1714. „ l'obéissance. Les arts circulent dans le „ monde, comme le sang dans le corps „ humain; & peut-être ils établiront leur „ empire parmi nous pour retourner dans „ la Grèce leur ancienne patrie. J'ose es„ pérer que nous ferons un jour rougir „ les nations les plus civilisées, par nos „ travaux & par notre solide gloire. "

C'est là le précis véritable de ce discours digne d'un fondateur. Il a été énervé dans toutes les traductions : mais le plus grand mérite de cette harangue éloquente est d'avoir été prononcée par un monarque victorieux, fondateur & législateur de son empire.

Les vieux boyards écoutèrent cette harangue avec plus de regret pour leurs anciens usages, que d'admiration pour la gloire de leur maître; mais les jeunes en furent touchés jusqu'aux larmes.

Ces tems furent encor signalés par l'arrivée des ambassadeurs russes, qui revinrent de Constantinople, avec la confirma-
15 Déc. tion de la paix avec les Turcs. Un ambassadeur de Perse était arrivé quelque tems auparavant de la part de *Cha-Ussin*; il avait amené au czar un éléphant & cinq lions. Il reçut en même tems une ambassade du kam des Usbecks, *Méhémet Bahadir*, qui lui demandait sa protection contre d'autres Tartares. Du fond de l'Asie & de l'Europe tout rendait hommage à sa gloire.

La régence de Stokholm désespérée de l'état déplorable de ses affaires & de l'ab-

fence de fon roi qui abandonnait le foin 1714.
de fes états, avait pris enfin la réfolution de ne le plus confulter; & immédiatement après la victoire navale du czar, elle avait demandé un paffeport au vainqueur pour un officier chargé de propofitions de paix. Le paffeport fut envoyé; mais dans ce tems-là même la princeffe *Ulrique Eléonore*, fœur de *Charles XII* reçut la nouvelle que le roi fon frère fe difpofait enfin à quitter la Turquie, & à revenir fe défendre. On n'ofa pas alors envoyer au czar le négociateur qu'on avait nommé en fecret: on fupporta la mauvaife fortune, & l'on attendit que *Charles XII* fe préfentât pour la réparer.

En effet *Charles* après cinq années & quelques mois de féjour en Turquie, en partit fur la fin d'Octobre 1714. On fait qu'il mit dans fon voyage la même fingularité qui caractérifait toutes fes actions. Il arriva à Stralfund le 22 Novembre 1714. Dès qu'il y fut, le baron de *Goertz* fe rendit auprès de lui; il avait été l'inftrument d'une partie de fes malheurs; mais il fe juftifia avec tant d'adreffe, & lui fit concevoir de fi hautes efpérances, qu'il gagna fa confiance comme il avait gagné celle de tous les miniftres, & de tous les princes avec lefquels il avait négocié; il lui fit efpérer qu'il détacherait les alliés du czar, & qu'alors on pourrait faire une paix honorable, ou du moins une guerre égale. Dès ce moment *Goertz* eut fur l'ef-

1714. prit de *Charles* beaucoup plus d'empire que n'en avait jamais eu le comte *Piper*.

La première chose que fit *Charles* en arrivant à Stralsund fut de demander de l'argent aux bourgeois de Stokholm. Le peu qu'ils avaient fut livré ; on ne savait rien refuser à un prince qui ne demandait que pour donner, qui vivait aussi durement que les simples soldats, & qui exposait comme eux sa vie. Ses malheurs, sa captivité, son retour, touchaient ses sujets & les étrangers : on ne pouvait s'empêcher de le blâmer, ni de l'admirer, ni de le plaindre, ni de le secourir. Sa gloire était d'un genre tout opposé à celle de *Pierre* ; elle ne consistait ni dans l'établissement des arts, ni dans la législation, ni dans la politique, ni dans le commerce ; elle ne s'étendait pas au-delà de sa personne : son mérite était une valeur au-dessus du courage ordinaire ; il défendait ses états avec une grandeur d'ame égale à cette valeur intrépide ; & c'en était assez pour que les nations fussent frapées de respect pour lui. Il avait plus de partisans que d'alliés.



CHAPITRE SIXIEME

ETAT DE L'EUROPE, AU RETOUR DE CHARLES XII.

Siége de Stralſund &c.

LOrſque *Charles XII* revint enfin dans ſes états à la fin de 1714 il trouva l'Europe chrétienne dans un état bien différent de celui où il l'avait laiſſée. La reine *Anne* d'Angleterre était morte, après avoir fait la paix avec la France. *Louis XIV* aſſurait l'Eſpagne à ſon petit-fils, & forçait l'empereur d'Allemagne *Charles VI* & les Hollandais à ſouſcrire à une paix néceſſaire; ainſi toutes les affaires du midi de l'Europe prenaient une face nouvelle. 1714.

Celles du nord étaient encor plus changées; *Pierre* en était devenu l'arbitre. L'électeur de Hanovre appellé au royaume d'Angleterre, voulait agrandir ſes terres d'Allemagne aux dépens de la Suède, qui n'avait acquis des domaines allemands que par les conquêtes du grand *Guſtave*. Le roi de Danemark prétendait reprendre la Scanie, la meilleure province de la Suède, qui avait autrefois appartenu aux Danois. Le roi de Pruſſe, héritier des ducs de Poméranie, prétendait rentrer au moins dans une partie de cette province. D'un autre côté la

1714. maison de *Holstein* opprimée par le roi de Danemark, & le duc de Meklembourg en guerre presqu'ouverte avec ses sujets, imploraient la protection de *Pierre premier*. Le roi de Pologne électeur de Saxe désirait qu'on annexât la Courlande à la Pologne; ainsi de l'Elbe jusqu'à la mer baltique *Pierre* était l'apui de tous les princes, comme *Charles* en avait été la terreur.

On négocia beaucoup depuis le retour de *Charles*, & on n'avança rien. Il crut qu'il pourrait avoir assez de vaisseaux de guerre & d'armateurs pour ne point craindre la nouvelle puissance maritime du czar. A l'égard de la guerre de terre, il comptait sur son courage; & *Goertz* devenu tout d'un coup son premier ministre, lui persuada qu'il pourrait subvenir aux frais avec une monnoie de cuivre qu'on fit valoir quatre-vingts-seize fois autant que sa valeur naturelle; ce qui est un prodige dans l'histoire des gouvernemens. Mais dès le mois d'Avril 1715 les vaisseaux de *Pierre* prirent les premiers armateurs suédois qui se mirent en mer; & une armée russe marcha en Poméranie.

Les Prussiens, les Danois & les Saxons se joignirent devant Stralsund. *Charles XII* vit qu'il n'était revenu de sa prison de Demirtash & de Demirtoca vers la mer noire, que pour être assiégé sur le rivage de la mer baltique.

On a déja vû dans son histoire avec quelle valeur fière & tranquille il brava

dans Stralſund tous ſes ennemis réunis. 1714.
On n'y ajoutera ici qu'une petite particularité qui marque bien ſon caractère. Preſque tous ſes principaux officiers aiant été tués ou bleſſés dans le ſiége, le colonel baron de *Reichel*, après un long combat, accablé de veilles & de fatiques, s'étant jetté ſur un banc pour prendre une heure de repos, fut appellé pour monter la garde ſur le rempart: il s'y traîna en maudiſſant l'opiniâtreté du roi, & tant de fatigues ſi intolerables & ſi inutiles; le roi qui l'entendit courut à lui, & ſe dépouillant de ſon manteau qu'il étendit devant lui; „ Vous „ n'en pouvez plus, lui dit-il, mon cher „ *Reichel*; j'ai dormi une heure, je ſuis „ frais, je vais monter la garde pour vous; „ dormez, je vous éveillerai quand il en „ ſera tems. " Après ces mots il l'envelopa malgré lui, le laiſſa dormir, & alla monter la garde.

Ce fut pendant ce ſiége de Stralſund, que le nouveau roi d'Angleterre électeur de Hanovre acheta du roi de Danemark la province de Brême & de Verden, avec la ville de Stade, que les Danois avaient priſes ſur *Charles XII*. Il en coûta au roi *George* huit cents mille écus d'Allemagne. Octobre.
On trafiquait ainſi des états de *Charles*, tandis qu'il défendait Stralſund pied à pied. Enfin cette ville n'étant plus qu'un monceau de ruines, ſes officiers le forcèrent d'en ſortir. Quand il fut en ſureté, ſon Décemb.
général *Duker* rendit ces ruines au roi de Pruſſe.

1715. Quelque tems après *Duker* s'étant présenté devant *Charles XII*, ce prince lui fit des reproches d'avoir capitulé avec ses ennemis. „ J'aimais trop votre gloire, lui „ répondit *Duker*, pour vous faire l'affront „ de tenir dans une ville dont votre majesté était sortie. Au reste, cette place ne demeura que jusqu'en 1721 aux Prussiens, qui la rendirent à la paix du nord.

Pendant ce siége de Stralsund, *Charles* reçut encor une mortification, qui eût été plus douloureuse, si son cœur avait été sensible à l'amitié autant qu'il l'était à la gloire. Son premier ministre, le comte *Piper*, homme célèbre dans l'Europe, toûjours fidèle à son prince, (quoi qu'en aient dit tant d'auteurs indiscrets, sur la foi d'un seul mal informé) *Piper*, dis-je, était sa victime depuis la bataille de Pultava. Comme il n'y avait point de cartel entre les Russes & les Suédois, il était resté prisonnier à Moscou; & quoiqu'il n'eût point été envoyé en Sibérie comme tant d'autres, son état était à plaindre. Les finances du czar n'étaient point alors administrées aussi fidélement qu'elles devaient l'être, & tous ses nouveaux établissemens exigeaient des dépenses auxquelles il avait peine à suffire; il devait une somme d'argent assez considérable aux Hollandais; au sujet de deux de leurs vaisseaux marchands brulés sur les côtes de la Finlande. Le czar prétendit que c'était aux Suédois à payer cette somme, & voulut engager le comte *Piper*

à se charger de cette dette : on le fit venir de Moscou à Petersbourg, on lui offrit sa liberté en cas qu'il pût tirer sur la Suède environ soixante mille écus en lettres de change. On dit qu'il tira en effet cette somme sur sa femme à Stokholm, qu'elle ne fut en état ni peut-être en volonté de donner, que le roi de Suède ne fit aucun mouvement pour la payer. Quoi qu'il en soit, le comte *Piper* fut enfermé dans la forteresse de Shlusselbourg, où il mourut l'année d'après à l'âge de soixante & dix ans. On rendit son corps au roi de Suède, qui lui fit faire des obséques magnifiques; tristes & vains dédommagemens de tant de malheurs & d'une fin si déplorable. 1715.

Pierre était satisfait d'avoir la Livonie, l'Estonie, la Carélie, l'Ingrie, qu'il regardait comme des provinces de ses états, & d'y avoir ajouté encor presque toute la Finlande, qui servait de gage en cas qu'on pût parvenir à la paix. Il avait marié une fille de son frère avec le duc de Meklembourg *Charles Léopold*, au mois d'Avril de la même année, de sorte que tous les princes du nord étaient ses alliés ou ses créatures. Il contenait en Pologne les ennemis du roi *Auguste*: une de ses armées d'environ dix-huit mille hommes y dissipait sans effort toutes ces confédérations si souvent renaissantes dans cette patrie de la liberté & de l'anarchie. Les Turcs fidèles enfin aux traités, laissaient à sa puissance & à ses desseins toute leur étenduë.

1715. Dans cet état floriſſant preſque tous les jours étaient marqués par de nouveaux établiſſemens, pour la marine, pour les troupes, le commerce, les loix; il compoſa lui-même un code militaire pour l'infanterie.

8. Nov. Il fondait une académie de marine à Pétersbourg. *Lange* chargé des intérêts du commerce, partait pour la Chine, par la Sibérie. Des ingenieurs levaient des cartes dans tout l'empire; on bâtiſſait la maiſon de plaiſance de Petershof; & dans le même tems on élevait des forts ſur l'Irtish; on arrêtait les brigandages des peuples de la Boukarie; & d'un autre côté les Tartares de Kouban étaient réprimés.

Il ſemblait que ce fût le comble de la proſpérité que dans la même année il lui nâquit un fils de ſa femme *Catherine*, & un héritier de ſes états dans un fils du prince *Alexis*. Mais l'enfant que lui donna la czarine fut bientôt enlevé par la mort; & nous verrons que le ſort d'*Alexis* fut trop funeſte pour que la naiſſance d'un fils de ce prince pût être regardée comme un bonheur.

Les couches de la czarine interrompirent les voyages qu'elle faiſait continuellement avec ſon époux ſur terre & ſur mer; & dès qu'elle fut relevée, elle l'accompagna dans des courſes nouvelles.

CHAPITRE SEPTIEME.

PRISE DE VISMAR.

Nouveaux voyages du czar.

Vifmar était alors affiégée par tous 1715.
les alliés du czar. Cette ville qui devait naturellement apartenir au duc de Meklembourg, eft fituée fur la mer baltique, à fept lieuës de Lubeck, & pourrait lui difputer fon grand commerce; elle était autrefois une des plus confidérables villes anféatiques, & les ducs de Meklembourg y exerçaient le droit de protection, beaucoup plus que celui de fa fouveraineté. C'était encor un de ces domaines d'Allemagne qui étaient demeurés aux Suédois par la paix de Veftphalie. Il falut enfin fe rendre comme Stralfund; les alliés du czar fe hâtèrent de s'en rendre maîtres avant que fes troupes fuffent arrivées; mais *Pierre* étant venu lui-même devant la place après la capitulation qui avait été faite fans lui, fit la garnifon prifonnière de guerre. Il fut indigné que fes alliés laiffaffent au roi de Danemark une ville qui devait apartenir au prince auquel il avait donné fa nièce; & ce refroidiffement dont le miniftre *Goertz* profita bientôt, fut la première fource de la paix qu'il projetta de faire entre le czar & *Charles XII.*

1716. Fevrier. *Goertz* dès ce moment fit entendre au czar que la Suède était assez abaissée, qu'il ne falait pas trop élever le Danemark & la Prusse. Le czar entrait dans ses vuës; il n'avait jamais fait la guerre qu'en politique, au lieu que *Charles XII* ne l'avait faite qu'en guerrier. Dès-lors il n'agit plus que mollement contre la Suède; & *Charles XII* malheureux partout en Allemagne, résolut, par un de ces coups desespérés que le succès seul peut justifier, d'aller porter la guerre en Norvège.

Le czar cependant voulut faire en Europe un second voyage. Il avait fait le premier en homme qui s'était voulu instruire des arts; il fit le second en prince, qui cherchait à pénétrer le secret de toutes les cours. Il mena sa femme à Copenhague, à Lubeck, à Schverin, à Neustadt; il vit le roi de Prusse dans la petite ville d'Aversberg; de là il passèrent à Hambourg, à cette ville d'Altena que les Suédois avaient brulée, & qu'on rebâtissait. Descendant l'Elbe jusqu'à Stade, ils passèrent par Brême, où le magistrat donna un feu d'artifice, & une illumination dont le dessein formait en cent endroits ces mots: *Notre liberateur vient*
15. Dec. *nous voir*. Enfin il revit Amsterdam, & cette petite chaumière de Sardam, où il avait apris l'art de la construction des vaisseaux, il y avait environ dix-huit années: il trouva cette chaumière changée en une maison agréable & commode, qui subsiste encor, & qu'on nomme la *maison du prince*.

On peut juger avec quelle idolatrie il fut 1716.
reçu par un peuple de commerçans & de gens de mer, dont il avait été le compagnon; ils croyaient voir dans le vainqueur de Pultava, leur élève, qui avait fondé chez lui le commerce & la marine, & qui avait appris chez eux à gagner des batailles navales; ils le regardaient comme un de leurs concitoyens devenu empereur.

Il parait dans la vie, dans les voyages, 1717.
dans les actions de *Pierre le Grand*, comme dans celles de *Charles XII* que tout est éloigné de nos mœurs, peut-être un peu trop efféminées; & c'est par cela même que l'histoire de ces deux hommes célèbres excite tant notre curiosité.

L'épouse du czar était démeurée à Schverin malade, fort avancée dans sa nouvelle grossesse; cependant, dès qu'elle put se mettre en route, elle voulut aller trouver le czar en Hollande : les douleurs la surprirent à Vesel, où elle accoucha d'un 14 Janv.
prince qui ne vécut qu'un jour. Il n'est pas dans nos usages qu'une femme malade voyage immédiatement après ses couches: la czarine au bout de dix jours arriva dans Amsterdam : elle voulut voir cette chaumière de Sardam, dans laquelle le czar avait travaillé de ses mains. Tous deux allèrent sans apareil, sans suite, avec deux domestiques, diner chez un riche charpentier de vaisseaux de Sardam nommé *Kalf*, qui avait le premier commercé à Pétersbourg. Le fils revenait de France où *Pierre* vou-

1717. lait aller. La czarine & lui écoutèrent avec plaisir l'avanture de ce jeune homme, que je ne raporterais pas, si elle ne faisait connaitre des mœurs entiérement opposées aux nôtres.

Ce fils du charpentier *Kalf* avait été envoyé à Paris par son père, pour y apprendre le français, & son père avait voulu qu'il y vécût honorablement. Il ordonna que le jeune homme quittât l'habit plus que simple, que tous les citoyens de Sardam portent, & qu'il fit à Paris une dépense plus conveitable à sa fortune qu'à son éducation; connaissant assez son fils pour croire que ce changement ne corromprait pas sa frugalité & la bonté de son caractère.

Kalf signifie *veau* dans toutes les langues du nord; le voyageur prit à Paris le nom de *du Veau*; il vécut avec quelque magnificence; il fit des liaisons. Rien n'est plus commun à Paris que de prodiguer les titres de marquis & de comte, à ceux qui n'ont pas même une terre seigneuriale, & qui sont à peine gentilshommes. Ce ridicule a toûjours été toléré par le gouvernement, afin que les rangs étant plus confondus, & la noblesse plus abaissée, on fût désormais à l'abri des guerres civiles, autrefois si fréquentes. Le titre de haut & puissant seigneur a été pris par des annoblis, par des roturiers qui avaient acheté chérement des offices. Enfin les noms de marquis, de comte, sans marquisat & sans comté,

comté, comme de chevalier ſans ordre, 1717.
& d'abbé ſans abbaye, ſont ſans aucune
conſéquence dans la nation.

Les amis & les domeſtiques de *Kalf* l'appellèrent toûjours *le comte du Veau*; il ſoupa chez les princeſſes, & joua chez la ducheſſe de *Berri*: peu d'étrangers furent plus fêtés. Un des jeunes marquis, qui avait été de tous ſes plaiſirs, lui promit de l'aller voir à Sardam, & tint parole. Arrivé dans ce village, il fit demander la maiſon du comte de *Kalf*. Il trouva un attelier de conſtructeur de vaiſſeaux, & le jeune *Kalf* habillé en matelot hollandais, la hache à la main, conduiſant les ouvrages de ſon père. *Kalf* reçut ſon hôte avec toute la ſimplicité antique, qu'il avait repriſe, & dont il ne s'écarta jamais. Un lecteur ſage peut pardonner cette petite digreſſion, qui n'eſt que la condamnation des vanités & l'éloge des mœurs.

Le czar reſta trois mois en Hollande. Il ſe paſſa pendant ſon ſéjour des choſes plus ſérieuſes que l'avanture de *Kalf*. La Haye depuis la paix de Nimègue, de Riſvick & d'Utrecht avait conſervé la réputation d'être le centre des négociations de l'Europe: cette petite ville, ou plutôt ce village, le plus agreable du nord, était principalement habité par des miniſtres de toutes les cours, & par des voyageurs qui venaient s'inſtruire à cette école. On jettait alors les fondemens d'une grande révolution dans l'Europe. Le czar informé des commence-

1717. mens de ces orages prolongea son séjour dans les Pays-Bas, pour être plus à portée de voir ce qui se tramait à la fois au midi & au nord, & pour se préparer au parti qu'il devait prendre.

CHAPITRE HUITIEME.

SUITE DES VOYAGES DE PIERRE LE GRAND.

Conspiration de Goertz. *Réception de* Pierre *en France.*

IL voyait combien ses alliés étaient jaloux de sa puissance, & qu'on a souvent plus de peine avec ses amis qu'avec ses ennemis.

Le Meklembourg était un des principaux sujets de ces divisions presque toûjours inévitables entre des princes voisins qui partagent des conquêtes. *Pierre* n'avait point voulu que les Danois prissent Vismar pour eux, encor moins qu'ils démolissent les fortifications; cependant ils avaient fait l'un & l'autre.

Le duc de Meklembourg, mari de sa nièce, & qu'il traitait comme son gendre, était ouvertement protégé par lui contre la noblesse du pays; & le roi d'Angleterre protégeait la noblesse. Enfin il commençait à être très-mécontent du roi de Pologne,

ou plutôt de son premier ministre le comte *Flemming*, qui voulait secouer le joug de la dépendance, imposé par les bienfaits & par la force. 1717.

Les cours d'Angleterre, de Pologne, de Danemark, de Hollstein, de Meklembourg, de Brandebourg, étaient agitées d'intrigues & de cabales.

A la fin de 1716 & au commencement de 1717. *Goertz*, qui, comme le disent les mémoires de *Bassevitz*, était las de n'avoir que le titre de conseiller de Holstein, & de n'être qu'un plénipotentiaire secret de *Charles XII*, avait fait naître la plûpart de ces intrigues, & il résolut d'en profiter pour ébranler l'Europe. Son dessein était de raprocher *Charles XII* du czar, non-seulement de finir leur guerre, mais de les unir, de remettre *Stanislas* sur le trône de Pologne, & d'ôter au roi d'Angleterre *George premier* Brême & Verden, & même le trône d'Angleterre, afin de le mettre hors d'état de s'approprier les dépouilles de *Charles*.

Il se trouvait dans le même tems un ministre de son caractère, dont le projet était de bouleverser l'Angleterre & la France: c'était le cardinal *Alberoni*, plus maître alors en Espagne que *Goertz* ne l'était en Suède, homme aussi audacieux & aussi entreprenant que lui, mais beaucoup plus puissant, parce qu'il était à la tête d'un royaume plus riche, & qu'il ne payait pas ses créatures en monnoyes de cuivre.

Goertz des bords de la mer baltique se

1717. lia bientôt avec la cour de Madrid. *Alberoni* & lui furent également d'intelligence avec tous les Anglais errans qui tenaient pour la maison *Stuard*. *Goertz* courut dans tous les états où il pouvait trouver des ennemis du roi *George*, en Allemagne, en Hollande, en Flandre, en Lorraine, & enfin à Paris sur la fin de l'année 1716. Le cardinal *Alberoni* commença par lui envoyer dans Paris même un million de livres de France, pour commencer à mettre le feu aux poudres ; c'était l'expression d'*Alberoni*.

Goertz voulait que *Charles* cédât beaucoup à *Pierre* pour reprendre tout le reste sur ses ennemis, & qu'il pût en liberté faire une descente en Ecosse, tandis que les partisans des *Stuards* se déclareraient efficacement en Angleterre, après s'être tant de fois montrés inutilement. Pour remplir ces vues, il était nécessaire d'ôter au roi régnant d'Angleterre son plus grand appui, & cet appui était le régent de France. Il était extraordinaire qu'on vît la France unie avec un roi d'Angleterre ; contre le petit-fils de *Louis XIV* que cette même France avait mis sur le trône d'Espagne aux prix de ses trésors & de son sang, malgré tant d'ennemis conjurés ; mais tout était sorti alors de sa route naturelle ; & les intérêts du régent n'étaient pas les intérêts du royaume. *Alberoni* ménagea dès-lors une conspiration en France, contre ce même régent. Les fondemens de toute

cette vaſte entrepriſe furent jettés preſque 1717.
auſſi-tôt que le plan en eut été formé. *Goertz* fut le premier dans ce ſecret, & devait alors aller déguiſé en Italie pour s'aboucher avec le prétendant auprès de Rome, & de là revoler à la Haye, y voir le czar, & terminer tout auprès du roi de Suède.

Celui qui écrit cette hiſtoire eſt ſi inſtruit de ce qu'il avance, que *Goertz* lui propoſa de l'accompagner dans ſes voyages, & que tout jeune qu'il était alors, il fut un des premiers témoins d'une grande partie de ces intrigues.

Goertz était revenu en Hollande à la fin de 1716 muni des lettres de change d'*Alberoni*, & du plein-pouvoir de *Charles*. Il eſt très-certain que le parti du prétendant devait éclater, tandis que *Charles* deſcendrait de la Norvège dans le nord d'Ecoſſe. Ce prince qui n'avait pû conſerver ſes états dans le continent, allait envahir & bouleverſer ceux d'un autre, & de la priſon de Demirtash en Turquie, & des cendres de Stralſund, on eût pû le voir couronner le fils de *Jaques ſecond* à Londres, comme il avait couronné *Staniſlas* à Varſovie.

Le czar qui ſavait une partie des entrepriſes de *Goertz*, en attendait le dévelopement, ſans entrer dans aucun de ſes plans, & ſans les connaître tous; il aimait le grand & l'extraordinaire autant que *Charles XII*, *Goertz* & *Alberoni*; mais il l'aimait en fondateur d'un état, en légiſlateur, en vrai po-

1717. litique ; & peut-être *Alberoni*, *Goertz* & *Charles* même, étaient-ils plutôt des hommes inquiets qui tentaient de grandes avantures, que des hommes profonds qui prissent des mesures justes : peut-être après tout leurs mauvais succès les ont-ils fait accuser de témérité.

Quand *Goertz* fut à la Haye, le czar ne le vit point ; il aurait donné trop d'ombrage aux Etats Généraux, ses amis, attachés au roi d'Angleterre. Ses ministres ne virent *Goertz* qu'en secret, avec les plus grandes précautions, avec ordre d'écouter tout & de donner des espérances, sans prendre aucun engagement, & sans le compromettre. Cependant les clairvoyans s'appercevaient bien à son inaction, pendant qu'il eût pû descendre en Scanie avec sa flotte & celle de Danemark, à son réfroidissement envers ses alliés, aux plaintes qui échapaient à leurs cours, & enfin à son voyage même, qu'il y avait dans les affaires un grand changement qui ne tarderait pas à éclater.

Au mois de Janvier 1717 un paquebot suédois, qui portait des lettres en Hollande, aiant été forcé par la tempête de relâcher en Norvège, les lettres furent prises. On trouva dans celles de *Goertz* & de quelques ministres, de quoi ouvrir les yeux sur la révolution qui se tramait. La cour de Danemark communiqua les lettres à celle d'Angleterre. Aussi-tôt on fait arrêter à Londres le ministre suédois *Gillem-*

bourg; on saisit ses papiers, & on y trouve une partie de sa correspondance avec les *Jacobites*. 1717.

Le roi *George* écrit incontinent en Hollande; il requiert que suivant les traités qui lient l'Angleterre & les Etats Généraux à leur sureté commune, le baron de *Goertz* soit arrêté. Ce ministre qui se faisait partout des créatures, fut averti de l'ordre; il part incontinent; il était déja dans Arnheim sur les frontières, lorsque les officiers & les gardes qui couraient après lui, aiant fait une diligence peu commune en ce pays-là, il fut pris, ses papiers saisis, sa personne traitée durement; le secretaire *Stank*, celui-là même qui avait contrefait le seing du duc de Holstein dans l'affaire de Tonninge, plus maltraité encore. Enfin le comte de *Gillembourg* envoyé de Suède en Angleterre, & le baron de *Goertz* avec des lettres de ministre plénipotentiaire de *Charles XII* furent interrogés, l'un à Londres, l'autre à Arnheim, comme des criminels. Tous les ministres des souverains crièrent à la violation du droit des gens. Février.

Ce droit qui est plus souvent réclamé que bien connu, & dont jamais l'étendue & les limites n'ont été fixées, a reçu dans tous les tems bien des atteintes. On a chassé plusieurs ministres des cours où ils résidaient; on a plus d'une fois arrêté leurs personnes; mais jamais encor on n'avait interrogé des ministres étrangers comme des sujets du pays. La cour de Londres

1717. & les états passèrent par-dessus toutes les règles, à la vuë du péril qui menaçait la maison de *Hanovre* : mais enfin ce danger étant découvert, cessait d'être danger, du moins dans la conjoncture présente.

Il faut que l'historien *Norberg* ait été bien mal informé, qu'il ait bien mal connu les hommes & les affaires, ou qu'il ait été bien aveuglé par la partialité, ou du moins bien gêné par sa cour, pour essayer de faire entendre que le roi de Suède n'était pas entré très-avant dans le complot.

L'affront fait à ses ministres affermit en lui la résolution de tout tenter pour détrôner le roi d'Angleterre. Cependant il falut qu'une fois en sa vie il usât de dissimulation; qu'il désavouât ses ministres auprès du régent de France qui lui donnait un subside, & auprès des États Généraux qu'il voulait ménager : il fit moins de satisfaction au roi *George*. *Goertz* & *Gillembourg* ses ministres furent retenus près de six mois, & ce long outrage confirma en lui tous ses desseins de vengeance.

Pierre au milieu de tant d'allarmes & tant de jalousies, ne se commettant en rien, attendant tout du tems, & aiant mis un assez bon ordre dans ses vastes états, pour n'avoir rien à craindre du dedans ni du dehors, résolut enfin d'aller en France : il n'entendait pas la langue du pays, & par-là perdait le plus grand fruit de son voyage; mais il pensait qu'il y avait beaucoup à voir, & il voulut apprendre de près, en

quels termes était le régent de France avec l'Angleterre, & si ce prince était affermi. 1717.

Pierre le Grand fut reçu en France comme il devait l'être. On envoya d'abord le maréchal de *Tessé* avec un grand nombre de seigneurs, un escadron des gardes, & les carosses du roi à sa rencontre. Il avait fait, selon sa coutume, une si grande diligence, qu'il était déja à Gournay lorsque les équipages arrivèrent à Elbeuf. On lui donna sur la route toutes les fètes qu'il voulut bien recevoir. On le reçut d'abord au Louvre, où le grand appartement était préparé pour lui, & d'autres pour toute sa suite, pour les princes *Kourakin* & *Dolgorouki*, pour le vice-chancelier baron *Shaffiroff*, pour l'ambassadeur *Tolstoy*, le même qui avait essuié tant de violations du droit des gens en Turquie. Toute cette cour devait être magnifiquement logée & servie; mais *Pierre* étant venu pour voir ce qui pouvait lui être utile, & non pour essuier de vaines cérémonies qui gènaient sa simplicité, & qui consumaient un tems précieux, alla se loger le soir même à l'autre bout de la ville, au palais, ou hôtel de *Lesdiguière*, appartenant au maréchal de *Villeroi*, où il fut traité, & défrayé comme au Louvre. Le lendemain, le régent de France vint le saluer à cet hôtel: le surlendemain on lui amena le roi encor enfant, conduit par le maréchal de *Villeroi* son gouverneur, de qui le père avait été gou-

1717. verneur de *Louis XIV*. On épargna adroitement au czar la gène de rendre la visite immédiatement après l'avoir reçue ; il y eut deux jours d'intervalle ; il reçut les respects du corps de ville, & alla le soir voir le roi : la maison du roi était sous les armes : on mena ce jeune prince jusqu'au carosse du czar. *Pierre* étonné, & inquiété de la foule qui se pressait autour de ce monarque enfant, le prit & le porta quelque tems dans ses bras.

Des ministres plus rafinés que judicieux ont écrit que le maréchal de *Villeroi* voulant faire prendre au roi de France la main & le pas, l'empereur de Russie se servit de ce stratagème pour déranger ce cérémonial par un air d'affection & de sensibilité : c'est une idée absolument fausse : la politesse française, & ce qu'on devait à *Pierre le Grand*, ne permettaient pas qu'on changeât en dégoût les honneurs qu'on lui rendait. Le cérémonial consistait à faire pour un grand monarque & pour un grand homme, tout ce qu'il eût desiré lui-même, s'il avait fait attention à ces détails. Il s'en faut beaucoup que les voyages des empereurs *Charles IV*, *Sigismond* & *Charles V* en France aient eu une célébrité comparable à celle du séjour qu'y fit *Pierre le Grand* : ces empereurs n'y vinrent que par des intérêts de politique, & n'y parurent pas dans un tems où les arts perfectionnés pussent faire de leur voyage une époque mémorable : mais quand *Pierre le Grand* alla dîner

chez le duc d'*Antin* dans le palais de Petit- 1717.
bourg, à trois lieues de Paris, & qu'à la fin du repas il vit son portrait qu'on venait de peindre, placé tout d'un coup dans la salle, il sentit que les Français savaient mieux qu'aucun peuple du monde recevoir un hôte si digne.

Il fut encor plus surpris, lorsqu'allant voir fraper des médailles dans cette longue galerie du Louvre, où tous les artistes du roi sont honorablement logés, une médaille qu'on frapait étant tombée, & le czar s'empressant de la ramasser, il se vit gravé sur cette médaille, avec une renommée sur le revers, posant un pied sur le globe, & ces mots de *Virgile* si convenables à *Pierre le Grand*, VIRES ACQUIRIT EUNDO : allusion également fine & noble, & également convenable à ses voyages & à sa gloire; on lui présenta de ces médailles d'or, à lui, & à tous ceux qui l'accompagnaient. Allait-il chez les artistes? on mettait à ses pieds tous les chefs-d'œuvres, & on le suppliait de daigner les recevoir. Allait-il voir les hautes-lisses des gobelins, les tapis de la savonnerie, les atteliers des sculpteurs, des peintres, des orféyres du roi, des fabricateurs d'instrumens de mathématique? tout ce qui semblait mériter son approbation lui était offert de la part du roi.

Pierre était méchanicien, artiste, géomètre. Il alla à l'académie des sciences, qui se para pour lui de tout ce qu'elle avait de plus rare; mais il n'y eut rien d'aussi

1717. rare que lui-même ; il corrigea de sa main plusieurs fautes de géographie dans les cartes qu'on avait de ses états, & surtout dans celles de la mer caspienne. Enfin il daigna être un des membres de cette académie, & entretint depuis une correspondance suivie d'expériences & de découvertes, avec ceux dont il voulait bien être le simple confrère. Il faut remonter aux *Pythagores*, & aux *Anacarsis*, pour trouver de tels voyageurs, & ils n'avaient pas quitté un empire pour s'instruire.

On ne peut s'empêcher de remettre ici sous les yeux du lecteur, ce transport, dont il fut saisi, en voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu*; peu frapé de la beauté de ce chef-d'œuvre de sculpture, il ne le fut que de l'image d'un ministre qui s'était rendu célèbre dans l'Europe en l'agitant, & qui avait rendu à la France sa gloire perdue après la mort de *Henri IV*. On sait qu'il embrassa sa statue, & qu'il s'écria, *grand-homme, je t'aurais donné la moitié de mes états, pour apprendre de toi à gouverner l'autre.* Enfin, avant de partir, il voulut voir cette célèbre madame de *Maintenon*, qu'il savait être veuve en effet de *Louis XIV* & qui touchait à sa fin. Cette espèce de conformité entre le mariage de *Louis XIV* & le sien, excitait vivement sa curiosité : mais il y avait entre le roi de France & lui cette différence, qu'il avait épousé publiquement une héroïne, & que *Louis XIV* n'avait eu en secret qu'une femme

timable. La czarine n'était pas de ce voyage : il avait trop craint les embarras du cérémonial, & la curiosité d'une cour peu faite pour sentir le mérite d'une femme, qui des bords du Pruth à ceux de Finlande, avait affronté la mort à côté de son époux sur mer & sur terre. 1717.

CHAPITRE NEUVIEME.

RETOUR DU CZAR DANS SES ÉTATS.

Sa politique, ses occupations.

LA démarche que la sorbonne fit auprès de lui, quand il alla voir le mausolée du cardinal de *Richelieu*, mérite d'être traitée à part.

Quelques docteurs de sorbonne voulurent avoir la gloire de réunir l'église grecque avec l'église latine. Ceux qui connaissent l'antiquité savent assez que le christianisme est venu en occident par les Grecs d'Asie, que c'est en orient qu'il est né, que les premiers pères, les premiers conciles, les premières liturgies, les premiers rites, tout est de l'orient; qu'il n'y a pas même un seul terme de dignité & d'office qui ne soit grec, & qui n'atteste encor aujourd'hui la source dont tout nous est venu. L'empire romain aiant été divisé, il était

1717. impossible qu'il n'y eût tôt ou tard deux religions, comme deux empires, & qu'on ne vît entre les chrétiens d'orient & d'occident le même schisme qu'entre les Osmanlis & les Persans.

C'est ce schisme que quelques docteurs de l'université de Paris crurent éteindre tout d'un coup, en donnant un mémoire à *Pierre le Grand*. Le pape *Léon IX* & ses successeurs n'avaient pû en venir à bout avec des légats, des conciles, & même de l'argent. Ces docteurs auraient dû savoir que *Pierre le Grand*, qui gouvernait son église, n'était pas homme à reconnaître le pape; en vain ils parlèrent dans leur mémoire des libertés de l'église gallicane, dont le czar ne se souciait guères; en vain ils dirent que les papes doivent être soumis aux conciles, & que le jugement d'un pape n'est point une règle de foi; ils ne réussirent qu'à déplaire beaucoup à la cour de Rome par leur écrit, sans plaire à l'empereur de Russie ni à l'église russe.

Il y avait dans ce plan de réunion, des objets de politique qu'ils n'entendaient pas, & des points de controverse qu'ils disaient entendre, & que chaque partie explique comme il lui plait. Il s'agissait du St. Esprit qui procède du Père & du Fils selon les latins, & qui procède aujourd'hui du Père par le Fils selon les Grecs, après n'avoir longtems procédé que du Père : ils citaient *St. Epiphane*, qui dit *que le St. Es-*

prit n'est pas frère du Fils ni petit-fils du 1717.
Père.

Mais le czar en partant de Paris avait d'autres affaires qu'à vérifier des passages de *St. Epiphane*. Il reçut avec bonté le mémoire des docteurs. Ils écrivirent à quelques évêques russes, qui firent une réponse polie; mais le plus grand nombre fut indigné de la proposition.

Ce fut pour dissiper les craintes de cette réunion, qu'il institua quelque tems après la fète comique du Conclave, lorsqu'il eut chassé les jésuites de ses états en 1718.

Il y avait à sa cour un vieux fou nommé *Sotof*, qui lui avait appris à écrire, & qui s'imaginait avoir mérité par ce service les plus importantes dignités. *Pierre* qui adoucissait quelquefois les chagrins du gouvernement par des plaisanteries convenables à un peuple non encor entiérement reformé par lui, promit à son maître à écrire de lui donner une des premières dignités du monde; il le créa knés papa, avec deux mille roubles d'apointement, & lui assigna une maison à Pétersbourg, dans le quartier des Tartares; des boufons l'installèrent en cérémonie; il fut harangué par quatre bègues; il créa des cardinaux, & marcha en procession à leur tète. Tout ce sacré collège était yvre d'eau de vie. Après la mort de ce *Sotof*, un officier nommé *Buturlin* fut créé pape. Moscou & Pétersbourg ont vû trois fois renouveller cette cérémonie, dont le ridicule semblait ètre

1717. sans conséquence, mais qui en effet confirmait les peuples dans leur aversion pour une église qui prétendait un pouvoir suprême, & dont le chef avait anatématisé tant de rois. Le czar vengeait en riant vingt empereurs d'Allemagne, dix rois de France, & une foule de souverains. C'est là tout le fruit que la sorbonne recueillit de l'idée peu politique de réunir les églises grecque & latine.

Le voyage du czar en France fut plus utile par son union avec ce royaume commerçant, & peuplé d'hommes industrieux, que par la prétendue réunion de deux églises rivales, dont l'une maintiendra toûjours son antique indépendance, & l'autre sa nouvelle supériorité.

Pierre ramena à sa suite plusieurs artisans français, ainsi qu'il en avait amené d'Angleterre; car toutes les nations chez lesquelles il voyagea, se firent un honneur de le seconder dans son dessein de porter tous les arts dans une patrie nouvelle, & de concourir à cette espèce de création.

Il minuta dès-lors un traité de commerce avec la France, & le remit entre les mains de ses ministres en Hollande, dès qu'il y fut de retour. Il ne put être signé par l'ambassadeur de France *Chateauneuf*, que le 15 Août 1717 à la Haye. Ce traité ne concernait pas seulement le commerce, il regardait la paix du nord. Le roi de France, l'électeur de Brandebourg, acceptèrent le titre de médiateurs qu'il leur donna. C'était

C'était assez faire sentir au roi d'Angleterre qu'il n'était pas content de lui, & c'était combler les espérances de *Goertz*, qui mit dès-lors tout en œuvre pour réunir *Pierre* & *Charles*, pour susciter à *George* de nouveaux ennemis, & pour prêter la main au cardinal *Alberoni* d'un bout de l'Europe à l'autre. Le baron de *Goertz* vit alors publiquement à la Haye les ministres du czar; il leur déclara qu'il avait un plein-pouvoir de conclure la paix de la Suède. 1717.

Le czar laissait *Goertz* préparer toutes leurs batteries sans y toucher, prêt à faire la paix avec le roi de Suède, mais aussi à continuer la guerre; toûjours lié avec le Danemark, la Pologne, la Prusse, & même en apparence avec l'électeur de Hanovre.

Il parait évidemment qu'il n'avait d'autre dessein arrêté, que celui de profiter des conjonctures. Son principal objet était de perfectionner tous ses nouveaux établissemens. Il savait que les négociations, les intérêts des princes, leurs ligues, leurs amitiés, leurs défiances, leurs inimitiés, éprouvent presque tous les ans des vicissitudes, & que souvent il ne reste aucune trace de tant d'efforts de politique. Une seule manufacture bien établie, fait quelquefois plus de bien à un état, que vingt traités.

Pierre aiant rejoint sa femme qui l'attendait en Hollande, continua ses voya-

1717. ges avec elle. Ils traversèrent ensemble la Vestphalie, & arrivèrent à Berlin sans aucun apareil. Le nouveau roi de Prusse n'était pas moins ennemi des vanités du cérémonial & de la magnificence que le monarque de Russie. C'était un spectacle instructif pour l'étiquette de Vienne & d'Espagne, pour le *ponctilio* d'Italie, & pour le goût du luxe qui règne en France, qu'un roi qui ne se servait jamais que d'un fauteuil de bois, qui n'était vêtu qu'en simple soldat, & qui s'était interdit toutes les délicatesses de la table, & toutes les commodités de la vie.

Le czar & la czarine menaient une vie aussi simple & aussi dure, & si *Charles XII* s'était trouvé avec eux, on eût vû ensemble quatre têtes couronnées, entourées de moins de faste qu'un évêque allemand, ou qu'un cardinal de Rome. Jamais le luxe & la mollesse n'ont été combattus par de si nobles exemples.

Il faut avouer qu'un de nos citoyens s'attirerait parmi nous de la considération, & serait regardé comme un homme extraordinaire, s'il avait fait une fois en sa vie par curiosité, la cinquiéme partie des voyages que fit *Pierre* pour le bien de ses états. De Berlin il va à Dantzick avec sa femme; il protège à Mittau la duchesse de Courlande sa niéce devenue veuve: il visite toutes ses conquêtes, donne de nouveaux réglemens dans Pétersbourg, va dans Moscou, y fait rebâtir des maisons de par-

ticuliers tombées en ruine: de là il se 1717.
transporte à Czarisin sur le Volga pour arrêter les incursions des Tartares de Cuban: il construit des lignes du Volga au Tanaïs, & fait élever des forts de distance en distance d'un fleuve à l'autre. Pendant ce tems-là même, il fait imprimer le code militaire qu'il a composé: une chambre de justice est établie pour examiner la conduite de ses ministres, & pour remettre de l'ordre dans les finances; il pardonne à quelques coupables; il en punit d'autres; le prince *Menzikoff* même fut un de ceux qui eurent besoin de sa clémence: mais un jugement plus sévère qu'il se crut obligé de rendre contre son propre fils, remplit d'amertume une vie si glorieuse.

CHAPITRE DIXIEME.

CONDAMNATION DU PRINCE ALEXIS PETROVITZ.

Pierre le Grand avait en 1689 à l'âge de dix-sept ans, épousé *Eudoxie Théodore* ou *Theodorouna Lapoukin*. Elevée dans tous les préjugés de son pays, & incapable de se mettre au dessus d'eux comme son époux; les plus grandes contradictions qu'il éprouva, quand il voulut créer un empire &

1717. former des hommes, vinrent de ſa femme; elle était dominée par la ſuperſtition, ſi ſouvent attachée à ſon ſexe. Toutes les nouveautés utiles lui ſemblaient des ſacrilèges, & tous les étrangers dont le czar ſe ſervait pour exécuter ſes grands deſſeins, lui paraiſſaient des corrupteurs.

Ses plaintes publiques encourageaient les factieux, & les partiſans des anciens uſages. Sa conduite d'ailleurs ne réparait pas des fautes ſi graves. Enfin le czar fut obligé de la répudier en 1696 & de l'enfermer dans un couvent à Susdal, où on lui fit prendre le voile ſous le nom d'*Hélène*.

Le fils qu'elle lui avait donné en 1690 nâquit malheureuſement avec le caractère de la mère, & ce caractère ſe fortifia par la première éducation qu'il reçut. Mes mémoires diſent qu'elle fut confiée à des ſuperſtitieux qui lui gâtèrent l'eſprit pour jamais. Ce fut en vain qu'on crut corriger ces premières impreſſions en lui donnant des précepteurs étrangers; cette qualité même d'étrangers le révolta. Il n'était pas né ſans ouverture d'eſprit; il parlait & écrivait bien l'allemand; il deſſinait; il apprit un peu de mathématique: mais ces mêmes mémoires qu'on m'a confiés aſſurent que la lecture des livres eccléſiaſtiques fut ce qui le perdit. Le jeune *Alexis* crut voir dans ces livres la réprobation de tout ce que faiſait ſon père. Il y avait des prêtres à la tête des mécontens, & il ſe laiſſa gouverner par les prêtres.

Ils lui persuadaient que toute la nation 1717.
avait les entreprises de *Pierre* en horreur, que les fréquentes maladies du czar ne lui promettaient pas une longue vie; que son fils ne pouvait espérer de plaire à la nation, qu'en marquant son aversion pour les nouveautés. Ces murmures & ces conseils ne formaient pas une faction ouverte, une conspiration; mais tout semblait y tendre, & les esprits étaient échauffés.

Le mariage de *Pierre* avec *Catherine* en 1707, & les enfans qu'il eut d'elle, achevèrent d'aigrir l'esprit du jeune prince. *Pierre* tenta tous les moyens de le ramener; il le mit même à la tête de la régence pendant une année; il le fit voyager; il le maria en 1711 à la fin de la campagne du Pruth, avec la princesse de *Brunsvic*, ainsi que nous l'avons raporté. Ce mariage fut très malheureux. *Alexis* âgé de vingt-deux ans se livra à toutes les débauches de la jeunesse & à toute la grossiéreté des anciennes mœurs, qui lui étaient si chères. Ces déréglemens l'abrutirent. Sa femme méprisée, maltraitée, manquant du nécessaire, privée de toute consolation, languit dans le chagrin, & mourut enfin de douleur, en 1715 le premier de Novembre.

Elle laissait au prince *Alexis* un fils, dont elle venait d'accoucher, & ce fils devait être un jour l'héritier de l'empire, suivant l'ordre naturel. *Pierre* sentait avec douleur, qu'après lui tous ses travaux seraient dé-

1717. truits par son propre sang. Il écrivit à son fils après la mort de la princesse, une lettre également pathétique & menaçante ; elle finissait par ces mots : *J'attendrai encor un peu de tems, pour voir si vous voulez vous corriger ; sinon, sachez que je vous priverai de la succession, comme on retranche un membre inutile. N'imaginez pas que je ne veuille que vous intimider ; ne vous reposez pas sur le titre de mon fils unique ; car si je n'épargne pas ma propre vie pour ma patrie & pour le salut de mes peuples, comment pourrai-je vous épargner ? Je préférerai de les transmettre plutôt à un étranger qui le mérite, qu'à mon propre fils qui s'en rend indigne.*

Cette lettre est d'un père, mais encor plus d'un législateur ; elle fait voir d'ailleurs que l'ordre de la succession n'était point invariablement établi en Russie, comme dans d'autres royaumes, par ces loix fondamentales qui ôtent aux pères le droit de deshériter leurs fils ; & le czar croyait surtout avoir la prérogative de disposer d'un empire qu'il avait fondé.

Dans ce tems-là même, l'impératrice *Catherine* accoucha d'un prince, qui mourut depuis en 1719. Soit que cette nouvelle abattit le courage d'*Alexis*, soit imprudence, soit mauvais conseil, il écrivit à son père qu'il renonçait à la couronne, & à toute espérance de régner. *Je prens Dieu à témoin*, dit-il, *& je jure sur mon ame, que je ne prétendrai jamais à la succession.*

Je mets mes enfans entre vos mains, & je 1717.
ne demande que mon entretien pendant ma vie.

Son père lui écrivit une seconde fois.
„ Je remarque, dit-il, que vous ne par-
„ lez dans vôtre lettre que de la succession,
„ comme si j'avais besoin de votre con-
„ sentement. Je vous ai remontré quelle
„ douleur votre conduite m'a causée pen-
„ dant tant d'années, & vous ne m'en
„ parlez pas. Les exhortations paternelles
„ ne vous touchent point. Je me suis dé-
„ terminé à vous écrire encor pour la der-
„ nière fois. Si vous méprisez mes avis
„ de mon vivant, quel cas en ferez-vous
„ après ma mort? Quand vous auriez pré-
„ sentement la volonté d'être fidèle à vos
„ promesses, ces grandes barbes pourront
„ vous tourner à leur fantaisie, & vous
„ forceront à les violer......... Ces gens-
„ là ne s'apuyent que sur vous. Vous n'a-
„ vez aucune reconnaissance pour celui qui
„ vous a donné la vie. L'assistez-vous dans
„ ses travaux, depuis que vous êtes par-
„ venu à un âge mur? Ne blâmez-vous
„ pas, ne détestez-vous pas tout ce que je
„ peux faire pour le bien de mes peuples?
„ J'ai sujet de croire, que si vous me sur-
„ vivez, vous détruirez mon ouvrage. Cor-
„ rigez vous, rendez vous digne de la suc-
„ cession, ou faites vous moine. Répon-
„ dez, soit par écrit, soit de vive voix,
„ sinon j'agirai avec vous comme avec un
„ malfaiteur.

Cette lettre était dure; il était aisé au

1717. prince de répondre qu'il changerait de conduite ; mais il ſe contenta de répondre en quatre lignes à ſon père, qu'il voulait ſe faire moine.

Cette réſolution ne paraiſſait pas naturelle ; & il parait étrange que le czar voulût voyager, en laiſſant dans ſes états un fils ſi mécontent & ſi obſtiné : mais auſſi ce voyage même prouve que le czar ne voyait pas de conſpiration à craindre de la part de ſon fils.

Il alla le voir avant de partir pour l'Allemagne & pour la France ; le prince malade, ou feignant de l'être, le reçut au lit, & lui confirma par les plus grands ſermens, qu'il voulait ſe retirer dans un cloître. Le czar lui donna ſix mois pour ſe conſulter, & partit avec ſon épouſe.

A peine fut-il à Copenhague, qu'il apprit (ce qu'il pouvait préſumer) qu'*Alexis* ne voyait que des mécontens qui flattaient ſes chagrins. Il lui écrivit qu'il eût à choiſir du couvent ou du trône, & que s'il voulait un jour lui ſuccéder, il falait qu'il vînt le trouver à Copenhague.

Les confidens du prince lui perſuadèrent qu'il ſerait dangereux pour lui de ſe trouver loin de tout conſeil, entre un père irrité & une marâtre. Il feignit donc d'aller trouver ſon père à Copenhague ; mais il prit le chemin de Vienne, & alla ſe mettre entre les mains de l'empereur *Charles VI* ſon beau-frère, comptant y demeurer juſqu'à la mort du czar.

C'était à peu près la même avanture que celle de *Louis XI* lorsqu'étant encor dauphin, il quitta la cour du roi *Charles VII* son père, & se retira chez le duc de Bourgogne. Le dauphin était bien plus coupable que le czarovitz, puisqu'il s'était marié malgré son père, qu'il avait levé des troupes, qu'il se retirait chez un prince naturellement ennemi de *Charles VII*, & qu'il ne revint jamais à sa cour, quelque instance que son père pût lui faire. 1717.

Alexis au contraire ne s'était marié que par ordre du czar, ne s'était point révolté, n'avait point levé de troupes, ne se retirait point chez un prince ennemi, & retourna aux pieds de son père sur la première lettre qu'il reçut de lui. Car dès que *Pierre* sut que son fils avait été à Vienne, qu'il s'était retiré dans le Tyrol, & ensuite à Naples, qui appartenait alors à l'empereur *Charles VI*, il dépêcha le capitaine aux gardes *Romanzoff* & le conseiller privé *Tolstoy*, chargés d'une lettre écrite de sa main, datée de Spa du 21 Juillet n. st. 1717. Ils trouvèrent le prince à Naples dans le château St. Elme, & lui remirent la lettre: elle était conçue en ces termes:

.... „ Je vous écris pour la „ dernière fois, pour vous dire que vous „ ayez à exécuter ma volonté, que *Tolstoy* & *Romanzoff* vous annonceront de „ ma part. Si vous m'obéissez, je vous

1717. „ assure & je promets à Dieu que je ne „ vous punirai pas, & que si vous reve- „ nez, je vous aimerai plus que jamais; „ mais que si vous ne le faites pas, je „ vous donne comme père, en vertu du „ pouvoir que j'ai reçu de Dieu, ma ma- „ lédiction éternelle; & comme vôtre sou- „ verain, je vous assure que je trouverai „ bien les moyens de vous punir; en quoi „ j'espère que Dieu m'assistera, & qu'il „ prendra ma juste cause en main.

„ Au reste, souvenez-vous que je ne vous „ ai violenté en rien. Avais-je besoin de „ vous laisser le libre choix du parti que „ vous voudriez prendre. Si j'avais voulu „ vous forcer, n'avais-je pas en main la „ puissance? Je n'avais qu'à commander, „ & j'aurais été obéi.

Le viceroi de Naples persuada aisément *Alexis* de retourner auprès de son père. C'était une preuve incontestable que l'empereur d'Allemagne ne voulait prendre avec ce jeune prince aucun engagement, dont le czar eût à se plaindre. *Alexis* avait voyagé avec sa maîtresse *Aphrosine*; il revint avec elle.

On pouvait le considérer comme un jeune homme mal conseillé, qui était allé à Vienne & à Naples, au lieu d'aller à Copenhague. S'il n'avait fait que cette seule faute, commune à tant de jeunes gens, elle était bien pardonnable. Son père prenait Dieu à témoin, que non-seulement il lui pardonnerait, mais qu'il l'aimerait plus

que jamais. *Alexis* partit fur cette affurance ; mais par l'inftruction des deux envoyés qui le ramenèrent, & par la lettre même du czar, il parait que le père exigea que le fils déclarât ceux qui l'avaient confeillé, & qu'il exécutât fon ferment de renoncer à la fucceffion. 1718.

Il femblait difficile de concilier cette exhérédation avec l'autre ferment que le czar avait fait dans fa lettre d'aimer fon fils plus que jamais. Peut-être que le père combattu entre l'amour paternel & la raifon du fouverain, fe bornait à aimer fon fils retiré dans un cloître ; peut-être efpérait-il encor le ramener à fon devoir, & le rendre digne de cette fucceffion même, en lui faifant fentir la perte d'une couronne. Dans des conjonctures fi rares, fi difficiles, fi douloureufes, il eft aifé de croire que ni le cœur du père, ni celui du fils, également agités, n'étaient d'abord bien d'accord avec eux-mêmes.

Le prince arrive le 13 Fevrier 1718 n. ft. à Mofcou, où le czar était alors. Il fe jette le jour même aux genoux de fon père ; il a un très long entretien avec lui : le bruit fe répand auffi-tôt dans la ville, que le père & le fils font réconciliés, que tout eft oublié ; mais le lendemain on fait prendre les armes aux régimens des gardes, à la pointe du jour ; on fait fonner la groffe cloche de Mofcou. Les boyards, les confeillers privés font mandés dans le château ; les évêques, les archimandrites & deux re-

1718. ligieux de *St. Basile*, professeurs en théologie, s'assemblent dans l'église cathédrale. *Aléxis* est conduit sans épée & comme prisonnier dans le château, devant son père. Il se prosterne en sa présence, & lui remet en pleurant un écrit par lequel il avoue ses fautes, se déclare indigne de lui succéder, & pour toute grace lui demande la vie.

Le czar après l'avoir relevé, le conduisit dans un cabinet, où il lui fit plusieurs questions. Il lui déclara que s'il célait quelque chose touchant son évasion, il y allait de sa tête. Ensuite on ramena le prince dans la salle où le conseil était assemblé; là on lut publiquement la déclaration du czar déja dressée.

Le père, dans cette piéce, reproche à son fils tout ce que nous avons détaillé, son peu d'application à s'instruire, ses liaisons avec les partisans des anciennes mœurs, sa mauvaise conduite avec sa femme. *Il a violé*, dit-il, *la foi conjugale, en s'attachant à une fille de la plus basse extraction, du vivant de son épouse.* Il est vrai que *Pierre* avait répudié sa femme en faveur d'une captive; mais cette captive était d'un mérite supérieur, & il était justement mécontent de sa femme qui était sa sujette. *Alexis* au contraire avait négligé sa femme pour une jeune inconnue qui n'avait de mérite que sa beauté. Jusques-là on ne voit que des fautes de jeune homme qu'un père doit reprendre & qu'il peut pardonner.

Il lui reproche ensuite d'être allé à Vienne, se mettre sous la protection de l'empereur. Il dit qu'*Alexis a calomnié son père*, en faisant entendre à l'empereur *Charles VI* qu'il était persécuté, qu'on le forçait à renoncer à son héritage; qu'enfin il a prié l'empereur de le protéger à main armée. 1718.

On ne voit pas d'abord comment l'empereur aurait pû faire la guerre au czar pour un tel sujet, & comment il eût pû interposer autre chose que des bons offices entre le père irrité & le fils désobéissant. Aussi *Charles VI* s'était contenté de donner une retraite au prince, & on l'avait renvoyé, quand le czar instruit de sa retraite l'avait redemandé.

Pierre ajoute dans cette piéce terrible, qu'*Alexis* avait persuadé à l'empereur, *qu'il n'était pas en sureté de sa vie*, s'il revenait en Russie. C'était en quelque façon justifier les plaintes d'*Alexis*, que de le faire condamner à mort après son retour, & surtout après avoir promis de lui pardonner: mais nous verrons pour quelle cause le czar fit ensuite porter ce jugement mémorable. Enfin on voyait dans cette grande assemblée un souverain absolu plaider contre son fils.

„ Voilà, dit-il, de quelle manière nô-
„ tre fils est revenu; & quoiqu'il ait mé-
„ rité la mort par son évasion, & par ses
„ calomnies, cependant nôtre tendresse pa-
„ ternelle lui pardonne ses crimes: mais
„ considérant son indignité & sa conduite

1718. „ déréglée, nous ne pouvons en conscien-
„ ce lui laisser la succession au trône, pré-
„ voyant trop qu'après nous sa conduite
„ dépravée détruirait la gloire de la na-
„ tion, & ferait perdre tant d'états recon-
„ quis par nos armes. Nous plaindrions
„ surtout nos sujets, si nous les rejettions
„ par un tel successeur dans un état beau-
„ coup plus mauvais qu'ils n'ont été.

„ Ainsi par le pouvoir paternel, en ver-
„ tu duquel, selon les droits de nôtre em-
„ pire, chacun même de nos sujets peut
„ deshériter un fils comme il lui plait, &
„ en vertu de la qualité de prince souve-
„ rain, & en considération du salut de nos
„ états, nous privons nôtre dit fils *Alexis*
„ de la succession après nous à nôtre
„ trône de Russie, à cause de ses cri-
„ mes & de son indignité, quand même
„ il ne subsisterait pas une seule personne
„ de nôtre famille après nous.

„ Et nous constituons & déclarons suc-
„ cesseur audit trône après nous, nôtre se-
„ cond fils (*a*) *Pierre*, quoiqu'encor jeu-
„ ne, n'aiant pas de successeur plus âgé.

„ Donnons à notre susdit fils *Alexis* nô-
„ tre malédiction paternelle, si jamais, en
„ quelque tems que ce soit, il prétend à
„ la dite succession, ou la recherche.

„ Désirons aussi de nos fidéles sujets de
„ l'état ecclésiastique & séculier, & de tout

(*a*) C'est ce même fils de l'impératrice *Catherine* qui mourut en 1719 le 15 Avril.

„ autre état, & de la nation entière, que 1718.
„ ſelon cette conſtitution, & ſuivant nôtre volonté, ils reconnaiſſent & conſidèrent notre dit fils *Pierre*, déſigné par nous à la ſucceſſion, pour légitime ſucceſſeur, & qu'en conformité de cette préſente conſtitution, ils confirment le tout par ſerment devant le ſaint autel, ſur les Sts. Evangiles, en baiſant la croix.

„ Et tous ceux qui s'oppoſeront jamais, en quelque tems que ce ſoit, à nôtre volonté, & qui dès aujourd'hui oſeront conſidérer nôtre fils *Alexis* comme ſucceſſeur, ou l'aſſiſter à cet effet, nous les déclarons traitres envers nous & la patrie; & avons ordonné que la préſente ſoit partout publiée, afin que perſonne n'en prétende cauſe d'ignorance. Fait à Moſcou le 14 Fevrier 1718 n. ſt. Signé de nôtre main & ſcellé de nôtre ſceau.

Il parait que ces actes étaient préparés, ou qu'ils furent dreſſés avec une extrême célérité, puiſque le prince *Alexis* était revenu le 13 & que ſon exhérédation en faveur du fils de *Catherine* eſt du 14.

Le prince de ſon côté ſigna qu'il renonçait à la ſucceſſion. „ Je reconnais, dit-il, cette excluſion pour juſte; je l'ai méritée par mon indignité, & je jure, au Dieu tout-puiſſant en Trinité, de me ſoumettre en tout à la volonté paternelle, &c.

Ces actes étant ſignés, le czar marcha à la cathédrale; on les y lut une ſeconde fois,

1718. & tous les eccléſiaſtiques mirent leurs approbations & leurs ſignatures au bas d'une autre copie. Jamais prince ne fut déshérité d'une manière ſi autentique. Il y a beaucoup d'états où un tel acte ne ſerait d'aucune valeur ; mais en Ruſſie, comme chez les anciens Romains, tout père avait le droit de priver ſon fils de ſa ſucceſſion, & ce droit était plus fort dans un ſouverain que dans un ſujet, & ſurtout dans un ſouverain tel que *Pierre.*

Cependant il était à craindre qu'un jour ceux mêmes qui avaient animé le prince contre ſon père, & conſeillé ſon évaſion, ne tâchaſſent d'anéantir une renonciation impoſée par la force, & de rendre au fils ainé la couronne transférée au cadet d'un ſecond lit. On prévoyait en ce cas une guerre civile, & la deſtruction inévitable de tout ce que *Pierre* avait fait de grand & d'utile. Il falait décider entre les intérêts de près de dix-huit millions d'hommes que contenait alors la Ruſſie, & un ſeul homme qui n'était pas capable de les gouverner. Il était donc important de connaitre les mal-intentionnés ; & le czar menaça encor une fois ſon fils de mort, s'il lui cachait quelque choſe. En conſéquence le prince fut donc interrogé juridiquement par ſon père, & enſuite par des commiſſaires.

Une des charges qui ſervirent à ſa condamnation fut une lettre d'un réſident de l'empereur nommé *Beyer*, écrite de Pétersbourg

tersbourg après l'évasion du prince ; cette 1718.
lettre portait qu'il y avait de la mutinerie dans l'armée russe, assemblée dans le Meklembourg, que plusieurs officiers parlaient d'envoyer la nouvelle czarine *Catherine* & son fils, dans la prison où était la czarine repudiée, & de mettre *Alexis* sur le trône quand on l'aurait retrouvé. Il y avait en effet alors une sédition dans cette armée du czar, mais elle fut bientôt reprimée. Ces propos vagues n'eurent aucune suite. *Alexis* ne pouvait les avoir encouragés ; un étranger en parlait comme d'une nouvelle : La lettre n'était point adressée au prince *Alexis*, & il n'en avait qu'une copie qu'on lui avait envoyée de Vienne.

Une accusation plus grave fut une minute de sa propre main d'une lettre écrite de Vienne aux sénateurs & aux archévèques de Russie : les termes en étaient forts : *Les mauvais traitemens continuels que j'ai essuyés sans les avoir mérités, m'ont obligé de fuir : peu s'en est falu qu'on ne m'ait mis dans un couvent. Ceux qui ont enfermé ma mère ont voulu me traiter de même. Je suis sous la protection d'un grand prince. Je vous prie de ne me point abandonner à présent.* Ce mot d'*à présent*, qui pouvait être regardé comme séditieux, était rayé, & ensuite remis de sa main, & puis rayé encore ; ce qui marquait un jeune homme troublé, se livrant à son ressentiment, & s'en repentant au moment même. On ne trouva que la minute de ces lettres ; elles n'étaient ja-

1718. mais parvenues à leur destination, & la cour de Vienne les retint; preuve assez forte que cette cour ne voulait pas se brouiller avec celle de Russie, & soutenir à main armée le fils contre le père.

On confronta au prince plusieurs témoins; l'un d'eux nommé *Afanassief* soutint qu'il lui avait entendu dire autrefois, *Je dirai quelque chose aux évêques, qui le rediront aux curés, les curés aux paroissiens, & on me fera régner, fut-ce malgré moi.*

Sa propre maitresse *Aphrosine* déposa contre lui. Toutes les accusations n'étaient pas bien précises; nul projet digéré, nulle intrigue suivie, nulle conspiration, aucune association, encor moins de préparatifs. C'était un fils de famille mécontent & dépravé, qui se plaignait de son père, qui le fuyait, & qui espérait sa mort; mais ce fils de famille était l'héritier de la plus vaste monarchie de notre hémisphère, & dans sa situation & dans sa place, il n'y avait point de petite faute.

Accusé par sa maitresse, il le fut encor au sujet de l'ancienne czarine sa mère, & de *Marie* sa sœur. On le chargea d'avoir consulté sa mère sur son évasion, & d'en avoir parlé à la princesse *Marie*. Un évêque de Rostou, confident de tous trois, fut arrêté, & déposa que ces deux princesses prisonnières dans un couvent, avaient espéré un changement qui les mettrait en liberté, & avaient par leurs conseils engagé le prince à la fuite. Plus leurs ressen-

timens étaient naturels, plus ils étaient 1718.
dangereux. On verra à la fin de ce chapitre quel était cet évêque, & quelle avait été sa conduite.

Alexis nia dabord plusieurs faits de cette nature, & par cela même il s'exposait à la mort, dont son père l'avait menacé, en cas qu'il ne fit pas un aveu général & sincère.

Enfin il avoua quelques discours peu respectueux qu'on lui imputait contre son père, & il s'excusa sur la colère & sur l'yvresse.

Le czar dressa lui-même de nouveaux articles d'interrogatoire. Le quatrième était ainsi conçu.

Quand vous avez vû par la lettre de Beyer, qu'il y avait une révolte à l'armée du Meklembourg, vous en avez eu de la joye; je crois que vous aviez quelque vüe, & que vous vous seriez déclaré pour les rebelles même de mon vivant.

C'était interroger le prince sur le fond de ses sentimens secrets. On peut les avoüer à un père dont les conseils les corrigent, & les cacher à un juge qui ne prononce que sur les faits avérés. Les sentimens cachés du cœur ne sont pas l'objet d'un procès criminel. *Alexis* pouvait les nier, les déguiser aisément; il n'était pas obligé d'ouvrir son ame; cependant il répondit par écrit: *Si les rebelles m'avaient appellé de vôtre vivant, j'y serais apparemment allé, supposé qu'ils eussent été assez forts.*

Il est inconcevable qu'il ait fait cette ré-

1718. ponſe de lui-même, & il ſerait auſſi extraordinaire, du moins ſuivant les mœurs de l'Europe, qu'on l'eût condamné ſur l'aveu d'une idée qu'il aurait pû avoir un jour dans un cas qui n'eſt point arrivé.

A cet étrange aveu de ſes plus ſecrettes penſées qui ne s'étaient point échapées au-delà du fond de ſon ame, on joignit des preuves, qui en plus d'un pays ne ſont pas admiſes au tribunal de la juſtice humaine.

Le prince accablé, hors de ſes ſens, recherchant dans lui-même, avec l'ingénuité de la crainte, tout ce qui pouvait ſervir à le perdre, avoua enfin que dans la confeſſion il s'était accuſé devant DIEU, à l'archiprêtre *Jaques*, d'avoir ſouhaité la mort de ſon père, & que le confeſſeur *Jaques* lui avait répondu, *Dieu vous le pardonnera, nous lui en ſouhaitons autant.*

Toutes les preuves qui peuvent ſe tirer de la confeſſion, ſont inadmiſſibles par les canons de notre égliſe; ce ſont des ſecrets entre DIEU & le pénitent. L'égliſe grecque ne croit pas, non plus que la latine, que cette correſpondance intime & ſacrée entre un pécheur & la divinité ſoit du reſſort de la juſtice humaine: mais il s'agiſſait de l'état & d'un ſouverain. Le prêtre *Jaques* fut appliqué à la queſtion, & avoua ce que le prince avait révélé. C'était une choſe rare dans ce procès de voir le confeſſeur accuſé par ſon pénitent, & le pénitent par ſa maitreſſe. On peut encor ajouter à la ſin-

gularité de cette avanture, que l'archevèque de Rézan aiant été impliqué dans les accusations, aiant autrefois, dans les premiers éclats des ressentimens du czar contre son fils, prononcé un sermon trop favorable au jeune czarovitz, ce prince avoüa dans ses interrogatoires, qu'il comptait sur ce prélat; & ce même archevèque de Rézan fut à la tète des juges écclésiastiques, consultés par le czar sur ce procès criminel, comme nous l'allons voir bientôt. 1718.

Il y a une remarque essentielle à faire dans cet étrange procès, très mal digeré dans la grossière histoire de *Pierre premier* par le prétendu boyar *Nesterusanoy*; & cette remarque la voici.

Dans les réponses que fit *Alexis* au premier interrogatoire de son père, il avoüe que quand il fut à Vienne, où il ne vit point l'empereur, il s'adressa au comte de *Schönborn*, chambellan; que ce chambellan lui dit: *L'empereur ne vous abandonnera pas; & quand il en sera tems, après la mort de vôtre père, il vous aidera à monter sur le trône à main armée. Je lui répondis*, ajoute l'accusé, *Je ne demande pas cela; que l'empereur m'accorde sa protection, je n'en veux pas davantage.* Cette déposition est simple, naturelle, porte un grand caractère de vérité: car c'eût été le comble de la folie de demander des troupes à l'empereur pour aller tenter de détrôner son père; & personne n'eût osé faire ni au prince *Eugène*, ni au conseil, ni à l'empe-

1718. reur une propofition fi abfurde. Cette dépofition eft du mois de Fevrier; & quatre mois après au 1 Juillet, dans le cours & fur la fin de ces procédures, on fait dire au czarovitz, dans fes dernières réponfes par écrit:

„ Ne voulant imiter mon père en rien, „ je cherchais à parvenir à la fucceffion „ de quelque autre manière que ce fût, „ *excepté de la bonne façon.* Je la voulais „ avoir par une affiftance étrangère; & „ fi j'y étais parvenu, & que l'empereur „ eût mis en exécution *ce qu'il m'avait* „ *promis*, de me procurer la couronne de „ Ruffie, même à main armée, je n'au„ rais rien épargné pour me mettre en „ poffeffion de la fucceffion. Par exemple, „ fi l'empereur avait demandé en échange „ des troupes de mon pays pour fon fer„ vice, contre qui que ce fût de fes en„ nemis, ou de groffes fommes d'argent, „ j'aurais fait tout ce qu'il aurait voulu, „ & j'aurais donné de grands préfens à „ fes miniftres & à fes généraux. J'aurais „ entretenu à mes dépens les troupes „ auxiliaires qu'il m'aurait données pour „ me mettre en poffeffion de la couronne „ de Ruffie; & en un mot rien ne m'au„ rait coûté pour accomplir en cela ma vo„ lonté ".

Cette dernière dépofition du prince parait bien forcée; il femble qu'il faffe des efforts pour fe faire croire coupable: ce qu'il dit eft même contraire à la vérité

dans un point capital. Il dit que l'empereur lui avait promis de lui *procurer la couronne à main armée* : cela était faux. Le comte de *Schönborn* lui avait fait espérer qu'un jour après la mort du czar, l'empereur l'aiderait à soutenir le droit de sa naissance ; mais l'empereur ne lui avait rien promis. Enfin il ne s'agissait pas de se révolter contre son père, mais de lui succéder après sa mort. 1718.

Il dit dans ce dernier interrogatoire, ce qu'il crut qu'il eût fait, s'il avait eu à disputer son héritage ; héritage auquel il n'avait point juridiquement renoncé avant son voyage à Vienne & à Naples. Le voilà donc qui dépose une seconde fois, non pas ce qu'il a fait, & ce qui peut être soumis à la rigueur des loix, mais ce qu'il imagine qu'il eût pû faire un jour, & qui par conséquent ne semble soumis à aucun tribunal ; le voilà qui s'accuse deux fois des pensées secrettes qu'il a pû concevoir pour l'avenir. On n'avait jamais vû auparavant dans le monde entier un seul homme jugé & condamné sur les idées inutiles qui lui sont venües dans l'esprit, & qu'il n'a communiquées à personne. Il n'est aucun tribunal en Europe où l'on écoute un homme qui s'accuse d'une pensée criminelle, & l'on prétend même que DIEU ne les punit que quand elles sont accompagnées d'une volonté déterminée.

On peut répondre à ces considérations si naturelles, qu'*Alexis* avait mis son père

1718. en droit de le punir, par ſa réticence ſur pluſieurs complices de ſon évaſion; ſa grace était attachée à un aveu général, & il ne le fit que quand il n'était plus tems. Enfin après un tel éclat, il ne paraiſſait pas dans la nature humaine, qu'il fût poſſible qu'*Alexis* pardonnât un jour au frère en faveur duquel il était déshérité; & il valait mieux, diſait-on, punir un coupable que d'expoſer tout l'empire. La rigueur de la juſtice s'accordait avec la raiſon d'état.

Il ne faut pas juger des mœurs & des loix d'une nation par celles des autres; le czar avait le droit fatal, mais réel, de punir de mort ſon fils pour ſa ſeule évaſion; il s'en explique ainſi dans ſa déclaration aux juges & aux évèques.

„ Quoique ſelon toutes les loix divines „ & humaines, & ſurtout ſuivant celles „ de Ruſſie, qui excluent toute juriſdic- „ tion entre un père & un enfant parmi „ les particuliers, nous aions un pouvoir „ aſſez abondant & abſolu de juger nôtre „ fils, ſuivant ſes crimes, ſelon nôtre vo- „ lonté, ſans en demander avis à perſon- „ ne; cependant comme on n'eſt point „ auſſi clair-voyant dans ſes propres affai- „ res que dans celles des autres, & com- „ me les médecins même les plus experts „ ne riſquent point de ſe traiter eux-mê- „ mes, & qu'ils en appellent d'autres dans „ leurs maladies; craignant de charger ma „ conſcience de quelque péché, je vous „ expoſe mon état, & je demande du re-

„ mède ; car j'appréhende la mort éternelle, 1718.
„ si ne connaissant peut-être point la qualité de mon mal, je voulais m'en guérir seul, vû principalement, que j'ai juré sur les jugemens de DIEU, & que j'ai promis par écrit le pardon de mon fils, & je l'ai ensuite confirmé de bouche, au cas qu'il me dit la vérité.

„ Quoique mon fils ait violé sa promesse, toutefois pour ne m'écarter en rien de mes obligations, je vous prie de penser à cette affaire & de l'examiner avec la plus grande attention, pour voir ce qu'il a mérité. Ne me flattez point ; n'appréhendez pas, que s'il ne mérite qu'une légère punition, & que vous le jugiez ainsi, cela me soit desagréable ; car je vous jure par le grand DIEU & par ses jugemens, que vous n'avez absolument rien à en craindre.

„ N'aiez point d'inquiétude sur ce que vous devez juger le fils de vôtre souverain : mais sans avoir égard à la personne, rendez justice, & ne perdez pas vôtre ame & la mienne. Enfin, que nôtre conscience ne nous reproche rien au jour terrible du jugement, & que notre patrie ne soit point lézée. "

Le czar fit au clergé une déclaration à peu près semblable ; ainsi tout se passa avec la plus grande autenticité, & *Pierre* mit dans toutes ses démarches une publicité qui montrait la persuasion intime de sa justice.

1718. Ce procès criminel de l'héritier d'un si grand empire, dura depuis la fin de Fevrier jusqu'au 5 Juillet n. st. Le prince fut interrogé plusieurs fois; il fit les aveux qu'on exigeait: nous avons rapporté ceux qui sont essentiels.

Le premier Juillet le clergé donna son sentiment par écrit. Le czar en effet ne lui demandait que son sentiment, & non pas une sentence. Le début mérite l'attention de l'Europe.

„ Cette affaire, disent les évêques & „ les archimandrites, n'est point du tout „ du ressort de la jurisdiction ecclésiastique, „ & le pouvoir absolu établi dans l'empire „ de Russie n'est point soumis au jugement „ des sujets; mais le souverain y a l'au- „ torité d'agir suivant son bon plaisir, sans „ qu'aucun inférieur y intervienne ".

Après ce préambule, on cite le Lévitique, où il est dit que celui qui aura maudit son père ou sa mère, sera puni de mort; & l'Evangile de *St. Matthieu*, qui rapporte cette loi sévère du Lévitique. On finit, après plusieurs autres citations, par ces paroles très remarquables.

„ Si sa majesté veut punir celui qui est „ tombé, selon ses actions, & suivant la „ mesure de ses crimes, il a devant lui „ des exemples de l'ancien testament; s'il „ veut faire miséricorde, il a l'exemple de „ JESUS-CHRIST même, qui reçoit le „ fils égaré revenant à la repentance; qui „ laisse libre la femme surprise en adul-

„ tère, laquelle a mérité la lapidation se- 1718.
„ lon la loi; qui préfère la miséricorde au
„ sacrifice; il a l'exemple de *David*, qui
„ veut épargner *Absalon* son fils & son
„ persécuteur; car il dit à ses capitaines
„ qui voulaient l'aller combattre, *Epargnez*
„ *mon fils Absalon:* le père le voulut épar-
„ gner lui même, mais la justice divine ne
„ l'épargna point ".

„ Le cœur du czar est entre les mains
„ de DIEU; qu'il choisisse le parti auquel la
„ main de DIEU le tournera ".

Ce sentiment fut signé par huit évêques, quatre archimandrites, & deux professeurs; & comme nous l'avons déja dit, le métropolite de Rézan, avec qui le prince avait été en intelligence, signa le premier.

Cet avis du clergé fut incontinent présenté au czar. On voit aisément que le clergé voulait le porter à la clémence, & rien n'est plus beau peut-être que cette opposition de la douceur de JESUS-CHRIST à la rigueur de la loi judaïque, mise sous les yeux d'un père qui faisait le procès à son fils.

Le jour même, on interrogea encor *Alexis* pour la dernière fois; & il mit par écrit son dernier aveu; c'est dans cette confession qu'il s'accuse, „ d'avoir été bigot
„ dans sa jeunesse, d'avoir fréquenté les
„ prêtres & les moines, d'avoir bû avec
„ eux, d'avoir reçu d'eux les impressions
„ qui lui donnèrent de l'horreur pour les
„ devoirs de son état, & même pour la
„ personne de son père ".

1718. S'il fit cet aveu de son propre mouvement, cela prouve qu'il ignorait le conseil de clémence que venait de donner ce même clergé qu'il accusait ; & cela prouve encor davantage combien le czar avait changé les mœurs des prêtres de son pays, qui de la grossiéreté & de l'ignorance étaient parvenus en si peu de tems, à pouvoir rédiger un écrit, dont les plus illustres pères de l'église n'auraient desavoué ni la sagesse ni l'éloquence.

C'est dans ces derniers aveux qu'*Alexis* déclare ce qu'on a déja raporté, qu'il voulait arriver à la succession, *de quelque manière que ce fût, excepté de la bonne.*

Il semblait par cette dernière confession, qu'il craignit de ne s'être pas assez chargé, assez rendu criminel dans les premières, & qu'en se donnant à lui-même les noms de *mauvais caractère, de méchant esprit*, en imaginant ce qu'il aurait fait s'il avait été le maître, il cherchait avec un soin pénible à justifier l'arrêt de mort qu'on allait prononcer contre lui. En effet cet arrèt fut porté le 5 Juillet. Il se trouvera dans toute son étendue à la fin de cette histoire. On se contentera d'observer ici, qu'il commence, comme l'avis du clergé, par déclarer qu'un tel jugement n'a jamais appartenu à des sujets, mais au seul souverain, dont le pouvoir ne dépend que de DIEU seul. Ensuite après avoir exposé toutes les charges contre le prince, les juges s'expriment ainsi : *Que penser de son dessein*

de rébellion, tel qu'il n'y en eut jamais de 1718.
ſemblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre ſon ſouverain, comme père de la patrie, & père ſelon la nature?

Peut-être ces mots furent mal traduits d'après le procès criminel imprimé par ordre du czar; car aſſurément il y a de plus grandes rébellions dans le monde, & on ne voit point par les actes, que jamais le czarovitz eût conçu le deſſein de tuer ſon père. Peut-être entendait-on par ce mot de *parricide* l'aveu que ce prince venait de faire, de s'être confeſſé un jour, d'avoir ſouhaité la mort à ſon père & à ſon ſouverain. Mais l'aveu ſecret, dans la confeſſion, d'une penſée ſecrette, n'eſt pas un double parricide.

Quoi qu'il en ſoit, il fut jugé à mort unanimement, ſans que l'arrêt prononçât le genre du ſupplice. De cent quarante-quatre juges, il n'y en eut pas un ſeul qui imaginât ſeulement une peine moindre que la mort. Un écrit anglais, qui fit beaucoup de bruit dans ce tems là, porte, que ſi un tel procès avait été jugé au parlement d'Angleterre, il ne ſe ſerait pas trouvé parmi cent quarante-quatre juges, un ſeul qui eût prononcé la plus légère peine.

Rien ne fait mieux connaître la différence des tems & des lieux. *Manlius* aurait pû être condamné lui-même à mort, par les loix d'Angleterre, pour avoir fait périr ſon fils, & il fut reſpecté par les

1718. Romains févères. Les loix ne puniſſent point en Angleterre l'évaſion d'un prince de Galles, qui comme pair du royaume eſt maître d'aller où il veut. Les loix de la Ruſſie ne permettent pas au fils du ſouverain de ſortir du royaume malgré ſon père. Une penſée criminelle ſans aucun effet, ne peut être punie ni en Angleterre, ni en France, elle peut l'être en Ruſſie. Une déſobéiſſance longue, formelle, & réitérée, n'eſt parmi nous qu'une mauvaiſe conduite qu'il faut réprimer; mais c'était un crime capital, dans l'héritier d'un vaſte empire, dont cette déſobéiſſance même eût produit la ruine. Enfin le czarovitz était coupable envers toute la nation, de vouloir la replonger dans les ténèbres dont ſon père l'avait tirée.

Tel était le pouvoir reconnu du czar, qu'il pouvait faire mourir ſon fils coupable de déſobéiſſance, ſans conſulter perſonne; cependant il s'en remit au jugement de tous ceux qui repréſentaient la nation; ainſi ce fut la nation elle-même qui condamna ce prince, & *Pierre* eut tant de confiance dans l'équité de ſa conduite, qu'en faiſant imprimer & traduire le procès, il ſe ſoumit lui-même au jugement de tous les peuples de la terre.

La loi de l'hiſtoire ne nous a permis de rien déguiſer, ni de rien affaiblir dans le récit de cette tragique avanture. On ne ſavait dans l'Europe qui on devait plaindre davantage, ou un jeune prince accuſé par

ſon père, & condamné à la mort par ceux 1718.
qui devaient être un jour ſes ſujets, ou un père qui ſe croyait obligé de ſacrifier ſon propre fils au ſalut de ſon empire.

On publia dans pluſieurs livres que le czar avait fait venir d'Eſpagne le procès de *Don Carlos*, condamné à mort par *Philippe II.* Mais il eſt faux qu'on eût jamais fait le procès à *Don Carlos*. La conduite de *Pierre I* fut entiérement différente de celle de *Philippe*. L'Eſpagnol ne fit jamais connaître ni pour quelle raiſon il avait fait arrêter ſon fils, ni comment ce prince était mort. Il écrivit à ce ſujet des lettres au pape & à l'impératrice, abſolument contradictoires. Le prince d'Orange, *Guillaume*, accuſa publiquement *Philippe* d'avoir ſacrifié ſon fils & ſa femme à ſa jalouſie, & d'avoir moins été un juge ſevère qu'un mari jaloux & cruel, & un père dénaturé & parricide. *Philippe* ſe laiſſa accuſer, & garda le ſilence. *Pierre* au contraire ne fit rien qu'au grand jour, publia hautement qu'il préférait ſa nation à ſon propre fils, s'en remit au jugement du clergé & des grands, & rendit le monde entier juge des uns & des autres & de lui-même.

Ce qu'il y eut encor d'extraordinaire dans cette fatalité, c'eſt que la czarine *Catherine*, haïe du czarovitz, & menacée ouvertement du ſort le plus triſte ſi jamais ce prince régnait, ne contribua pourtant en rien à ſon malheur, & ne fut ni accuſée ni même ſoupçonnée par aucun miniſ-

1718. tre étranger résidant à cette cour, d'avoir fait la plus légère démarche contre un beau-fils dont elle avait tout à craindre. Il est vrai qu'on ne dit point qu'elle ait demandé grace pour lui: mais tous les mémoires de ce tems là, & surtout ceux du comte de *Bassevitz*, assurent unanimement qu'elle plaignit son infortune.

J'ai en main les mémoires d'un ministre public, où je trouve ces propres mots: „ J'étais présent quand le czar dit au duc „ de Holstein, que *Catherine* l'avait prié „ d'empêcher qu'on ne prononçât au czarovitz sa condamnation. *Contentez-vous*, „ me dit-elle, *de lui faire prendre le froc*, „ *parce que cet opprobre d'un arrêt de* „ *mort signifié, rejaillira sur votre petit-* „ *fils.*"

Le czar ne se rendit point aux prières de sa femme; il crut qu'il était important que la sentence fût prononcée publiquement au prince, afin qu'après cet acte solemnel il ne pût jamais revenir contre un arrêt auquel il avait acquiescé lui-même, & qui le rendant mort civilement le mettrait pour jamais hors d'état de réclamer la couronne.

Cependant après la mort de *Pierre*, si un parti puissant se fût élevé en faveur d'*Alexis*, cette mort civile l'aurait-elle empêché de régner?

L'arrêt fut prononcé au prince. Les mêmes mémoires m'apprennent qu'il tomba en convulsion à ces mots; *Les loix divines*

&

& eccléſiaſtiques, civiles & militaires, con- 17[illegible]
damnent à mort ſans miſéricorde ceux dont les attentats contre leur père & leur ſouverain ſont manifeſtes. Ses convulſions ſe tournèrent, dit-on, en apoplexie; on eut peine à le faire revenir. Il reprit un peu ſes ſens, & dans cet intervalle de vie & de mort, il fit prier ſon père de venir le voir. Le czar vint; les larmes coulèrent des yeux du père & du fils infortuné: le condamné demanda pardon, le père pardonna publiquement. L'extrême-onction fut adminiſtrée ſolemnellement au malade agonizant. Il mourut en préſence de toute la cour, le lendemain de cet arrêt funeſte. Son corps fut porté d'abord à la cathédrale, & dépoſé dans un cercueil ouvert. Il y reſta quatre jours expoſé à tous les regards, & enfin il fut inhumé dans l'égliſe de la citadelle, à côté de ſon épouſe. Le czar & la czarine aſſiſtèrent à la cérémonie.

On eſt indiſpenſablement obligé ici d'imiter, ſi on oſe le dire, la conduite du czar, c'eſt-à-dire, de ſoumettre au jugement du public tous les faits qu'on vient de raconter avec la fidelité la plus ſcrupuleuſe, & non-ſeulement ces faits, mais les bruits qui coururent, & ce qui fut imprimé ſur ce triſte ſujet par les auteurs les plus accrédités. *Lamberti* le plus impartial de tous, & le plus exact, qui s'eſt borné à rapporter les piéces originales & autentiques concernant les affaires de l'Europe, ſemble

1718. s'éloigner ici de cette impartialité & de ce discernement qui fait son caractère; il s'exprime en ces termes : „ La czarine craignant „ toujours pour son fils, n'eut point de re- „ lâche qu'elle n'eût porté le czar à faire au „ fils ainé le procès, & à le faire condam- „ ner à mort; ce qui est étrange, c'est que „ le czar après lui avoir donné lui-même le „ knout, qui est une question, lui coupa „ aussi lui-même la tête! Le corps du cza- „ rovitz fut exposé en public, & la tête „ tellement adaptée au corps, que l'on ne „ pouvait pas discerner qu'elle en avait „ été séparée. Il arriva quelque tems après, „ que le fils de la czarine vint à décéder, „ à son grand regret, & à celui du czar. „ Ce dernier qui avait décollé de sa pro- „ pre main son fils ainé, réfléchissant qu'il „ n'avait point de successeur, devint de „ mauvaise humeur. Il fut informé dans „ ce tems là, que la czarine avait des in- „ trigues secrettes & illégitimes avec le „ prince *Menzikoff*. Cela joint aux réflexions „ que la czarine était la cause qu'il avait „ sacrifié lui-même son fils ainé, il médita „ de faire raser la czarine, & de l'enfermer „ dans un couvent, ainsi qu'il avait fait „ sa première femme, qui y était encore. „ Le czar avait accoutumé de mettre ses „ pensées journalières sur des tablettes; „ il y avait mis son dit dessein sur la cza- „ rine. Elle avait gagné des pages qui en- „ traient dans la chambre du czar. Un de „ ceux-ci qui était accoutumé à prendre

„ les tablettes ſous la toilette, pour les 1718.
„ faire voir à la czarine, prit celles où il
„ y avait le deſſein du czar. Dès que cette
„ princeſſe l'eut parcouru, elle en fit part
„ à *Menzikoff*; & un jour ou deux après
„ le czar fut pris d'une maladie inconnue
„ & violente, qui le fit mourir. Cette ma-
„ ladie fut attribuée au poiſon, puiſqu'on
„ vit manifeſtement qu'elle était ſi violen-
„ te & ſubite, qu'elle ne pouvait venir
„ que d'une telle ſource qu'on dit être aſſez
„ uſitée en Moſcovie.

Ces accuſations conſignées dans les mémoires de *Lamberti*, ſe répandirent dans toute l'Europe. Il reſte encor un grand nombre d'imprimés & de manuſcrits qui pourraient faire paſſer ces opinions à la dernière poſtérité.

Je crois qu'il eſt de mon devoir de dire ici ce qui eſt parvenu à ma connaiſſance. Je certifie d'abord que celui qui dit à *Lamberti* l'étrange anecdote qu'il rapporte, était à la vérité né en Ruſſie, mais non d'une famille du pays, qu'il ne réſidait point dans cet empire, au tems de la cataſtrophe du czarovitz; il en était abſent depuis pluſieurs années. Je l'ai connu autrefois; il avait vû *Lamberti* dans la petite ville de Nyon, où cet écrivain était retiré, & où j'ai été ſouvent. Ce même homme m'a avoué qu'il n'avait parlé à *Lamberti* que *des bruits qui couraient alors*.

Qu'on voye par cet exemple combien il était plus aiſé autrefois à un ſeul homme

1717. d'en flétrir un autre dans la mémoire des nations, lorsqu'avant l'imprimerie, les histoires manuscrites, conservées dans peu de mains, n'étaient ni exposées au grand jour, ni contredites par les contemporains, ni à la portée de la critique universelle, comme elles sont aujourd'hui. Il suffisait d'une ligne dans *Tacite* ou dans *Suétone*, & même dans les auteurs des légendes, pour rendre un prince odieux au monde, & pour perpétuer son oprobre de siècle en siècle.

Comment se serait-il pû faire que le czar eût tranché de sa main la tête de son fils, à qui on donna l'extrême-onction, en présence de toute la cour ? était-il sans tête quand on répandit l'huile sur sa tête même. En quel tems put-on recoudre cette tête à son corps ? Le prince ne fut pas laissé seul un moment, depuis la lecture de son arrêt jusqu'à sa mort.

Cette anecdote, que son père se servit du fer, détruit celle qu'il se servit du poison. Il est vrai qu'il est très rare qu'un jeune homme expire d'une révolution subite causée par la lecture d'un arrêt de mort, & surtout d'un arrêt auquel il s'attendait; mais enfin les médecins avouent que la chose est possible.

Si le czar avait empoisonné son fils, comme tant d'écrivains l'ont débité, il perdait par là le fruit de tout ce qu'il avait fait pendant le cours de ce procès fatal, pour convaincre l'Europe du droit qu'il avait de punir : tous les motifs de la condamnation

devenaient fufpects, & le czar fe condamnait lui-même : s'il eût voulu la mort d'*Alexis*, il eût fait exécuter l'arrêt, n'en était-il pas le maître abfolu ? Un homme prudent, un monarque, fur qui la terre a les yeux, fe réfoud-il à faire empoifonner lâchement celui qu'il peut faire périr par le glaive de la juftice ? Veut-on fe noircir dans la poftérité par le titre d'empoifonneur & de parricide, quand on peut fi aifément ne fe donner que celui d'un juge févère ? 1718.

Il parait qu'il réfulte de tout ce que j'ai rapporté, que *Pierre* fut plus roi que père, & qu'il facrifia fon propre fils aux intérêts d'un fondateur & d'un légiflateur, & à ceux de fa nation, qui retombait dans l'état dont il l'avait tirée, fans cette févérité malheureufe. Il eft évident qu'il n'immola point fon fils à une marâtre, & à l'enfant mâle qu'il avait d'elle, puifqu'il le menaça fouvent de le deshériter, avant que *Catherine* lui eût donné ce fils, dont l'enfance infirme était menacée d'une mort prochaine, & qui mourut en effet bientôt après. Si *Pierre* avait fait un fi grand éclat, uniquement pour complaire à fa femme, il eût été faible, infenfé & lâche, & certes il ne l'était pas. Il prévoyait ce qui arriverait à fes fondations & à fa nation, fi l'on fuivait après lui fes vues. Toutes fes entreprifes ont été perfectionnées felon fes prédictions ; fa nation eft devenue célèbre & refpectée dans l'Europe, dont elle était

1718. auparavant ſéparée; & ſi *Alexis* eût régné, tout aurait été détruit. Enfin quand on conſidère cette cataſtrophe, les cœurs ſenſibles frémiſſent, & les ſévères approuvent.

Ce grand & terrible événement eſt encor ſi frais dans la mémoire des hommes, on en parle ſi ſouvent avec étonnement, qu'il eſt abſolument néceſſaire d'examiner ce qu'en ont dit les auteurs contemporains. Un de ces écrivains faméliques, qui prennent hardiment le titre d'hiſtorien, parle ainſi dans ſon livre, dédié au comte de *Bruhl*, premier miniſtre du roi de Pologne, dont le nom peut donner du poids à ce qu'il avance : *Toute la Ruſſie eſt perſuadée que le* czarovitz *ne mourut que du poiſon préparé par la main d'une marâtre.* Cette accuſation eſt détruite par l'aveu que fit le czar au duc de Holſtein, que la czarine *Catherine* lui avait conſeillé d'enfermer dans un cloître ſon fils condamné.

A l'égard du poiſon donné depuis par cette impératrice même à *Pierre* ſon époux, ce conte ſe détruit lui-même par le ſeul récit de l'avanture du page & des tablettes. Un homme s'aviſe-t-il d'écrire ſur ſes tablettes, *il faut que je me reſſouvienne de faire enfermer ma femme?* Sont-ce là de ces détails qu'on puiſſe oublier, & dont on ſoit obligé de tenir régiſtre? Si *Catherine* avait empoiſonné ſon beau-fils & ſon mari, elle eût fait d'autres crimes : non-ſeulement on ne lui a jamais reproché aucune

cruauté, mais elle ne fut connue que par 1718.
sa douceur & par son indulgence.

Il est nécessaire à présent de faire voir ce qui fut la première cause de la conduite d'*Alexis*, de son évasion, de sa mort & de celle des complices qui périrent par la main du bourreau. Ce fut l'abus de la religion, ce furent des prêtres & des moines; & cette source de tant de malheurs est assez indiquée dans quelques aveux d'*Alexis*, que nous avons rapportés, & surtout dans cette expression de l'empereur *Pierre* dans une lettre à son fils : *Ces longues barbes pourront vous tourner à leur fantaisie.*

Voici presque mot à mot comment les mémoires d'un ambassadeur à Pétersbourg expliquent ces paroles. Plusieurs ecclésiastiques, dit-il, attachés à leur ancienne barbarie, & plus encor à leur autorité qu'ils perdaient à mesure que la nation s'éclairait, languissaient après le régne d'*Alexis*, qui leur promettait de les replonger dans cette barbarie si chère. De ce nombre était *Dozithée*, évèque de Rostou. Il supposa une révélation de *St. Démétrius*. Ce saint lui était apparu, & l'avait assuré de la part de DIEU, que *Pierre* n'avait pas trois mois à vivre : qu'*Eudoxie* renfermée dans le couvent de Susdal & religieuse sous le nom d'*Héléne*, ainsi que la princesse *Marie*, sœur du czar, devait monter sur le trône, & régner conjointement avec son fils *Alexis*. *Eudoxie* & *Marie* eurent la faiblesse de croire cette imposture; elles en

1718. furent si persuadées, qu'*Hélène* quitta dans son couvent l'habit de religieuse, reprit le nom d'*Eudoxie*, se fit traiter de majesté, & fit effacer des prières publiques le nom de sa rivale *Catherine*; elle ne parut plus que revétue des anciens habits de cérémonie, que portaient les czarines. La trésorière du couvent se déclara contre cette entreprise. *Eudoxie* répondit hautement : „ „ *Pierre* a puni les strélitz, qui avaient outragé sa mère, mon fils *Alexis* punira „ quiconque aura insulté la sienne. " Elle fit renfermer la tréforière dans sa cellule. Un officier nommé *Etienne Glebo* fut introduit dans le couvent. *Eudoxie* en fit l'instrument de ses desseins, & l'attacha à elle par ses faveurs. *Glebo* répand dans la petite ville de Susdal & dans les environs la prédiction de *Dozithée*. Cependant les trois mois s'écoulèrent. *Eudoxie* reproche à l'évèque que le czar est encor en vie. „ Les „ péchés de mon père en sont cause, dit „ *Dozithée*; il est en purgatoire, & il m'en „ a averti. " Aussi-tôt *Eudoxie* fait dire *mille messes des morts*; *Dozithée* l'assure qu'elles opèrent; il vient au bout d'un mois lui dire, que son père a déja la tête hors du purgatoire; un mois après le défunt n'en a plus que jusqu'à la ceinture; enfin il ne tient plus au purgatoire que par les pieds; & quand les pieds seront dégagés, ce qui est le plus difficile, le czar *Pierre* mourra infailliblement.

La princesse *Marie*, persuadée par *Dozit-*

thée, se livra à lui, à condition que le père 1718.
du prophète sortirait incessamment du purgatoire, & que la prédiction s'accomplirait; & *Glebo* continua son commerce avec l'ancienne czarine.

Ce fut principalement sur la foi de ces prédictions, que le czarovitz s'évada, & alla attendre la mort de son père, dans les pays étrangers. Tout cela fut bientôt découvert. *Dozithée* & *Glebo* furent arrêtés; les lettres de la princesse *Marie* à *Dozithée*, & d'*Hélène* à *Glebo*, furent lues en plein sénat. La princesse *Marie* fut enfermée à Shlusselbourg; l'ancienne czarine transférée dans un autre couvent, où elle fut prisonnière. *Dozithée* & *Glebo*, tous les complices de cette vaine & superstitieuse intrigue, furent appliqués à la question, ainsi que les confidens de l'évasion d'*Alexis*. Son confesseur, son gouverneur, son maréchal de cour moururent tous dans les supplices.

On voit donc à quel prix cher & funeste *Pierre le Grand* acheta le bonheur qu'il procura à ses peuples; combien d'obstacles publics & secrets il eut à surmonter, au milieu d'une guerre longue & difficile, des ennemis au dehors, des rebelles au dedans, la moitié de sa famille animée contre lui, la plûpart des prêtres obstinément déclarés contre ses entreprises, presque toute la nation irritée longtems contre sa propre félicité, qui ne lui était pas encor sensible; des préjugés à détruire dans les têtes, le mé-

1718. contentement à calmer dans les cœurs. Il falait qu'une génération nouvelle, formée par ses soins, embrassât enfin les idées de bonheur & de gloire, que n'avaient pû supporter leurs pères.

CHAPITRE ONZIEME.

Travaux & établissemens vers l'an 1718 *& suivans.*

PEndant cette horrible catastrophe il parut bien que *Pierre* n'était que le père de sa patrie, & qu'il considérait sa nation comme sa famille. Les supplices dont il avait été obligé de punir la partie de la nation qui voulait empêcher l'autre d'être heureuse, étaient des sacrifices faits au public par une nécessité douloureuse.

Ce fut dans cette année 1718, époque de l'exhérédation & de la mort de son fils aîné, qu'il procura le plus davantages à ses sujets, par la police générale auparavant inconnue, par les manufactures & les fabriques en tout genre, ou établies ou perfectionnées, par les branches nouvelles d'un commerce qui commençait à fleurir, & par ces canaux qui joignent les fleuves, les mers & les peuples que la nature a séparés. Ce ne sont pas là de ces événemens frapans qui charment le commun des lecteurs, de ces intrigues de cour qui amusent la mali-

gnité, de ces grandes révolutions qui intéressent la curiosité ordinaire des hommes; 1718
mais ce sont les ressorts véritables de la félicité publique, que les yeux philosophiques aiment à considérer.

Il y eut donc un lieutenant-général de la police de tout l'empire, établi à Pétersbourg à la tête d'un tribunal, qui veillait au maintien de l'ordre d'un bout de la Russie à l'autre. Le luxe dans les habits, & les jeux de hazard, plus dangereux que le luxe, furent sévérement défendus. On établit des écoles d'arithmétique déja ordonnées en 1716 dans toutes les villes de l'empire. Les maisons pour les orphelins & pour les enfans trouvés déja commencées, furent achevées, dotées & remplies.

Nous joindrons ici tous les établissemens utiles, auparavant projettés, & finis quelques années après. Toutes les grandes villes furent délivrées de la foule odieuse de ces mendians, qui ne veulent avoir d'autre métier que celui d'importuner ceux qui en ont, & de trainer, aux dépens des autres hommes, une vie misérable & honteuse; abus trop souffert dans d'autres états.

Les riches furent obligés de bâtir à Pétersbourg des maisons régulières, suivant leur fortune. Ce fut une excellente police, de faire venir sans frais tous les matériaux à Pétersbourg, par toutes les barques & chariots qui revenaient à vuide des provinces voisines.

1718. Les poids & les mesures furent fixés & rendus uniformes, ainsi que les loix. Cette uniformité tant désirée & si inutilement dans des états dès longtems policés, fut établie en Russie sans difficulté & sans murmure; & nous pensons que parmi nous cet établissement salutaire serait impraticable. Le prix des denrées nécessaires fut réglé; ces fanaux que *Louis XIV* établit le premier dans Paris, qui ne sont pas même encor connus à Rome, éclairèrent pendant la nuit la ville de Pétersbourg : les pompes pour les incendies, les barrières dans les rues solidement pavées; tout ce qui regarde la sûreté, la propreté & le bon ordre, les facilités pour le commerce intérieur, les privilèges donnés à des étrangers, & les réglemens qui empêchaient l'abus de ces privilèges; tout fit prendre à Pétersbourg & à Moscou une face nouvelle.

On perfectionna plus que jamais les fabriques des armes, surtout celle que le czar avait formée à dix milles environ de Pétersbourg; il en était le premier intendant; mille ouvriers y travaillaient souvent sous ses yeux. Il allait donner ses ordres lui-même à tous les entrepreneurs des moulins à grains, à poudre, à scie; aux directeurs des fabriques de corderies & de voiles, des briqueteries, des ardoises, des manufactures de toiles; beaucoup d'ouvriers de toute espèce lui arrivèrent de France : c'était le fruit de son voyage.

Il établit un tribunal de commerce dont les membres étaient mi-partie nationaux & étrangers, afin que la faveur fût égale pour tous les fabriquans & pour tous les artistes. Un Français forma une manufacture de très-belles glaces à Pétersbourg, avec les secours du prince *Menzikoff*. Un autre fit travailler à des tapisseries de haute-lisse sur le modèle de celle des *Gobelins*; & cette manufacture est encor aujourd'hui très-encouragée. Un troisiéme fit réussir les fileries d'or & d'argent, & le czar ordonna qu'il ne serait employé par année dans cette manufacture que quatre mille marcs, soit d'argent, soit d'or, afin de n'en point diminuer la masse dans ses états. 1718.

Il donna trente mille roubles, c'est-à-dire cent cinquante mille livres de France, avec tous les matériaux, & tous les instrumens nécessaires à ceux qui entreprirent les manufactures de draperies & des autres étoffes de laine. Cette libéralité utile le mit en état d'habiller ses troupes de draps faits dans son pays : auparavant on tirait ces draps de Berlin & d'autres pays étrangers.

On fit à Moscou d'aussi belles toiles qu'en Hollande, & à sa mort il y avait déja à Moscou & à Jaroslau quatorze fabriques de toiles de lin & de chanvre.

On n'aurait certainement pas imaginé autrefois, lorsque la soye était vendue en Europe au poids de l'or, qu'un jour au-delà du lac Ladoga, sous un climat glacé, & dans des marais inconnus, il s'éléverait

1718. une ville opulente & magnifique, dans laquelle la ſoye de Perſe ſe manufacturerait auſſi-bien que dans Iſpahan. *Pierre* l'entreprit & y réuſſit. Les mines de fer furent exploitées mieux que jamais; on découvrit quelques mines d'or & d'argent; & un conſeil des mines fut établi pour conſtater ſi les exploitations donneraient plus de profit qu'elles ne coûteraient de dépenſe.

Pour faire fleurir tant de manufactures, tant d'arts différens, tant d'entrepriſes, ce n'était pas aſſez de ſigner des patentes & de nommer des inſpecteurs; il falait dans ces commencemens qu'il vît tout par ſes yeux, & qu'il travaillât même de ſes mains, comme on l'avait vû auparavant conſtruire des vaiſſeaux, les appareiller & les conduire. Quand il s'agiſſait de creuſer des canaux dans des terres fangeuſes & preſque impraticables, on le voyait quelquefois ſe mettre à la tête des travailleurs, fouiller la terre & la tranſporter lui-même.

Il fit cette année 1718 le plan du canal & des écluſes de Ladoga. Il s'agiſſait de faire communiquer la Néva à une autre rivière navigable, pour amener facilement les marchandiſes à Pétersbourg, ſans faire un grand détour par le lac Ladoga, trop ſujet aux tempêtes, & ſouvent impraticable pour les barques; il nivela lui-même le terrain; on conſerve encor les inſtrumens dont il ſe ſervit pour ouvrir la terre, & la voiturer; cet exemple fut ſuivi de toute ſa cour, & hâta un ouvrage qu'on regardait comme

impossible : il a été achevé après sa mort, 1718.
car aucune de ses entreprises reconnues possibles n'a été abandonnée.

Le grand canal de Cronstadt, qu'on met aisément à sec, & dans lequel on carène & on radoube les vaisseaux de guerre, fut aussi commencé dans le tems même des procédures contre son fils.

Il bâtit cette même année la ville neuve de Ladoga. Bientôt après il tira ce canal qui joint la mer caspienne au golfe de Finlande & à l'Océan; d'abord les eaux de deux rivières qu'il fit communiquer, reçoivent les barques qui ont remonté le Volga : de ces rivières on passe par un autre canal dans le lac d'Ilmen; on entre ensuite dans le canal de Ladoga, d'où les marchandises peuvent être transportées par la grande mer dans toutes les parties du monde.

Occupé de ces travaux qui s'exécutaient sous ses yeux, il portait ses soins jusqu'au Kamshatka à l'extrémité de l'orient, & il fit bâtir deux forts dans ce pays, si longtems inconnus au reste du monde. Cependant des ingénieurs de son académie de marine établie en 1715, marchaient déja dans tout l'empire pour lever des cartes exactes, & pour mettre sous les yeux de tous les hommes cette vaste étendue des contrées qu'il avait policées & enrichies.

CHAPITRE DOUZIEME.

DU COMMERCE.

1718. LE commerce extérieur était presque tombé entiérement avant lui, il le fit renaître. On sait assez que le commerce a changé plusieurs fois son cours dans le monde. La Russie méridionale était avant *Tamerlan* l'entrepôt de la Grèce, & même des Indes; les Génois étaient les principaux facteurs. Le Tanaïs & le Boristhène étaient chargés des productions de l'Asie. Mais lorsque *Tamerlan* eut conquis, sur la fin du quatorziéme siécle, la Chersonèse Taurique, appellée depuis la Crimée, lorsque les Turcs furent maîtres d'Asoph, cette grande branche du commerce du monde fut anéantie. *Pierre* avait voulu la faire revivre en se rendant maître d'Asoph. La malheureuse campagne du Pruth lui fit perdre cette ville, & avec elle toutes les vues du commerce par la mer noire; il restait à s'ouvrir la voye d'un négoce non moins étendu par la mer caspienne. Déja dans le seiziéme siécle & au commencement du dix-septiéme, les Anglais qui avaient fait naître le commerce à Archangel, l'avaient tenté sur la mer caspienne; mais toutes ces épreuves furent inutiles.

Nous avons déja dit que le père de *Pierre* *le*

le Grand avait fait bâtir un vaiſſeau par un Hollandais, pour aller trafiquer d'Aſtracan ſur les côtes de la Perſe : le vaiſſeau fut brulé par le rebelle *Stenko-Razin*. Alors toutes les eſpérances de négocier en droiture avec les Perſans s'évanouïrent. Les Arméniens qui ſont les facteurs de cette partie de l'Aſie, furent reçus par *Pierre le Grand* dans Aſtracan; on fut obligé de paſſer par leurs mains, & de leur laiſſer tout l'avantage du commerce; c'eſt ainſi que dans l'Inde on en uſe avec les Banians, & que les Turcs, ainſi que beaucoup d'états chrétiens, en uſent encor avec les Juifs; car ceux qui n'ont qu'une reſſource, ſe rendent toûjours très-ſavans dans l'art qui leur eſt néceſſaire : les autres peuples deviennent volontairement tributaires d'un ſçavoir-faire qui leur manque. 1718.

Pierre avait déja remédié à cet inconvénient, en faiſant un traité avec l'empereur de Perſe, par lequel toute la ſoye qui ne ſerait pas deſtinée aux manufactures perſanes, ſerait livrée aux Arméniens d'Aſtracan, pour être par eux tranſportée en Ruſſie.

Les troubles de la Perſe détruiſirent bientôt cet arrangement. Nous verrons comment le sha, ou empereur perſan, *Huſſein*, perſécuté par des rebelles, implora l'aſſiſtance de *Pierre*, & comment *Pierre* après avoir ſoutenu des guerres ſi difficiles contre les Turcs & contre les Suédois, alla

1718. conquérir trois provinces de Perse; mais il n'eſt ici queſtion que du commerce.

Du commerce avec la Chine.

L'entrepriſe de négocier avec la Chine ſemblait devoir être la plus avantageuſe. Deux états immenſes qui ſe touchent, & dont l'un poſſéde réciproquement ce qui manque à l'autre, paraiſſaient être tous deux dans l'heureuſe néceſſité de lier une correſpondance utile, ſurtout depuis la paix jurée ſolemnellement entre l'empire ruſſe & l'empire chinois, en l'an 1689, ſelon notre manière de compter.

Les premiers fondemens de ce commerce avaient été jettés dès l'année 1653. Il ſe forma dans Tobol des compagnies de Sibériens & de familles de Boukarie établies en Sibérie. Ces caravanes paſſèrent par les plaines des Kalmoucks, traverſèrent enſuite les déſerts, juſqu'à la Tartarie chinoiſe, & firent des profits conſidérables : mais les troubles ſurvenus dans le pays des Kalmoucks, & les querelles des Ruſſes & des Chinois pour les frontières, dérangèrent ces entrepriſes.

Après la paix de 1689, il était naturel que les deux nations convinſſent d'un lieu neutre, où les marchandiſes feraient portées. Les Sibériens, ainſi que tous les autres peuples, avaient plus beſoin des Chinois, que les Chinois n'en avaient d'eux: ainſi on demanda la permiſſion à l'empe-

reur de la Chine d'envoyer des caravanes à Pekin, & on l'obtint aisément au commencement du siécle où nous sommes.

Il est très-remarquable que l'empereur *Cambi* avait permis qu'il y eût déja dans un fauxbourg de Pekin une église russe, desservie par quelques prêtres de Sibérie, aux dépens mêmes du trésor impérial. *Cambi* avait eu l'indulgence de bâtir cette église en faveur de plusieurs familles de la Sibérie orientale, dont les unes avaient été faites prisonnières avant la paix de 1680, & les autres étaient des transfuges. Aucune d'elles après la paix de Nipchou, n'avait voulu retourner dans sa patrie : le climat de Pekin, la douceur des mœurs chinoises, la facilité de se procurer une vie commode par un peu de travail, les avaient toutes fixées à la Chine. Leur petite église grecque n'était point dangereuse au repos de l'empire, comme l'ont été les établissemens des jésuites. L'empereur *Cambi* favorisait d'ailleurs la liberté de conscience : cette tolérance fut établie de tout tems dans toute l'Asie, ainsi qu'elle le fut autrefois dans la terre entière jusqu'au tems de l'empereur romain *Théodose premier*. Ces familles russes s'étant mêlées depuis aux familles chinoises, ont abandonné leur christianisme, mais leur église subsiste encore.

Il fut établi que les caravanes de Sibérie jouïraient toûjours de cette église quand elles viendraient aporter des fourures, & d'autres objets de commerce à Pekin : le

voyage, le ſéjour & le retour ſe faiſaient en trois années. Le prince *Gagarin*, gouverneur de la Sibérie, fut vingt ans à la tête de ce commerce. Les caravanes étaient quelquefois très-nombreuſes, & il était difficile de contenir la populace qui compoſait le plus grand nombre.

On paſſait ſur les terres d'un prêtre Lama, eſpèce de ſouverain, qui réſide ſur la rivière d'Orkon, & qu'on appelle le *Koutoukas* : c'eſt un vicaire du grand Lama, qui s'eſt rendu indépendant, en changeant quelque choſe à la religion du pays, dans laquelle l'ancienne opinion indienne de la métempſychoſe eſt l'opinion dominante : on ne peut mieux comparer ce prêtre qu'aux évêques luthériens de Lubeck & d'Oſnabruk, qui ont ſecoué le joug de l'évêque de Rome. Ce prélat tartare fut inſulté par les caravanes; les Chinois le furent auſſi. Le commerce fut encor dérangé par cette mauvaiſe conduite; & les Chinois menacèrent de fermer l'entrée de leur empire à ces caravanes, ſi on n'arrêtait pas ces deſordres. Le commerce avec la Chine était alors très-avantageux aux Ruſſes; ils raportaient de l'or, de l'argent, & des pierreries. Le plus gros rubis qu'on connaiſſe dans le monde, fut aporté de la Chine au prince *Gagarin*, paſſa depuis dans les mains de *Menzikoff*, & eſt actuellement un des ornemens de la couronne impériale.

Les vexations du prince *Gagarin* nuiſi-

rent beaucoup au commerce qui l'avait enrichi : mais enfin elles le perdirent lui-même : il fut accuſé devant la chambre de juſtice établie par le czar, & on lui trancha la tête une année après que le czarovitz fut condamné, & que la plûpart de ceux qui avaient eu des liaiſons avec ce prince furent exécutés à mort.

En ce tems-là même, l'empereur *Cambi* ſe ſentant affaiblir, & aiant l'expérience que les mathématiciens d'Europe étaient plus ſavans que les mathématiciens de la Chine, crut que les médecins d'Europe valaient auſſi mieux que les ſiens ; il fit prier le czar, par les ambaſſadeurs qui revenaient de Pékin à Pétersbourg, de lui envoyer un médecin. Il ſe trouva un chirurgien anglais à Pétersbourg, qui s'offrit à faire ce perſonnage ; il partit avec un nouvel ambaſſadeur, & avec *Laurent Lange*, qui a laiſſé une deſcription de ce voyage. Cette ambaſſade fut reçue & défrayée avec magnificence. Le chirurgien anglais trouva l'empereur en bonne ſanté, & paſſa pour un médecin très habile. La caravane qui ſuivit cette ambaſſade, gagna beaucoup ; mais de nouveaux excès commis par cette caravane même, indiſpoſèrent tellement les Chinois, qu'on renvoya *Lange*, alors réſident du czar auprès de l'empereur de la Chine, & qu'on renvoya avec lui tous les marchands de Ruſſie.

L'empereur *Cambi* mourut ; ſon fils *Yontchin*, auſſi ſage, & plus ferme que ſon pè-

re, celui-là même qui chassa les jésuites de son empire, comme le czar les en avait chassés en 1718, conclut avec *Pierre* un traité, par lequel les caravanes russes ne commerceraient plus que sur les frontières des deux empires. Il n'y a que les facteurs dépêchés au nom du souverain, ou de la souveraine de la Russie, qui aient la permission d'entrer dans Pekin; ils y sont logés dans une vaste maison que l'empereur *Cambi* avait assignée autrefois aux envoyés de la Corée. Il y a longtems qu'on n'a fait partir ni de caravanes ni de facteurs de la couronne pour la ville de Pekin. Ce commerce est languissant, mais prêt à se ranimer.

Du commerce de Pétersbourg & des autres ports de l'empire.

On voyait dès lors plus de deux cents vaisseaux étrangers aborder chaque année à la nouvelle ville impériale. Ce commerce s'est accru de jour en jour, & a valu plus d'une fois cinq millions (argent de France) à la couronne. C'était beaucoup plus que l'intérêt des fonds que cet établissement avait coûté. Ce commerce diminua beaucoup celui d'Archangel: & c'est ce que voulait le fondateur, parce qu'Archangel est trop impraticable, trop éloigné de toutes les nations, & que le commerce qui se fait sous les yeux d'un souverain appliqué est toûjours plus avantageux. Celui de la

Livonie resta toûjours sur le même pied. 1718.
La Russie en général a trafiqué avec succès; mille à douze cents vaisseaux tous les ans sont entrés dans ses ports, & *Pierre* a sçu joindre l'utilité à la gloire.

CHAPITRE TREIZIEME.

DES LOIX.

ON sait que les bonnes loix sont rares, mais que leur exécution l'est encor davantage. Plus un état est vaste, & composé de nations diverses, plus il est difficile de les réunir par une même jurisprudence. Le père du czar *Pierre* avait fait rédiger un code sous le titre d'*Oulogénie;* il était même imprimé, mais il s'en falait beaucoup qu'il pût suffire.

Pierre avait, dans ses voyages, amassé des matériaux pour rebâtir ce grand édifice qui croulait de toutes parts : il tira des instructions du Danemark, de la Suède, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, & prit de ces différentes nations ce qu'il crut qui convenait à la sienne.

Il y avait une cour de boyards, qui décidait en dernier ressort des affaires contentieuses: le rang & la naissance y donnaient séance, il falait que la science la donnât: cette cour fut cassée.

1718. Il créa un procureur général, auquel il joignit quatre affeffeurs, dans chacun des gouverneurs de l'empire : ils furent chargés de veiller à la conduite des juges, dont les fentences reffortirent au fénat qu'il établit : chacun de ces juges fut pourvû d'un exemplaire de l'*Oulogénie*, avec les additions & les changemens néceffaires, en attendant qu'on pût rédiger un corps complet de loix.

Il défendit à tous ces juges, fous peine de mort, de recevoir ce que nous appellons *des épices* : elles font médiocres chez nous, mais il ferait bon qu'il n'y en eût point. Les grands fraix de nôtre juftice font les falaires des fubalternes, la multiplicité des écritures, & furtout cet ufage onéreux dans les procédures de compofer les lignes de trois mots, & d'accabler ainfi fous un tas immenfe de papiers les fortunes des citoyens. Le czar eut foin que les fraix fuffent médiocres, & la juftice prompte. Les juges, les greffiers eurent des appointemens du tréfor public, & n'achetèrent point leurs charges.

Ce fut principalement dans l'année 1718 pendant qu'il inftruifait folemnellement le procès de fon fils, qu'il fit ces réglemens. La plupart des loix qu'il porta, furent tirées de celles de la Suède, & il ne fit point de difficulté d'admettre dans les tribunaux les prifonniers fuédois inftruits de la jurifprudence de leur pays, & qui aiant

apris la langue de l'empire voulurent rester en Russie. 1718.

Les causes des particuliers ressortirent au gouverneur de la province, & à ses assesseurs; ensuite on pouvait en appeller au sénat; & si quelqu'un après avoir été condamné par le sénat en appellait au czar même, il était déclaré digne de mort, en cas que son appel fût injuste; mais pour tempérer la rigueur de cette loi, il créa un maître général des requêtes, qui recevait les placets de tous ceux qui avaient au sénat, ou dans les cours inférieures, des affaires sur lesquelles la loi ne s'était pas encor expliquée.

Enfin il acheva en 1722 son nouveau code, & il défendit sous peine de mort, à tous les juges de s'en écarter, & de substituer leur opinion particulière à la loi générale. Cette ordonnance terrible fut affichée, & l'est encor dans tous les tribunaux de l'empire.

Il créait tout. Il n'y avait pas jusqu'à la societé qui ne fût son ouvrage. Il régla les rangs entre les hommes suivant leurs emplois, depuis l'amiral & le maréchal jusqu'à l'enseigne, sans aucun égard pour la naissance.

Aiant toûjours dans l'esprit, & voulant aprendre à sa nation que des services étaient préférables à des ayeux, les rangs furent aussi fixés pour les femmes, & quiconque dans une assemblée prenait une place qui ne lui était pas assignée, payait une amende.

1718. Par un réglement plus utile, tout ſoldat qui devenait officier devenait gentilhomme, & tout boyard flétri par la juſtice devenait roturier.

Après la rédaction de ces loix & de ces réglemens, il arriva que l'augmentation du commerce, l'accroiſſement des villes & des richeſſes, la population de l'empire, les nouvelles entrepriſes, la création de nouveaux emplois, amenèrent néceſſairement une multitude d'affaires nouvelles, & de cas imprévus, qui tous étaient la ſuite des ſuccès mêmes de *Pierre* dans la réforme générale de ſes états.

L'impératrice *Eliſabeth* acheva le corps des loix que ſon père avait commencé, & ces loix ſe ſont reſſenties de la douceur de ſon règne.

CHAPITRE QUATORZIEME.

DE LA RELIGION.

DAns ce tems-là même, *Pierre* travaillait plus que jamais à la réforme du clergé. Il avait aboli le patriarchat, & cet acte d'autorité ne lui avait pas gagné le cœur des eccléſiaſtiques. Il voulait que l'adminiſtration impériale fut toute-puiſſante, & que l'adminiſtration eccléſiaſtique fût reſpectée & obéiſſante. Son deſſein était d'établir un

conſeil de religion toûjours ſubſiſtant, qui 1718.
dépendit du ſouverain, & qui ne donnât de loix à l'égliſe, que celles qui ſeraient approuvées par le maître de tout l'état, dont l'égliſe fait partie. Il fut aidé dans cette entrepriſe par un archevêque de Novogorod, nommé *Theophane Procop*, ou *Procopvitz*, c'eſt-à-dire, fils de *Procop*.

Ce prélat était ſavant & ſage; ſes voyages en diverſes parties de l'Europe l'avaient inſtruit des abus qui y règnent: le czar qui en avait été témoin lui-même, avait dans tous ſes établiſſemens ce grand avantage, de pouvoir, ſans contradiction, choiſir l'utile, & éviter le dangereux. Il travailla lui-même en 1718 & 1719 avec cet archevèque. Un ſynode perpétuel fut établi, composé de douze membres, ſoit évêques, ſoit archimandrites, tous choiſis par le ſouverain. Ce collège fut augmenté depuis jusqu'à quatorze.

Les motifs de cet établiſſement furent expliqués par le czar dans un diſcours préliminaire: le plus remarquable, & le plus grand de ces motifs, eſt „ qu'on n'a point „ à craindre, ſous l'adminiſtration d'un col- „ lège de prêtres, les troubles & les ſoulé- „ vemens qui pourraient arriver ſous le gou- „ vernement d'un ſeul chef eccléſiaſtique; „ que le peuple, toûjours enclin à la ſu- „ perſtition, pourrait, en voyant d'un „ côté un chef de l'état, & de l'autre un „ chef de l'égliſe, imaginer qu'il y a en ef- „ fet deux puiſſances. Il cite ſur ce point

1718. important l'exemple des longues divisions entre l'empire & le sacerdoce qui ont ensanglanté tant de royaumes.

Il pensait & il disait publiquement que l'idée des deux puissances fondée sur l'allégorie de deux épées qui se trouvèrent chez les Apôtres, était une idée absurde.

Le czar attribua à ce tribunal le droit ecclésiastique de régler toute la discipline, l'examen des mœurs & de la capacité de ceux qui sont nommés aux évêchés par le souverain, le jugement définitif des causes religieuses dans lesquelles on appellait autrefois au patriarche, la connaissance des revenus des monastères & des distributions des aumônes.

Cette assemblée eut le titre de *très saint synode*, titre qu'avaient pris les patriarches. Ainsi le czar rétablit en effet la dignité patriarchale, partagée en quatorze membres, mais tous dépendans du souverain, & tous faisant serment de lui obéir, serment que les patriarches ne faisaient pas. Les membres de ce sacré synode assemblés avaient le même rang que les sénateurs ; mais aussi ils dépendaient du prince, ainsi que le sénat.

Cette nouvelle administration, & le nouveau code ecclésiastique, ne furent en vigueur, & ne reçurent une forme constante, que quatre ans après, en l'année 1722. *Pierre* voulut d'abord que le synode lui présentât ceux qu'il jugerait les plus dignes des prélatures. L'empereur choisissait un évêque, & le synode le sacrait. *Pierre* pré-

ſidait ſouvent à cette aſſemblée. Un jour 1718. qu'il s'agiſſait de préſenter un évêque, le ſynode remarqua qu'il n'avait encor que des ignorans à préſenter au czar; *Eh bien*, dit-il, *il n'y a qu'à choiſir le plus honnête homme, cela vaudra bien un ſavant.*

Il eſt à remarquer que dans l'égliſe grecque il n'y a point de ce que nous appellons *abbés ſéculiers:* le petit collet n'y eſt connu que par ſon ridicule; mais par un autre abus, (puiſqu'il faut que tout ſoit abus dans le monde) les prélats ſont tirés de l'ordre monaſtique. Les premiers moines n'étaient que des ſéculiers, les uns dévôts, les autres fanatiques, qui ſe retiraient dans des déſerts; ils furent raſſemblés enfin par *St. Baſile*, reçurent de lui une règle, firent des vœux, & furent comptés pour le dernier ordre de la hiérarchie, par lequel il faut commencer pour monter aux dignités. C'eſt ce qui remplit de moines la Grèce & l'Aſie. La Ruſſie en était inondée; ils étaient riches, puiſſans; & quoique très ignorans, ils étaient, à l'avénement de *Pierre*, preſque les ſeuls qui ſuſſent écrire: ils en avaient abuſé dans les premiers tems, où ils furent ſi étonnés, & ſi ſcandaliſés des innovations que faiſait *Pierre* en tout genre. Il avait été obligé en 1703 de défendre l'encre & les plumes aux moines: il falait une permiſſion expreſſe de l'archimandrite, qui répondait de ceux à qui il la donnait.

Pierre voulut que cette ordonnance ſub-

sistât. Il avait voulu d'abord qu'on n'entrât dans l'ordre monastique qu'à l'âge de cinquante ans; mais c'était trop tard; la vie de l'homme est trop courte, on n'avait pas le tems de former des évèques; il régla avec son synode, qu'il serait permis de se faire moine à trente ans passés, mais jamais au dessous: défense aux militaires & aux cultivateurs d'entrer jamais dans un couvent, à moins d'un ordre exprès de l'empereur, ou du synode: jamais un homme marié ne peut être reçu dans un monastère, même après le divorce, à moins que sa femme ne se fasse aussi religieuse de son plein consentement, & qu'ils n'aient point d'enfans. Quiconque est au service de l'état ne peut se faire moine, à moins d'une permission expresse. Tout moine doit travailler de ses mains à quelque métier. Les religieuses ne doivent jamais sortir de leur monastère; on leur donne la tonsure à l'âge de cinquante ans, comme aux diaconesses de la primitive église; & si avant d'avoir reçu la tonsure, elles veulent se marier, non-seulement elles le peuvent, mais on les y exhorte: réglement admirable, dans un pays où la population est beaucoup plus nécessaire que les monastères.

Pierre voulut que ces malheureuses filles, que Dieu a fait naître pour peupler l'état, & qui par une dévotion mal entendue ensevelissent dans les cloîtres la race dont elles devaient être mères, fussent du moins de

quelque utilité à la ſocieté qu'elles trahiſſent : il ordonna qu'elles fuſſent toutes employées à des ouvrages de la main, convenables à leur ſexe. L'impératrice *Catherine* ſe chargea de faire venir des ouvrières du Brabant & de la Hollande; elle les diſtribua dans les monaſtères, & on y fit bientôt des ouvrages dont *Catherine* & les dames de ſa cour ſe parèrent.

Il n'y a peut-être rien au monde de plus ſage que toutes ces inſtitutions ; mais ce qui mérite l'attention de tous les ſiécles, c'eſt le réglement que *Pierre* porta lui-même, & qu'il adreſſa au ſynode en 1724. Il fut aidé en cela par *Théophane Procopvitz*. L'ancienne inſtitution eccléſiaſtique eſt très ſavamment expliquée dans cet écrit; l'oiſiveté monachale y eſt combattue avec force; le travail non-ſeulement recommandé, mais ordonné; & la principale occupation doit être de ſervir les pauvres : il ordonne, que les ſoldats invalides ſoient repartis dans les couvens; qu'il y ait des religieux prépoſés pour avoir ſoin d'eux; que les plus robuſtes cultivent les terres appartenantes aux couvens : il ordonne la même choſe dans les monaſtères des filles; les plus fortes doivent avoir ſoin des jardins; les autres doivent ſervir les femmes & les filles malades, qu'on amène du voiſinage dans le couvent. Il entre dans les plus petits détails de ces différens ſervices. Il deſtine quelques monaſtères de l'un & de l'autre

ſexe, à recevoir les orphelins, & à les élever.

Il ſemble en liſant cette ordonnance de *Pierre le Grand* du 31 Janvier 1724 qu'elle ſoit composée à la fois par un miniſtre d'état, & par un père de l'égliſe.

Preſque tous les uſages de cette égliſe ſont différens des nôtres. Dès qu'un homme eſt ſous-diacre parmi nous, le mariage lui eſt interdit; & c'eſt un ſacrilège pour lui de ſervir à peupler ſa patrie. Au contraire, ſi-tôt qu'un homme eſt ordonné ſous-diacre en Ruſſie, on l'oblige de prendre une femme: il devient prêtre, archi-prêtre: mais pour devenir évêque, il faut qu'il ſoit veuf & moine.

Pierre défendit à tous les curés d'employer plus d'un de leurs enfans au ſervice de leur égliſe, de peur qu'une famille trop nombreuſe ne tyranniſât la paroiſſe; & il ne leur fut permis d'employer plus d'un de leurs enfans, que quand la paroiſſe le demandait elle-même. On voit que dans les plus petits détails de ces ordonnances eccléſiaſtiques, tout eſt dirigé au bien de l'état, & qu'on prend toutes les meſures poſſibles pour que les prêtres ſoient conſidérés, ſans être dangereux, & qu'ils ne ſoient ni avilis, ni puiſſans.

Je trouve dans des mémoires curieux compoſés par un officier fort aimé de *Pierre le Grand*, qu'un jour on liſait à ce prince le chapitre du *ſpectateur anglais* qui contient un parallèle entre lui & *Louis XIV*: il dit, après

après l'avoir écouté, „ je ne crois pas
„ mériter la préférence qu'on me donne
„ fur ce monarque: mais j'ai été affez heu-
„ reux pour lui être fupérieur dans un point
„ effentiel; j'ai forcé mon clergé à l'obéif-
„ fance & à la paix, & *Louis XIV* s'eft
„ laiffé fubjuguer par le fien".

Un prince qui paffait les jours au milieu des fatigues de la guerre, & les nuits à rédiger tant de loix, à policer un fi vafte empire, à conduire tant d'immenfes travaux dans l'efpace de deux mille lieües, avait befoin de délaffemens. Les plaifirs ne pouvaient être alors ni auffi nobles, ni auffi délicats qu'ils le font devenus depuis. Il ne faut pas s'étonner fi *Pierre* s'amufait à la fête des cardinaux, dont nous avons déja parlé, & à quelques autres divertiffemens de cette efpèce; ils furent quelquefois aux dépens de l'églife romaine, pour laquelle il avait une averfion, très pardonnable à un prince du rite grec, qui veut être le maitre chez lui. Il donna auffi de pareils fpectacles aux dépends des moines de fa patrie, mais des anciens moines, qu'il voulait rendre ridicules, tandis qu'il réformait les nouveaux.

Nous avons déja vû qu'avant qu'il promulguât fes loix eccléfiaftiques, il avait créé pape un de fes fous, & qu'il avait célébré la fête du conclave. Ce fou, nommé *Sotof*, était âgé de quatre-vingts-quatre ans. Le czar imagina de lui faire époufer une veuve de fon âge, & de célébrer folemnellement

cette noce ; il fit faire l'invitation par quatre bégues ; des vieillards décrépits conduisaient la mariée ; quatre des plus gros hommes de Russie servaient de coureurs : la musique était sur un char conduit par des ours, qu'on piquait avec des pointes de fer, & qui par leurs mugissemens formaient une basse digne des airs qu'on jouait sur le chariot. Les mariés furent bénis dans la cathédrale par un prêtre aveugle & sourd, à qui on avait mis des lunettes. La procession, le mariage, le repas des nôces, le déshabillé des mariés, la cérémonie de les mettre au lit, tout fut également convenable à la bouffonnerie de ce divertissement.

Une telle fête nous parait bien bizarre ; mais l'est-elle plus que nos divertissemens du carnaval ? est-il plus beau de voir cinq cents personnes sur le visage des masques hideux, & sur le corps des habits ridicules, sauter toute une nuit dans une salle sans se parler ?

Nos anciennes fêtes des fous & de l'âne & de l'abbé des cornards dans nos églises, étaient-elles plus majestueuses ? & nos comédies de la *mère sotte* montraient-elles plus de génie ?

CHAPITRE QUINZIEME.

Des négotiations d'Aland. De la mort de CHARLES XII. &c. *De la paix de Neustadt.*

CEs travaux immenses du czar, ce détail de tout l'empire russe, & le malheureux procès du prince *Alexis* n'étaient pas les seules affaires qui l'occupassent : il falait se couvrir au déhors, en réglant l'intérieur de ses états. La guerre continuait toûjours avec la Suède, mais mollement, & rallentie par les espérances d'une paix prochaine.

Il est constant que dans l'année 1717 le cardinal *Albéroni*, premier ministre de *Philippe V* roi d'Espagne, & le baron de *Goertz*, devenu maître de l'esprit de *Charles XII*, avaient voulu changer la face de l'Europe, en réunissant *Pierre* avec *Charles*, en détrônant le roi d'Angleterre *George premier*, en rétablissant *Stanislas* en Pologne, tandis qu'*Albéroni* donnerait à *Philippe* son maître la régence de la France. *Goertz* s'était, comme on a vû, ouvert au czar même. *Albéroni* avait entamé une négotiation avec le prince *Kourakin*, ambassadeur du czar à la Haye, par l'ambassadeur d'Espagne *Ba-*

retti Landi, Mantouan, tranſplanté en Eſpagne ainſi que le cardinal.

C'étaient des étrangers qui voulaient tout bouleverſer pour des maîtres dont ils n'étaient pas nés ſujets, ou plutôt pour eux-mêmes. *Charles XII* donna dans tous ces projets, & le czar ſe contenta de les examiner. Il n'avait fait dès l'année 1716 que de faibles efforts contre la Suède, plutôt pour la forcer à acheter la paix par la ceſſion des provinces qu'il avait conquiſes, que pour achever de l'accabler.

Déja l'activité du baron de *Goertz* avait obtenu du czar qu'il envoyât des plénipotentiaires dans l'iſle d'Aland, pour traiter de cette paix. L'Ecoſſais *Bruce*, grand maître d'artillerie en Ruſſie, & le célèbre *Oſterman*, qui depuis fut à la tête des affaires, arrivèrent au congrès, préciſément dans le tems qu'on arrêtait le czarovitz dans Moſcou. *Goertz* & *Gillembourg* étaient déja au congrès de la part de *Charles XII*; tous deux impatiens d'unir ce prince avec *Pierre*, & de ſe venger du roi d'Angleterre. Ce qui était étrange, c'eſt qu'il y avait un congrès, & point d'armiſtice. La flotte du czar croiſait toujours ſur les côtes de Suède, & faiſait des priſes: il prétendait par ces hoſtilités accélérer la concluſion d'une paix ſi néceſſaire à la Suède, & qui devait être ſi glorieuſe à ſon vainqueur.

Déja, malgré les petites hoſtilités qui duraient encore, toutes les apparences d'une paix prochaine étaient manifeſtes. Les pré-

liminaires étaient des actions de générosité, qui font plus d'effet que des signatures. Le czar renvoya sans rançon le maréchal *Renschild*, que lui-même avait fait prisonnier, & le roi de Suède rendit de même les généraux *Trubetskoy* & *Gollovin*, prisonniers en Suède depuis la journée de Narva.

Les négotiations avançaient; tout allait changer dans le nord. *Goertz* proposait au czar l'acquisition du Meklembourg. Le duc *Charles* qui possédait ce duché, avait épousé une fille du czar *Ivan*, frère ainé de *Pierre*. La noblesse de son pays était soulevée contre lui. *Pierre* avait une armée dans le Meklembourg, & prenait le parti du prince qu'il regardait comme son gendre. Le roi d'Angleterre électeur de Hanovre se déclarait pour la noblesse: c'était encor une manière de mortifier le roi d'Angleterre, en assurant le Meklembourg à *Pierre*, déja maître de la Livonie, & qui allait devenir plus puissant en Allemagne qu'aucun électeur. On donnait en équivalent au duc de Meklembourg, le duché de Courlande, & une partie de la Prusse, aux dépens de la Pologne, à laquelle on rendait le roi *Stanislas*. Brême & Verden devaient revenir à la Suède; mais on ne pouvait en dépouiller le roi *George premier* que par la force des armes. Le projet de *Goertz* était donc, comme on l'a déja dit, que *Pierre* & *Charles XII* unis non-seulement par la paix, mais par une alliance offensive, envoyassent en Ecosse une armée,

Charles XII après avoir conquis la Norvège, devait descendre en personne dans la Grande-Bretagne, & se flattait d'y faire un nouveau roi, après en avoir fait un en Pologne. Le cardinal *Albéroni* promettait des subsides à *Pierre* & à *Charles*. Le roi *George*, en tombant, entraînait probablement dans sa chute le régent de France son allié, qui demeurant sans suport était livré à l'Espagne triomphante, & à la France soulevée.

Albéroni & *Goertz* se croyaient sur le point de bouleverser l'Europe d'un bout à l'autre. Une balle de coulevrine, lancée au hazard des bastions de Fridericshal en Norvège, confondit tous ces projets; *Charles XII* fut tué; la flotte d'Espagne fut battue par les Anglais, la conjuration fomentée en France découverte & dissipée; *Albéroni* chassé d'Espagne, *Goertz* décapité à Stokholm; & de toute cette ligue terrible, à peine commencée, il ne resta de puissant que le czar, qui ne s'étant compromis avec personne, donna la loi à tous ses voisins.

Toutes les mesures furent changées en Suède après la mort de *Charles XII*; il avait été despotique; & on n'élut sa sœur *Ulrique* reine, qu'à condition qu'elle renoncerait au despotisme. Il avait voulu s'unir avec le czar contre l'Angleterre & ses alliés, & le nouveau gouvernement suédois s'unit à ces alliés contre le czar.

Le congrès d'Aland ne fut pas à la vérité rompu; mais la Suède liguée avec

l'Angleterre, eſpéra que des flottes anglaiſes envoyées dans la Baltique, lui procureraient une paix plus avantageuſe. Les troupes hanovriennes entrèrent dans les états du duc de Meklembourg; mais les troupes du czar les en chaſſèrent. Fevrier. 1716.

Il entretenait auſſi un corps de troupes en Pologne, qui en impoſait à la fois aux partiſans d'*Auguſte*, & à ceux de *Staniſlas*, & à l'égard de la Suède, il tenait une flotte prête, qui devait ou faire une deſcente ſur les côtes, ou forcer le gouvernement ſuédois à ne pas faire languir le congrès d'Aland. Cette flotte fut compoſée de douze grands vaiſſeaux de ligne, de pluſieurs du ſecond rang, de frégates, & de galères: le czar en était le vice-amiral, commandant toûjours ſous l'amiral *Apraxin*.

Une eſcadre de cette flotte ſe ſignala d'abord contre une eſcadre ſuédoiſe, & après un combat opiniâtre, prit un vaiſſeau & deux frégates. *Pierre* qui encourageait par tous les moyens poſſibles la marine qu'il avait créée, donna ſoixante mille livres de nôtre monnoye aux officiers de l'eſcadre, des médailles d'or, & ſurtout des marques d'honneur.

Dans ce tems-là même, la flotte anglaiſe, ſous le commandement de l'amiral *Norris*, entra dans la mer baltique, pour favoriſer les Suédois. *Pierre* eut aſſez de confiance dans ſa nouvelle marine, pour ne ſe pas laiſſer impoſer par les Anglais; il tint hardiment la mer, & envoya demander à

1719. l'amiral anglais, s'il venait ſimplement comme ami des Suédois, ou comme ennemi de la Ruſſie. L'amiral répondit qu'il n'avait point encor d'ordre poſitif. *Pierre* malgré cette réponſe équivoque, ne laiſſa pas de tenir la mer.

Les Anglais en effet n'étaient venus que dans l'intention de ſe montrer, & d'engager le czar par ces démonſtrations, à faire aux Suédois des conditions de paix acceptables. L'amiral *Norris* alla à Copenhague, & les Ruſſes firent quelques deſcentes en

Juillet. Suède dans le voiſinage même de Stokholm; ils ruinèrent des forges de cuivre; ils brulèrent près de quinze mille maiſons, & cauſèrent aſſez de mal pour faire ſouhaiter aux Suédois que la paix fût inceſſamment conclue.

En effet, la nouvelle reine de Suède preſſa le renouvellement des négotiations; *Oſterman* même fut envoyé à Stokholm; les choſes reſtèrent dans cet état pendant toute l'année 1719.

L'année ſuivante, le prince de Heſſe, mari de la reine de Suède, devenu roi de ſon chef, par la ceſſion de ſa femme, commença ſon règne par l'envoi d'un miniſtre à Pétersbourg, pour hâter cette paix tant déſirée: mais au milieu de ces négociations la guerre durait toûjours.

La flotte anglaiſe ſe joignit à la ſuédoiſe, mais ſans commettre encor d'hoſtilités; il n'y avait point de rupture déclarée entre la Ruſſie & l'Angleterre; l'amiral

Norris offrait la médiation de ſon maitre, 1720.
mais il l'offrait à main armée ; & cela même arrêtait les négotiations. Telle eſt la ſituation des côtes de la Suède, & de celles des nouvelles provinces de Ruſſie ſur la mer baltique, que l'on peut aiſément inſulter celles de Suède, & que les autres ſont d'un abord très difficile. Il y parut bien, lorſque l'amiral *Norris* aiant levé le maſque, fit enfin une deſcente, conjointement avec les Suédois, dans une petite iſle de l'Eſtonie nommée Narguen, apartenante au czar : Juin.
ils brulèrent une cabane ; mais les Ruſſes dans le même tems deſcendirent vers Vaſa, brulèrent quarante & un villages & plus de mille maiſons, & cauſèrent dans tout le pays un dommage inexprimable. Le prince *Galitzin* prit quatre frégates ſuédoiſes à l'abordage ; il ſemblait que l'amiral anglais ne fût venu que pour voir de ſes yeux à quel point le czar avait rendu ſa marine redoutable. *Norris* ne fit preſque que ſe montrer à ces mêmes mers ſur leſquelles on menait les quatre frégates ſuédoiſes en triomphe au port de Cronſlot devant Pétersbourg. Il parait que les Anglais en firent trop s'ils n'étaient que médiateurs, & trop peu s'ils étaient ennemis.

Enfin, le nouveau roi de Suède demanda une ſuſpenſion d'armes ; & n'aiant pû Novemb.
réuſſir juſqu'alors par les menaces de l'Angleterre, il employa la médiation du duc d'*Orléans*, régent de France : ce prince allié de la Ruſſie & de la Suède, eut l'honneur

1721. Février. de la conciliation : il envoya *Cambredon* plénipotentiaire à Pétersbourg, & de là à Stokholm. Le congrès s'essembla dans Neustadt, petite ville de Finlande : mais le czar ne voulut accorder l'armistice que quand on fut sur le point de conclurre, & de signer. Il avait une armée en Finlande, prête à subjuguer le reste de cette province; ses escadres menaçaient continuellement la Suède; il falait que la paix ne se fit que suivant ses volontés. On souscrivit enfin à tout ce qu'il voulut : on lui céda à perpétuité tout ce qu'il avait conquis, depuis les frontières de la Courlande jusqu'au fond du golfe de Finlande, & par-delà encore, le long du pays de Kexholm, & cette lizière de la Finlande même, qui se prolonge des environs de Kexholm au nord : ainsi il resta souverain reconnu de la Livonie, de l'Estonie, de l'Ingrie, de la Carelie, du pays de Vibourg, & des isles voisines, qui lui assuraient encor la domination de la mer, comme les isles d'Oesel, de Dago, de Mône, & beaucoup d'autres. Le tout formait une étendüe de trois cents lieues communes, sur des largeurs inégales, & composait un grand royaume, qui était le prix de vingt années de peines.

Cette paix de Neustadt fut signée le 10 Septembre 1721 n. st. par son ministre *Osterman*, & le général *Bruce*.

Pierre eut d'autant plus de joye, que se voyant délivré de la nécessité d'entretenir de grandes armées vers la Suède, li-

bre d'inquiétude avec l'Angleterre & avec ses voisins, il se voyait en état de se livrer tout entier à la réforme de son empire, déja si bien commencée, & à faire fleurir en paix les arts & le commerce, introduits par ses soins avec tant de travaux. 1721.

Dans les premiers transports de sa joye, il écrivit à ses plénipotentiaires: " Vous „ avez dressé le traité comme si nous l'avions „ rédigé nous-mêmes, & si nous vous l'a„ vions envoyé pour le faire signer aux „ Suédois ; ce glorieux événement sera „ toûjours présent à nôtre mémoire."

Des fêtes de toute espèce signalèrent la satisfaction des peuples dans tout l'empire, & surtout à Pétersbourg. Les pompes triomphales que le czar avait étalées pendant la guerre n'aprochaient pas des réjouïssances paisibles, au-devant desquelles tous les citoyens allaient avec transport: cette paix était le plus beau de ses triomphes; & ce qui plut bien plus encor que toutes ces fêtes éclatantes, ce fut une rémission entière pour tous les coupables détenus dans les prisons, & l'abolition de tout ce qu'on devait d'impôts au trésor du czar dans toute l'étendüe de l'empire, jusqu'au jour de la publication de la paix. On brisa les chaines d'une foule de malheureux: les voleurs publics, les assassins, les criminels de lése-majesté furent seuls exceptés.

Ce fut alors que le sénat & le synode décernèrent à *Pierre* les titres de *grand*, d'*empereur*, & de *père de la patrie*. Le

1721. chancelier *Golofkin* porta la parole au nom de tous les ordres de l'état dans l'églife cathédrale : les fénateurs crièrent enfuite trois fois, *Vive notre empereur*, & *notre père* ; & ces acclamations furent fuivies de celles du peuple. Les miniftres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Danemark, de Hollande, le félicitèrent le même jour, le nommèrent de ces titres qu'on venait de lui donner, & reconnurent empereur celui qu'on avait déja défigné publiquement par ce titre en Hollande, après la bataille de Pultava. Les noms de *père*, & de *graud*, étaient des noms glorieux, que perfonne ne pouvait lui difputer dans l'Europe ; celui d'*Empereur* n'était qu'un titre honorifique, décerné par l'ufage à l'empereur d'Allemagne, comme roi titulaire des Romains ; & ces appellations demandent du tems pour être formellement ufitées dans les chancelleries des cours, où l'étiquette eft différente de la gloire. Bientôt après *Pierre* fut reconnu empereur par toute l'Europe, excepté par la Pologne, que la difcorde divifait toûjours, & par le pape, dont le fuffrage eft devenu fort inutile, depuis que la cour romaine a perdu fon crédit à mefure que les nations fe font éclairées.

CHAPITRE SEIZIEME.

DES CONQUETES EN PERSE.

LA situation de la Ruſſie eſt telle, qu'elle a néceſſairement des intérêts à ménager avec tous les peuples qui habitent vers le cinquantiéme degré de latitude. Quand elle fut mal gouvernée, elle fut en proye tour à tour aux Tartares, aux Suédois, aux Polonais; & ſous un gouvernement ferme & vigoureux, elle fut redoutable à toutes les nations. *Pierre* avait commencé ſon régne par un traité avantageux avec la Chine. Il avait à la fois combattu les Suédois & les Turcs: il finit par conduire des armées en Perſe.

La Perſe commençait à tomber dans cet état déplorable où elle eſt encor de nos jours. Qu'on ſe figure la guerre de trente ans dans l'Allemagne, les tems de la Fronde, les tems de la *St. Barthelemi*, & de *Charles VI*, & du roi *Jean* en France, les guerres civiles d'Angleterre, la longue dévaſtation de la Ruſſie entière par les Tartares, ou ces mêmes Tartares envahiſſant la Chine; on aura quelque idée des fléaux qui ont déſolé la Perſe.

Il ſuffit d'un prince faible & inapliqué, & d'un ſujet puiſſant & entreprenant, pour plonger un royaume entier dans cet abîme

de désastres. Le sha, ou shac, ou sophi de Perse *Hussein*, descendant du grand sha *Abas*, était alors sur le trône: il se livrait à la mollesse ; son premier ministre commit des injustices & des cruautés que la faiblesse d'*Hussein* toléra : voilà la source de quarante ans de carnage.

La Perse, de même que la Turquie, a des provinces différemment gouvernées ; elle a des sujets immédiats, des vassaux, des princes tributaires, des peuples mêmes à qui la cour payait un tribut sous le nom de pension ou de subside ; tels étaient, par exemple, les peuples du Daguestan, qui habitent les branches du mont Caucase, à l'occident de la mer caspienne : ils faisaient autrefois partie de l'ancienne Albanie ; car tous les peuples ont changé leurs noms & leurs limites ; ces peuples s'appellent aujourd'hui les Lesguis ; ce sont des montagnards plutôt sous la protection que sous la domination de la Perse : on leur payait des subsides pour défendre ces frontières.

A l'autre extrémité de l'empire vers les Indes, était le prince de Candahar, qui commandait à la milice des Aguans. Ce prince était un vassal de la Perse, comme les Hospodars de Valachie & de Moldavie sont vassaux de l'empire turc : ce vasselage n'est point héréditaire ; il ressemble parfaitement aux anciens fiefs établis dans l'Europe par les espèces de Tartares qui bouleversèrent l'empire romain. La milice des

Aguans gouvernée par le prince de Candahar, était celle de ces mèmes Albanois des côtes de la mer caſpienne, voiſins du Dagueſtan, mèlés de Circaſſes & de Géorgiens, pareils aux anciens Mammelucs qui ſubjuguèrent l'Egypte : on les appella les Aguans par corruption. *Timur*, que nous nommons *Tamerlan*, avait mené cette milice dans l'Inde, & elle reſta établie dans cette province de Candahar, qui tantôt appartint à l'Inde, tantôt à la Perſe. C'eſt par ces Aguans & par ces Leſguis que la révolution commença.

Myr Veitz, ou *Mirivitz*, intendant de la province, prépoſé uniquement à la levée des tributs, aſſaſſina le prince de Candahar, ſouleva la milice, & fut maître du Candahar, juſqu'à ſa mort arrivée en 1717. Son frère lui ſuccéda paiſiblement, en payant un léger tribut à la Porte perſane. Mais le fils de *Mirivitz*, né avec la mème ambition que ſon père, aſſaſſina ſon oncle, & voulut devenir un conquérant. Ce jeune homme s'appellait *Myr Mahmoud*; mais il ne fut connu en Europe que ſous le nom de ſon père qui avait commencé la rébellion. *Mahmoud* joignit à ſes Aguans ce qu'il put ramaſſer de Guèbres, anciens Perſes diſperſés autrefois par le calife *Omar*, toûjours attachés à la religion des mages, ſi floriſſante autrefois ſous *Cyrus*, & toûjours ennemis ſecrets des nouveaux Perſans. Enfin il marcha dans le cœur de la Perſe, à la tête de cent mille combattans.

Dans le même tems les Lesquis ou Albanois, à qui le malheur des tems n'avait pas permis qu'on payât leurs subsides, descendirent en armes de leurs montagnes, de sorte que l'incendie s'alluma des deux bouts de l'empire jusqu'à la capitale.

Ces Lesquis ravagèrent tout le pays qui s'étend le long du bord occidental de la mer caspienne jusqu'à Derbent, ou la porte de fer. Dans cette contrée qu'ils dévastèrent, est la ville de Shamachie, à quinze lieues communes de la mer: on prétend que c'est l'ancienne demeure de *Cyrus*, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de *Cyropolis*; car nous ne connaissons que par les Grecs la position & les noms de ce pays: & de même que les Persans n'eurent jamais de prince qu'ils appellassent *Cyrus*, ils eurent encor moins de ville qui s'appellât *Cyropolis*. C'est ainsi que les Juifs, qui se mêlèrent d'écrire quand ils furent établis dans Alexandrie, imaginèrent une ville de Scithopolis, bâtie, disaient-ils, par les Scithes auprès de la Judée; comme si les Scithes & les anciens Juifs avaient pû donner des noms grecs à des villes.

Cette ville de Shamachie était opulente. Les Arméniens voisins de cette partie de la Perse y faisaient un commerce immense, & *Pierre* venait d'y établir à ses frais une compagnie de marchands russes, qui commençait à être florissante. Les Lesquis surprirent la ville, la saccagèrent, égorgèrent tous les Russes qui trafiquaient sous la protection

tection de *Sha Hussein*, & pillèrent leurs magazins, dont on fit monter la perte à près de quatre millions de roubles.

Pierre envoya demander satisfaction à l'empereur *Hussein*, qui disputait encor sa couronne, & au tyran *Mahmoud* qui l'usurpait. *Hussein* ne put lui rendre justice, & *Mahmoud* ne le voulut pas. *Pierre* résolut de se faire justice lui-même, & de profiter des désordres de la Perse.

Myr Mahmoud poursuivait toûjours en Perse le cours de ses conquêtes. Le sophi aprenant que l'empereur de Russie se préparait à entrer dans la mer caspienne, pour venger le meurtre de ses sujets égorgés dans Shamachie, le pria secrettement, par la voye d'un Arménien, de venir en même tems au secours de la Perse.

Pierre méditait depuis longtems le projet de dominer sur la mer caspienne par une puissante marine, & de faire passer par ses états le commerce de la Perse & d'une partie de l'Inde. Il avait fait sonder les profondeurs de cette mer, examiner les côtes & dresser des cartes exactes. Il partit donc pour la Perse le 15 May 1722. Son épouse l'accompagna dans ce voyage comme dans les autres. On descendit le Volga jusqu'à la ville d'Astracan. De là il courut faire rétablir les canaux qui devaient joindre la mer caspienne, la mer baltique & la mer blanche; ouvrage qui a été achevé en partie sous le régne de son petit-fils.

Pendant qu'il dirigeait ses ouvrages, son

infanterie, ſes munitions étaient déja ſur la mer caſpienne. Il avait vingt-deux mille hommes d'infanterie, neuf mille dragons, quinze mille Coſaques : trois mille matelots manœuvraient & pouvaient ſervir de ſoldats dans les deſcentes. La cavalerie prit le chemin de terre par des déſerts où l'eau manque ſouvent ; & quand on a paſſé ces déſerts, il faut franchir les montagnes du Caucaſe, où trois cents hommes pourraient arrêter une armée ; mais dans l'anarchie où était la Perſe, on pouvait tout tenter.

Le czar vogua environ cent lieues au midi d'Aſtracan, juſqu'à la petite ville d'Andréhof. On eſt étonné de voir le nom d'*André* ſur le rivage de la mer d'Hircanie ; mais quelques Géorgiens, autrefois eſpèce de chrétiens, avaient bâti cette ville, & les Perſans l'avaient fortifiée ; elle fut aiſément priſe. De là on s'avança toûjours par terre dans le Dagueſtan ; on répandit des manifeſtes en perſan & en turc ; il était néceſſaire de ménager la Porte ottomane, qui comptait parmi ſes ſujets, non-ſeulement les Circaſſes & les Géorgiens voiſins de ce pays, mais encor quelques grands vaſſaux, rangés depuis peu ſous la protection de la Turquie.

Entre autres il y en avait un fort puiſſant nommé *Mahmoud d'Utmich*, qui prenait le titre de ſultan, & qui oſa attaquer les troupes de l'empereur ruſſe ; il fut défait entiérement, & la rélation porte qu'on fit de ſon pays *un feu de joye*.

Bientôt *Pierre* arriva à Derbent, que les Persans & les Turcs appellent *Demir-capi*, la porte de fer : elle est ainsi nommée ; parce qu'en effet il y avait une porte de fer du côté du midi. C'est une ville longue & étroite, qui se joint par en haut à une branche escarpée du Caucase, & dont les murs sont baignés à l'autre bout par les vagues de la mer qui s'élèvent souvent au dessus d'eux dans les tempêtes. Ces murs pourraient passer pour une merveille de l'antiquité ; hauts de quarante pieds & larges de six, flanqués de tours quarrées, à cinquante pieds l'une de l'autre : tout cet ouvrage parait d'une seule pièce ; il est bâti de grez & de coquillages broyés qui ont servi de mortier, & le tout forme une masse plus dure que le marbre ; on peut y entrer par mer ; mais la ville du côté de terre parait inexpugnable. Il reste encor les débris d'une ancienne muraille, semblable à celle de la Chine, qu'on avait bâtie dans les tems de la plus haute antiquité ; elle était prolongée des bords de la mer caspienne à ceux de la mer noire, & c'était probablement un rempart élevé par les anciens rois de Perse, contre cette foule de hordes barbares qui habitaient entre ces deux mers. 1722. 14. Sept.

La tradition persane porte, que la ville de Derbent fut en partie réparée & fortifiée par *Alexandre*. *Arrien*, *Quinte-Curce* disent qu'en effet *Alexandre* fit relever cette ville ; ils prétendent à la vérité, que ce fut

1723. y entra en triomphe : là selon sa coutume, il rendit solemnellement compte de son expédition au vice-czar *Romadonosky*, continuant jusqu'au bout cette singulière comédie, qui selon ce qui est dit dans son éloge prononcé à Paris à l'académie des sciences, aurait dû être jouée devant tous les monarques de la terre.

La Perse était encor partagée entre *Hussein* & l'usurpateur *Mahmoud*. Le premier cherchait à se faire un appui de l'empereur de Russie; le second craignait en lui un vengeur, qui lui arracherait le fruit de sa rébellion. *Mahmoud* fit ce qu'il put pour soulever la Porte ottomane contre *Pierre* : il envoya une ambassade à Constantinople; les princes du Daguestan, sous la protection du grand seigneur, dépouillés par les armes de la Russie, demandèrent vengeance. Le divan craignit pour la Georgie que les Turcs comptaient au nombre de leurs états.

Le grand seigneur fut près de déclarer la guerre. La cour de Vienne & celle de Paris l'en empêchèrent. L'empereur d'Allemagne notifia, que si les Turcs attaquaient la Russie, il serait obligé de la défendre. Le marquis de *Bonac*, ambassadeur de France à Constantinople, appuya habilement par ses représentations les menaces des Allemans : il fit sentir que c'était même l'intérêt de la Porte, de ne pas souffrir qu'un rebelle usurpateur de la Perse, enseignât à détrôner les souverains; que

l'empereur ruſſe n'avait fait que ce que le 1723.
grand ſeigneur aurait dû faire.

Pendant ces négociations délicates, le rebelle *Myr Mahmoud* s'était avancé aux portes de Derbent : il ravagea les pays voiſins, afin que les Ruſſes n'euſſent pas de quoi ſubſiſter. La partie de l'ancienne Hyrcanie, aujourd'hui Guilan, fut ſaccagée, & ces peuples déſeſpérés ſe mirent d'eux-mêmes ſous la protection des Ruſſes qu'ils regardèrent comme leurs libérateurs.

Ils ſuivaient en cela l'exemple du ſophi même. Ce malheureux monarque avait envoyé un ambaſſadeur à *Pierre le Grand*, pour implorer ſolemnellement ſon ſecours. A peine cet ambaſſadeur fut-il en route, que le rebelle *Myr Mahmoud* ſe ſaiſit d'Iſpahan & de la perſonne de ſon maître.

Le fils du ſophi détrôné, & priſonnier, nommé *Thamaſeb*, échapa au tyran, raſſembla quelques troupes, & combattit l'uſurpateur. Il ne fut pas moins ardent que ſon père à preſſer *Pierre le Grand* de le protéger, & envoya à l'ambaſſadeur les mêmes inſtructions que *Sha Huſſein* avait données.

Cet ambaſſadeur perſan, nommé *Iſmaël-beg*, n'était pas encor arrivé, & ſa négociation avait déja réuſſi. Il ſçut en abordant à Aſtrakan que le général *Matuſkin* allait partir avec de nouvelles troupes pour renforcer l'armée du Dagueſtan. On n'avait point encor pris la ville de Baku ou Ba-

1723. chu, qui donne à la mer caſpienne le nom de mer de *Bachu* chez les Perſans. Il donna au général ruſſe une lettre pour les habitans, par laquelle il les exhortait au nom de ſon maître à ſe ſoumettre à l'empereur de Ruſſie. L'ambaſſadeur continua ſa route pour Pétersbourg, & le général *Matuſkin* alla mettre le ſiége devant la ville de Ba-
Août. chu. L'ambaſſadeur perſan arriva à ſa cour en même tems que la nouvelle de la priſe de la ville.

Cette ville eſt près de Shamachie, où les facteurs ruſſes avaient été égorgés; elle n'eſt pas ſi peuplée ni ſi opulente que Shamachie, mais elle eſt renommée pour le naphte qu'elle fournit à toute la Perſe. Jamais traité ne fut plutôt conclu que ce-
Septemb. lui d'*Iſmaël-beg*. L'empereur *Pierre* pour venger la mort de ſes ſujets, & pour ſecourir le ſophi *Thamaſeb* contre l'uſurpateur, promettait de marcher en Perſe avec des armées; & le nouveau ſophi lui cédait non-ſeulement les villes de Bachu & de Derbent, mais les provinces de Guilan, de Mazanderan, & d'Aſterabath.

Le Guilan eſt, comme nous l'avons déja dit, l'Hircanie méridionale; le Mazanderan qui la touche, eſt le pays des Mardes; Aſterabath joint le Mazanderan; & c'étaient les trois provinces principales des anciens rois mèdes; de ſorte que *Pierre* ſe voyait maître, par ſes armes & par les traités, du premier royaume de *Cyrus*.

Il n'eſt pas inutile de dire que dans les

articles de cette convention, on régla le prix des denrées qu'on devait fournir à l'armée. Un chameau ne devait coûter que ſoixante francs de notre monnoye (douze roubles :) la livre de pain ne revenait pas à cinq liards, la livre de bœuf à peu près à ſix : ce prix était une preuve évidente de l'abondance qu'on voyait en ces pays, des vrais biens qui ſont ceux de la terre, & de la diſette de l'argent qui n'eſt qu'un bien de convention. 1723.

Tel était le ſort miſérable de la Perſe, que le malheureux ſophi *Thamaſeb*, errant dans ſon royaume, pourſuivi par le rebelle *Mahmoud* aſſaſſin de ſon père & de ſes frères, était obligé de conjurer à la fois la Ruſſie & la Turquie, de vouloir bien prendre une partie de ſes états, pour lui conſerver l'autre.

L'empereur *Pierre*, le ſultan *Achmet III*, & le ſophi *Thamaſeb*, convinrent donc que la Ruſſie garderait les trois provinces dont nous venons de parler, & que la Porte ottomane aurait Casbin, Tauris, Erivan, outre ce qu'elle prenait alors ſur l'uſurpateur de la Perſe. Ainſi ce beau royaume était à la fois démembré par les Ruſſes, par les Turcs, & par les Perſans mêmes.

L'empereur *Pierre* régna ainſi juſqu'à ſa mort du fond de la mer baltique par-delà les bornes méridionales de la mer caſpienne. La Perſe continua d'être la proye des révolutions & des ravages. Les Perſans auparavant riches & polis furent plongés dans

1723. la misère & dans la barbarie, tandis que la Russie parvint de la pauvreté & de la grossiéreté à l'opulence & à la politesse. Un seul homme, parce qu'il avait un génie actif & ferme, éleva sa patrie; & un seul homme, parce qu'il était faible & indolent, fit tomber la sienne.

Nous sommes encor très-mal informés du détail de toutes les calamités qui ont désolé la Perse si longtems; on a prétendu que le malheureux *Sha Hussein* fut assez lâche pour mettre lui-même sa mitre persanne, ce que nous appellons la couronne, sur la tête de l'usurpateur *Mahmoud*. On dit que ce *Mahmoud* tomba ensuite en démence; ainsi un imbécille & un fou décidèrent du sort de tant de milliers d'hommes. On ajoute que *Mahmoud* tua de sa main dans un accès de folie, tous les fils & les neveux du *Sha Hussein*, au nombre de cent, qu'il se fit réciter l'évangile de *St. Jean* sur la tête, pour se purifier & pour se guérir. Ces contes persans ont été débités par nos moines, & imprimés à Paris.

Ce tyran, qui avait assassiné son oncle, fut enfin assassiné à son tour par son neveu *Eshreff*, qui fut aussi cruel & aussi tyran que *Mahmoud*.

Le sha *Thamaseb* implora toûjours l'assistance de la Russie. C'est ce même *Thamaseb*, ou *Thamas*, secouru depuis, & rétabli par le célèbre *Kouli-Kan*, & ensuite détrôné par *Kouli-Kan* même.

Ces révolutions & les guerres que la

Russie eut ensuite à soutenir contre les Turcs dont elle fut victorieuse, l'évacuation des trois provinces de Perse, qui coûtaient à la Russie beaucoup plus qu'elles ne rendaient, ne sont pas des événemens qui concernent *Pierre le Grand*; ils n'arrivèrent que plusieurs années après sa mort; il suffit de dire qu'il finit sa carrière militaire par ajouter trois provinces à son empire du côté de la Perse, lorsqu'il venait d'en ajouter trois autres vers les frontières de la Suède. 1723.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Couronnement & sacre de l'impératrice Catherine première. *Mort de* Pierre le Grand.

Pierre, au retour de son expédition de Perse, se vît plus que jamais l'arbitre du nord. Il se déclara le protecteur de la famille de ce même *Charles XII* dont il avait été dix-huit ans l'ennemi. Il fit venir à la 1724.
cour le duc de Holstein, neveu de ce monarque; il lui destina sa fille aînée, & se prépara dès-lors à soutenir ses droits sur le duché de Holstein-Slesvik; il s'y engagea Février.
même dans un traité d'alliance qu'il conclut avec la Suède.

Il continuait les travaux commencés dans toute l'étendue de ses états, jusqu'au fond

1724. du Kamshatka; & pour mieux diriger ces travaux, il établissait à Pétersbourg son académie des sciences. Les arts florissaient de tous côtés; les manufactures étaient encouragées, la marine augmentée, les armées bien entretenues, les loix observées: il jouïssait en paix de sa gloire; il voulut la partager d'une manière nouvelle, avec celle qui en réparant le malheur de la campagne du Pruth, avait, disait-il, contribué à cette gloire même.

18 Mai. Ce fut à Moscou qu'il fit couronner & sacrer sa femme *Catherine*, en présence de la duchesse de Courlande fille de son frère aîné, & du duc de Holstein qu'il allait faire son gendre. La déclaration qu'il publia mérite attention; on y rappelle l'usage de plusieurs rois chrétiens de faire couronner leurs épouses; on y rappelle les exemples des empereurs *Basilide*, *Justinien*, *Héraclius*, & *Léon* le philosophe. L'empereur y spécifie les services rendus à l'état par *Catherine*, & surtout dans la guerre contre les Turcs, lorsque son armée réduite, dit-il, à vingt-deux mille hommes, en avait plus de deux cents mille à combattre. Il n'était point dit dans cette ordonnance que l'impératrice dût régner après lui; mais il y préparait les esprits par cette cérémonie inusitée dans ses états.

Ce qui pouvait peut-être encor faire regarder *Catherine* comme destinée à posséder le trône après son époux, c'est que lui-même marcha devant elle à pied le jour du

couronnement, en qualité de capitaine d'une nouvelle compagnie qu'il créa, ſous le nom de *chevaliers de l'impératrice*. 1724.

Quand on fut arrivé à l'égliſe. *Pierre* lui poſa la couronne ſur la tête; elle voulut lui embraſſer les genoux; il l'en empêcha; & au ſortir de la cathédrale, il fit porter le ſceptre & le globe devant elle. La fête fut digne en tout d'un empereur. *Pierre* étalait dans les occaſions d'éclat autant de magnificence qu'il mettait de ſimplicité dans ſa vie privée.

Aiant couronné ſa femme, il ſe réſolut enfin à donner ſa fille aînée *Anne Petrona* au duc de Holſtein. Cette princeſſe avait beaucoup de traits de ſon père; elle était d'une taille majeſtueuſe & d'une grande beauté. On la fiança au duc de Holſtein, 24 Nov. mais ſans grand appareil. *Pierre* ſentait déja ſa ſanté très-altérée, & un chagrin domeſtique, qui peut-être aigrit encor le mal dont il mourut, rendit ces derniers tems de ſa vie peu convenables à la pompe des fêtes.

Catherine avait un jeune chambellan, (*) nommé *Moens de la Croix*, né en Ruſſie, d'une famille flamande: il était d'une figure diſtinguée; ſa ſœur, madame de *Bacl*, était dame d'atours de l'impératrice; tous deux gouvernaient ſa maiſon. On les accuſa l'un & l'autre auprès de l'empereur: ils furent mis en priſon, & on leur fit leur

(*) Mémoires du comte de *Baſſevitz*.

1724. procès pour avoir reçu des présens. Il avait été défendu dès l'an 1714 à tout homme en place d'en recevoir, sous peine d'infamie & de mort; & cette défense avait été plusieurs fois renouvellée.

Le frère & la sœur furent convaincus: tous ceux qui avaient ou acheté, ou récompensé leurs services, furent nommés dans la sentence, excepté le duc de Holstein, & son ministre le comte de *Bassevitz*: il est vraisemblable même, que des présens faits par ce prince à ceux qui avaient contribué à faire réussir son mariage, ne furent pas regardés comme une chose criminelle.

Moens fut condamné à perdre la tête, & sa sœur, favorite de l'impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette dame, l'un chambellan, & l'autre page, furent dégradés & envoyés en qualité de simples soldats dans l'armée de Perse.

Ces sévérités qui révoltent nos mœurs étaient peut-être nécessaires dans un pays où le maintien des loix semblait exiger une rigueur effrayante. L'impératrice demanda la grace de sa dame d'atours; & son mari irrité la refusa. Il cassa dans sa colère une glace de Venise, & dit à sa femme: „ Tu vois qu'il ne faut qu'un „ coup de ma main pour faire rentrer „ cette glace dans la poussière dont elle est „ sortie. " *Catherine* le regarde avec une douleur attendrissante, & lui dit: „ Hé

„ bien, vous avez caſſé ce qui faiſait l'or- 1724.
„ nement de votre palais, croyez-vous
„ qu'il en devienne plus beau?" Ces paroles appaiſèrent l'empereur; mais toute la grace que ſa femme put obtenir de lui, fut que ſa dame d'atours ne recevrait que cinq coups de knout au lieu de onze.

Je ne raporterais pas ce fait s'il n'était atteſté par un miniſtre, témoin oculaire, qui lui-même aiant fait des préſens au frère & à la ſœur, fut peut-être une des principales cauſes de leur malheur. Ce fut cette avanture qui enhardit ceux qui jugent de tout avec malignité, à débiter que *Catherine* hâta les jours d'un mari qui lui inſpirait plus de crainte par ſa colère, que de reconnaiſſance par ſes bienfaits.

On ſe confirma dans ces ſoupçons cruels par l'empreſſement qu'eut *Catherine* de rappeller ſa dame d'atours immédiatement après la mort de ſon époux, & de lui donner toute ſa faveur. Le devoir d'un hiſtorien eſt de raporter ces bruits publics qui ont éclaté dans tous les tems & dans tous les états à la mort des princes enlevés par une mort prématurée, comme ſi la nature ne ſuffiſait pas à nous détruire; mais le même devoir exige qu'on faſſe voir combien ces bruits étaient téméraires & injuſtes.

Il y a une diſtance immenſe entre le mécontentement paſſager que peut cauſer un mari ſévère, & la réſolution déſeſpérée d'empoiſonner un époux & un maître, au-

1724. quel on doit tout. Le danger d'une telle entreprise eût été aussi grand que le crime. Il y avait alors un grand parti contre *Catherine*, en faveur du fils de l'infortuné czarovitz. Cependant, ni cette faction, ni aucun homme de la cour ne soupçonnèrent *Catherine*, & les bruits vagues qui coururent ne furent que l'opinion de quelques étrangers mal instruits, qui se livrèrent sans aucune raison à ce plaisir malheureux de supposer de grands crimes à ceux qu'on croit intéressés à les commettre. Cet intérêt même était fort douteux dans *Catherine*; il n'était pas sûr qu'elle dût succéder; elle avait été couronnée, mais seulement en qualité d'épouse du souverain, & non comme devant être souveraine après lui.

La déclaration de *Pierre* n'avait ordonné cet appareil que comme une cérémonie, & non comme un droit de régner : elle rappellait les exemples des empereurs romains qui avaient fait couronner leurs épouses, & aucune d'elles ne fut maîtresse de l'empire. Enfin, dans le tems même de la maladie de *Pierre*, plusieurs crurent que la princesse *Anne Petrona* lui succéderait, conjointement avec le duc de Holstein son époux, ou que l'empereur nommerait son petit-fils pour son successeur : ainsi, bien loin que *Catherine* eût intérêt à la mort de l'empereur, elle avait besoin de sa conservation.

Il était constant que *Pierre* était attaqué depuis longtems d'un abscès & d'une reten-

tention d'urine, qui lui caufait des douleurs aiguës. Les eaux minérales d'Olonitz, & d'autres qu'il mit en ufage, ne furent que d'inutiles fecours : on le vit s'affaiblir fenfiblement depuis le commencement de l'année 1724. Ses travaux, dont il ne fe relâcha jamais, augmentèrent fon mal, & hâtèrent fa fin : fon état parut bientôt mortel; il reffentit des chaleurs brulantes qui le jettaient dans un délire prefque continuel : il voulut écrire dans un moment d'intervalle que lui laiffèrent fes douleurs, (*) mais fa main ne forma que des caractères inlifibles, dont on ne put déchifrer que ces mots en ruffe, *rendez tout à....*

1725. Janvier.

Il cria qu'on fit venir la princeffe *Anne Petrona*, à laquelle il voulait dicter; mais lorfqu'elle parut devant fon lit, il avait déja perdu la parole, & il tomba dans une agonie qui dura feize heures. L'impératrice *Catherine* n'avait pas quitté fon chevet depuis trois nuits : il mourut enfin entre fes bras le 28 Janvier, vers les quatre heures du matin.

On porta fon corps dans la grande falle du palais, fuivi de toute la famille impériale, du fénat, de toutes les perfonnes de la première diftinction & d'une foule de peuple : il fut expofé fur un lit de parade, & tout le monde eut la liberté de l'approcher & de lui baifer la main, juf-

(*) Mémoires mff. du comte de *Baffevitz*.

1725. qu'au jour de ſon enterrement qui ſe fit le $\frac{10}{12}$ Mars 1725.

On a cru, on a imprimé qu'il avait nommé ſon épouſe *Catherine* héritière de l'empire par ſon teſtament; mais la vérité eſt qu'il n'avait point fait de teſtament, ou que du moins il n'en a jamais paru; négligence bien étonnante dans un légiſlateur, & qui prouve qu'il n'avait pas cru ſa maladie mortelle.

On ne ſavait point à l'heure de ſa mort qui remplirait ſon trône; il laiſſait *Pierre* ſon petit-fils, né de l'infortuné *Alexis*; il laiſſait ſa fille aînée la ducheſſe de Holſtein. Il y avait une faction conſidérable en faveur du jeune *Pierre*. Le prince *Menzikoff* lié avec l'impératrice *Catherine* dans tous les tems, prévint tous les partis & tous les deſſeins. *Pierre* était prêt d'expirer, quand *Menzikoff* fit paſſer l'impératrice dans une ſalle où leurs amis étaient déja aſſemblés; on fait tranſporter le tréſor à la fortereſſe, on s'aſſure des gardes; le prince *Menzikoff* gagna l'archevêque de Novogorod; *Catherine* tint avec eux, & avec un ſecretaire de confiance nommé *Macarof*, un conſeil ſecret, où aſſiſta le miniſtre du duc de Holſtein.

L'impératrice, au ſortir de ce conſeil, revint auprès de ſon époux mourant, qui rendit les derniers ſoupirs entre ſes bras. Auſſi-tôt les ſénateurs, les officiers généraux accoururent au palais; l'impératrice les harangua; *Menzikoff* répondit en leur

nom; on délibéra pour la forme hors de la présence de l'impératrice. L'archevèque de Plescou *Théophane* déclara que l'empereur avait dit la veille du couronnement de *Catherine*, qu'il ne la couronnait que pour la faire régner après lui; toute l'assemblée signa la proclamation, & *Catherine* succéda à son époux le jour même de sa mort. 1725.

Pierre le Grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés, & la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs, le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vû que tous ses établissemens étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, & ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire, que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait mise à faire du bien, que ses défauts n'avaient jamais affaibli ses grandes qualités, qu'en lui l'homme eut ses tâches, & que le monarque fut toûjours grand; il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, & sur la terre & sur les eaux: mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts qu'il a transplantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étaient sauvages, ont en fructifiant rendu témoignage à son génie, & éternisé sa mémoire; ils paraissent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Loix, police, politique, discipline militaire, marine, commer-

ce, manufactures, ſciences, beaux arts, tout s'eſt perfectionné ſelon ſes vues; & par une ſingularité dont il n'eſt point d'exemple, ce ſont quatre femmes montées après lui ſucceſſivement ſur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, & ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

Le palais a eu des révolutions après ſa mort, l'état n'en a éprouvé aucune. La ſplendeur de cet empire s'eſt augmentée ſous *Catherine première*; il a triomphé des Turcs & des Suédois ſous *Anne Petrona*; il a conquis ſous *Eliſabeth* la Pruſſe, & une partie de la Poméranie; il a joui d'abord de la paix, & il a vû fleurir les arts ſous *Catherine ſeconde*.

C'eſt aux hiſtoriens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des loix, des guerres & des entrepriſes de *Pierre le Grand*; ils encourageront leurs compatriotes en célébrant tous ceux qui ont aidé ce monarque dans ſes travaux guerriers & politiques. Il ſuffit à un étranger, amateur deſintéreſſé du mérite, d'avoir eſſayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de *Charles XII* à le vaincre, qui ſortit deux fois de ſes états pour les mieux gouverner, qui travailla de ſes mains à preſque tous les arts néceſſaires pour en donner l'exemple à ſon peuple, & qui fut le fondateur & le père de ſon empire.

Les ſouverains des états depuis longtems policés ſe diront à eux-mêmes, „ Si dans „ les climats glacés de l'ancienne Scithie,

„ un homme aidé de ſon ſeul génie a fait
„ de ſi grandes choſes, que devons-nous
„ faire dans des royaumes où les travaux
„ accumulés de pluſieurs ſiécles nous ont
„ rendu tout facile?

Fin de l'Hiſtoire de PIERRE LE GRAND.



PIÉCES ORIGINALES

Selon les traductions faites alors par l'ordre de PIERRE PREMIER.

CONDAMNATION D'ALEXIS.

Le 24 Juin 1718.

En vertu de l'ordonnance expresse émanée de sa majesté czarienne, & signée de sa propre main le 13 Juin dernier, pour le jugement du czarevitz Alexis Petrovitz, *sur ses transgressions, & ses crimes contre son père & son seigneur, les soussignés* ministres, sénateurs, états militaire & civil, *après s'être assemblés plusieurs fois dans la chambre de la régence du sénat à* Pétersbourg, *aiant ouï plus d'une fois la lecture qui a été faite des originaux & des extraits des témoignages qui ont été rendus contre lui, comme aussi des lettres d'exhortation de sa majesté czarienne au czarevitz, & des réponses qu'il y a faites, écrites de sa propre main, & des autres actes appartenans au procès, de même que des informations criminelles, & des confessions & des déclarations du czarevitz, tant écrites de sa propre main, que faites de bouche à son sei-*

gneur & père, & devant les soussignés établis par l'autorité de sa majesté czarienne, à l'effet du présent jugement: ils ont déclaré & reconnu, que, quoique selon les droits de l'empire russien, il n'ait jamais appartenu à eux, étant sujets naturels de la domination souveraine de sa majesté czarienne, de prendre connaissance d'une affaire de cette nature, qui selon son importance, dépend uniquement de la volonté absolue du souverain, dont le pouvoir ne dépend que de Dieu seul, & n'est point limité par aucune loi: se soumettant pourtant à ladite ordonnance de sa majesté czarienne leur souverain, qui leur donne cette liberté, & après de mûres réflexions, & en conscience chrétienne, sans crainte, ni flatterie, & sans avoir égard à la personne, n'aiant devant les yeux que les loix divines applicables au cas présent, tant de l'ancien que du nouveau testament, les saintes écritures de l'évangile & des apôtres, comme aussi les canons & les règles des conciles, l'autorité des saints pères, & des docteurs de l'église; prenant aussi des lumières des considérations des archevêques & du clergé assemblés à Pétersbourg par ordre de sa majesté czarienne, lesquelles sont transcrites ci-dessus, & se conformant aux loix de toute la Russie, & en particulier aux constitutions de cet empire, aux loix militaires, & aux statuts qui sont conformes aux loix de beaucoup d'autres états, surtout à celles des anciens empereurs romains & grecs, & d'autres princes chrétiens. Les soussignés aiant été aux avis sont unanimement, sans

contradiction, & ils ont prononcé que le czarevitz Alexis Petrovitz eſt digne de mort *pour ſes crimes ſuſdits, & pour ſes tranſgreſſions capitales contre ſon ſouverain & ſon père, étant fils & ſujet de ſa majeſté czarienne; enſorte que, quoique ſa majeſté czarienne ait promis au czarevitz, par la lettre qu'il lui a envoyée par monſieur* Tolſtoy *conſeiller privé, & par le capitaine* Romanzoff, *dattée de* Spaa, *le* 10 *Juillet* 1717, *de lui pardonner ſon évaſion, s'il retournait de ſon bon gré & volontairement, ainſi que le czarevitz même l'a avoué avec remerciment dans ſa réponſe à cette lettre, écrite de Naples le* 4 *Octobre* 1717, *où il a marqué qu'il remerciait ſa majeſté czarienne pour le pardon qui lui était donné ſeulement pour ſon évaſion volontaire, il s'en eſt rendu indigne depuis par ſes oppoſitions aux volontés de ſon père & par ſes autres tranſgreſſions qu'il a renouvellées & continuées, comme il eſt amplement déduit dans le manifeſte, publié par ſa majeſté czarienne, le* 3 *Février de la préſente année, & parce qu'entr'autres choſes il n'eſt pas retourné de ſon bon gré.*

Et quoique ſa majeſté czarienne à l'arrivée du czarevitz à Moſcou, avec ſon écrit de confeſſion de ſes crimes, & où il en demandait pardon, eût pitié de lui, comme il eſt naturel à un père d'en avoir de ſon fils, & qu'à l'audience qu'elle lui donna dans la ſalle du château le même jour 3 *de Février, elle lui promit le pardon de toutes ſes tranſgreſſions; ſa majeſté czarienne ne lui fit cette pro-*

messe qu'avec cette condition expresse qu'elle exprima en présence de tout le monde, savoir que lui czarevitz déclarerait sans aucune restriction ni reserve tout ce qu'il avait commis & tramé jusqu'à ce jour-là contre sa majesté czarienne, & qu'il découvrirait toutes les personnes qui lui ont donné des conseils, ses complices & généralement tous ceux qui ont sû quelques choses de ses desseins & de ses menées; mais que s'il célait quelqu'un, ou quelque chose, le pardon promis serait nul & demeurerait revoqué; ce que le czarevitz reçut alors & accepta, au moins en apparence, avec des larmes de reconnaissance, & il promit par serment de déclarer tout sans réserve. En confirmation de quoi il baisa la sainte croix & les saintes écritures dans l'église cathédrale.

Sa majesté czarienne lui confirma aussi la même chose de sa propre main le lendemain, dans les articles d'interrogatoire insérés ci-dessus, qu'elle lui fit donner, aiant écrit à leur tête ce qui suit.

Comme vous avez reçu hier vôtre pardon, à condition que vous déclareriez toutes les circonstances de vôtre évasion & ce qui y a du rapport; mais que si vous céliez quelque chose, vous seriez privé de la vie; & comme vous avez déja fait de bouche quelques déclarations, vous devez pour une plus ample satisfaction, & pour vôtre décharge, les mettre par écrit selon les points marqués ci-dessous.

Et à la conclusion, il était encor écrit de

la main de sa majesté czarienne dans le septiéme article.

Déclarez tout ce qui a du rapport à cette affaire, quand même cela ne serait point spécifié ici, & purgez-vous comme dans la sainte confession; mais si vous cachez ou célez quelque chose qui se découvre dans la suite, ne m'imputez rien. Car il vous a été déclaré hier devant tout le monde, qu'en ce cas-là le pardon que vous avez reçu serait nul & revoqué.

Nonobstant cela, le czarevitz a parlé dans ses réponses & dans ses confessions, sans aucune sincérité; il a scélé & caché non-seulement beaucoup de personnes, mais aussi des affaires capitales, & ses transgressions, & en particulier ses desseins de rebellion contre son père & son seigneur, & ses mauvaises pratiques qu'il a tramées & entretenues longtems pour tâcher d'usurper le trône de son père, même de son vivant, par différentes mauvaises voyes, & sous de méchans prétextes, fondant son espérance & les souhaits qu'il faisait de la mort de son père & son seigneur, sur la déclaration dont il se flattait du petit peuple en sa faveur.

Tout cela a été découvert ensuite par les informations criminelles, après qu'il a refusé de le déclarer lui-même, comme il a paru ci-dessus.

Ainsi il est évident par toutes ces démarches du czarevitz, & par les déclarations qu'il a données par écrit & de bouche, & en dernier lieu par celle du 22 Juin de la pré-

sente année, qu'il n'a point voulu que la succession à la couronne lui vint après la mort de son père de la manière que son père aurait voulu la lui laisser, selon l'ordre de l'équité & par les voyes & les moyens que Dieu a prescrits: mais qu'il a desirée, & qu'il a eu dessein d'y parvenir, même du vivant de son père & son seigneur, contre la volonté de sa majesté czarienne, & en s'opposant à tout ce que son père voulait, & non-seulement par des soulévemens de rebelles qu'il espérait, mais encor par l'assistance de l'empereur, & avec une armée étrangère qu'il s'était flatté d'avoir à sa disposition, au prix même du renversement de l'état, & de l'aliénation de tout ce qu'on aurait pû lui demander de l'état pour cette assistance.

L'exposé qu'on vient de faire, fait donc voir que le czarevitz en cachant tous ses pernicieux desseins, & en célant beaucoup de personnes qui ont été d'intelligence avec lui, comme il a fait jusqu'au dernier examen, & jusques à ce qu'il a été pleinement convaincu de toutes ses machinations, a eu en vuë de se réserver des moyens pour l'avenir, quand l'occasion se présenterait favorable, de reprendre ses desseins, & de pousser à bout l'exécution de cette horrible entreprise contre son père & son seigneur, & contre tout cet empire.

Il s'est rendu par là indigne de la clémence & du pardon qui lui a été promis par son seigneur & son père; il a aussi avoué lui-même, tant devant sa majesté czarienne, qu'en

présence de tous les états ecclésiastiques & séculiers, & publiquement devant toute l'assemblée : & il a aussi déclaré verbalement & par écrit devant les juges soussignés, établis par sa majesté czarienne, que tout ce que dessus était véritable & manifeste par les effets qui en avaient paru.

Ainsi puisque les susdites loix divines & ecclésiastiques, les civiles & militaires, & particuliérement les deux dernières, condamnent à mort sans miséricorde, non-seulement ceux dont les attentats contre leur père & seigneur ont été manifestés par des évidences, ou prouvés par des écrits, mais même ceux dont les attentats n'ont été que dans l'intention de se rebeller, ou d'avoir formé de simples desseins de tuer leur souverain ou d'usurper l'empire? que penser d'un dessein de rebellion, tel qu'on n'a guères ouï parler de semblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre son souverain, premiérement comme son père de la patrie, & encore comme son père selon la nature; (un père très-clément qui a fait élever le czarevitz depuis le berceau avec des soins plus que paternels, avec une tendresse & une bonté qui ont paru en toutes rencontres, qui a tâché de le former pour le gouvernement, & de l'instruire avec des peines incroyables & une application infatigable dans l'art militaire, pour le rendre capable & digne de la succession d'un si grand empire) à combien plus forte raison un tel dessein a-t-il mérité une punition de mort?

C'eſt avec un cœur affligé & des yeux pleins de larmes, que nous, comme ſerviteurs & ſujets, prononçons cette ſentence, conſidérant qu'il ne nous appartient point en cette qualité d'entrer en jugement de ſi grande importance, & particuliérement de prononcer une ſentence contre le fils du très-ſouverain & très-clément czar nôtre ſeigneur. Cependant ſa volonté étant que nous jugions, nous déclarons par la préſente nôtre véritable opinion, & nous prononçons cette condamnation avec une conſcience ſi pure & ſi chrétienne, que nous croyons pouvoir la ſoutenir devant le terrible, le juſte & l'impartial jugement du grand Dieu.

Soumettant au reſte cette ſentence que nous rendons, & cette condamnation que nous faiſons, à la ſouveraine puiſſance, à la volonté, & à la clémente reviſion de ſa majeſté czarienne nôtre très-clément monarque.



PAIX DE NEUSTADT.

AU NOM DE LA TRÈS-SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITÉ.

Soit notoires par les présentes, que comme il s'est élevé il y a plusieurs années une guerre sanglante, longue & onéreuse entre sa majesté le feu roi CHARLES XII *de glorieuse mémoire, roi de Suède, des Gots & des Vandales, &c. ses successeurs au trône de Suède, madame Ulrique, reine de Suède, des Gots & des Vandales, &c. & le royaume de Suède, d'une part; & entre sa majesté czarienne* PIERRE premier, *empereur de toute la Russie, &c. & l'empire de Russie, de l'autre part: les deux parties ont trouvé à propos de travailler aux moyens de mettre fin à ces troubles, & par conséquent à l'effusion de tant de sang innocent; & il a plû à la providence divine de disposer les esprits des deux parties à faire assembler leurs ministres-plénipotentiaires, pour traiter & conclurre une paix ferme, sincère & stable, & une amitié éternelle entre les deux états, provinces, pays, vassaux, sujets & habitans; savoir*, monsieur Jean Liliensted, *conseiller*

de sa majesté le roi de Suède, de son royaume & de sa chancellerie, & monsieur le baron Otto Reinhold Stroemfeld, *intendant des mines de cuivre & des fiefs des Dalders, de la part de sadite majesté; & de la part de sa majesté czarienne, monsieur le comte* Jacob Daniel Bruce, *son aide-de-camp général, président des colléges des mineraux & des manufactures, & chevalier des ordres de St. André & de l'Aigle blanc, & monsieur* Henri-Jean-Frederic Osterman, *conseiller privé de la chancellerie de sa majesté czarienne: lesquels ministres plénipotentiaires s'étant assemblés à Neustadt, ont fait l'échange de leurs pouvoirs; & après avoir imploré l'assistance divine, ils ont mis la main à cet important & très-salutaire ouvrage, & ont conclu, par la grace & la bénédiction de Dieu, la paix suivante, entre la couronne de Suède & sa majesté czarienne.*

Art. I. *IL y aura dès à présent, & jusqu'à perpétuité, une paix inviolable par terre & par mer, de même qu'une sincère union & une amitié indissoluble, entre sa majesté le roi* FREDERIC premier, *roi de Suède, des Gots & des Vandales, ses successeurs à la couronne & au royaume de Suède, ses domaines, provinces, pays, villes, vassaux, sujets & habitans, tant dans l'empire romain, que hors dudit empire, d'une part; & sa majesté czarienne* PIERRE premier, *empereur de toute la Russie, &c. ses successeurs au*

trône de Russie, & tous ses pays, villes, vassaux, sujets & habitans, d'autre part: De sorte qu'à l'avenir les deux parties pacifiantes ne commettront ni ne permettront qu'il se commettent aucune hostilité, secrettement ou publiquement, directement ou indirectement, soit par les leurs ou par les autres: elles ne donneront non plus aucun secours aux ennemis d'une des deux parties pacifiantes, sous quelque prétexte que ce soit & ne feront avec eux aucune alliance qui soit contraire à cette paix: mais elles entretiendront toûjours entre elles une amitié sincère, & tâcheront de maintenir l'honneur, l'avantage & la sûreté mutuelle; comme aussi de détourner, autant qu'il leur sera possible, les dommages & les troubles dont l'une des deux parties pourraient être menacée par quelque autre puissance.

II. *Il y a de plus, de part & d'autre, une amnistie générale des hostilités commises pendant la guerre, soit par les armes ou par d'autres voyes, de sorte qu'on ne s'en ressouviendra ni s'en vengera jamais; particuliérement à l'égard de toutes les personnes d'état & des sujets, de quelque nation que ce soit, qui sont entrés au service de l'une des deux parties pendant la guerre, & qui par cette démarche se sont rendus ennemis de l'autre partie; excepté les Cosaques russiens qui ont passé au service du roi de Suède, sa majesté czarienne n'a pas voulu accorder qu'ils fussent compris dans cette amnistie générale, nonobs-*

tant

tant toutes les instances qui ont été faites de la part du roi de Suède en leur faveur.

III. *Toutes les hostilités, tant par mer que par terre, cesseront ici & dans le grand duché de Finlande, dans quinze jours, ou plutôt, s'il est possible, après la signature de cette paix; mais dans les autres endroits, dans trois semaines, ou plutôt, s'il est possible, après qu'on aura fait l'échange de part & d'autre: pour cet effet, on publiera d'abord la conclusion de la paix. Et au cas qu'après l'expiration de ce terme, on vint à commettre quelque hostilité par mer ou par terre, de l'un ou de l'autre côté, de quelque nom que ce soit, par ignorance de la paix conclue, cela ne portera aucun préjudice à la conclusion de cette paix; mais on sera obligé de restituer & les hommes & les effets, pris & enlevés après ce tems-là.*

IV. *Sa majesté le roi de Suède cède par les présentes, tant pour soi-même que pour ses successeurs au trône & au royaume de Suède, à sa majesté czarienne & ses successeurs à l'empire de Russie, en pleine, irrévocable & éternelle possession, les provinces qui ont été conquises & prises par les armes de sa majesté czarienne dans cette guerre, sur la couronne de Suède; savoir, la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, & une partie de la Carelie; de même que le district du fief de Wybourg, spécifié ci-dessous dans l'article du réglement des limites; les villes & forteresses de Riga, Dunamunde, Pernau, Revel, Dorpt, Nerva, Wybourg, Kexholm, & les autres villes,*

fortereſſes, ports, places, diſtricts, rivages, & côtes appartenans auxdites provinces, comme auſſi les iſles d'Oeſel, Dagoe, Moen, & toutes les autres iſles depuis la frontière de Courlande, ſur les côtes de Livonie, Eſtonie & Ingermanie, & du côté oriental de Revel, ſur la mer qui va à Wybourg, vers le midi & l'orient; avec tous les habitans qui ſe trouvent dans ces iſles, & dans les ſuſdites provinces, villes & places; & généralement toutes leurs appartenances, dépendances, prérogatives, droits & émolumens; ſans aucune exception, ainſi que la couronne de Suède les a poſſedés.

Pour cet effet, ſa majeſté le roi de Suède renonce à jamais de la manière la plus ſolemnelle, tant pour ſoi, que pour ſes ſucceſſeurs & pour tout le royaume de Suède, à toutes les prétentions qu'ils ont eües jusques ici, ou peuvent avoir ſur leſdites provinces, iſles, pays & places, dont tous les habitans ſeront, en vertu des préſentes, déchargés du ſerment qu'ils ont prêté à la couronne de Suède; de ſorte que ſa majeſté & le royaume de Suède ne pourront plus ſe les attribuer dès à préſent, ni les redemander à jamais, ſous quelque prétexte que ce ſoit, mais ils ſeront & reſteront incorporés à perpétuité à l'empire de Ruſſie; & ſa majeſté & le royaume de Suède s'engagent par les préſentes, de laiſſer & maintenir toujours ſa majeſté czarienne & ſes ſucceſſeurs à l'empire de Ruſſie dans la paiſible poſſeſſion deſdites provinces, iſles, pays & places; & l'on cherchera, & remettra à ceux qui ſeront autoriſés de ſa ma-

jesté czarienne, toutes les archives & papiers qui concernent principalement ces pays, lesquels ont été enlevés & portés en Suède pendant cette guerre.

V. *Sa majesté czarienne s'engage en échange, & promet de restituer & d'évacuer à sa majesté & à la couronne de Suède, dans le terme de quatre semaines après l'échange de la ratification de ce traité de paix, ou plutôt, s'il est possible, le grand duché de Finlande, excepté la partie qui en a été réservée ci-dessous dans le réglement des limites, laquelle appartiendra à sa majesté czarienne; de sorte que sa majesté czarienne, & ses successeurs n'auront ni ne feront jamais aucune prétention sur ledit duché, sous quelque prétexte que ce soit. Outre cela, sa majesté czarienne s'engage & promet de payer promptement, infailliblement, & sans rabais, la somme de deux millions d'écus, aux autorisés du roi de Suède, pourvu qu'ils produisent & donnent les quittances valables, dans les termes fixés, & en telles sortes de monnoye, dont on est convenu par un article séparé, lequel est de la même force, comme s'il était inséré ici de mot à mot.*

VI. *Sa majesté le roi de Suède s'est aussi réservée à l'égard du commerce, la permission pour toujours, de faire acheter annuellement des grains à Riga, Revel & Arensbourg, pour cinquante mille roubles: lesquels grains sortiront desdites places, sans qu'on en paye aucun droit ou autres impôts, pour être transportés en Suède, moyennant une attestation,*

par laquelle il paraisse qu'ils ont été achetés pour le compte de sa majesté suédoise, ou par des sujets qui sont chargés de cet achat de la part de sa majesté le roi de Suède: ce qui ne se doit pas entendre des années, dans lesquelles sa majesté czarienne se trouverait obligée par manque de recolte, ou par d'autres raisons importantes, de défendre la sortie des grains généralement à toutes les nations.

VII. *Sa majesté czarienne promet aussi de la manière la plus solemnelle, qu'elle ne se mêlera point des affaires domestiques du royaume de Suède, ni de la forme de régence qui a été réglée & établie sous serment, & unanimement par les états dudit royaume: qu'elle n'assistera personne, en aucune manière, qui que ce puisse être, ni directement ni indirectement; mais qu'elle tâchera d'empêcher & de prévenir tout ce qui y est contraire, pourvû que cela vienne à la connaissance de sa majesté czarienne; afin de donner par là des marques évidentes d'une amitié sincère & d'un véritable voisin.*

VIII. *Et comme on a, de part & d'autre, l'intention de faire une paix ferme, sincère & durable, & qu'ainsi il est très nécessaire de régler tellement les limites, qu'aucune des deux parties ne se puisse donner aucun ombrage, mais que chacune possède paisiblement ce qui lui a été cédé par ce traité de paix, elles ont bien voulu déclarer, que les deux empires auront dès à présent & à jamais les limites suivantes, qui commencent sur la côte septentrionale de Sinus Finicus*

près de Wickolax: d'où elles s'étendent à une demi-lieuë de la mer jusques vis-à-vis de Willayoki, & de là plus avant dans le pays; en sorte que du côté de la mer & vis-à-vis de Rohel, il y aura une distance de trois quarts de lieuë dans une ligne diamétrale jusqu'au chemin qui va de Wybourg à Lapstrand, à la distance de trois lieuës de Wybourg, & qui va dans la même distance de trois lieuës vers le nord par Wybourg dans une ligne diamétrale jusqu'aux anciennes limites qui ont été ci-devant entre la Russie & la Suède, & même avant la réduction du fief de Kexholm sous la domination du roi de Suède. Ces anciennes limites s'étendent du côté du nord à huit lieuës; de là elles vont dans une ligne diamétrale au travers du fief de Kexholm jusqu'à l'endroit où la mer de Porojeroi, qui commence près du village de Kudumagube, touche les anciennes limites qui ont été entre la Russie & la Suède; tellement que sa majesté le roi & le royaume de Suède posséderont toûjours tout ce qui est situé vers l'ouest & le nord au-delà des limites spécifiées, & sa majesté czarienne & l'empire de Russie posséderont à jamais ce qui est situé en deçà, du côté d'orient & du sud. Et comme sa majesté czarienne cède ainsi à perpétuité à sa majesté le roi & au royaume de Suède une partie du fiel de Kexholm, qui appartenait ci-devant à l'empire de Russie, elle promet de la maniére la plus solemnelle, pour soi & ses successeurs au trône de Russie, qu'elle ne redemandera ni ne pourra redemander jamais cette partie

du fief de Kexholm, sous quelque prétexte que ce soit; mais ladite partie sera & restera toûjours incorporée au royaume de Suède. A l'égard des limites dans les pays des Lapmarques, ils resteront sur le même pied qu'ils étaient avant le commencement de cette guerre entre les deux empires. On est convenu de plus, de nommer des commissaires de part & d'autre, immédiatement après la ratification du traité principal, pour régler les limites de la manière susdite.

IX. *Sa majesté czarienne promet en outre, de maintenir tous les habitans des provinces de Livonie, d'Estonie & d'Oesel, nobles & roturiers, les villes, magistrats & les corps des métiers, dans l'entiére jouissance des priviléges, coutumes & prérogatives, dont ils ont joui sous la domination du roi de Suède.*

X. *On n'introduira pas non plus la contrainte des consciences, dans les pays qui ont été cédés; mais on y laissera & maintiendra la religion évangelique, de même que les églises, les écoles & ce qui en dépend, sur le même pié qu'elles étaient du tems de la derniere régence du roi de Suède, à condition que l'on y puisse aussi exercer librement la religion grecque.*

XI. *Quant à la réduction & liquidation qui se firent du tems de la régence précédente du roi de Suède en Livonie, Estonie, & Oesel, au grand préjudice des sujets & des habitans de ce pays-là, (ce qui a porté, de même que l'équité de l'affaire même, le feu roi de Suède de glorieuse mémoire à donner l'assu-*

rance par une patente qui fut publiée le 13 *Avril* 1700, que si quelques-uns de ses sujets pouvaient prouver loyalement que les biens qui ont été confisqués étaient les leurs, on leur rendrait justice à cet égard; & *alors plusieurs sujets desdits pays furent remis dans la possession de leurs biens confisqués;) sa majesté czarienne s'engage & promet de faire rendre justice à un chacun, soit qu'il demeure dans le terroir ou hors du terroir, qui a une juste prétention sur des terres en Livonie, Estonie, ou dans la province d'Oesel, & la peut vérifier duëment; de sorte qu'ils rentreront alors dans la possession de leurs biens ou terres.*

XII. *On restituera aussi incessamment, en conformité de l'amnistie qui a été accordée & réglée ci-dessus dans l'article second, à ceux de Livonie, d'Estonie, & de l'Isle d'Oesel, qui ont tenu pendant cette guerre le parti du roi de Suède, les biens, terres & maisons qui ont été confisqués & donnés à d'autres, tant dans les villes de ces provinces, que dans celles de Nerva & Wybourg, soit qu'ils leur soient dévolus pendant la guerre par héritage ou par d'autres voyes, sans aucune exception & restriction; soit que les propriétaires se trouvent à présent en Suède, ou en prison, ou quelqu'autre part, après que chacun se sera auparavant légitimé auprès du gouvernement général, en produisant ses documens touchant son droit; mais ces propriétaires ne pourront rien prétendre des revenus qui ont été levés par d'autres pendant cette guerre & après la confiscation, ni aucun dédommagement de ce*

qu'ils ont souffert par la guerre ou autrement. Ceux qui rentrent de cette manière dans la possession de leurs biens ou terres, seront obligés de rendre hommage à sa majesté czarienne, leur souverain d'à présent, & de se comporter au reste comme de fidelles vassaux & sujets : après qu'ils auront prêté le serment accoûtumé, il leur sera permis de sortir du pays, d'aller demeurer ailleurs dans le pays de ceux qui sont alliés & amis de l'empire de Russie, & de s'engager au service des puissances neutres, ou d'y continuer, s'ils s'y sont déja engagés, suivant qu'ils le jugeront à propos. Mais à l'égard de ceux qui ne veulent pas rendre hommage à sa majesté czarienne, on fixe & on leur accorde le terme de trois ans après la publication de la paix, pour vendre dans ce tems-là leurs biens, terres, & ce qui leur appartient, le mieux qu'ils pourront, sans en payer davantage que ce que chacun doit payer en conformité des ordonnances & statuts du pays. En cas qu'il arrivât à l'avenir, qu'un héritage fût dévolu suivant les droits du pays à quelqu'un, & que celui-ci n'eût pas prêté le serment de fidélité à sa majesté czarienne, il sera obligé de le faire à l'entrée de son héritage, ou de vendre ces biens dans l'espace d'une année.

De la même manière, ceux qui ont avancé de l'argent sur des terres situées en Livonie, Estonie, & dans l'isle d'Oesel, & qui en ont reçu des contracts légitimes, jouïront paisiblement de leurs hypothéques, jusqu'à ce qu'on leur en paye & le capital & l'intérêt ; mais

ces hypothéquaires ne pourront rien prétendre des intérêts qui sont échus pendant la guerre, & qui ne sont pas peut-être levés; mais ceux qui dans l'un ou l'autre cas ont l'administration des biens susdits, seront obligés de rendre hommage à sa majesté czarienne. Tout ceci s'entend aussi de ceux qui restent sous la domination de sa majesté czarienne, lesquels auront la même liberté de disposer des biens qu'ils ont en Suède & dans les pays qui ont été cédés à la couronne de Suède par cette paix. D'ailleurs, on maintiendra aussi réciproquement les sujets des parties pacifiantes qui ont de justes prétentions dans les pays des deux puissances, soit au public, ou à des personnes particuliéres, & on leur rendra une prompte justice, afin qu'un chacun soit ainsi mis & remis dans la possession de ce qui lui appartient de droit.

XIII. *Toutes les contributions en argent cesseront dans le grand duché de Finlande, que sa majesté czarienne restituë, suivant l'article V à sa majesté le roi & au royaume de Suède, à compter depuis la date de la signature de ce traité; mais on y fournira pourtant gratis les vivres & les fourages nécessaires aux troupes de sa majesté czarienne, jusqu'à ce que ledit duché soit entiérement évacué, sur le même pié que cela s'est pratiqué jusqu'ici; & l'on défendra & inhibera sous des peines très-rigoureuses, d'enlever à leur délogement aucuns ministres ni paysans de la nation finlandoise, malgré eux, ni de leur faire aucun tort. Outre cela, on laissera toutes les*

forteresses & châteaux de Finlande dans le même état où ils sont à présent; mais il sera permis à sa majesté czarienne de faire emporter, en évacuant ledit pays & places, tout le gros & petit canon, leurs attirails, magazins, & autres munitions de guerre que sa majesté czarienne y a fait transporter, de quelque nom que ce soit. Pour cette fin & pour le transport du bagage de l'armée, les habitans fourniront gratis les chevaux & les chariots nécessaires jusqu'aux frontières. Même, si l'on ne pouvait pas exécuter tout cela dans le terme stipulé, & qu'on fût obligé d'en laisser une partie en arrière, elle sera bien gardée, & remise ensuite à ceux qui sont autorisés de sa majesté czarienne, dans quelque tems qu'elle le souhaite, & en fera aussi transporter ladite partie jusqu'aux frontières. En cas que les troupes de sa majesté czarienne aient trouvé & envoyé hors du pays quelques archives & papiers, touchant le grand duché de Finlande, elle en fera faire une exacte recherche, & fera rendre de bonne foi ce qui s'en trouvera, à ceux qui sont autorisés de sa majesté le roi de Suède.

XIV. *Tous les prisonniers de part & d'autre, de quelque nation, condition & état qu'ils soient, seront élargis immédiatement après la ratification de ce traité de paix, sans payer aucune rançon; mais il faut qu'un chacun ait auparavant acquitté les dettes qu'il a contractées, ou qu'il donne caution suffisante pour le payement d'icelles. On leur fournira gratis de part & d'autre, les che-*

vaux & les chariots nécessaires dans le tems fixé pour leur départ, à proportion de la distance des places où ils se trouvent actuellement, jusqu'aux frontières. Touchant les prisonniers qui ont embrassé le parti de l'un ou de l'autre, ou qui ont dessein de rester dans les états de l'une ou de l'autre partie, ils auront indifféremment cette permission-là. Ceci s'entend aussi de tous ceux qui ont été enlevés de part & d'autre pendant cette guerre, lesquels pourront aussi ou rester où ils sont, ou retourner chez eux; excepté ceux qui ont de leur propre mouvement embrassé la religion grecque, sa majesté czarienne le voulant ainsi; pour laquelle fin les deux parties pacifiantes feront publier & afficher des édits dans leurs états.

XV. *Sa majesté le roi & la république de Pologne, comme alliés de sa majesté czarienne, sont compris expressément dans cette paix, & on leur réserve l'accès, tout de même, comme si le traité de paix à renouveller entre eux & la couronne de Suède eût été inséré ici de mot à mot. Pour cette fin, cesseront toutes les hostilités de quelque nom qu'elles soient, partout & dans tous les royaumes, pays, & domaines qui appartiennent aux deux parties pacifiantes, & qui sont situés tant dans l'empire romain que hors de l'empire romain, & il y aura une paix stable & durable entre les susdites deux couronnes. Et comme aucun ministre plénipotentiaire de la part de sa majesté & la répu-*

blique de Pologne n'a assisté au congrès de paix qui s'est tenu à Neustadt, & qu'ainsi on n'a pû renouveller à la fois la paix entre sa majesté le roi de Pologne & la couronne de Suède par un traité solemnel, sa majesté le roi de Suède s'engage & promet d'envoyer au congrès de paix ses plénipotentiaires, pour entamer les conférences, dès qu'on aura concerté le lieu du congrès, afin de conclure sous la médiation de sa majesté czarienne une paix durable entre ces deux rois, à condition que rien n'y soit contenu qui puisse porter du préjudice à ce traité de paix perpétuelle fait avec S. M. czarienne.

XVI. *On réglera & on confirmera la liberté du commerce qu'il y aura par mer & par terre, entre les deux puissances, leurs états, sujets & habitans, dès qu'il sera possible, par le moyen d'un traité à part sur ce sujet, à l'avantage des états de part & d'autre : mais en attendant, il sera permis aux sujets russiens & suédois de trafiquer librement dans l'empire de Russie & dans le royaume de Suède, dès qu'on aura ratifié ce traité de paix, en payant les droits ordinaires de toutes sortes de marchandises; de sorte que les sujets de Russie & de Suède jouïront réciproquement des mêmes privilèges & prérogatives qu'on accorde aux plus grands amis des susdits états.*

XVII. *La paix étant conclue, on restituera de part & d'autre aux sujets de Russie & de Suède, non-seulement les magazins qu'ils*

avaient avant la naiſſance de la guerre dans certaines villes marchandes de ces deux puiſſances, mais on leur permettra auſſi d'établir des magazins dans les villes, ports & autres places qui ſont ſous la domination de S. M. czarienne & du roi de Suède.

XVIII. *En cas que des vaiſſeaux de guerre ou marchands ſuédois viennent à échouer ou périr par tempête ou par d'autres accidens ſur les côtes & rivages de Ruſſie, les ſujets de S. M. czarienne ſeront obligés de leur donner toute ſorte de ſecours & d'aſſiſtance, de ſauver l'équipage & les effets, autant qu'il leur ſera poſſible, & de rendre fidélement ce qui a été pouſſé à terre, s'ils le réclament, moyennant une récompenſe convenable. Les ſujets de S. M. le roi de Suède en feront autant à l'égard des vaiſſeaux & des effets ruſſiens qui ont le malheur d'échouer ou de périr ſur les côtes de Suède. Pour laquelle fin, & pour prévenir toute inſolence, vol & pillage, qui ſe commettent ordinairement à l'occaſion de ces fâcheux accidens, S. M. czarienne & le roi de Suède feront émaner une très-rigoureuſe inhibition à cet égard, & feront punir arbitrairement les infracteurs.*

XIX. *Et pour prévenir auſſi par mer toute occaſion qui pourrait faire naître quelque méſintelligence entre les deux parties pacifiantes, autant qu'il eſt poſſible, on a conclu & réſolu, que ſi les vaiſſeaux de guerre ſuédois, un ou pluſieurs, ſoit qu'ils ſoient petits ou grands, paſſent doreſnavant une des for-*

teresses de S. M. czarienne, ils feront la salve de leur canon, & ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse russienne; & vice versa, *si les vaisseaux de guerre russiens, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent doresnavant une des forteresses de S. M. le roi de Suède, ils feront la salve de leur canon, & ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse suédoise. En cas que les vaisseaux suédois & russiens se rencontrent en mer, ou en quelque port ou autre endroit, ils se salueront les uns les autres de la salve ordinaire, de la même manière que cela se pratique en pareil cas entre la Suède & le Danemark.*

XX. *On est convenu de part & d'autre, de ne plus défrayer les ministres des deux puissances comme auparavant; leurs ministres, plénipotentiaires & envoyés, sans ou avec caractère, devant s'entretenir à l'avenir eux-mêmes & toute leur suite, tant en voyage qu'à la cour, & dans la place où ils ont ordre d'aller résider; mais si l'une ou l'autre des deux parties reçoit à tems la nouvelle de la venuë d'un envoyé, Elles ordonneront à leurs sujets de lui donner toute l'assistance dont il aura besoin, afin qu'il puisse continuer sûrement sa route.*

XXI. *De la part de S. M. le roi de Suède, on comprend aussi dans ce traité de paix S. M. le roi de la* Grande-Bretagne; *à la réserve des griefs qu'il y a entre S. M. czarienne & ledit roi, dont on traitera di-*

rectement, & l'on tâchera de les terminer amiablement. Il sera permis aussi à d'autres puissances, qui seront nommées par les deux parties pacifiantes dans l'espace de trois mois, d'accéder à ce traité de paix.

XXII. *En cas qu'il survienne à l'avenir quelque différend entre les états & les sujets de* Suède *& de* Russie, *cela ne dérogera pas à ce traité de paix éternelle; mais il aura & tiendra sa force & son effet, & on nommera incessamment des commissaires de part & d'autre, pour examiner & vuider équitablement le différend.*

XXIII. *On rendra aussi dès à présent tous ceux qui sont coupables de trahisons, meurtres, vols & autres crimes, & qui passent de la* Suède *en* Russie, *& de la* Russie *en* Suède, *seuls ou avec femmes & enfans; en cas que la partie lésée du pays d'où ils se sont évadés, les réclame, de quelque nation qu'ils soient, & dans le même état où ils étaient à leur arrivée, avec femmes & enfans, de même qu'avec tout ce qu'ils ont enlevé, volé ou pillé.*

XXIV. *L'échange des ratifications de cet instrument de paix se fera à* Neustadt *dans l'espace de trois semaines, à compter de la signature, ou plutôt s'il est possible. En foi de tout ceci, on a dressé deux exemplaires de la même teneur de ce traité de paix, lesquels ont été confirmés par les ministres plénipotentiaires de part & d'autre, en vertu des pouvoirs qu'ils avaient de leurs maîtres, qui les avaient signés de leurs mains propres,*

& y avaient fait appoſer leurs ſceaux. Fait à *Neuſtadt* le 30 Août 1721. v. ſt., depuis la naiſſance de notre Sauveur.

JEAN LILIENSTED.

OTTO-REINHOLD STROEMFELD.

JACOB-DANIEL BRUCE.

HENRI-JEAN-FREDER. OSTERMAN.

ORDONNANCE

DE

L'EMPEREUR PIERRE PREMIER,

pour le couronnement de l'impératrice CATHERINE.

NOus PIERRE *premier* empereur & autocrateur de toute la Ruſſie, &c. : Savoir faiſons à tous les eccléſiaſtiques, officiers civils & militaires, & autres de la nation ruſſienne, nos fidèles ſujets. Perſonne n'ignore l'uſage conſtant & perpétuel établi dans les royaumes de la chrétienté, ſuivant lequel les potentats font couronner leurs épouſes, ainſi que cela ſe pratique actuellement, & l'a été diverſes fois dans les tems reculés par les empereurs de la véritable

croyance

croyance grecque; savoir l'empereur *Basilide*, qui a fait couronner son épouse *Zénobie*; l'empereur *Justinien*, son épouse *Lupicine*; l'empereur *Hécraclius*, son épouse *Martine*; l'empereur *Léon le philosophe*, son épouse *Marie*; & plusieurs autres qui ont pareillement fait mettre la couronne impériale sur la tête de leurs épouses, mais dont nous ne ferons point mention ici, à cause que cela nous ménerait trop loin.

Il est aussi connu jusqu'à quel point nous avons exposé nôtre propre personne, & affronté les dangers les plus éminens, en faveur de nôtre patrie, pendant le cours de la dernière guerre de vingt-un ans consécutifs; laquelle nous avons terminée, par le secours de DIEU, d'une manière si honorable & si avantageuse, que la Russie n'a jamais vû de pareille paix, ni acquis la gloire qu'on a remportée par cette guerre: l'impératrice *Catherine*, nôtre très chère épouse, nous a été d'un grand secours dans tous ces dangers, non-seulement dans ladite guerre, mais encor dans quelques autres expéditions, où elle nous a accompagné volontairement, & nous a servi de conseil autant qu'il a été possible, nonobstant la faiblesse du sexe; particuliérement à la bataille contre les Turcs sur la rivière de *Pruth*, où nôtre armée était réduite à vingt-deux mille hommes, & celle des Turcs composée de deux cents soixante & dix mille hommes: Ce fut dans cette circonstance desespérée, qu'elle signala surtout son zèle

par un courage ſupérieur à ſon ſexe, ainſi que cela eſt connu à toute l'armée & dans tout nôtre empire. *A ces cauſes*, & en vertu du pouvoir que DIEU nous a donné, nous avons réſolu d'honorer nôtre épouſe de la couronne impériale, en reconnaiſſance de toutes ſes peines; ce qui, s'il plait à DIEU, ſera accompli cet hiver à Moſcou; & nous donnons avis de cette réſolution à tous nos fidèles ſujets, en faveur deſquels nôtre affection impériale eſt inaltérable.



TABLE DES MATIERES,

contenues dans l'histoire de PIERRE LE GRAND.

A.

B.

C.

E.

F.

G.

H

I.

K.

L.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

Y.

Z.

Fin de la Table des Matières.





